

**Œuvres complètes
de Mathurin
Regnier
accompagnées
d'une notice**

Mathurin Régnier

ŒUVRES COMPLÈTES

de Mathurin Regnier Accompagnées d'une Notice
biographique & bibliographique, de Variantes, de Notes,
d'un Glossaire & d'un Index Par E. COURBET PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR 31, PASSAGE CHOISEUL, 31
M. DCCC. LXXV

AVERTISSEMENT.

Le plan de cette nouvelle édition ne diffère pas de celui qui a été adopté pour le Regnier de la Petite bibliothèque littéraire. Les poésies publiées du vivant de l'auteur & les œuvres posthumes forment logiquement deux parties distinctes. Pour la première, l'édition de 1613 doit servir de cadre. Bien qu'elle offre de mauvaises variantes, d'inexplicables lacunes & une pièce d'une authenticité douteuse, elle a été donnée par un ami de Regnier immédiatement après la mort du poète, & elle contient des morceaux qui lui assurent une importance exceptionnelle.

Pour l'établissement du texte, on se sert habituellement aussi de l'édition de 1613, en corrigeant les fautes à l'aide des éditions antérieures. Ce procédé laisse subsister beaucoup d'imperfections de détail. Il a semblé préférable de reproduire dans leur intégrité les satires de Regnier, telles qu'elles ont paru pour la première fois, sauf à relever exactement dans les notes les variantes les plus caractéristiques. Cette méthode a produit de bons résultats & il suffira d'un exemple pour en justifier l'adoption. Ainsi le vers,

Que sans robe il a veu la matiere premiere,

devenu, par une méprise de l'éditeur de 1613,

Qu'en son globe il a veu la matiere premiere,

reprend dans le texte de Regnier la place qui lui doit être rendue, & une variante obscure, trop longtemps substituée à la leçon originale, rentre dans les notes où elle vient s'ajouter aux errata de 1613.

Les pièces qui font suite au Discours au Roy ont été publiées du vivant de Regnier. Elles ont paru dans deux recueils très-différents: les *Muses gaillardes* (1609), & le *Temple d'Apollon* (1611). Les premières sont demeurées anonymes jusqu'à la publication du *Cabinet satyrique* (1618), & les autres portent la signature de Regnier. Il était donc convenable de les rattacher dans leur forme primitive à l'œuvre principale du poète.

La deuxième partie des poésies de Regnier a été constituée à l'aide des pièces empruntées aux éditions des Elzeviers (1652), de Brossette (1729) & de Viollet-le-Duc (1822). Les épigrammes qui suivent ont été tirées, soit d'Anthologies satiriques des premières années du XVII^e siècle, soit des manuscrits de l'Arsenal & de la Bibliothèque Richelieu. Comme on le voit ici, l'ordre des pièces est donné par la date d'accession à l'œuvre de Regnier, & non par la date de la pièce même. Ce dernier mode de classement aurait eu pour effet de placer des épigrammes sans importance avant des poèmes d'une incontestable valeur.

On remarquera toutefois qu'en tête des morceaux dus aux Elzeviers, figure le dialogue de Cloris & Phylis. Une particularité notable a imposé ce changement dans la disposition des pièces originales tirées de l'édition de 1652. L'Idylle dramatique dont il s'agit a été imprimée en 1619, dans le *Cabinet des Muses*, & c'est de ce recueil qu'elle est passée avec des altérations bizarres dans la coquette réimpression des Elzeviers. Suivant l'esprit de restitution du

texte, qui est le principe de nos éditions, nous avons reproduit le dialogue de Cloris & Phylis, d'après le *Cabinet des Muses* & signalé en notes les infidélités, on peut dire les travestissements & les interversions imputables aux Elzeviers.

Les recherches entreprises au sujet de Regnier & de ses poésies ont conduit à des éclaircissements classés d'après leur objet dans la notice, les variantes ou le glossaire, qui accompagnent l'œuvre du poète. Nous avons été ainsi amené à reconnaître que certaines particularités de la vie de Regnier devaient être rectifiées. Pareillement, nous avons constaté que les interpolations reprochées aux Elzeviers ne devaient pas leur être attribuées¹. Enfin, nous avons cherché l'explication de certains mots de la langue de Regnier dans les auteurs de son temps, & quand nos investigations ont donné tort à notre premier travail, nous avons résolûment sacrifié le fruit d'expériences reconnues insuffisantes².

[1] Voir la Sat. de l'_Impuissance_ & les notes p. 269. [2] Voir le Gloss., v^o *Mouvant*.

C'est seulement à ce prix qu'une édition peut être accueillie: ni la rareté d'un livre, ni les premiers soins dont il porte la preuve, ne sauraient justifier une réimpression sans perfectionnement. Dans cette voie, qui nous paraît toujours ouverte, nous avons été généreusement soutenu; & parmi les érudits qui nous ont fait de précieuses communications, nous devons signaler MM. L. Merlet, Ad. Lecocq, Tricotel & Tamizey de Larroque. Nous sommes enfin particulièrement obligé à M. Cherrier, qui a mis à notre disposition son admirable musée de l'édition de Regnier, & à M. Royer, notre ami & l'infatigable compagnon de tous nos travaux.

NOTICE.

Les premières années du XVII^e siècle ont été marquées dans la poésie française par une évolution qui pourrait être appelée la Renaissance de la satire. Ce mouvement diffère de celui de la Pléiade par une violence excessive. Aussi bien l'œuvre de du Bellay & de Ronsard prit naissance dans une enceinte savante où l'on étudiait avec un soin pieux les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque & latine. Il ne pouvait sortir de là que des créations réfléchies, des combinaisons voulues & des tentatives exactement calculées. La satire se forma tout autrement, à l'air libre, dans les luttes de la Réforme & de la Ligue. Elle se fortifia dans l'observation de toutes les laideurs de l'hypocrisie politique & religieuse, & lorsqu'arriva le règne d'Henri IV, elle était armée de toutes pièces, prête à flageller les vices qu'elle avait vus de près, & à frapper les ridicules qu'une atmosphère d'apaisement invitait à se montrer.

L'avènement du Béarnais avait amené à la cour des gentilshommes de toute espèce, des cadets de Gascogne au cœur vaillant & inflexible; mais, parmi eux, sous le masque de la bravoure, se cachait plus d'un baron de Fœneste. Le second mariage d'Henri IV introduisit parmi la noblesse française des aventuriers italiens auxquels se rallièrent les fils de ceux qui avaient suivi Catherine de Médicis. Enfin les galanteries du prince laissèrent toute carrière aux débordements des mœurs. Il ne faut point dès lors s'étonner de la licence de nos premiers satiriques. Ils avaient sous les yeux un spectacle incomparable, un théâtre immense où paraient impudemment la sottise, la licence & la cupidité.

Ce n'est pas dans l'ordre chronologique des œuvres de la Satire française au commencement du XVII^e siècle qu'il faut chercher le témoignage exact du progrès de cette partie de notre littérature. Les satires de Vauquelin ont paru en 1604 avec les autres œuvres poétiques de l'auteur; mais il est

certain que Vauquelin les avait terminées longtemps auparavant. Il n'est pas moins hors de doute que les *Tragiques* de d'Aubigné, publiés pour la première fois en 1616, remontent à plus de vingt ans en arrière. L'historien qui racontera un jour les origines & le développement de notre poésie satirique aura donc le devoir de placer la Fresnaye & d'Aubigné devant le seuil du XVII^e siècle; car, de même qu'ils ont été les témoins des infamies publiques & des hontes privées à la vue desquelles se soulève l'indignation du poète, de même ils sont véritablement aussi les ancêtres de Regnier, de Courval Sonnet, d'Auvray & de du Lorens.

Nous venons de nommer les satiriques qui, de 1608 à 1627, ont démasqué les fausses vertus & poursuivi les vices triomphants. Cette lutte n'était point, comme on serait tenté de le croire, enfermée dans le cercle étroit d'un lieu commun versifié & dans les sûres limites d'une dissertation rythmique. Souvent il arrivait que le poète, s'abandonnant à toute la vivacité d'une généreuse colère, s'exposait à de réels dangers. En 1621, Courval Sonnet, dans cinq satires sur les abus & les désordres de la France, attaqua le clergé & la noblesse, les juges & les financiers. Il s'est élevé avec une périlleuse véhémence contre le trafic des choses sacrées, l'attribution des bénéfices aux gentilshommes, le maintien des gardes-dîmes, la vénalité des officiers de justice & les malversations des partisans. Ses virulentes critiques, oubliées aujourd'hui, sont des documents précieux pour tous ceux qui recherchent les intimités de l'histoire. Pour les contemporains de Courval Sonnet, ces tableaux étaient des portraits clairement reconnaissables. Auvray a montré plus d'audace encore. Il a écrit, dans ses *Visions de Polydor en la cité de Nizance*, un poème où ses premiers lecteurs ont pu démêler sans difficulté César de Vendôme, gouverneur de Bretagne, & les acteurs de la cour galante de ce prince.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher & d'établir le mérite particulier de chacun des poètes qui viennent d'être cités. Ce travail imposerait l'analyse d'œuvres très-tranchées & l'étude de personnalités très-diverses. Vauquelin de la Fresnaye, esprit cultivé, familier avec la poésie antique, a une grâce froide & un charme savant qui le rattache aux poètes de la Pléiade. Chez d'Aubigné, la passion domine. A peine contenue par un sentiment de fidélité au roi, elle s'exhale en colère & en imprécations, où l'on retrouve la brusquerie d'un soldat & l'emportement d'un sectaire. De là, un langage âpre, élevé, trop souvent obscur, où, comme dans un buisson ardent, la pensée apparaît au milieu de la foudre & des éclairs.

Bien différente est la muse dont Courval Sonnet reçoit l'inspiration. Ce poète gentilhomme est un observateur bourgeois & méthodique. Il choisit ses ennemis & les attaque scientifiquement. Pour les mieux écraser, il s'est créé une langue massive & pesante à laquelle une indignation honnête donne une allure vigoureuse. La carrière poétique de Courval Sonnet se partage en trois phases. En 1610, il a publié une satire en prose contre les charlatans & une Ménippée en vers contre le mariage. Médecin, il avait à se plaindre des thériacleurs & des alchimistes; homme, il se croyait le devoir de signaler les inconvénients du mariage. Il a ouvert un vaste champ à son indignation & à son expérience, & dans deux volumes dont le dernier, le livre de l'époux, contient cinq longues satires, il exhala sa colère jusqu'au dernier souffle.

En 1621, il donna les satires politiques, dont il a été fait mention plus haut, & six ans plus tard, il couronna sa carrière par les *Exercices de ce temps*, où il peignait avec des couleurs un peu crues le tableau des mauvaises mœurs de la ville aussi bien que de la campagne, de la bonne comme de la pire société.

D'Esternod, Auvray & du Lorens, dont les satires parurent en 1619 & en 1622, marquent une nouvelle génération de satiriques. Le premier est un poète formé par l'imitation; il n'a pour lui qu'une inspiration factice, & dans le groupe auquel il appartient, il sert de personnage de fond. Auvray, qu'anime l'emportement des lyriques, se laisse aller à des fantaisies graveleuses qui défigurent son œuvre. Le voisinage d'épigrammes licencieuses dépare ses plus belles odes. Du Lorens enfin nous ramène à la satire régulière & à la critique saine. Le président de Châteauneuf a la sévérité d'un juge; il rend des arrêts. Par comparaison avec les satiriques contemporains, il manque de feu & de couleur; mais pour lui c'est là un éloge. Sous prétexte de flétrir le vice, ses prédécesseurs en avaient fait des portraits trop minutieux. Ils avaient si curieusement, si complaisamment analysé les âmes viles, & décrit les pratiques de l'impudeur, qu'ils donnaient finalement à suspecter la sincérité de leurs attaques. Au reste, si du Lorens est dépourvu de cette indignation scénique, qui fait de la satire un petit drame passionné & vivant, où le poète se met en scène avec le personnage qu'il veut frapper, il faut lui reconnaître, au point de vue de l'histoire, un mérite assez peu commun. Avec une infatigable ardeur, il a écrit, remanié & mené à bonne fin le livre de ses satires. Les trois éditions données en 1624, 1633 & 1646 sont des ouvrages absolument différents comme texte & comme sujets; & ces perfectionnements, ces appels d'un premier à un meilleur jugement, ces évolutions de la pensée primitive vers un idéal plus haut sont des efforts dont on ne saurait trop admirer la constance.

Au milieu de tous ces poètes, Regnier est seul resté comme le créateur & le maître de la Satire française. Il ne doit point sa réputation à une grandeur solitaire, puisqu'il a vécu entouré de rivaux & d'imitateurs. A l'exception de Vauquelin & de d'Aubigné, tous les auteurs de son temps ont lu ses

poésies. Quelques-uns d'entre eux lui ont dérobé les vers qui ont la forme arrêtée d'une maxime ou l'éclat d'une comparaison saisissante. Il n'est pas jusqu'à de simples expressions, belles de leur pure clarté, que Sonnet, d'Esternod & du Lorens n'aient empruntées. Ces pilleries n'ont point enrichi les maraudeurs, & Regnier est resté opulent.

Dans ses plus vifs écarts, Regnier est demeuré fidèle aux règles du goût. Il a le verbe haut. Il touche sans bassesse aux choses les plus basses. Ses faiblesses nous sont connues. Il en a fait autant de confidences où il a mis la plus franche bonhomie & la plus entière sincérité. Nul plus éloquemment que lui n'a montré son cœur à nu, ni exprimé avec plus de vivacité le respect de l'honneur, les peines de la jalousie & les élans d'un orgueil généreux. Développés par lui, ces sentiments ne sont point les divagations d'un rhéteur. Avant de passer dans l'œuvre où nous en recueillons le témoignage, ils sont sortis de l'âme du poète qui en était pénétré. Aussi pour tous les lecteurs attentifs, les poésies de Regnier sont-elles de véritables confessions.

La biographie de Regnier est encore à l'état de fragments. Il semble que des pages en aient été perdues. Ainsi les particularités recueillies par Racan dans ses Mémoires pour la vie de Malherbe, & les anecdotes que Tallemant a insérées dans ses *Historiettes*, constituent la meilleure partie de nos informations sur l'existence de notre premier poète satirique. Ce sont en effet d'irrécusables témoins qui nous ont instruits. Le premier a été mêlé à la querelle littéraire engagée entre Desportes & Malherbe; le second a pu entendre, de la bouche même de personnages contemporains, le récit de faits encore présents à leur mémoire.

En 1719, Dom Liron fit paraître sa *Bibliothèque chartraine*, où il donna une mince place à Desportes & à Regnier. La brièveté n'aurait peut-être soulevé aucune réclamation; mais dans les quelques pages consacrées aux deux poètes, il y avait plusieurs graves inexactitudes qui tombèrent sous les yeux d'un lecteur récalcitrant. Une note rectificative très-étendue fut donc adressée au *Mercure de France* pour contredire les assertions de l'auteur de la *Bibliothèque*, & comme les termes en étaient vifs, il s'écoula, avant l'insertion de cette note, un temps assez long qui fut employé à la diminuer & à l'adoucir. Enfin, l'article critique revu & corrigé parut dans le *Mercure* en février 1723 & il s'en dégage encore un souffle de colère. Toute cette irritation est largement compensée par la justesse & la précision des renseignements que le rédacteur offre de prouver d'une manière plus convaincante à l'aide des papiers qu'il a entre les mains. Cette dernière assurance n'a pu être donnée que par un membre de la famille de Desportes ou de Regnier. L'emportement même dont le directeur du *Mercure* a eu peine à modérer l'expression ne saurait être imputé à un lecteur ordinaire. On est donc fondé à reconnaître une grande valeur à la note critique provoquée par la publication de la *Bibliothèque chartraine*.

C'est enfin à Brossette que l'on doit le complément des recherches entreprises sur Regnier pendant le XVIII^e siècle. En éditeur scrupuleux, Brossette a fait deux parts de ses informations. Il a consigné dans son Avertissement les faits nouveaux³ qu'il regardait comme certains & laissé dans ses notes les conjectures nées dans son esprit de la lecture des satires. Au premier rang de ces hypothèses se trouvent celles qui présentent Regnier comme secrétaire du cardinal de Joyeuse, & plus tard comme un des attachés de Philippe de Béthune. Venus après Brossette, & plus concluants que lui sans motif apparent, le P. Nicéron & l'abbé Goujet ont

admis les suppositions du premier annotateur de Regnier comme des renseignements indiscutables.

[3] «Regnier fut tonsuré le 31 de mars 1582, par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un canonicat dans l'église de Notre-Dame de la même ville, ayant prouvé que le résignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre sa résignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps, qu'on avoit fait enterrer secretement. Le dérèglement dans lequel vécut Regnier ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans sa quarantième année, en l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, où il étoit logé.»

Dans l'ordre des faits biographiques, l'extrait du *Mercure* est le premier document à placer sous les yeux du lecteur. En raison de son origine particulière, il l'emporte sur toutes les indications recueillies à une date postérieure par un curieux plutôt que par un critique. Nous le reproduisons donc pour ce qui concerne Regnier seulement:

«Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Desportes, sœur de l'abbé Desportes; il naquit le 21 décembre 1573; comme on le voit par les registres de la paroisse de Saint-Saturnin de la ville de Chartres⁴, & comme il est écrit dans le journal de Jacques Regnier, son père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Desportes, passé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, justifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'église de Saint-Hilaire du Mont, le 14 février

1597. Il laissa trois enfants⁵: Mathurin, le poète dont est question; Antoine, qui fut conseiller élu en l'élection de Chartres; & Marie, qui épousa Abdenago de la Palme, officier de la maison du Roy⁶. Antoine Regnier épousa Dlle Anne Godier. Le contrat de mariage fut passé devant Fortais, notaire à Chartres; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoisie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Mathurin Regnier, le poète, fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609, mais son humeur ne lui permit pas de fixer sa résidence à Chartres, ni de vivre aussi régulièrement que des chanoines sont obligés de faire. Il quitta donc ce bénéfice; il en avoit plusieurs & une pension de 2,000 livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le 22 octobre 1613. Ses entrailles furent enterrées dans l'église de la paroisse de Sainte-Marie-Mineure, & son corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire passer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'est que Jacques Regnier, son père, qui étoit un homme de joye & de plaisirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot-Regnier. Ce tripot ne subsiste plus. Du reste, la seule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre qu'il n'étoit point un maître de tripot, puisque ces sortes de gens ne sont point admis dans les charges municipales, non plus que les artisans & les gens du commun.»

[4] L'acte de naissance de Mathurin Regnier, relevé sur le registre de la paroisse Saint-Saturnin, est ainsi conçu: «Mathurin, filz de Jacques Renier & de Symonne Deportes, sa feme; les parrains, honorables psonnes, Mathurin Troillart, proc. au siege psidial de Ctres et Iehan Poussin, marchand, la maraine madae Marie Edeline ve de Phlippines

Desportes, le xxij^{ir} du mois de decembre.» [5] M. Lecocq a relevé sur le registre des actes de naissance de la paroisse Saint-Saturnin la date de naissance d'Antoine Regnier (26 novembre 1574) & de ses sœurs: Marguerite (26 novembre 1578), Loyse (11 janvier 1580) & Geneviesve (1584). Mathurin a donc été l'aîné de six enfants, deux garçons & quatre filles, les trois dernières mortes probablement avant 1597. [6] Dans son acte de mariage du 19 août 1593, également relevé par M. Lecocq, Abdenago est qualifié de *contreroule* du Roy. * * * * *

La question du tripot qui préoccupe si vivement le correspondant du *Mercure de France* a joué un rôle démesuré dans la biographie de Regnier. Elle a été exploitée avec perfidie par les détracteurs du poète, & ceux qui ont voulu l'éclaircir avec impartialité se sont toujours abandonnés à des conjectures hasardées. La légende la plus accréditée est que ce tripot, dont on a voulu faire le berceau de Regnier, fut construit en 1573 avec les matériaux provenant des démolitions de la citadelle de Chartres. Or cette fortification a été élevée en 1591. Une autre hypothèse devient donc nécessaire. En 1584, les vieux bâtiments des Halles tombaient en ruines. Il fallut les abattre, & comme ils appartenaient pour moitié à l'évêque, Jacques Regnier obtint par Desportes, son beau-frère, l'abandon d'une partie des matériaux qui servirent à la construction du tripot. Cette dernière supposition, préférable à la première, n'a toutefois guère plus de réalité.

Une délibération⁷ du conseil de ville à la date du 25 avril 1579 vient préciser exactement les faits. Elle montre comment le père du poète fut amené à édifier un jeu de paume au fond de son jardin, & il est permis de croire qu'aucun motif d'intérêt ne se mêla d'abord à cette entreprise. Afin d'éclaircir d'une manière plus complète un incident que la malveillance a défiguré pour en tirer un

blâme contre Regnier & sa famille, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte même de la délibération.

[7] Ce document nous a été communiqué par M. Lecocq.

Jacques Regnier expose qu'il «a une maison avec cour & jardin, assise pres & devant le pilory de cette ville. Et par derriere, juxte les remparts, entre les portes Saint-Michel & des Epars; que les immondices qu'on jettoit sur le rempart tombant en son jardin, il auroit fait construire une muraille de 22 toises de longueur, de hauteur de 18 pieds & d'épaisseur 4 pieds & demy par le bas, revenant en haut à 2 pieds & demy; ce qui soutient même les terres du rempart, & sert à la fortification d'iceluy & décoration de la ville. Et que, pour recouvrer une partie de ses frais, ayant commencé à faire bâtir un jeu de paulme, dont fait partie ladite muraille, il requiert de lui permettre de construire un mur de bauge, sur ledit rempart à chacun bout de ladite muraille, en laquelle il fera deux huys fermant à clef. Sur quoy apres le rapport de la visite qui a esté faite des lieux, Il est permis audit Regnier de faire à chacun des bouts de sa muraille un mur de bauge avec un huis & huisserie fermant à clefs, dont une servira audit Regnier, & en baillera une autre aux Echevins pour ouvrir & fermer lesdits huys. A la charge de tenir les terres du rempart entre les dites clotures & tallus, sur luy, du costé de sa muraille, de paver le fond & place d'entre les dites clotures, pour recevoir les eaux & les faire distiller par dalles & goutieres, sans danger des dits remparts & murailles, & en outre, de payer chacun an, au iour de Saint-Remy, la somme de une livre tournois entre les mains du receveur des deniers communs de la ville⁸.»

[8] Extrait du 2e vol. du _Registre des Échevins de la ville de Chartres_ (1576-1607), f^o 30. Décision du 25 avril 1579.

Ainsi se trouve expliquée l'origine du tripot. Comment maintenant ce jeu de paume devint-il public? Un accident purement topographique va nous l'apprendre. Sur le côté gauche de la maison Regnier⁹, une grande porte à ogive s'ouvrait sur une allée longeant le jardin à l'extrémité duquel s'élevait le tripot. On pouvait ainsi, sans pénétrer dans la maison, se rendre au jeu de paume. Les amis de Jacques & les oisifs ont peu à peu envahi ce lieu de distraction trop voisin d'un lieu d'affaires, & lui ont valu le renom d'un tripot ouvert au public; mais ici sans doute s'arrête la chronique scandaleuse, car en septembre 1611, le roi Louis XIII, de passage à Chartres, fut conduit au tripot Regnier, & là il fit ou simula une partie de paume avec la Maunie, une reine de raquette qui gagna le jeune prince en jouant par dessous jambe. Or, il est peu probable que la curiosité ait alors conduit le roi & sa suite dans un lieu mal famé.

[9] La configuration actuelle des lieux permet encore de se rendre un compte exact du plan de la propriété Regnier. Disons tout d'abord que la maison sur laquelle se trouve la plaque commémorative a été construite en 1612 par Abdenago de la Palme, à la place du vieil & lourd hôtel où naquit véritablement Regnier. La rue qui porte aujourd'hui le nom du poète appartenait pour un tiers dans toute sa longueur à la propriété dont les jardins subsistent entièrement. Cette portion de terrain formait l'allée aux deux extrémités de laquelle étaient, du côté des remparts, le tripot, &, du côté des Halles, une grande porte à ogive. Enfin l'impasse du Pilon, longeant le mur de la propriété, aboutissait à une mare située au pied des remparts & faisant face au tripot. En résumé, la rue Regnier couvre aujourd'hui l'allée du jardin & l'impasse du Pilon, & l'auberge de la Herse d'or occupe l'emplacement du jeu de paume. L'impasse des Bouchers, qui servait de dégagement

pour les communs de la maison Regnier, n'a pas subi de modification topographique.

Mathurin Regnier était né dans les conditions les plus propres à assurer sa fortune. Il avait pour oncle maternel un abbé de vingt-sept ans, secrétaire de la chancellerie du nouveau roi de Pologne, le duc d'Anjou. Philippe Desportes, qui s'était élevé jusque-là après avoir été secrétaire de l'évêque du Puy, de Claude de l'Aubespine & du marquis de Villeroy, ne devait pas s'arrêter en si bon chemin. Lorsque le duc d'Anjou fut proclamé roi sous le nom de Henri III, Desportes devint secrétaire particulier du monarque. Après la mort de Maugiron, Quélus & Saint-Mégrin, quand Anne de Joyeuse, favori, puis beau-frère du roi, fut créé duc & pair, Desportes monta encore en crédit. Il avait été le conseiller intime du prince, il devint une sorte de ministre, & c'est de ce temps que date sa grande fortune. En 1582, il fut fait abbé de Tiron au diocèse de Chartres; en 1588, il reçut l'abbaye d'Aurillac qu'il échangea avec le cardinal de Joyeuse contre l'abbaye des Vaux de Cernay. Enfin, le 13 février 1589, il ajoutait à tous ses bénéfices l'abbaye de Josaphat. Cette grande fortune ne tombait pas sur un égoïste. Desportes se plaisait à obliger. Ce n'était point qu'il voulût désarmer les envieux. Un mobile plus haut le poussait. Il était serviable comme il était hospitalier. Il a eu d'illustres protégés, Vauquelin de la Fresnaye, Jacques de Thou & du Perron. Il aimait les lettres, & rêvait pour elles une indépendance officielle. Avec Baïf, il avait obtenu d'Henri III & du duc de Joyeuse la création d'une sorte d'académie, & il recevait à Vanves, dans sa maison de campagne, les beaux esprits du temps, recueillant après la mort de Baïf, de Joyeuse & d'Henri III, ceux qui, dans sa pensée, devaient former l'aréopage savant dont il appartenait à Richelieu de constituer l'Académie française.

Regnier bénéficia tout d'abord du patronage de son oncle. Il fut tonsuré de bonne heure, &, sous ce signe sacré, appelé à une brillante carrière. Il avait moins de neuf ans lorsque l'évêque de Chartres, Nicolas de Thou, lui conféra la marque distinctive des élus¹⁰.

[10] *Analyse des Mémoires de Guillaume Laisné*, prieur de Mondonville, par M. H. de Lepinois. Actes de Nicolas de Thou, 1573-1598. CLXXIII. F^o 312, v^o. _Sabbati post Dominicam Lætare, ultima die martii_ (1582). Parmi les jeunes gens tonsurés par l'évêque Nicolas de Thou, on remarque Jean, fils de Pierre Regnier & de Claudine Le Riche, de la paroisse Saint-Michel; & Mathurin, fils de Jacques Regnier & de Symone Desportes, de la paroisse Saint-Saturnin. (*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-&-Loir*. Année 1860, p. 221.)

A partir de cette époque, les documents nous manquent sur l'enfance du poète, c'est à Regnier lui-même qu'il faut demander des révélations sur sa jeunesse. Suivant un passage de la satire XII, il aurait été initié à la poésie par Jacques Regnier.

Or amy ce n'est point vne humeur de médire Qui m'ayt fait
rechercher ceste façon d'écrire, Mais mon Pere m'aprist que
des enseignemens Les humains aprentifs formoient leurs
iugemens, Que l'exemple d'autrui doibt rendre l'homme
sage, Et guettant à propos les fautes au passage, Me disoit,
considere où cest homme est reduict Par son ambition, cest
autre toute nuict Boit avec des Putains, engage son
domaine, L'autre sans trauailler, tout le iour se promeyne,
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu, Ces iours le bien
de lean par decret fut vendu, Claude ayme sa voisine, &
tout son bien luy donne; Ainsi me mettant l'œil sur chacune
personne Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien,
M'aprenoit doucement & le mal & le bien, Affin que fuyant

l'un, l'autre ie recherchasse, Et qu'aux despens d'autrui
sage ie m'enseignasse.

Cet endroit de l'œuvre du poète a quelque ressemblance
avec les vers d'Horace:

Insuevit pater optimus hoc me Ut fugerem, exemplis
vitorum quæque notando.

(S. I, 4.)

Toutefois il doit être signalé, car nul ne peut dire qu'ici
l'imitation ne soit aussi l'expression de la vérité.

D'après la satire IV, au contraire, Jacques Regnier, soucieux
de l'avenir de son fils, l'aurait détourné de la poésie. Par de
plus prudents conseils, il voulait détruire le mal qu'il avait
fait, & pousser vers d'autres inclinations l'enfant qu'il se
reprochait d'avoir encouragé à la moquerie. «Vains efforts,»
dit Regnier.

Il est vrai que le Ciel qui me regarda naistre, S'est de mon
iugement tousiours rendu le maistre, Et bien que ieune
enfant mon Pere me tançast, Et de verges souuent mes
chançons menaçast, Me disant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire? La Muse est
inutile, & si ton oncle a sçeu S'avancer par cet' art tu t'y
verras deçeu... Mars tout ardent de feu nous menace de
guerre... Pense-tu que le lut, & la lyre des Poètes S'accorde
d'armonie avecques les trompettes, Les fifres, les
tambours, le canon, & le fer? Les plus grands de ton tans
dans le sang aguerris, Comme en Trace seront brutalement
nourris, Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse, Non plus
qu'une vielle ou qu'une cornemuse. Laisse donc ce metier &
sage prens le soing De t'acquérir vn art qui te serue au
besoing. Je ne sçay, mon amy, par quelle prescience, Il eut
de noz Destins si claire congnoissance, Mais pour moy ie

sçay bien que sans en faire cas, le mesprisois son dire, & ne le croyois pas, Bien que mon bon Demon souuent me dist le mesme. Ainsi me tançoit-il d'une parolle emeuë. Mais comme en se tournant ie le perdoy de veuë le perdy la memoire avecques ses discours, Et resueur m'esgaray tout seul par les destours Des antres & des bois affreux & solitaires, Où la Muse en dormant m'enseignoit ses mysteres, M'apprenoit des secrets & m'echaufant le sein, De gloire & de renom releuoit mon dessein.

Ces aveux de Regnier nous éclairent uniquement sur les tendances de sa jeunesse. Mais l'événement le plus important, qui décida de la carrière de notre premier satirique, est celui auquel il est fait allusion dans ces vers:

C'est donc pourquoy si ieune abandonnant la France l'allay vif de courage, & tout chaud d'esperance En la cour d'un Prelat, qu'avecq' mille dangers l'ay suiuy courtisan aux pais estrangers. l'ay changé mon humeur, alteré ma nature, l'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché sur la dure, le l'ay sans le quitter à toute heure suiuy, Donnant ma liberté ie me suis asserui, En publiq', à l'Eglise, à la chambre, à la table...

Brossette a supposé que le prélat en question était le cardinal de Joyeuse, sans se préoccuper de justifier cette hypothèse, & il a ajouté que Regnier avait, à la suite de ce personnage, fait le voyage d'Italie en 1583, c'est-à-dire à l'âge de dix ans. Un passage de la correspondance de du Perron confirme la première de ces deux suppositions¹¹.

[11] Lors que i'eue le bien de vous voir chez le Roy, où ie m'estois emancipé d'aller ce iour-là, pour prendre congé de Sa Majesté & me venir acheuer de guerir en ce lieu de Condé¹²; il y auoit trois semaines que ie n'auois abandonné le lict, comme le sieur Regnier, qui m'y vint voir, & lequel ie priay de vous faire mes excuses, de ce que ie ne vous

pouvois aller baiser les mains, le vous pourra temoigner. De Condé, ce 9 novembre 1602. _Les Ambassades & Negociations de l'Illustriss. & Reverendiss. Cardinal du Perron._ Paris, Ant. Estienne, 1623, p. 104. [12] Condé-sur-Iton près Évreux, où les évêques de ce diocèse avaient un château qui leur servait de résidence d'été.

La seconde hypothèse relative à l'époque du voyage d'Italie soulève quelques difficultés. C'est en 1583 que François de Joyeuse, archevêque de Narbonne & âgé de vingt & un ans, partit pour Rome avec le duc, son frère, pour solliciter le chapeau de cardinal. Regnier venait de recevoir la tonsure, mais c'était encore un enfant. Il est improbable qu'il ait de si bonne heure quitté sa famille. Quelques bibliographes ont vu dans 1583 une date mal lue & ils ont proposé 1593, qui coïncide avec un nouveau départ du cardinal de Joyeuse pour l'Italie. Cette dernière époque ne peut être exacte. Elle est contredite par l'affirmation même du poète:

C'est donc pourquoi si jeune...

Parlant de lui, à vingt ans, Regnier ne pouvait s'exprimer en ces termes.

D'autres recherches sont donc nécessaires. En tenant compte des particularités de la vie du cardinal de Joyeuse & des indications fournies par les satires, on se trouve amené aux conclusions suivantes.

Regnier, dans le passage que nous venons de citer, parle de sa jeunesse, de la cour du prélat auquel il était attaché, des dangers qu'il a courus, & plus loin (S. III, p. 22) d'un triste séjour en Toscane & en Savoie.

Or, en 1586, François de Joyeuse, nommé protecteur des affaires de France à Rome, en remplacement du cardinal d'Este, partit pour l'Italie. Il était accompagné de

personnages considérables¹³, il s'arrêta en Savoie où l'appelaient des devoirs diplomatiques, enfin il fit dans Rome une entrée solennelle dont le récit a été conservé¹⁴.

[13] _Multis præsulibus & viris doctrina conspicuis proceribusque comitatus._ Gallia christ., VI, 117. [14] Voir les *Lettres manuscrites* du S. de Montereul, témoin oculaire qui paraît avoir été, comme Regnier, attaché à la personne du cardinal.

Tous ces détails concordent assez exactement avec les indices biographiques que l'on peut tirer des satires de Regnier. L'âge même du poète ne soulève pas d'objection, Regnier était bien alors un adolescent.

Il reste à éclaircir une autre question, celle des dangers. Deux suppositions acceptables sont en présence. La première, la plus importante, est d'un vif intérêt.

En mai 1589, le pape Sixte-Quint, depuis longtemps hostile à Henri III, & d'ailleurs profondément irrité du meurtre du cardinal de Guise, prit texte de ce crime, pour lancer contre le roi un monitoire qui fut affiché à Saint-Pierre & à Saint-Jean de Latran. Le cardinal de Joyeuse quitta Rome & vint se fixer à Venise où il choisit pour résidence le palais Saint-Georges. Il emmena avec lui d'Ossat, qui, avant de devenir son secrétaire, avait été celui du cardinal d'Este. On peut penser que cette brusque rupture du protecteur des affaires de France avec la papauté fit grand bruit dans les États de l'Église. Selon toute probabilité, Regnier faisait partie de la maison de François de Joyeuse; il n'est guère douteux que le jeune abbé, âgé de seize ans alors, ne se soit cru en grand danger.

Le second péril auquel notre poète fut exposé eut d'autres causes. En 1598, le cardinal de Joyeuse, pour se rendre en

Italie, traversa le Piémont que la peste ravageait. Les voyageurs étaient tout particulièrement exposés au fléau, & la correspondance de l'infatigable diplomate mentionne les difficultés du passage. Dans la suite du prélat, Regnier tenait une petite place, mais sur le chemin barré par la peste, il était menacé à l'égal des plus grands.

C'est en 1593, suivant M. de Lépinois, que Regnier fut nommé prieur de Bouzaincourt, & le savant historien de la ville de Chartres ajoute que ce titre fut donné au jeune secrétaire, afin de le rendre plus digne d'accompagner le cardinal de Joyeuse. Ici les indices manquent pour proposer une date plutôt qu'une autre. C'est à peine si l'on peut indiquer utilement ce qu'était le prieuré, & par quelles voies il a dû arriver au poète. Le prieuré de Bouzaincourt, ou plus exactement Bouzencourt, *qui dicitur Castellania*, parce qu'il était attaché à la chapelle du château de ce lieu¹⁵, dépendait de l'abbaye de Corbie & la collation en appartenait à l'abbé. Lorsque, après la mort d'Anne de Joyeuse, à Coutras, Desportes se retira à Bonport, près de Pont-de-l'Arche, l'abbé de Corbie était l'archevêque de Rouen, Charles de Bourbon, qui, le 5 août 1589, quelques jours après la mort de Henri III, fut proclamé roi de France sous le nom de Charles X. Le cardinal de Vendôme, qui l'année suivante succéda au cardinal de Bourbon comme abbé de Corbie, mourut en 1594, sans avoir obtenu ses bulles de confirmation & sans avoir pris possession. Il est donc plus logique de faire remonter la nomination de Regnier au prieuré de Bouzaincourt vers l'époque où François de Joyeuse commençait ses voyages en Italie, & où Desportes, encore tout-puissant, ne s'était pas tourné contre Henri IV, avec l'amiral de Villars¹⁶. A partir de ce moment, septembre 1589, jusqu'au milieu de 1594, l'abbé de Tiron lutta pour obtenir sa réintégration dans les bénéfices qui lui avaient été enlevés. Il ne rentra même en

jouissance de ses revenus des Vaux de Cernay que le 21 juin 1594¹⁷; & pendant cette période d'agitations personnelles, Desportes, il faut le reconnaître, n'eut guère le loisir de solliciter en faveur de son neveu.

[15] Voir aux manuscrits de la Bibl. nat. les papiers de Dom Grenier, v^o *Bouzancourt*. [16] Villars Brancas était parent d'Anne de Joyeuse. Desportes, en s'attachant à lui, n'était pas uniquement poussé par l'ambition. [17] Voir, aux Archives de Seine-&-Oise, le fonds des Vaux de Cernay, cart. 34.

L'emploi que Regnier tenait auprès du cardinal de Joyeuse était assez modeste. Le secrétaire de l'Éminence était d'Ossat, qui devint cardinal en 1599, à l'âge de soixante-trois ans. Au-dessous de ce personnage se trouvait un attaché laïque, J. de Montereul, que l'on rencontre au service du cardinal en 1606, longtemps après que Regnier a quitté le prélat. Notre poète ne vient qu'en troisième ordre. Au reste, il ne faut point s'étonner du peu d'importance des fonctions dévolues à Regnier. Les ambassades françaises en Italie n'offraient alors pas de plus grandes charges aux beaux esprits qui se laissaient attacher à la carrière diplomatique. Rome, devenue le théâtre d'intrigues de toutes sortes, le champ de compétitions sans nombre & sans relâche, n'était nullement la patrie par excellence de la poésie. La politique primait tout. Aux heures de répit, elle dominait encore, & les œuvres nées sous l'inspiration des grands étaient par ordre bouffonnes ou sévères. En France, au contraire, sous les Valois & les premiers Bourbons, les princes, oubliant ou ajournant les affaires sérieuses, se livraient aux poètes en auditeurs passionnés & dociles.

Cette dernière considération, d'accord avec les données de l'histoire, explique le dégoût & la tristesse qui saisissent à Rome même les poètes français attachés à des

ambassades. Nul d'entre eux n'a mieux rendu cette impression particulière que du Bellay & Magny, & quoiqu'ils aient de beaucoup d'années précédé Regnier dans la ville éternelle, leurs doléances n'en sont pas moins précieuses à recueillir, parce qu'elles montrent mieux que d'autres en quelles mesquineries s'écoulaient des loisirs que l'on s'imagine tout entiers consacrés à la recherche & à la contemplation du beau.

Panjas, veux tu sçavoir quels sont mes passe-temps?

écrit du Bellay à l'un de ses amis,

le songe au lendemain, i'ay soing de la despense Qui se fait
chacun iour, & si fault que ie pense A rendre sans argent
cent créditeurs contents. le vays, ie viens, ie cours, ie ne
perds point le temps, le courtise vn banquier, ie prens
argent d'auance: Quand i'ay depesché l'vn, vn autre
recommence, Et ne fais pas le quart de ce que ie pretends.
Qui me presente vn compte, vne lettre, vn memoire, Qui me
dit que demain est iour de consistoire, Qui me romp le
cerueau de cent propos diuers: Qui se plaint, qui se deult,
qui murmure, qui crie, Auecques tout cela, dy (Panjas) ie te
prie, Ne t'ébahis-tu point comment ie fais des vers?

Après ce tableau réel de la vie intime, voici une esquisse non moins saisissante de l'existence officielle.

Nous ne faisons la court aux filles de memoire, Comme vous
qui viuez libres de passion: Si vous ne sçauiez donc nostre
occupation, Ces dix vers ensuiuans vous la feront notoire.
Suiure son cardinal au Pape, au Consistoire, En capelle, en
visite, en congregation, Et pour l'honneur d'vn prince ou
d'vne nation, De quelque ambassadeur accompagner la
gloire: Estre en son rang de garde aupres de son seigneur,
Et faire aux suruenans l'accoustumé honneur, Parler du

bruit qui court, faire de l'habile homme: Se promener en housse, aller voir d'huis en huis La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Juifs: Voila mes compagnons des nouvelles de Rome.

Des citations plus étendues n'ajouteraient rien à ces deux tableaux du parfait secrétaire. Tout y est nettement indiqué, prévu, depuis les devoirs les plus graves jusqu'aux soins les moins sérieux. Ajoutons qu'en un demi-siècle, du temps où du Bellay était à Rome, à l'époque où Regnier y accompagna le cardinal de Joyeuse, les choses n'avaient pas varié. Les acteurs seuls étaient changés. La Marthe & la Victoire avaient été remplacées par d'autres courtisanes.

C'est dans cette existence faite de petits riens que Regnier passa les premières années de sa jeunesse. Rêveur quand il fallait être éveillé, victime des importuns, facile aux *entrants*, bonhomme enfin dans des lieux où il n'est pire qualité, Regnier ne sut tirer aucun avantage d'une situation où de piètres personnages faisaient une grande fortune. Il faut ajouter que par une cruauté du sort, notre poète se trouvait attaché au prélat le plus actif, le plus remuant & le plus diplomate que l'on puisse imaginer. Archevêque de Narbonne à vingt ans (1582), cardinal l'année suivante, protecteur des affaires de France à Rome en 1586, François de Joyeuse occupait une place considérable à la tête du clergé & parmi les hommes politiques de son pays. Son influence, que la mort de Henri III semblait devoir anéantir, se releva dès 1591, à l'occasion de l'élection de Clément VIII, & deux ans plus tard, Joyeuse, plus puissant que jamais, était chargé de mettre Henri IV dans les bonnes grâces de la papauté. Ce cardinal était toujours en voyage. On le retrouve dans des intervalles très-courts à Narbonne, à Paris & en Italie. Son infatigable activité & sa haute intelligence l'appelaient parfois à des missions toutes spéciales. L'Étoile

nous rapporte de lui, sous la date de 1598, un mémoire au roi sur la jonction des deux mers¹⁸.

[18] Voir le *Registre-Journal de Henri IV*, éd. Champ, p. 298. Ce mémoire se trouve également à la Bibl. nat. Manus. Coll. du Puy. V. 88.

Avec un tel maître, Regnier vivait tantôt à Rome, tantôt en France. Desportes possédait près de Paris, à Vanves, une maison de campagne où il recevait ses anciens amis & les poètes nouveaux. Quoiqu'il terminât sa traduction des psaumes, le vieux maître n'était pas entièrement tourné à la sévérité. Il ne nous est rien resté de ce qui a pu se dire dans ces réunions où Regnier tenait bien sa place lorsqu'il était à Paris; mais un ami de Desportes, le poète Rapin, a pris soin, dans une curieuse élégie latine¹⁹, de nous conserver les noms des familiers de la maison: du Perron, Bertaud, Baïf le fils, Gilles Durant, Passerat, Gillot, Richelet, Petau, de Thou, du Puy, les frères Sainte-Marthe, Pasquier, Hotman, Certon, Le Mareschal²⁰ & enfin Thibaut Desportes, frère de l'abbé de Tiron & grand audienier de France. Malherbe ne paraît pas encore. Il avait été présenté par du Perron à Marie de Médicis, lorsqu'elle débarqua à Marseille; ce fut le commencement de sa fortune. Mais il ne vint à Paris qu'en 1605, & son intimité avec Desportes fut de courte durée. Il contrastait avec tous les personnages cités plus haut par la rudesse de ses manières, & Racan, son disciple, est sur ce point entièrement d'accord²¹ avec Tallemant des Réaux, dont nous avons emprunté le récit.

[19] V. Rapin, *Œuvres latines & françoises*, 1610, pp. 47 à 53, *Philippi Portæi exequiæ. Ad Jacobum Gilotum, majorum gentium senatorem*. [20] Conseiller au Parlement de Paris que Desportes choisit pour exécuteur testamentaire après lui avoir laissé «un saphix bleu en tesmoignaige d'amitié.» [21] *Mémoires pour la vie de Malherbe*, éd. Jannet, II, 262.

«Sa conversation estoit brusque: il parloit peu, mais ne disoit mot qui ne portast. Quelquefois mesme il estoit rustre & incivil, tesmoin ce qu'il fit à Desportes. Regnier l'avoit mené disner chez son oncle; ils trouvèrent qu'on avoit déjà servy. Desportes le receut avec toute la civilité imaginable, & luy dit qu'il luy vouloit donner un exemplaire de ses *Pseaumes*, qu'il venoit de faire imprimer. En disant cela, il se met en devoir de monter à son cabinet pour l'aller querir. Malherbe luy dit rustiquement qu'il les avoit déjà veus, que cela ne méritoit pas qu'il prist la peine de remonter, & que son potage valloit mieux que ses *Pseaumes*. Il ne laissa pas de disner, mais sans dire mot, & après disner ils se separerent & ne se sont pas veus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Desportes, & Regnier, qui estoit son amy & qu'il estimoit pour le genre satyrique à l'esgal des anciens, fit une satyre contre luy qui commence ainsi:

«_Rapin_, *le favory*, &c.[22]» [22] Tall., *Hist. de Malherbe*, I, 275.

Malherbe avait du reste ouvert les hostilités contre Regnier lui-même. Dans sa haine, on pourrait dire sa jalousie, de toute métaphore, il essaya quelque temps auparavant de déprécier le neveu de Desportes dans l'esprit du roi. Il est douteux qu'il ait réussi. Une louange mal tournée est toujours une louange. Aux yeux de ceux à qui elle s'adresse, elle échappe à toute critique par ce qu'elle a de flatteur. Voici l'anecdote de Tallemant:

«Malherbe avoit aversion pour les figures poétiques, si ce n'estoit dans un poëme épique; & en lisant à Henri IVe une élegie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & se plaindre du miserable estat où elle estoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela estoit arrivé? Qu'il avoit demeuré tousjours en

France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'estoit point aperceu qu'elle se fust enlevée hors de sa place²³.»

[23] Tall., *Hist. de Malherbe*, I., 294.

La querelle de Malherbe & de Desportes ne poussa pas seulement Regnier à écrire sa neuvième satire. Maynard, le disciple de Malherbe, s'étant permis quelque quolibet sur Desportes ou sur Regnier, qui tous deux ne prêtaient que trop aux mauvaises plaisanteries, le satirique s'échauffa & résolut d'avoir par l'épée raison des moqueurs que sa plume n'avait pas effrayés. C'est encore à Tallemant qu'il faut demander le récit d'une affaire où l'offensé garda le beau rôle depuis le commencement jusqu'à la fin.

«Regnier le satirique, mal satisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il estoit encore au lit; Maynard en fut si surpris & si esperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre son haut de chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir séparer quand ils seroient sur le pré. Les voilà au rendez-vous. Le comte s'estoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantost il soustenoit qu'une espée estoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ses bottes; les chaussons estoient trop estroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroist. Maynard pourtant ne put dissimuler: il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, & luy dit que pour peu qu'ils eussent esté gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper cent fois la gorge²⁴.»

[24] Tall., *Duels & accommodements*, VII, 609.

Ce n'était pas seulement la haine des métaphores qui poussait Malherbe à des sentiments d'hostilité contre Desportes & son neveu. Des raisons infiniment moins

platoniques guidaient le poète normand. Ce campagnard trouvait dans l'abbé de Tiron l'affirmation de tous ses défauts. Il était pauvre, incivil dans ses allures & compassé dans ses vers. Desportes était riche; malgré son âge, il était d'une affabilité exquise; & ses poésies avaient de la souplesse & de l'élégance. Du côté de Regnier, Malherbe avait bien d'autres sujets d'inquiétude. Le poète chartrain était lié avec d'audacieux railleurs, les uns fort bien en cour & les autres de bonne roture. Cette école satirique, qui s'attaquait avec une étrange violence à tous les personnages ridicules, donnait beaucoup de soucis à Malherbe. Elle avait à sa tête Motin, Sigognes, Regnier & Berthelot. Motin & Regnier étaient protégés du roi. Sigognes, gouverneur de Dieppe, était le secrétaire de la marquise de Verneuil; Berthelot, qui n'avait aucune attache officielle, s'était rendu important par son audace & sa pétulance. Il prit à partie Malherbe²⁵, se moquant du poète & de ses amours en termes d'une crudité inouïe. Malherbe, pour imposer silence à ce rimeur qui l'attaquait dans sa galanterie, dans ses vers & dans sa noblesse, sur quoi il était fort chatouilleux, fit administrer des coups de bâton à Berthelot par un gentilhomme de Caen du nom de la Boulardière. Il espérait avoir ainsi raison d'un mauvais plaisant, mais l'admiration de Malherbe, la vicomtesse d'Auchy, ayant donné son approbation à la bastonnade, Berthelot se vengea durement. Il poursuivit la dame de ses sarcasmes, & pour lui rendre plus piquantes les railleries qu'il propageait contre elle, il en empruntait le texte aux pièces même où Malherbe exaltait les mérites de la vicomtesse²⁶. Regnier eut à son tour à souffrir de la turbulence de Berthelot. La chronique scandaleuse ne dit pas de quel côté venaient les torts; mais il est à remarquer que, dans l'ode où Sigognes a rapporté le combat des deux poètes, Regnier joue constamment le rôle de l'agresseur, vis-à-vis de son adversaire:

Berthelot de qui l'équipage Est moindre que celui d'un page. Sur luy de fureur il s'avance Ainsi qu'un pan vers un oyson, Ayant beaucoup plus de fiance En sa valeur qu'en sa raison Et d'abord lui dict plus d'iniures Qu'un greffier ne faict d'ecritures. Berthelot avec patience Souffre ce discours effronté, Soit qu'il le fit par conscience Ou de crainte d'être frotté, Mais à la fin Regnier se ioue D'approcher la main de sa joue. Aussitost de colere blesme, Berthelot le charge en ce lieu D'aussi bon cœur comme en caresme Sortant du service de Dieu Un petit cordelier se rue Sur une pièce de morue. [25] Voir Tallemant des Réaux, éd. Techener, in-8°, 1854, I, 320, notes. [26] Le lecteur trouvera dans Tallemant, édit. cit., tom. I, 335, l'indication des pièces satiriques de Berthelot contre la vicomtesse d'Auchy.

Cette grande querelle eut lieu en 1607. Elle n'est point une lutte entre ennemis, la longanimité de Berthelot en fait foi. Elle paraît plutôt une scène de reproches changée par la vivacité irréfléchie de l'un des acteurs en une scène de violence. Une raison sérieuse peut être invoquée en ce sens. Deux ans après cet incident, en 1609, un livre publié à l'instigation de Berthelot, *les Muses gaillardes*, contient pour la première fois le récit du combat, &, par égard pour le poète battu, les noms des lutteurs ont été changés, ils s'appellent Barnier & Matelot.

L'école satirique, dont les maîtres ont été désignés plus haut, est aujourd'hui tombée dans l'oubli. Elle s'est pourtant signalée par la production d'œuvres caractéristiques. On lui doit la publication d'anthologies aujourd'hui fort recherchées des bibliophiles: *la Muse folastre* (1603), *les Muses incogneues* (1604), *les Muses gaillardes* (1609), *les Satyres bastardes du cadet Angoulevant & le Labyrinthe d'amour* (1615), *le Recueil des plus excellens vers satiriques* (1617), *le Cabinet satyrique* (1618), *les Délices satyriques* (1620) & enfin *le Parnasse satyrique* (1622). Ici encore

Berthelot apparaît dans toute sa pétulance. C'est lui qui est le promoteur de toutes ces œuvres malsaines. Contenu jusqu'à la mort de Motin, son ami, par l'autorité de ce dernier, il donne, à partir de 1616, toute carrière à son avidité de scandale, il accole à l'œuvre de Regnier, qu'il proclame ainsi le maître du groupe, les pièces qui entreront plus tard dans le *Cabinet satyrique*, & ne s'arrête enfin, après la publication du *Parnasse*, que devant l'arrêt qui le frappe avec Théophile, Colletet & Frenicle.

On est surpris de ce débordement de la poésie pendant les vingt premières années du XVII^e siècle. L'histoire politique donne le secret de tant de laideurs. Les guerres de religion, les luttes de la Ligue avaient jeté tous les esprits dans un grand trouble. Les haines furieuses auxquelles les partis avaient obéi pendant de longues années s'apaisaient. Elles faisaient place à des sentiments plus calmes, mais encore trop proches des emportements de la veille pour n'en avoir pas conservé quelque violence. Tout se pacifiait lentement. L'esprit de raillerie seul ne capitulait pas. En lui s'étaient réfugiées les colères inassouvies. Aussi les poésies satiriques de 1600 à 1620 dénotent-elles plutôt un trouble passager qu'une corruption durable, & des excentricités de débauche plutôt que des habitudes d'impudeur. Les brutalités de la moquerie n'épargnaient pas même Henri IV. Sigognes, à l'occasion du siège d'Amiens, gourmanda crûment le roi trop occupé de galanteries. Beautru écrivait l'_Onosandre_ contre le bonhomme Montbazon. La satire était partout: pour les grands à la cour, & pour le peuple au théâtre. Dans un sixain qui vaut une page d'histoire, le poète contemporain, d'Esternod, a conservé les noms des acteurs justiciers des ambitieux grotesques, des personnages ridicules & des dames galantes:

Regnier, Bertelot & Sigongne Et dedans l'hôtel de
Bourgongne, Vautret, Valeran & Gasteau Jean Farine, Gautier

Garguille, Et Gringalet & Bruscombille En rimeront vn air nouveau.

La pléiade à la tête de laquelle se trouvait Regnier était ainsi en grande réputation, & les apprentis satiriques l'invoquaient au début de leurs poèmes. Les uns, à défaut de verve, avaient pour eux le souvenir des maîtres moqueurs, les autres avaient tout à la fois l'esprit & l'admiration de leurs modèles. Parmi les derniers, Saint-Amant, dans sa pièce de *la Berne*, a dit:

Chers enfans de la medisance... Vous que Mome en riand aduoue, Et dont les escrits font la moue A quiconque seroit si sot Que d'en oser reprendre un mot; Regnier, Berthelot & Sigongne...

Nous croyons avoir établi l'existence d'une école de satiriques opposée à l'école de Malherbe. Mais l'antagonisme littéraire n'excluait pas les rapprochements de l'inspiration, & plus d'une fois les rangs se mêlèrent. Maynard & Racan lui-même, l'auteur de douces bergeries, ont laissé des traces de leur voyage au *Parnasse satyrique*. D'autre part, Motin figure à côté de Malherbe dans les recueils des plus excellents vers du temps²⁷, & Regnier, placé au seuil du *Temple d'Apollon*, commence par une de ses élégies la série des poèmes qui composent cette anthologie.

[27] Ces recueils n'ont pas été moins nombreux que les anthologies satiriques dont nous avons donné la liste. Les plus importants sont: *les Muses françoises ralliées de diverses parts*, par le sieur Despinelle, Lyon, 1603; *_le Parnasse des plus excellents poetes de ce temps_*, Paris, 1607; *_le Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps_*, Paris, 1609; *le Temple d'Apollon*, Rouen, 1611; *_les*

Délices de la poésie françoise_, de Rosset, Paris, 1615; _le Cabinet des Muses_, Rouen, 1619.

Quelque amour que Regnier eût pour la raillerie, la gausserie, comme on disait alors, il faut reconnaître qu'il y apportait une certaine réserve. Aucune des pièces où il s'abandonne aux licences de la satire n'a paru signée de lui. Les trois éditions de ses œuvres publiées de son vivant ne comprennent aucun poème d'une inspiration trop libre. Il y a mieux, par un sentiment de délicatesse dont un observateur attentif saisit aisément la portée, il a, dans l'édition de 1609, accrue de deux pièces nouvelles, les satires X & XI, placé la satire adressée à Freminet devant le Discours au Roi, afin d'éviter, pour ce dernier poème, le voisinage du tableau que Brossette appelle pudiquement *le Mauvais Gîte*. Les excentricités poétiques de Regnier nous ont été révélées après sa mort, & selon toute prévision, contre son gré, car il n'échappera à personne que, dès 1613, les œuvres de Regnier sont grossies de stances & d'épigrammes d'un ton cru, formant le contraste le plus inattendu avec les satires mêmes où le poète s'égaye en toute liberté. Un éditeur, ami de Regnier, passionné pour ses moindres productions, a tiré de l'ombre les pages que l'auteur avait condamnées, & qu'il regardait comme l'écume de son esprit. Plus tard, Berthelot & les imprimeurs du *Cabinet* & du *Parnasse satyriques* compléteront impitoyablement les indications primitives que l'on peut attribuer à Motin.

C'est à Rome que Regnier s'adonna tout entier à la satire. Le lieu était merveilleusement favorable. Le poète, dépourvu d'ambition, n'avait à craindre de personne autour de lui des reproches à ce sujet. Malgré les mille petits soins qui constituaient sa charge auprès du cardinal de Joyeuse, il n'était guère entravé dans son penchant pour l'étude ou pour l'observation. Il était dans la Rome d'Horace & d'Ovide,

aussi bien que dans celle de la papauté. Les intrigues, qu'il dédaignait de pénétrer, mettaient en mouvement devant lui de curieux personnages. Les aventures galantes avaient pour lui un charme dont il a confessé toute l'influence dans ses vers. Il a conquis de ce côté tout le terrain abandonné par lui dans la carrière diplomatique. Venu trop jeune à Rome, avec un tempérament très-ardent, il a de trop bonne heure goûté les enchantements des Circés romaines. Maintes fois cependant il est parvenu à s'arracher à leurs embrassements, & ces heures d'indépendance nous ont donné le poète que nous admirons.

Dans ces retours à lui-même, Regnier étudiait les poètes latins dont les vers offraient à sa curiosité paresseuse les portraits d'originaux indestructibles; & les types qu'il ne pouvait trouver dans Horace ou dans Ovide, il les rencontrait dans les poètes burlesques de l'Italie contemporaine. Il n'est même guère douteux que Regnier ne soit entré en relations avec l'un d'entre eux, César Caporali, secrétaire du cardinal Acquaviva²⁸. Ce poète avait soixante-six ans, lorsque Regnier arriva à Rome, & ses œuvres furent publiées²⁹ peu de temps après, avec les satires du Berni, du Mauro, dont il continuait la tradition. Soit que Regnier ait personnellement connu cet écrivain, ou qu'il ait été poussé par d'autres à étudier ses ouvrages, il s'inspira de ses *Capitoli*. Il a notamment imité la satire *del Pedante*, écrite contre un pédant orgueilleux.

[28] En décembre 1597, Joyeuse revint en France & laissa le cardinal Acquaviva à Rome, comme vice-protecteur des affaires de France. Voir d'Ossat, lettres, &c. [29] In Venetia, presso G. B. Bonfudino, 1592. Rime piacevole di Cesare Caporali, del Mauro, e d'altri autori.

Il a également fait des emprunts aux *Capitoli* du Mauro, *in dishonor dell' honore*[30] pour sa IV^e satire. Mais tout en

prenant de ci de là dans autrui, Regnier, copiste indocile, plutôt en quête d'un cadre que d'un sujet, modifiait toutes les données du poème, dans lequel on serait mal à propos tenté de le voir commettre de laborieux plagiats. Sur le sol remué par d'autres, Regnier prenait pied pour un instant, il faisait des reconnaissances, puis bientôt emporté par son inspiration, il modifiait le plan primitif. Il abandonnait ce qui aurait gêné son allure, substituait ses vues à celles dont la beauté lui paraissait peu saisissante, & accumulait des aspects là où le vide occupait trop d'espace. Pour se convaincre de l'originalité de Regnier dans l'imitation, il suffit de comparer la satire VIII avec celle d'Horace (I, 9), *Macette* & l'_Impuissance_ avec les élégies d'Ovide (*Amours*, I, 8, & III, 7). Ce parallèle attrayant met en pleine lumière le génie de Regnier, & montre combien était maître de lui ce poète qui, dans l'assujettissement même, échappe à toute entrave, & se montre original où de plus célèbres que lui se sont fait un nom.

[30] Il primo libro dell' opere burlesche di Francesco Berni, del Mauro,... in Firenze. 1548, ff. 99 à 162 & 117 à 122.

Cette qualité dominante, qui élève Regnier au premier rang, avait appelé sur lui l'attention du frère de Sully, Philippe de Béthune, ambassadeur auprès du Saint-Siège. On s'est un peu trop empressé de dire que le poète chartrain avait suivi ce diplomate à Rome en 1601. Nous avons, au contraire, vu par un extrait de la correspondance de du Perron à la date du 9 novembre 1602, que Regnier était alors en France & qu'il faisait encore partie de la maison du cardinal de Joyeuse. Il est même douteux qu'il ait eu d'autre patron que ce prélat. La vérité bien probablement est que, porteur de communications confidentielles échangées entre François de Joyeuse & Philippe de Béthune, dont le cardinal d'Ossat a vanté l'exquise affabilité, Regnier aura su gagner les bonnes grâces de l'ambassadeur de Henri IV. De là cette VIe satire,

que Regnier n'eût certes point dédiée à un maître, & ces chansons auxquelles il fait allusion dans la même pièce. Il ne nous est rien resté de ces créations légères que Regnier traitait comme ses fantaisies satiriques, demandant pour elles le bon accueil d'un seigneur aimable, non l'approbation de la postérité.

Une autre raison paraît faire obstacle à la tradition d'après laquelle Regnier aurait été le secrétaire de Philippe de Béthune. Le frère du surintendant est resté cinq ans à Rome³¹. Or Regnier, pendant ce temps, est en voyage, tantôt en Italie, tantôt à Paris. Ici, son patron le laisse livré à lui-même, partageant ses loisirs entre la pléiade dont il est l'âme, & son oncle qui lui impose des travaux dont il ne veut plus se charger.

[31] Ses instructions sont datées du 23 août 1601. V. Manus. de la Bibliothèque nationale, F. fr. 3484. Ses dernières lettres sont de décembre 1605.

Tallemant a raconté, avec la bonhomie propre aux chroniqueurs de ce temps-là, un incident qui dut soulever un grand orage dans la maison de l'abbé de Tiron. Cet homme circonspect commit un jour une grosse imprudence. Il en fut cruellement puni. Rien n'indique toutefois qu'il en ait gardé rancune à son neveu. Pour un sot, il n'est pas de colère durable entre amis, à plus forte raison entre parents:

«Desportes estoit en si grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un advocat luy apporta un jour un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de se desliver de cette fatigue. En un endroit cet advocat disoit:

le bride icy mon Apollon.

«Regnier escrivit à la marge:

Faut auoir le ceruau bien vide Pour brider des Muses le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride, Mais bien les Asnes
comme toy.

«Cet advocat vint à quelque temps de là, & Desportes luy
rendit son livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien
belles choses. L'avocat revint le lendemain, tout bouffy de
colère, & luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne se
mocquoit pas ainsy des gens. Desportes reconnoist
l'écriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'avocat
comme la chose s'estoit passée, & le pria de ne lui point
imputer l'extravagance de son nepveu³².»

[32] Tall., *Hist. de des Portes*, I, 96.

Desportes mourut, le 6 octobre 1606, en son abbaye de
Bonport, où il fut enterré³³. L'opulent abbé ne laissait rien à
son neveu³⁴, & le testament, découvert en 1853 par MM.
Chassant & Bréauté, dans les Archives de la vicomté de
Pont-de-l'Arche, est venu confirmer d'une manière plus
intime encore l'inexplicable situation faite à Regnier par un
oncle qui ne marchandait guère sa protection aux étrangers.
Avant de juger Desportes sur ce point & de le condamner, il
faut lire avec attention l'expression de ses volontés
dernières. Après avoir laissé à ses héritiers les biens qui lui
sont venus par successions paternelles & maternelles, & les
parts acquises d'eux en l'état où elles sont, il lègue à son
frère de Bévilliers tous ses biens, meubles, acquêts &
conquêts. Il donne quittance à sa sœur Simonne de toutes
les sommes dont elle était débitrice tant en principal qu'en
intérêt, & il ajoute qu'il la tient quitte de tout le maniement
qu'elle a eu de son bien jusqu'au jour de son décès,
moyennant qu'elle baille mille écus à la fille aînée Dupont
Girard, sa nièce. Simonne Desportes était veuve depuis neuf

ans, son mari était mort en 1597, à Paris, où il avait été envoyé pour traiter d'affaires intéressant la ville de Chartres. L'abbé, qui avait une nombreuse famille, ne crut pas devoir favoriser deux têtes dans la même branche. Il était du reste fondé à penser que sur ses quatre abbayes de Bonport, de Josaphat, de Tiron & des Vaux de Cernay, Mathurin Regnier, alors bien en cour, ne faillirait point d'en obtenir une.

[33] V. *Gallia christiana*, XI, 669, l'építaphe que son frère fit inscrire sur son tombeau & à la suite l'éloge de Sainte-Marthe. Voir aussi Lenoir, *Musée des monuments français*.

[34] Desportes obtint, le 31 mai 1583, un canonicat en l'église de Chartres. Il résigna cette prébende en faveur de son neveu, Jean Tulloue, qui prit possession le 11 janvier 1595. V. Souchet, *Histoire de Chartres*, t. II, dans les Mémoires de la Société archéologique d'Eure-&-Loir.

Ce qui donne quelque valeur à toutes ces suppositions est le passage suivant d'une élogie latine de Rapin. Ce poète, ami de Desportes & de Regnier, a décrit dans cette pièce déjà citée³⁵ les obsèques de l'abbé de Bonport, & quoiqu'il ait donné à cette cérémonie une grandeur qu'elle n'a pu avoir, puisque le service funèbre n'eut point lieu à Paris, il n'est pas douteux cependant que Rapin n'ait voulu, dans ce dernier hommage, se montrer l'interprète fidèle des regrets témoignés au mort par tous ceux qui l'avaient connu. Voici donc les vers dans lesquels Rapin nous fait voir, derrière le cercueil de Desportes, son frère Thibaut & Mathurin, son neveu.

[35] V. plus haut, page XXXIII. Primus ibi frater lente
Beuterius ibat Ante alios largis fletibus ora rigans. Illum non
solantur opes, fundique relictis: Nec pietas, & amor frena
doloris habent. Hinc tu tam charo capiti Reniere superstes
Portœum sequeris proximitate genus; Virtutumque quibus

clarebat avunculus hæres Nativam ore refers ingenioque
facem³⁶. [36] Rapin, Rec. cit., p. 50. *Portæi exequiæ*.

Cette courte citation permet d'affirmer qu'aucune mésintelligence ne subsistait entre Desportes & Regnier. A l'époque où cette élégie fut écrite, les dispositions dernières de Desportes étaient connues. Si elles avaient pu être considérées comme un témoignage de disgrâce, Rapin n'eût pas placé Regnier à côté de son oncle, le grand audencier de France, Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers. Dans ce rapprochement, le poète latin a montré les sentiments dont étaient pénétrés ses personnages, & ses vers peuvent être invoqués avec autant de confiance qu'un document historique.

Il ne fallut pas moins qu'un fils du roi pour empêcher Regnier de succéder à l'une des abbayes dont était pourvu Desportes. Mais ce prince, illégitime enfant de Henri IV & de la marquise de Verneuil, était si jeune alors, qu'on a tout lieu de croire à des machinations particulières pour expliquer la mauvaise fortune du poète. Henri de Bourbon, fils de Catherine-Henriette de Balzac, avait six ans³⁷ lorsqu'il reçut les abbayes de Bonport, de Tiron & des Vaux de Cernay³⁸. Un puissant, blessé par Regnier, prenait sa revanche & écartait le satirique des bénéfices auxquels il avait quelque droit de prétendre, & pour lui opposer un obstacle insurmontable, allait chercher chez le roi lui-même le successeur de Desportes. Les investigations les plus serrées n'ont pu conduire à la découverte du mauvais génie dont l'influence l'emporta. Néanmoins Regnier reçut une compensation; & ce fut par l'influence du marquis de Cœuvres³⁹, le frère de Gabrielle d'Estrées, qu'il obtint, sur l'abbaye des Vaux de Cernay, une pension de 2,000 livres. D'après Tallemant⁴⁰, le véritable chiffre aurait été de 6,000 livres, & à l'époque où Regnier recevait ce bénéfice, il se

trouvait en possession d'un canonicat à Chartres. Sur le premier point, le témoignage de Regnier vient dissiper toute incertitude. Après la mort du roi, le poète éprouva quelques difficultés dans le paiement de sa pension, &, au milieu de ses tracasseries, il adresse à l'abbé de Royaumont une épître burlesque où il s'exprime ainsi:

On parle d'un retranchement, Me faisant au nez grise mine,
Que l'abbaye est en ruine, Et ne vaut pas, beaucoup s'en
faut, Les deux mille francs qu'il me faut⁴¹. [37] Il était né en
octobre 1601. V. le P. Anselme, *Maison royale de France*.
D'après la *Gallia christiana*, Henri de Bourbon naquit en
février 1603. C'est la date de la légitimation. [38] Josaphat
ne fut pas donnée à Henri de Bourbon. En voici
probablement le motif. Dès 1594, Desportes avait fait un
partage des biens de l'abbaye avec ses moines. Il ne
convenait pas qu'un prince reçût un bénéfice appauvri de la
sorte. Voir, pour la suite des fortunes de l'abbaye, la *Gallia
christiana*, VIII, 1285. [39] Le marquis de Cœuvres, Annibal-
François d'Estrées, épousa en premières noces la fille de
Philippe de Béthune. Vingt-six ans avant son expédition de
la Valteline (1626) où il mérita le bâton de maréchal de
France, il fit une campagne en Savoie. Bien qu'un peu
fantasque, il a été très-considéré de son temps comme
militaire & comme politique. Il a laissé des mémoires sur les
deux régences de Marie de Médicis (1610 à 1617) & d'Anne
d'Autriche (1643 à 1650). Ces derniers sont demeurés
inédits. [40] *Historiettes*, éd. in-8°, I, 95. [41] V. p. 203. Pièce
publiée pour la première fois par les Elzéviens, 1652.

A l'égard du canonicat de l'église de Chartres, deux dates
ont été proposées par les biographes. D'après Brossette,
Niceron & l'abbé Goujet, Regnier aurait, le 30 juillet 1604,
pris possession d'un canonicat obtenu par dévolut en
l'église de Chartres pour avoir dévoilé une supercherie
indigne. Le résignataire, afin d'avoir le temps de se faire

admettre à Rome, avait pendant plus de quinze jours tenu cachée la mort du dernier titulaire, dont le corps avait été enterré secrètement. Puis une bûche installée dans le lit du défunt avait, après l'arrivée des bulles de la chancellerie romaine, reçu les honneurs publics de la sépulture due au chanoine trépassé.

Telle est la légende dont le dernier épisode est la nomination de Regnier. Il avait découvert la fraude; on cassa la résignation, & il obtint par dévolut le canonicat devenu vacant. L'épigramme sur Vialard, rapportée par Ménage dans l'_Antibaillet_⁴², a contribué à accréditer cette révélation singulière dans l'esprit de Brossette; mais il n'osa point aller jusqu'à déclarer que Vialard, compétiteur de Regnier pour le canonicat de Notre-Dame de Chartres, fût en même temps l'auteur de la supercherie portée à sa connaissance. M. Viollet-le-Duc n'a admis l'historiette ni dans son édition de 1822, ni dans celle de 1853. M. Lacour l'a également rejetée par un sentiment de défiance étendu à toutes les particularités bizarres de la vie de Regnier⁴³. M. de Barthélemy s'est prononcé hardiment contre Vialard, & les autres éditeurs se sont bornés à répéter sans examen ce qu'avait écrit Brossette.

[42] 1688, II, 343. [43] Cette défiance aurait dû empêcher M. Lacour de publier _en français_ la profession canonique de Regnier, comme le seul autographe que nous ayons du poète.

Avec M. Viollet-le-Duc, M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-&-Loir, s'est montré hostile à une anecdote dont l'origine est obscure & dont le caractère est douteux. Pour prendre parti dans le même sens, les nouveaux biographes de Regnier peuvent invoquer de sérieuses considérations. Tout d'abord notre poète a succédé à Claude Carneau⁴⁴, & le décès de ce chanoine ne

paraît avoir été signalé par aucune circonstance extraordinaire⁴⁵. D'un autre côté, Félix Vialard, en qui l'on serait tenté de voir le compétiteur déjoué par Regnier, était prieur de Bû, près Dreux. Le 2 octobre 1613, il est devenu chanoine de Chartres. Peut-on dès lors, en l'absence d'informations précises, supposer que ce prêtre ait commencé sa carrière⁴⁶ par des manœuvres sacrilèges? Ne convient-il pas enfin d'observer que la prise de possession de Regnier n'est pas du 30 juillet 1604, mais bien du 3 juillet 1609? Cette dernière date est établie par le texte de la profession canonique dont nous devons la découverte à M. Merlet. Ce document, reproduit plus bas en fac-simile d'après le livre de réception des chanoines de Chartres, est conçu en ces termes:

_Ego Mathurinus Renier canonicus Carnotensis, juro & profiteor omnia & singula quæ in professione fidei continentur⁴⁷ a me emissa⁴⁸ coram dominis de capitulo & [49] suprascripta. Ita deus me adjuvet. Actum Carnuti anno Domini 1609, die 3^o julii. _ M RENIER [44] «Par mort,» ajoute le Registre de réception des chanoines dont M. Lecocq a bien voulu m'envoyer un extrait. [45] Les funérailles de Carneau offrent cependant une particularité. Elles furent accomplies pendant la nuit. Voici du reste l'extrait des registres de l'état civil de la paroisse de Saint-Saturnin: «Le 15^e juin 1609, décéda discrète personne maistre Claude Carneau, vivant chanoyne de Chartres, & fut inhumé en l'églyse de céans *nuictamment*.» [46] La carrière ecclésiastique de Félix Vialard ne fut pas brillante. Elle semble avoir été arrêtée court. En 1622, il quitta le diocèse de Chartres pour celui de Meaux, où il mourut le 4 juillet 1623, doyen du chapitre, à l'âge de trente-six ans. Cependant son frère puîné, Charles, est devenu général des Feuillants & évêque d'Avranches, & son neveu, Félix, né en 1613, a été nommé évêque de Châlons-sur-Marne à vingt-

sept ans. [47] La lecture de ce mot a soulevé bien des doutes. Mon compatriote, M. Ulysse Robert, de la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a lu dans les deux parties de ce mot: *Christiane*. M. Léopold Delisle, juge de la question, a approuvé le sens fourni par cette lecture. M. Lucien Merlet, d'autre part, tout en reconnaissant qu'il y a matière à difficulté, invoque pour maintenir *continentur*, la comparaison des autres formules de profession, où le mot douteux se retrouve toujours, & peu lisiblement écrit. [48] Ici trois mots biffés: & *supra scripta*. [49] Surcharge. Sous le mot *et*, on lit distinctement *die*.

Cet avancement marque une phase nouvelle dans la vie de Regnier. A compter de ce jour, toutes ses relations se concentrent. Jusqu'ici d'ailleurs nous l'avons vu se mouvoir dans un cercle assez resserré d'amis littéraires, ou d'hommes politiques unis par des liens de famille. Desportes, favori d'Anne de Joyeuse & de Villars, fait attacher son neveu au cardinal, protecteur des affaires de France. Chez son oncle, Regnier a rencontré l'héritier de l'amiral, Georges de Brancas Villars, époux d'une sœur de Gabrielle d'Estrées, & par conséquent le beau-frère du marquis de Cœuvres. Son ami Charles de Lavardin, abbé de Beaulieu à sept ans, évêque du Mans à quinze, était par Catherine de Carmaing, sa mère, parent du comte de Montluc. Bertault, condisciple de Du Perron, avait été poussé par celui-ci chez Desportes. Regnier avait connu Freminet à Rome; dans cette même ville, il avait su intéresser à lui Philippe de Béthune. Il avait rencontré à Vanves Rapin & Passerat. Avec Motin, il se dérobaux sujétions mondaines que lui imposait le séjour de Paris. Lorsqu'il eut été reçu chanoine de Chartres, il devint bientôt l'hôte assidu de son évêque, Philippe Hurault, fils du chancelier de Chiverny, petit-fils de Christophe de Thou. A ce double titre, le prélat trouvait dans Regnier, en même temps qu'un poète, un intime, presque un proche.

Cette liaison était particulièrement précieuse pour le poète chartrain. L'évêque était en même temps un abbé. Il avait un palais épiscopal & des maisons des champs. Ces retraites délicieuses, abbayes de princes, s'appelaient Pont-Levoy, Saint-Père, La Vallée & surtout Royaumont. Le chancelier en avait fait pourvoir son fils dès 1594, avant même qu'il eût quitté le collège de Navarre. Dans l'esprit du vieux politique, l'abbaye de Saint-Père devait assurer à Philippe Hurault la succession de son oncle Nicolas de Thou. Ce calcul ne fut pas trompé. En 1598, l'évêque de Chartres mourut. Philippe, nommé au siège épiscopal, ne fut consacré que dix ans plus tard, selon le droit de régale⁵⁰.

[50] Voir, sous la date du 28^e jour d'aoust 1608, le procès-verbal de réception de Me Philippe Hurault, abbé commendataire des abbayes de Pont-Levoy, Saint-Père, Royaulmont & La Vallée, Conseiller du roy en son conseil d'État & privé, par Claude Nicole, licencié ez lois, chambrier, juge & garde général de la juridiction temporelle du Rév. Père en Dieu, Me Philippe Hurault, évêque de Chartres. (Biblioth. de Chartres. Papiers de l'abbé Brillon.)

Pour obtenir l'abbaye de Royaumont, le chancelier se tourna vers un autre de ses parents, Martin de Beaune de Semblançay, qui en était le commendataire, & qui occupait l'évêché du Puy. Par suite des prodigalités de ce personnage, la vieille abbaye était fort délabrée, & le peu de revenus qu'on en pouvait tirer étaient saisis par les créanciers du prélat. Le bénéfice n'était donc plus tenable. Martin de Beaune résigna la commande; Philippe Hurault en fit pourvoir son fils par brevet du roi & par arrêt du conseil. Pour prix d'une complaisance qui lui coûta seulement le titre d'abbé, Martin de Beaune jouit jusqu'à sa mort des produits de l'abbaye. Entre les mains de son nouveau maître, la fondation de saint Louis se releva promptement, & reprit bientôt sa place parmi les plus belles résidences du

royaume. Regnier fit de longs séjours à Royaumont. Le temps des grands voyages était passé pour lui. Dans cette pittoresque Thébaïde, le poète goûtait, après bien des années d'agitation stérile, le repos & l'indépendance qui avaient manqué à sa jeunesse. Il semblait même que la fortune, cette grande capricieuse, se tournait vers lui au moment où il ne la recherchait plus. Il avait été chargé d'écrire les poèmes & les devises de l'entrée de Marie de Médicis à Paris, après son couronnement à Saint-Denis. La mort de Henri IV survint inopinément & ces projets de fêtes pompeuses firent place à des cérémonies funèbres⁵¹. Regnier perdait avec son roi le seul protecteur qui lui était resté. A partir de ce moment, le poète, rebuté par les déceptions, se replie sur lui-même. Il devient irritable & ne se manifeste plus que par des plaintes. Mais si son humeur est aigrie, son génie reste intact. Des transports de sa colère, il écrit son admirable satire de *Macette*[52]. Ressaisi enfin & égaré par le démon de sa jeunesse, quoiqu'il s'en défende devant Forquevaux, il meurt à Rouen, où il était allé chercher clandestinement, où il croyait avoir trouvé la guérison d'un mal invouable.

[51] J'ay veu de Regnier escrit à la main, l'entrée qui devoit être faite à la reyne Marie de Medicis à Paris, avec toutes les inscriptions composées par luy. Mais la mort de Henri IV survenuë inopinément, empecha cette grande ceremonie & fit supprimer cet ouvrage. Il est facile de voir dans ces vers que Regnier aymoît la desbauche. (Rosteau, *Sentences sur divers escrits*. Manuscrit de la Bibl. Sainte-Geneviève.) [52] Ce poème fut accueilli avec une grande faveur, &, en 1643, il contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue constante des œuvres du poète chartrain. Le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou: «Je vous prie de chercher sur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres; elles se vendent imprimées seules, in-8°. Ce sont

celles que j'aymerois le mieux; mais je crains qu'elles ne soient mal aisées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'assez mauvais vers & mal imprimées. A défaut des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaist & séparerez les Satyres, que vous m'envoierés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y a encore à prendre garde qu'en une impression ancienne la *Macette* manque, qui est la meilleure pièce & qui commence: *La fameuse Macette*.» Cet extrait de la correspondance de Lhuillier avec Bouillaud, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de son édition de Tallemant, est doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des satires.

«Regnier, dit Tallemant, familier avec les plus répugnantes confidences, Regnier mourut à trente-neuf ans à Rouen, où il estoit allé pour se faire traiter de la verolle par un nommé Le Sonneur. Quand il fut guéry, il voulut donner à manger à ses médecins. Il y avoit du vin d'Espagne nouveau; ils lui en laissèrent boire par complaisance; il en eut une pleurésie qui l'emporta en trois jours⁵³.»

[53] *Hist. de Desportes*, éd. in-8^o, I, 96.

Regnier mourut dans l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, rue de la Prison, proche le vieux marché. Ses entrailles furent déposées dans l'église Sainte-Marie-Mineure, que l'on voit encore au coin de la rue des Bons-Enfants où elle sert aujourd'hui de synagogue⁵⁴. Le corps du poète, enfermé dans un cercueil de plomb, fut, selon son vœu, inhumé à l'abbaye de Royaumont.

[54] V. *La Revue de Normandie*, année 1868, p. 611.

La réputation de Regnier, déjà grande de son vivant⁵⁵, s'accrut encore après lui. Cet hommage à la mémoire du poète est attesté d'abord par les nombreuses éditions qui furent données de ses œuvres de 1613 à 1626. Pendant ce court espace de temps, les satires furent réimprimées chaque année. Il y a plus, on connaît pour 1614 cinq éditions⁵⁶ de Regnier.

[55] On lit dans le *Registre-journal de Henry IV*, par l'Etoile, édition Champollion, t. II, p. 494, sous la date du 15 janvier 1609: «Le jeudi 15, M. D. P. (Du Puy) m'a presté deux satyres de Reynier, plaisantes & bien faites, comme aussi ce poete excelle en ceste maniere d'escrire, mais que je me suis contenté de lire, pour ce qu'il est après à les faire imprimer.» Et plus loin: «Le lundi 26, j'achetai les Satyres du sieur Renier, dont chacun fait cas comme d'un des bons livres de ce temps, avec une autre bagatelle intitulée: *le Meurtre de la Fidélité*, espagnol & françois. Elles m'ont cousté les deux, reliées en parchemin, un quart d'escu.»

[56] Rouen, Jean du Bosc; Paris, Ant. du Breuil, Pierre Gobert, Lefevre, & Abr. Guillemau.

Au-dessus de ces preuves matérielles de l'estime des contemporains, il faut placer des témoignages plus motivés. Sur ce point, l'histoire nous réserve mainte surprise, car Regnier a eu pour admirateurs des esprits absolument opposés, dont on pourrait dire qu'ils ne sont jamais tombés d'accord si ce n'est au sujet du poète chartrain.

Au premier rang des juges de Regnier, se place le père Garasse. Indépendamment de sa prédilection pour les satires, le fougueux jésuite, l'adversaire de Pasquier & le dénonciateur de Théophile, trouvait dans leur auteur un auxiliaire pour combattre ses ennemis. A l'un, il reprochait de n'avoir pas, dans son tableau de la poésie française, cité Regnier comme un maître; à l'autre, il faisait un crime de

son impiété, lui montrant dans Regnier le pécheur & le pénitent. Les citations des satires abondent non-seulement dans les *Recherches des Recherches*[57], mais dans *la Doctrine curieuse*[58]. Elles constituent pour Garasse un élément de réquisitoire & comme la déposition d'un témoin.

[57] Paris, Chappelet, 1622. Pp. 112, 177, 179, 260, 401, 526, 570, 648, 687, 913 & 951. [58] Paris, Chappelet, 1623. Pp. 36, 49, 61, 86, 123, 351, 428, 446, 907 & 971.

L'építaphe de Regnier, tirée des *Recherches*, se retrouve dans *la Doctrine curieuse*, p. 107. Garasse, parlant de l'auteur, le traite «de jeune libertin, lequel se voyant abandonné des médecins en la fleur de son aage, composa luy mesme son építaphe, au lieu de songer à vne bonne & générale confession de sa vie.» Puis il ajoute: «Il est vray que cette fougue de jeunesse peut estre excusée en certaine manière, & en effect son autheur estant relevé changea bien d'advis & de façon de vivre, quoy qu'il y ait faict des vers assez libertins. «Morte tamen laudandus erit, nam fine decoro Hoc tantùm fecit nobile, quod periit.»

Il serait assurément fort intéressant d'examiner avec quelque détail le personnage que Garasse a fait de Regnier dans ses deux volumes; mais cette digression nous conduirait trop loin. Ce qui importait au sujet, la preuve de la vieille réputation de notre poète, est maintenant établi.

Entre Garasse & Boileau, qui, le dernier venu, mais non le moins autorisé, proclama Regnier le maître de la satire, & le choisit hautement pour modèle, apparaissent Colletet & Mlle de Scudéry. L'historiographe de nos poètes s'était proposé d'écrire une notice importante sur la vie de Regnier. Par malheur, il s'en est tenu aux premières pages de son travail, qui n'a point été achevé. Aucun éclaircissement n'a été donné sur l'existence du poète. En cette occasion, la curiosité se trouve encore inutilement mise à l'épreuve.

Toutefois les considérations générales qui nous restent méritent d'être recueillies. Elles montrent comment Regnier était vu par un critique familial avec tous nos poètes, & les exagérations mêmes de Colletet sont précieuses pour nous, parce qu'elles ont tout le relief d'une opinion universellement admise. Le morceau que nous allons offrir au lecteur est, en définitive, un portrait du temps. Certains traits sembleront trop lourds, d'autres paraîtront à peine indiqués, toutes ces imperfections tiennent à l'optique d'alors. Elles ajoutent à la sincérité du tableau, qui se recommande par un abandon & une franchise compatibles avec la plus grande justesse.

Colletet prend son récit d'un peu haut. Afin de proportionner la citation qui va suivre au cadre de cette notice, il est nécessaire d'en restreindre les termes au sujet qui nous occupe:

«Le roi Henry le Grand étoit l'ennemy des flatteurs & des lâches. Il lui importoit peu qu'ils fussent publiquement reconnus pour ce qu'ils estoient; si bien que sous son regne, la satire s'acquît un tel credit, qu'il n'y avoit point de poete à la Cour qui, pour acquérir du nom, ne se proposast de marcher sur les pas d'Horace & de Juvenal, & de faire apres eux des satyres à leur exemple. Mais certes, celui qui l'emporta bien loin dessus les autres dans ce genre d'écrire, qui offusqua les Motin, les Berthelot & les Sigognes, & qui devint mesme plus qu'Horace & plus que Juvenal en nostre langue, ce fut l'illustre Regnier; esprit en cela d'autant plus admirable qu'entre les nostres, il n'y en avoit pas encore eu qu'il eust peu raisonnablement imiter. Car encore que nos anciens Gaulois eussent composé des sirventes, que François Villon, que François Habert, que Clement Marot & quelques autres eussent fait des Satyres, c'estoit à dire vray, plustost de simples & froids coqs à l'asne, comme ils les appeloient alors, que de veritables poemes satyriques.

Aussi Ronsard l'avoue luy-même lorsqu'il dit dans une Elegie à Jean de la Peruse, que jusques en son temps aucun des François n'avoit encore réussi ny dans la satire, ny dans l'epigramme, ce qu'il espere un jour devoir arriver:

L'un la satire & l'autre plus gaillard Nous sallera
l'épigramme raillard.

«Mais, si d'un coté il y eut beaucoup de difficultés dans ce travail pour Regnier, il y eut beaucoup de gloire pour luy à l'entreprendre, puisqu'il y réussit de telle sorte que le vray caractere de la Satyre se rencontre dans les siennes, car la Satyre n'a pour fin & pour objet que l'imitation des actions humaines. Quel autre poete les a mieux & plus vivement représentées aux yeux des hommes? Et comme ces actions sont diverses, quel autre en a mieux encore représenté l'agréable variété? Dans la vive peinture qu'il en a faite, ne rend-il pas les unes dignes de pitié & de commiseration, les autres dignes de mespris & de haine, les autres dignes de risée? En effet, c'est dans ses escrits que l'on peut voir les ambitieux & les avarés, les ingrats & les prodigues, les superbes & les vains, les flatteurs & les babillards, les parasites & les bouffons, les medisans & les paresseux, les debauchés & les impies fournir une ample carrière à sa muse ulcerée & un libre exercice à sa plume piquante, ce qu'il fait avec tant de sel & de pointes d'esprit, des ironies tellement naturelles & avec des railleries si naïves, qu'il est bien malaisé de le feuilleter sans rire & sans en même temps concevoir l'aversion qu'il prétend inspirer des imperfections & des crimes des hommes. Ainsi cela s'appelle dorer la pilule pour la faire avaler plus doucement. Il guerit insensiblement par elle les uns de leur noire melancolie & degage les autres des attachements coupables, & en cela comme il avoit exactement feuilleté les escrits des anciens poetes latins que j'ay nommés & italiens modernes, il ne feint point d'en transporter les plus

beaux traits dans ses escrits, & d'enrichir ainsi la pauvreté de nostre langue de leurs plus superbes despouilles.

«Aussi dès qu'il eut publié ses Satyres, on peut dire qu'elles furent receues avec tant d'applaudissements que jamais ouvrage n'a mieux été reçu parmi nous. Les différentes éditions qui en ont été faites dans presque toutes les bonnes villes de France & dans la Hollande mesme, sont des preuves immortelles de cette vérité que j'avance.»

Une énumération complète des panégyriques de Regnier serait de peu d'utilité. Le mot d'ordre a été donné par Colletet. Il ne variera guère. Que l'on juge le poète isolément ou qu'on l'oppose à ses rivaux, il excelle & il l'emporte. Il excelle parmi les satiriques parce que «il peint les vices avec naïveté & les vicieux fort plaisamment. Ce qu'il fait bien est excellent, ce qui est moindre a toujours quelque chose de piquant⁵⁹.» Regnier l'emporte sur Malherbe & sur Boileau, parce qu'il écrit sous la dictée de son franc parler, parce qu'il recherche dans les libertés du langage, & non dans les apprêts du style, les mots les plus propres à rendre sa pensée. Il s'abandonne aux mouvements de l'instinct & répugne aux calculs de la réflexion. Une rudesse généreuse & une sensibilité originale relèvent ce penchant & lui donnent le niveau des plus hautes aspirations.

[59] Mlle de Scudéry, *Clelie*, part. IV, liv. II.

Avec ces tendances positives, Regnier s'est créé une langue vigoureuse qui fournit ample matière à l'étude. Par les archaïsmes dont ses vers offrent de fréquents exemples, il nous ramène en arrière vers les poètes du milieu du XVI^e siècle, dont il a fait sa lecture favorite; par le tour & la vivacité de sa pensée, il nous porte en avant & il devient un des précurseurs de la poésie moderne.

L'Italie a eu quelque influence sur Regnier; mais il ne faut la chercher ni dans le petit nombre de mots étrangers⁶⁰ qui se trouvent dans les satires, ni dans les exagérations burlesques dont le portrait du pédant est notamment entaché. Regnier n'a pas subi le joug du comique ultramontain, & la satire de l'_Honneur_, bien qu'elle soit imitée du Mauro, témoigne d'une répugnance marquée pour l'esprit outré de caricature & de bouffonnerie qui est le propre du génie berniesque. C'est par ses mœurs que le poète montre combien a été puissante sur lui l'action de l'Italie. Il dépeint tout crûment, dans la pleine lumière du ciel romain, avec une impatience de l'effet qui trahit l'homme passionné, le viveur hâté de vivre & d'un tempérament assez fort, d'un esprit assez vigoureux pour suivre longtemps sans être brisé les emportements de sa nature. Pendant la plus grande partie de sa vie, Regnier a été sous le charme des amours libres. Il s'est quelquefois plaint d'être devenu la victime des importuns, il a été la proie des courtisanes. Malgré ces dangereuses promiscuités, il est demeuré sans flétrissure. Il a échappé au vice par l'amour du beau, & par sa foi dans l'honneur, il est resté incorruptible au sein des corruptions.

[60] *Barisel, catrin, matelineux, tinel, tour de nonne, quenaille, & faire joug*. Les deux derniers mots étaient entrés depuis longtemps dans notre langue quand Regnier s'avisa d'en faire emploi. *Quenaille* pour *canaille*, de *canaglia*, a remplacé notre énergique mot de *chiennaille*. V. Boucicaut, I, 24: Que il vendroit cher à ceste chiennaille sa mort. Des italianismes, qui n'existaient pas dans l'édition de 1608, sont entrés dans les réimpressions suivantes. Ainsi _ne coucher de rien moins que l'immortalité_ est devenu, en 1609 & 1612, _ne coucher de rien moins de l'immortalité_. Jusque-là il n'y avait qu'un emprunt du poète à un idiome voisin du nôtre, l'éditeur de 1613 vint tout compliquer par

une faute typographique. Il écrivit ce vers qui n'est d'aucune langue: Ne touche de rien moins de l'immortalité.

La langue de Regnier porte en elle les traces de toutes les agitations du poète. Quand l'enchaînement méthodique des mots devient une entrave pour la pensée, ou met obstacle à l'expression d'une autre idée, Regnier n'hésite pas à rompre la période commencée. De là des disjonctions fréquentes qui déconcertent le lecteur ressaisi plus loin par la justesse & la au prologue de la farce de Cuvier, dans les plaintes de Jacquinot:

Toujours ma femme se demaine Comme ung saillant⁶¹. [61] Regnier avait poussé ses lectures assez loin. Dans *Macette*, on reconnaît des vers du *Roman de la Rose*. A donner aiés clos les poins Et à prendre les mains overtes, dit la Vieille du Roman, & Macette à son tour répète: A prendre sagement ayez les mains ouuertes.

Cette dernière observation nous amène à la variabilité du participe présent. Dans la plupart des cas, l'accord existe; néanmoins cette règle subit de fréquentes exceptions:

Des chênes vieux Qui *renaissant* sous toy reuerdissent encore. Ces tiercelets des poetes Qui par les carefours vont leurs vers *grimassans*. Que Ronsard, du Bellay *viuants* ont eu du bien. Qui *viuans* nous trahit & qui morts nous profite. O chétifs qui *mourant* sur vn livre. Puisque *viuant* ici de nous on ne fait compte.

Comme extension de l'accord, il y a lieu de citer l'exemple suivant:

le Lapite Qui leur fist à la fin enfiler la garite, Par force les *chassants* my morts de ses maisons.

Dans l'étude de la langue de Regnier, les permutations de lettres ont une certaine importance, & il est d'une grande utilité de distinguer celles qui sont du fonds de la langue de celles qui tiennent aux habitudes typographiques.

Ainsi le mot *roussoyante* dans ce vers:

De la douce liqueur roussoyante du ciel,

n'est pas, comme l'a supposé Brossette, un dérivé du primitif *roux*. Cette expression est le mot *rosoyante*, de *rosée*. Par permutation *o* est devenu *ou*, comme dans *trope*, *coronne*, dont on a fait *troupe*, *couronne*. Enfin par un accident typographique assez commun, l'_s_ a été doublé ainsi qu'en d'autres cas l'_ss_ par erreur a été abandonné pour l'_s_ simple. On remarque en effet dans Regnier même cette dernière particularité:

Qu'un esprit si rasis ait des fougues si belles.

L'emploi typographique du *c* pour l'_s_ a provoqué plus d'une méprise qu'il importe de signaler. *Cycatricé*, qui est une faute d'impression dans l'édition de 1613, a passé pour une leçon exacte & originale; aussi quelques commentateurs sont-ils allés jusqu'à chercher une acception particulière pour ce mot. Malgré tant d'efforts, *cycatrisé* est l'expression consacrée par les trois premières éditions des satires de Regnier dans lesquelles chacun peut lire ces vers:

Pour moy, si mon habit partout cycatrisé, Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé.

Ces permutations de lettres doivent être examinées de près. Dans l'exemple cité plus haut, la rime offrait un éclaircissement dont il fallait tenir compte. Le sens intime

joue encore un plus grand rôle. Il permet seul de conserver ou d'éliminer la lettre propre ou étrangère au mot.

Ainsi, dans la satire VII, Regnier, s'adressant au marquis de Cœuures, lui dit:

Comme a mon confesseur vous ouurant ma pensée De
ieunesse & d'amour follement insensée, le vous conte le
mal où trop enclin ie suis.

Follement insensée est la leçon donnée par 1613. Elle paraît acceptable. Il y a là cependant encore une infidélité au texte original, qui porte:

De ieunesse & d'amour follement incensée.

Sans contredit, ici l'expression l'emporte par la vigueur. Elle nous semble bizarre parce qu'elle n'est pas venue jusqu'à nous; mais elle est bien d'une langue néo-latine en veine de jeunesse & de caprices.

Le cadre restreint de cette notice ne nous permet guère de nous attarder sur tous les points de notre sujet. Des indications rapides & propres à conduire les lecteurs à d'autres découvertes constituent uniquement notre tâche. Souvent une singularité passe pour une erreur, & l'on serait tenté de corriger le texte, lorsque le rapprochement d'autres auteurs vient justifier l'anomalie apparente. Ainsi les mots *Arsenac*, *Jacopins* & *Juys* semblent autant de barbarismes. Or les deux premiers mots doivent être conservés: *Arsenac* est dans Malherbe, & Ménage explique *Jacopins*. Enfin *Juys* est une prononciation figurée, la lettre *f* étant muette devant une consonne. Naïfveté, veufve, Juifs.

Toujours iniuste mort, les meilleurs tu ravis, Trois bons
princes tu mets hors du conte des vifs⁶². [62] Voir Brachet, *Grammaire de la langue du XVIe siècle*, p. CI.

Si la lecture des auteurs du XVI^e siècle est nécessaire pour éclaircir les archaïsmes & les singularités de la langue de Regnier, elle n'est pas moins utile pour déterminer la valeur du poète comme écrivain. Les faux panégyristes, qui étudient un personnage littéraire en prenant soin de faire le vide autour de leur héros, s'exposent à voir dans cette idole des originalités qu'elle n'a pas, & de méprise en méprise, à méconnaître des beautés vraiment dignes d'admiration. Pour un certain nombre de vers très-serrés, où la pensée, concise & nette comme une maxime, s'enlève avec vigueur sur le fond du récit, on a voulu faire de Regnier un créateur d'axiomes. Ce jugement est trop large, & partant il devient inexact. La création n'est point ainsi à portée de la main. Regnier a puisé dans nos vieux proverbes, & avec la seule tendance de son esprit vers la simplicité & la lumière, il leur a donné de la rondeur & de l'éclat. Il a pris un peu partout, dans le langage du peuple qui souvent de deux dictons en fait un⁶³, & dans l'espagnol qui pour être pittoresque sacrifie parfois la clarté⁶⁴. Plus habituellement il exploite le fonds commun des axiomes nationaux ou nationalisés par leur accession à notre langue. Il s'est ainsi servi de cette admirable locution: «tomber de la poêle en la braise,» qui est signalée par Henri Estienne⁶⁵, & qui se rencontre dans Théodore de Bèze⁶⁶; & il a pris dans le trésor de nos sentences le vers final qui termine sa troisième satire:

On dit communement en villes & villages Que les grands clerks ne sont pas les plus sages⁶⁷. [63] Faire barbe de paille à Dieu. Voir H. Estienne, *Precellence du Langage françois*, Paris, 1579, & Bouchet, *Serée* 35, Paris, 1597. [64] Les Espagnols disent en effet: «Corsario à corsario, no hay que ganar que los barillos d'agua.» De corsaire à corsaire, il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. Il s'agit ici des barils d'eau douce que les corsaires emportaient à leur bord & qui constituaient la plus précieuse partie de leur fret. V.

Brantôme, éd. Jannet, II, 52. Pour simplifier ce proverbe, Regnier a supprimé les expressions à éclaircir & il nous a laissé le dicton: Corsaires à corsaires L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires. [65] *Precellence du Lang. fr.* Éd. cit., p. 146. [66] *Reveille matin des François*, 1574. Dial. II, p. 134. [67] V. *le Recueil des sentences notables, &c.*, de Gabriel Murier. Anvers, 1568, in-12.

Mais ce n'est pas dans ces imitations que se trouve
l'originalité véritable de Regnier & la marque de son génie.
Personne n'attend ici des extraits qui, pour être complets,
occuperaient des pages entières. Nous examinons la langue
du maître, nous sondons le terre-plein des mots pour y
découvrir le pur métal & si l'on peut dire, l'or de la pensée.
A chaque pas l'étincelle jaillit du sol & la lumière s'élève en
nous montrant les visions du poète:

Ces vaillans Qui touchent du penser l'estoille poussinière.
Macette Dont l'œil tout pénitent ne pleure qu'eau benite.

Voici l'honneur:

Ce vieux saint que l'on ne chôme plus... Et ces femmes qui
l'ont D'effet sous la chemise & d'apparence au front.

Bientôt les jeunes pensers cèdent aux vieux soucis; le poète
souffre, il estime que nous vivons «à tastons,» que la terre
n'est plus un lieu tutélaire,

Vn hospital commun à tous les animaux.

Mécontent de la fortune, déçu par l'amour & accablé par la
maladie, Regnier se tourne vers Dieu, & quoique la prière
soit pour son esprit une épreuve sévère, là encore il
retrouve les élans, pour parler sa langue même, les *fougues*
habituelles de sa pensée.

Toy, dit-il à Dieu,

... Toy, tu peux faire trembler L'vniuers, & desassembler Du
firmament le riche ouurage, Tarir les flots audacieux, Ou, les
eleuant jusqu'aux Cieux, Faire de la terre vn naufrage... Tout
fait joug dessous ta parole: Et cependant, tu vas dardant

Dessus moy ton courroux ardent, Qui ne suis qu'un bourrier
qui vole.

Ces vers, par leur objet & par leur mesure, contrarient évidemment l'inspiration du poète. Cependant tel est le souffle qui les anime, si fort & si haut en est le sens, que le poète courbé devant Dieu semble redire les imprécations de Prométhée.

Après toutes ces observations qui ont eu pour objet unique la vie & le génie de Regnier, le moment est venu d'aborder les diverses réimpressions des satires. Il y a là, comme en tout ce qui touche à notre poète, un gros sujet d'étude, puisqu'on n'en connaît guère moins de soixante-dix éditions. De 1608 à 1869, ces publications, conçues dans un esprit très-différent, ont une histoire avec des périodes très-tranchées. De 1608 à 1612, Regnier, maître de son œuvre, l'accroît lentement, dispose à son gré les satires nouvelles & laisse à l'écart les pièces libres qu'il écrit, sans y mettre son nom, pour les anthologies à la mode. A partir de 1613, les satires, accrues de morceaux inédits & de poésies licencieuses, semblent préparées pour servir de première partie à un recueil satirique. Le Discours au Roy est rejeté à la fin du volume, à la suite des épigrammes & des quatrains, comme pour établir une séparation bien marquée entre les œuvres de Regnier & celles des poètes qui paraissent l'avoir choisi pour maître. Trois ans plus tard, en effet, les satires sont publiées avec une collection de pièces destinées à entrer dans le *Cabinet satyrique*. Avec ce bagage étrange, les œuvres de Regnier sont réimprimées pendant trente années. Toutefois, de 1642 à 1652, les Elzeviers, venus à Paris & guidés par des érudits, suppriment les pièces abusivement jointes aux satires & donnent les deux éditions améliorées qui vont servir de modèle jusqu'au moment où Brossette, en 1729, mettra au jour un texte accompagné de commentaires. Ce dernier travail, repris par Lenglet du

Fresnoy, Viollet-le-Duc & M. Ed. de Barthélemy, fait place, en 1867, à la réimpression du texte de 1613⁶⁸, considéré à cause de sa date comme la dernière leçon du vivant de l'auteur. A compter de ce moment, nous abordons les éditions originales, trop longtemps délaissées & les seules auxquelles on puisse demander la pensée exacte de l'auteur aussi bien que l'indication certaine des formes de la langue.

[68] Paris. Académie des Bibliophiles. Édition par Louis Lacour, impression par D. Jouaust; in-8^o de XVIII-309 pages.

Sous ce rapport, l'édition de 1608 tient le rang que lui assigne sa date. Ce précieux livre, offert au roi comme un hommage de vive reconnaissance, porte tous les indices d'une exécution faite avec soin. Les témoignages de perfection sont dans la pureté du texte & dans les détails d'ornement. L'excellence des variantes est établie par tous les éditeurs qui se sont livrés à des travaux comparatifs sur les leçons des satires. Quant à la typographie du volume, elle est due au célèbre éditeur de Ronsard, Gabriel Buon. Les fleurons, qui portent le nom de cet imprimeur, font foi de son concours⁶⁹.

[69] Une particularité bizarre dénote avec quel soin les premières œuvres de Regnier furent livrées au public. Le nom de Bertault, placé en tête de la cinquième satire, a été rectifié en 1608, à l'aide d'un bandeau collé sur la première dédicace, imprimée ainsi par erreur: A monsieur Betault, evesque de Sées.

Des raisons analogues à celles qui viennent d'être exposées peuvent donner de la faveur à l'édition de 1609. L'impression en a été confiée à P. Pautonnier, imprimeur au Mont-Saint-Hilaire. Or ce typographe est connu par ses travaux. Le texte des satires a été accru de deux satires

nouvelles, *le Souper ridicule & le Mauvais Gîte*, que l'auteur a placées entre la IXe & la Xe satire, afin d'éviter pour le Discours au Roy le voisinage d'une pièce trop libre, & il présente une régularité notable. L'orthographe des mots est moins capricieuse, elle tend visiblement à l'unification qui ne se montre point dans l'édition précédente.

La réimpression de 1612 a été faite sur le texte de 1609. A part quelques feuillets, ce volume reproduit page pour page le livre qui lui a été donné pour modèle. Il offre de plus, entre la XIIe satire & le Discours au Roy, la première leçon de *Macette*[70].

[70] Cette édition, très-rare pour ne pas dire introuvable, m'a été fort gracieusement communiquée par M. Henri Cherrier, qui m'a par son obligeance mis à même de donner d'abord le texte original de *Macette*, de relever les variantes des autres satires, & enfin de faire toutes les observations nécessaires pour la description d'un livre de grande valeur.

Jusqu'ici, comme on l'a vu, l'œuvre de Regnier s'est lentement accrue. En quatre années, de 1608 à 1612, trois satires seulement sont venues grossir l'œuvre du poète chartrain. Cette gradation n'est point calculée. Elle est conforme à ce que nous savons du caractère du poète. D'un autre côté, Regnier avait, en 1611, publié dans le *Temple d'Apollon* la plainte *En quel obscur séjour*, & l'ode *Jamais ne pourray ie bannir*. Telles étaient les manifestations officielles de son esprit. Au-dessous, dans le commerce intime des satiriques de profession, notre poète produirait de petits poèmes libertins. Ces compositions clandestines restaient sous le voile de l'anonyme lorsqu'elles étaient publiées dans les recueils du temps. C'est ainsi que le *Discours d'une maquerelle* parut, en 1609, dans les *Muses gaillardes* sans nom d'auteur. D'autres pièces du même genre sont imprimées du vivant du poète, qui répudie également toute

paternité. Enfin, sous la date de 1613, une nouvelle édition des satires est donnée. Des fautes typographiques, des lacunes graves⁷¹, des négligences de toute sorte, attestent une précipitation extraordinaire. De plus, cette réimpression comprend un pêle-mêle de pièces nouvelles, quatre satires, trois élégies, un sonnet, des stances libertines, une épigramme & des quatrains classés sans ordre avant le Discours au Roy, comme par un sentiment de fidélité dérisoire aux habitudes du poète.

[71] Quatorze vers ont été omis dans la *Macette*, à partir de celui-ci: Fille qui sçait son monde à saison opportune. Deux vers manquent également dans l'élégie intitulée *Impuissance*: Bref tout ce qu'ose amour... Puisque ie suis retif... On a attribué ces vers aux Elzeviers, qui, pour compléter une pièce, n'auraient pas reculé devant une interpolation. Ces suppositions sont inexactes. Le premier vers se trouve dans les *_Délices de la Poésie françoise_*, de Beaudouin, Paris, 1620, II, 679, & le second est tiré de l'édition des *Satyres de Regnier*, Paris, Ant. du Breuil, 1614.

L'examen de cette édition, hâtivement exécutée, composée de morceaux disparates, & pour tout dire entièrement différente de celles qui l'ont précédée, amène à croire qu'elle a été donnée lorsque Regnier n'était plus. La mort seule du poète pouvait permettre une réimpression sans soin & sans choix. De quelque façon qu'elle fût présentée, l'œuvre de Regnier tirait des derniers instants du défunt & de la cause même de sa fin un intérêt particulier⁷². Un autre motif d'urgence poussait Toussaint du Bray à mettre son nouveau livre en vente, le privilège du 13 avril 1608 allait expirer dans les premiers jours de 1614, il était opportun de précipiter la publication.

[72] L'insertion de l'ode *la C. P.* est une allusion non équivoque à la mort du poète & vient corroborer l'opinion

suivant laquelle l'édition de 1613 est une réimpression posthume. On peut encore du fait suivant tirer une nouvelle preuve que l'édition de 1613 était regardée comme une édition posthume, accueillie avec réserve. En 1619, le libraire parisien Anthoine Estoc publia les poésies de Regnier. Il prit dans 1613 dix-sept satires, trois élégies, & le Discours au Roy qui termine le volume. Il laissa de côté les autres pièces qu'il savait avoir été ajoutées à l'œuvre du poète défunt contrairement à ses intentions. Il ne faudrait pas attribuer ces suppressions à d'autres scrupules, car Anthoine Estoc fut le premier éditeur du *Parnasse satyrique*. Il écarta donc les pièces libres de 1613, non par égard pour le lecteur, mais par respect pour la volonté de l'auteur.

D'autres particularités font connaître les auteurs de l'édition. La pléiade satirique, dont Regnier avait été l'étoile la plus brillante, se trouvait alors fort entamée: Sigognes était mort; Berthelot & Motin restaient seuls; Colletet, Frenicle & Théophile devaient renforcer le groupe un peu plus tard. Motin, ami de Regnier, lié avec Forquevaux & d'autres familiers du poète, était à même de recueillir les œuvres inédites & les pièces anonymes qui, dans une réimpression des satires, semblaient un complément de l'œuvre déjà connue. Du reste, il possédait personnellement des morceaux dont il était redevable à son intimité avec Regnier. Il se mit donc à l'œuvre en hâte & un peu confusément, car il tira des œuvres de Passerat, imprimées en 1606, un sonnet, & il omit d'emprunter aux poésies de Rapin, publiées en 1610, au *Temple d'Apollon*, paru en 1611, les pièces que renfermaient ces divers ouvrages. D'autre part, soit qu'il fût mal servi par ses souvenirs ou qu'il eût été induit en erreur, il accueillait dans les quatrains celui que les manuscrits⁷³ attribuent à Théodore de Bèze:

Le Dieu d'amour... [73] Bibl. nat. Fonds français, n^o 1662, f^o 27.

Enfin il faisait entrer dans l'œuvre de Regnier les stances sur le *Choix des divins oiseaux*, boutade dont le véritable auteur lui était bien connu⁷⁴.

[74] Après la mort de Motin, cette pièce fut publiée sous son nom; mais elle garda toujours sa place dans l'œuvre de Regnier. Il est probable que les deux poètes commirent ensemble ce péché de plume.

De son côté, Berthelot ne restait pas inactif. Le moment lui paraissait venu d'ajouter à l'œuvre du maître l'œuvre des rimeurs qui se disaient ses élèves. Il s'agissait de dérober au poète quelques rayons de sa gloire. On peut estimer que Motin se plia d'abord à ces desseins. La disposition des poésies de l'édition de 1613, le classement des pièces les moins importantes avant le Discours au Roy, qui délimite ainsi l'œuvre de Regnier de celle de ses imitateurs, ne pourraient pas s'expliquer sans une telle hypothèse.

Un titre général devait être imposé à cet assemblage répugnant. Il était ainsi conçu: *Les SATYRES du Sr Regnier, reueües, corrigées & augmentées de plusieurs SATYRES des sieurs de Sigogne, Motin, Touvant & Berthelot, qu'autres des plus beaux esprits de ce temps*. Tout était convenu, lorsqu'une rupture éclata entre Motin & Berthelot. La cause du désaccord échappe à toutes les investigations. Toussaint du Bray voulut peut-être se renfermer dans les termes stricts de son privilège & éviter tout risque de conflit avec Antoine du Breuil, son confrère, l'éditeur du livre des *Muses gaillardes*, dont une grosse partie entraînait dans l'édition projetée. Quoi qu'il en soit, les poésies de Regnier parurent seules, &, après la mort de Motin, en 1616, Berthelot, réalisant enfin le plan formé trois ans auparavant, donna au public la réimpression collective des *Satyres*.

C'est de ce livre, apprécié à sa juste valeur par les bibliophiles du XVII^e siècle, comme on l'a vu plus haut par la lettre de Lhuillier⁷⁵, que l'on tire habituellement, sans motif sérieux qui en établisse l'authenticité, les épigrammes & les stances commençant par ces vers:

Jeunes esprits qui ne pouvez comprendre. Hélas! ma sœur
ma mie, i'en mourrois. Ce disoit vne ieune dame. Margot
s'endormit sur vn lit. Par vn matin vne fille escoutoit. Vn bon
vieillard qui n'auoit que le bec. Vn gallant le fit & le refit. Vn
medecin brusque & gaillard. Puisque sept pechés de nos
yeux. [75] Voir page LVIII.

L'édition de 1616 offre encore une particularité. Elle a servi de modèle à toutes les réimpressions qui ont paru jusqu'à 1645. De 1616 à 1628, le nombre des pièces varie peu. A partir de 1623, il s'accroît de *Stances au Roy, pour Théophile*. Le volume sert de véhicule à des supplications en faveur de l'exilé. Ces poésies subsistent longtemps après qu'elles n'ont plus d'objet. Enfin, à compter de 1628, les poésies libertines sont, à chaque réimpression, éliminées par la volonté de la censure. Ainsi, en 1635 (Paris, N. & J. de la Coste), ces morceaux, qui s'élevaient primitivement à soixante & onze, sont réduits à trente-cinq.

En 1642, une nouvelle phase de publication commence. Des étrangers, les Elzeviers, faisant acte d'éditeurs français, dégagent l'œuvre de Regnier. Guidés par des savants & par des bibliophiles: les frères Dupuy, gardes de la Bibliothèque du Roi, l'avocat général Jérôme Bignon, le duc de Montausier & le chancelier Seguier⁷⁶, ils suppriment d'abord les satires que Berthelot avait jointes aux pièces de Regnier, & de celles-ci mêmes ils écartent les pièces douteuses ou répugnantes. Ils éliminent ainsi le quatrain du *Dieu d'amour*, les stances sur le *Choix des divins oiseaux* & l'ode sur la *C. P.* En même temps ils revisent, complètent & châtient le

texte. Par exemple, à l'aide de l'édition des satires d'Ant. du Breuil (Paris, 1614) & du second livre des *Délices de la poésie françoise* (Paris, 1620), ils complètent la satire de l'_Impuissance_. Ils tirent du *Temple d'Apollon* & du *Cabinet des Muses* les stances *En quel obscur séjour*, l'ode *Jamais ne pourray ie bannir* & le dialogue de *Cloris & Phylis*. Des possesseurs de pièces inédites leur communiquent deux satires, une élégie⁷⁷ & des vers spirituels⁷⁸. Enfin, sur des indications inexactes, ils font entrer dans l'œuvre du poète une ode apocryphe intitulée *Louanges de Macette*[79].

[76] Voir les dédicaces placées en tête du Sénèque de 1639, du Commines de 1648 & des *Lettres de Grotius ad Gallos*, même année. Elles établissent les relations des Elzeviers & montrent la reconnaissance dont ils se sentaient pénétrés à l'égard de leurs protecteurs. [77] Ces trois pièces commencent ainsi: N'avoir crainte de rien & ne rien esperer. Perclus d'une jambe & des bras. L'homme s'oppose en vain contre la destinée. [78] Sous ce titre général se trouvent les stances *Quand sur moy je jette les yeux*, l'hymne sur la nativité de Notre-Seigneur, trois sonnets & le commencement d'un poème sacré. [79] Cette ode paraît avoir été prise des manuscrits de la Bibl. nat. F. fr. (ancien fonds de Mesmes), n° 884, f° 194.

Ces améliorations évidentes ont entraîné à leur suite des perfectionnements douteux. Nous avons dit tout à l'heure que les Elzeviers avaient châtié le texte de Regnier. L'expression est juste. Le châtiment alla jusqu'à la torture. Toutes les expressions surannées, & en 1642 on pouvait en voir beaucoup dans les *Satyres*, furent rajeunies. *Douloir* & *cuidier* firent place à *s'affliger* & à *penser*; *ici-bas* fut substitué à *ça bas*. Les qualificatifs trop forts, *hargneux*, par exemple, furent adoucis. On choisit pour en tenir lieu le mot *honteux*, dont le sens est bien différent. Pour des raisons de méticuleuse pudeur, *sade*, qui dans Willon (*Regr. de la B. H.*)

a donné *sadinet*, devint l'expression *doucette*; *plats*, trop familier dans le sens de *propos*, fut considéré comme un synonyme de *faits*. Tous ces changements conduisirent à des contre-sens. *Parler librement*[80] fut mis pour *parler livre*; *des arts tout nouveaux* sembla convenablement rendu par *des airs tout nouveaux*. Des vers, dont la quantité ne satisfaisait pas l'oreille, furent allongés d'une syllabe, le tout en dépit de la leçon de l'auteur & des traditions littéraires⁸¹. Des gens du monde, avec leurs vues sur les bienséances poétiques, s'étaient unis à des étrangers ignorants des intimités de la langue. On comprend ce que de tels alliés durent introduire de caprices & de maladresses dans les poésies de Regnier.

[80] Cette expression *parler livre* se rencontre chez Regnier en deux endroits, satires VII & XIII. Les Elzeviers, après avoir, en 1642, substitué au texte leur version, *parler libre & librement*, ont en 1652, mais seulement dans la satire VII, rétabli la leçon originale. [81] Des altérations plus graves ont été commises dans le dialogue de *Cloris & Phylis*. Le vers Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée a été modifié de la sorte: S'il n'auoit qu'un desir je n'eus qu'une pensée; & le vers Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux & les trois suivants, rejetés huit vers plus loin, se trouvent intercalés contre toute raison dans une tirade à laquelle ils n'appartiennent point.

Le travail des Elzeviers, œuvre de fantaisie & de raison, s'accomplit lentement. La première réimpression due à leurs soins (selon la copie imprimée à Paris, CIO IO XLII.) parut quatre ans après que Jean Elzevier se fut établi à Paris. Elle ne comprend comme poésies nouvelles que les morceaux tirés du *Temple d'Apollon*. Mais on y remarque déjà les suppressions dont il a été fait mention, & les corrections qui ont été signalées plus haut. En 1545 Jean Elzevier, de retour en son pays, fut remplacé par son cousin Daniel, qui passa

quatre années à Paris. C'est dans cet espace de temps assez court que furent recueillis les éléments de l'édition de 1652, donnée à Leiden, sous les noms de Jean & Daniel Elsevier. Cette dernière réimpression, grossie de morceaux importants, parmi lesquels, il est vrai, figurent à tort les *Louanges de Macette*, est une reconstitution précieuse de l'œuvre de notre premier satirique. Elle a été exécutée à l'étranger, & elle en porte la preuve en plus d'une page; mais elle a été préparée par des bibliophiles parisiens, & nous pouvons la revendiquer comme un livre français.

Pendant plus d'un demi-siècle, l'édition de Jean & Daniel Elzevier servit de modèle aux réimpressions de Regnier. Mais le temps était arrivé des publications avec commentaires. Rabelais, Montaigne venaient de paraître accompagnés des notes de Le Duchat & de Coste, lorsqu'un avocat de Lyon, ex-échevin de cette ville, Brossette⁸², entreprit de donner, avec des remarques critiques, un meilleur texte de Regnier. Le nouvel annotateur était un humaniste instruit & défiant de lui-même, ce qui n'est pas une mince qualité. Il n'épargna point ses peines & recourut à tous les érudits en renom de son temps. Lorsqu'il ne trouva pas de lui-même les éclaircissements qu'il jugeait nécessaires, il fit appel au savoir de La Monnoye & du président Bouhier⁸³. D'autre part, il demandait au dessinateur Humblot un important frontispice, des vignettes & des fleurons qui furent gravés par N. Tardieu, Baquoy, Matthey & Crepy le fils, pour le titre & les principales divisions du volume. En même temps qu'une bonne édition, Brossette voulait publier un beau livre. Cet ouvrage parut donc en grand format vers la fin de 1729, à Londres⁸⁴, & non à Paris, comme le dit Brunet, sous la rubrique de Londres.

[82] Brossette avait publié en 1716 sa première édition de Boileau commencée sous les yeux de l'auteur. Quand le

vieux poète, écrivant à son commentateur, l'entretenait de Regnier, il ne manquait pas d'ajouter, *notre commun ami*. Cette appréciation intime vaut bien des éloges pompeux, & Brossette, en donnant au public une réimpression de Regnier, n'a probablement fait qu'exécuter une des volontés dernières du législateur du Parnasse. [83] La correspondance du président Bouhier (manus. de la Bibl. nat. F. fr., 24,409, f^o 391 à 395) contient quatre lettres de La Monnoye des 15 septembre 1726, 7 octobre 1729, 16 septembre & 2 décembre 1732. Toutes sont relatives à l'édition de Regnier, & à la contrefaçon de cet ouvrage par l'abbé Lenglet du Fresnoy. Je dois cette intéressante indication à l'obligeance de M. Tamizey de Larroque. [84] Chez Lyon & Woodman, in-4^o, XXII-403, plus trois feuillets de table & d'errata.

Dans ce volume, les poésies de Regnier étaient disposées suivant un ordre méthodique: satires, épîtres, élégies, poésies mêlées, épigrammes & poésies spirituelles. Le texte, corrigé à l'aide de l'édition de 1608, était accompagné d'éclaircissements historiques & de notes où les variantes & les imitations étaient indiquées avec soin. Sur certains points cependant, Brossette se contente trop facilement⁸⁵. Il paraît n'avoir point connu l'édition de 1609, & il recueille des leçons de peu de valeur dans des réimpressions qui ne méritent aucun crédit⁸⁶.

[85] Quoique Brossette n'intervienne pas habituellement dans le texte de l'auteur, il a pris sur lui de modifier le vers Et faisant des mouuans & de l'ame saisie. Le commentateur pensait que *mouvans* était une faute d'impression, & qu'il fallait écrire *mourans*. Or le mot employé par Regnier était bien l'expression à conserver. On en retrouve l'équivalent chez tous les poètes qui mettent dans la bouche d'une vieille des critiques contre les amoureux dont une courtisane doit fuir le commerce: Ces prodiges de

gambades Qui ne donnent que des aubades. (J. du Bellay, éd. Marty-Laveaux, II, 370.) On ne doit aux termes où nous sommes Faire par la beauté difference des hommes,... Ny pour sçauoir sonner sur le luth vne aubade, Ou faire dextrement en l'air vne gambade. (De Lespine, *Recueil des plus beaux vers de ce temps*, 1609, p. 425.) [86] Brossette a fait entrer comme pièces nouvelles, dans les poésies de Regnier, le sonnet sur la mort de Rapin, l'épigramme recueillie par Garasse & l'épigramme contre Vialart tirée de l'_Anti-Baillet_.

Malgré ces imperfections, le commentaire de Brossette a été souvent reproduit⁸⁷ & il servit de modèle à M. Viollet-le-Duc⁸⁸ & à M. Ed. de Barthélemy⁸⁹. L'édition même de 1729 a donné lieu à deux contrefaçons en 1730 & en 1733. La première, in-4^o de 400 pages, plus deux feuillets de table, n'est qu'une simple réimpression donnée à Amsterdam, chez Pierre Humbert. Le frontispice & la vignette dessinés par Humblot pour le titre de l'ouvrage & l'en-tête des satires ont été grossièrement copiés, & ils portent pour unique signature celle du graveur Seiller Schafthus⁹⁰. La fidélité de l'ornementation n'est pas allée au delà, mais l'obéissance typographique s'est étendue fort loin, car de la page XIII à la page 383, la contrefaçon ne diffère point de l'original. Il en est tout autrement de la réimpression de 1733, qui est une œuvre d'insigne tromperie⁹¹. L'anonyme auteur de ce livre s'est approprié l'avertissement de Brossette. Il y a intercalé un paragraphe où il s'excuse des lacunes de sa première édition & manifeste l'espoir que son nouvel ouvrage sera favorablement accueilli du public.

[87] Paris, Lequien, 1822, in-8^o de 398 pp.; Paris, Delahays, 1860, avec de nouvelles remarques par M. Prosper Poitevin. [88] Paris, Didot, 1822; Desoer, 1823; Jannet, 1853. [89] Paris, Poulet-Malassis, 1862. Cette édition comprend trente-

deux pièces nouvelles dont nous discuterons la valeur en examinant ci-après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. [90] Sur le titre même se trouve une vignette signée: Humblot inv. & Daudet fecit. [91] Voici le titre exact de ce livre: «Satyres & autres œuvres de Regnier, accompagnées de remarques historiques. Nouvelle édition considérablement augmentée. A Londres, chez Jacob Tonson, libraire du Roy & du Parlement, M.DCC.XXXIII.» Il forme un in-4º de XX-416 pp. plus deux feuillets de table. Les vers de Regnier sont suivis, p. 350, de stances sur les *Proverbes d'amour*, de l'ode sur le *Combat de Regnier & de Berthelot*, enfin de *Poésies choisies des sieurs Motin, Berthelot & autres poètes célèbres du temps de Regnier*. L'ornementation du volume a été très-soignée. Le titre fait face à un frontispice de Natoire gravé par L. Cars, & il porte lui-même une vignette de Cochin. Quatre vignettes formant fleurons pour les satires, les épîtres, les élégies & les poésies diverses, ont été également dessinées par Natoire & gravées par Cochin. Trois autres enfin signées de Bouché & de L. Cars complètent cet ensemble de figures, en tête de la dédicace des satires, & pp. XX, 53, 95, 108, 225, 231, 245, 284, 367 & 413. Enfin chaque page de texte est entourée d'un encadrement rouge qui ajoute à l'aspect du volume.

En dépit de cette supercherie, l'édition de 1733 fut rapidement reconnue pour l'œuvre d'un faussaire. Les pièces que l'auteur regrettait de n'avoir pas connues en 1729 étaient celles-là mêmes que les Elzeviers avaient éliminées de leurs réimpressions & d'autres poésies du même genre qui avaient été recueillies par les éditeurs du *Cabinet satyrique*. La trouvaille ne valait guère qu'on lui fît tant d'honneur. Elle était du nombre des conquêtes qui doivent être réalisées sans grand bruit. L'indiscrétion seule du nouvel éditeur dévoilait en lui des tendances étrangères à Brossette.

En conséquence, grâce au *Cabinet satyrique*[92] & à l'engouement de l'éditeur de 1733 pour ce recueil, la réimpression des œuvres de Regnier comprit de plus que la précédente: l'_Ode sur une vieille maquereille_, p. 299; les *Stances sur la Ch. P.*, p. 307; l'_Ode_ sur le même sujet, p. 308; le *Discours d'une vieille maquereille*, p. 315, & sept épigrammes: le *Dieu d'amour*, *l'Amour est une affection*, *Magdelon n'est point difficile*, *Hier la langue me fourcha*, *Lorsque i'estois comme inutile*, *Dans un chemin* & *Lizette à qui l'on faisoit tort*.

[92] L'édition du Mont-Parnasse, de l'imprimerie de messer Apollo, due à Lenglet du Fresnoy, est celle qui sert pour l'accroissement des poésies de Regnier. La comparaison des textes ne laisse aucun doute sur ce point.

Le manque de goût de l'éditeur se révéla d'une manière encore plus marquée dans le commentaire dont il crut devoir accompagner le texte de Regnier. Au lieu de compléter les remarques existantes à l'aide d'observations précises & véritablement neuves, il y ajouta des réflexions à double sens & hors de propos. Il s'abandonna sur le texte de l'auteur à des critiques dérisoires, & dans les notes de Brossette il intercala des digressions bouffonnes. Quelques exemples pris au hasard édifieront le lecteur sur cet ouvrage qui est par excellence un livre de mauvaise foi.

L'expression *trousser les bras* (S. I) ne paraît pas noble. Cette appréciation délicate est suivie d'une remarque moins relevée: «on trousse autre chose que les bras.»

Le mot *semence* (S. II) semble bien autrement répugnant. Voici l'arrêt qui frappe ce malheureux: «Expression qui ne doit pas entrer dans un discours qui peut être lu par des gens d'honneur. Tout au plus un médecin & un chirurgien en doivent-ils parler entre eux.»

Regnier s'était un jour plaint, dans sa deuxième satire,

Que la fidélité n'est pas grand reuenu;

mais il avait gardé sa foi à son maître, attendant avec patience, non la fortune, mais la récompense de ses services. Tant de désintéressement irrite le commentateur. Il s'emporte: «Regnier, écrit-il, avait tort d'être fidèle à outrance: ce n'est pas toujours le moyen sûr de s'avancer auprès des grands. Les voici donc, ces moyens: les servir dans des ministères agréables, mais secrets; demander avec importunité; se faire craindre de ceux que l'on approche, & les obliger par là d'acheter votre silence. J'ai connu des ministres..., il falloit leur montrer les dents pour les obliger à faire ce qu'on leur demandoit. Ainsi trêve de zèle avec les grands⁹³.»

[93] L'édition de 1733 donne parfois de meilleures explications que celle de 1729; mais le cas est rare. *Fustés* de vers (S. IV), par exemple, que Brossette avait traduit par *fournis* de vers, est plus justement interprété par *battus*. Du reste dans la vieille langue du droit, *fusté* signifie bâtonné, fouetté de verges.

L'auteur de ces belles maximes, de ces remarques de bon goût était un intrigant de lettres & de cabinet, également porté pour vivre vers les travaux littéraires & les missions diplomatiques, l'abbé Lenglet du Fresnoy⁹⁴. Ce qu'il fit pour Regnier, il le répéta neuf ans après pour le *Journal de Henri IV* qui avait été publié en 1732 par l'abbé d'Olivet. Enfin, il le renouvela plus tard encore dans sa réédition du *Journal de Henri III*.

[94] Voir sur ce curieux personnage *Année littéraire*, 1755, III, let. VI, p. 116, & les _Mémoires pour servir à l'Histoire de

la vie & des ouvrages de M. l'abbé Lenglet du Fresnoy_.
Londres & Paris, Duchesne, 1761.

Lenglet du Fresnoy ne se borna pas à s'approprier le travail de Brossette. Il voulut faire servir le nom du commentateur de Regnier à une odieuse vengeance. Ennemi de Jean-Baptiste Rousseau qu'il soupçonnait de l'avoir calomnié auprès du prince Eugène, il écrivit, pour la placer en tête de son édition de Regnier, une épître diffamatoire contre Rousseau. Celui-ci, averti à temps, obtint du marquis de Fénelon, ambassadeur en Hollande, la suppression de cette œuvre d'infamie. De son côté Brossette, par l'intervention du lieutenant général de police, reçut de l'abbé Lenglet une lettre d'excuses⁹⁵. En conséquence, un carton fut placé en tête du Regnier, pp. III & IV, & l'imprimeur substitua à l'épître scandaleuse la dédicace au Roy qui, faisant suite à l'ode de Motin, ne fut pourtant point supprimée. Ainsi s'explique le double emploi que l'on remarque aujourd'hui dans tous les exemplaires de 1733.

[95] Ce curieux épisode d'histoire littéraire se trouve raconté bien au long dans les lettres de Rousseau, VI, 91 & 208, & dans celles de Brossette au président Bouhier, des 16 septembre & 2 décembre 1732.

Nous venons de passer en revue les diverses phases de l'histoire des éditions de Regnier. Nous nous sommes appliqué à délimiter exactement les périodes de publications. Il nous reste à faire connaître celles des poésies attribuées à Regnier qui ne peuvent trouver place dans une édition de ses œuvres parce qu'elles sont, les unes trop licencieuses & les autres manifestement apocryphes, la plupart enfin dépourvues d'une authenticité évidente.

Ces pièces se trouvent dans divers recueils imprimés & dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Le premier de ces ouvrages est *le Recueil des plus excellens vers satyriques de ce temps, trouvés dans les cabinets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, qu'autres des plus signalés poètes de ce siècle*. A Paris, chez Anthoine Estoc, MDCXVII. In-12 de 222 pages. Ce volume contient de Regnier: le *Dialogue de l'âme de Villebroche parlant à deux courtisanes, une des Marets du Temple & l'autre de l'Isle du Palais*, & le *Dialogue de Perrette parlant à la divine Macette*[96].

[96] Ces deux pièces, la première de 21 strophes de 6 vers, & la deuxième de 25 strophes de même mesure, sont entrées avec le nom de Sigognes dans le *Cabinet satyrique*. Elles commencent par ces vers: Au plus creux des ronces fortes. Plus luisante que n'est verre. Perrette, si l'on en peut croire Tallemant, serait Mlle du Tillet (V. éd. in-8^o, I, 191). Sigognes a écrit le combat d'Ursine (Mme de Poyane) & de Perrette (V. le *Cab. sat.*, Rouen, 1627, p. 497). Ces deux dialogues, attribués à Regnier par le Recueil d'Anthoine Estoc, se trouvent encore dans les dernières éditions des *Bigarrures du Seigneur des Accords*, livre III *in fine*, à la suite des *Epitaphes*.

D'autres pièces se rencontrent avec le nom de Regnier dans un recueil non moins rare que le précédent: *les Délices satyriques ou suite du Cabinet des vers satyriques de ce temps, &c.*[97] Paris, Anthoine de Sommaville, 1620. En dehors des épigrammes connues: *l'Argent tes beaux jours*, *Quelque moine de par le monde* & le *Tombeau d'un Courtisan*, ce sont des stances commençant par ce vers:

Je ne suis pas prest de me rendre;

une satire contre une vieille courtisane:

Encor que ton teint soit desteint;

& une épigramme nouvelle:

Jeanne, vous deguisez en vain⁹⁸. [97] Voir les *Variétés bibliographiques* de M. Édouard Tricotel. Paris, Gay, 1863, pp. 221 & suivantes. [98] Ces trois pièces ont été reproduites dans le *_Parnasse satyrique_*, mais la dernière est anonyme.

Le dernier recueil imprimé où l'on rencontre des poésies sous le nom de Regnier est le *Parnasse satyrique du sieur Théophile*[99]. Il a fourni à M. Viollet-le-Duc les pièces dont il a grossi son édition des œuvres du poète chartrain: les stances *Si vostre œil tout ardent d'amour & de lumière*, celles qui sont adressées à la belle Cloris & enfin la complainte *Vous qui violentez*. On peut encore y prendre ou du moins y lire les stances

Femmes qui aimez mieux¹⁰⁰,

& deux sonnets¹⁰¹ commençant ainsi:

Et bien mon doux amy comment vous portez-vous. Sod... enragés ennemis de nature. [99] Le *Parnasse* a paru en 1622. Voir *la Doctrine curieuse*, du P. Garasse, p. 321. [100] D'après le manuscrit 122 fr. in-f^o, B. L., de l'Arsenal, cette pièce serait de Théophile. [101] Il y a dans le *Parnasse satyrique*, sous le nom de Regnier, un sonnet dont le premier vers est: Les humains cheribon, sont or, desanimez. Ce poème est faussement attribué à Regnier. Il figure en effet dans les écrits satiriques publiés contre le roi & ses mignons en 1578, & recueillis par L'Estoile. Voir les *Mémoires Journaux*, édit. Jouaust, 1875, I, 337. Nous avons

également écarté de la liste des Poésies de Regnier, suivant le *Parnasse*, les pièces qui dans ce recueil sont des réimpressions du *Temple d'Apollon: jamais ne pourray-ie bannir*; & des *Délices satyriques*. Voir plus haut, p. 97, *Je ne suis pas* & *Encor que ton teint*.

Après avoir signalé les poésies attribuées à Regnier dans les recueils dont il a été fait mention plus haut, notre devoir est d'indiquer les manuscrits où de semblables pièces peuvent se trouver. Il y en a trois, l'un est à l'Arsenal & les deux autres à la Bibliothèque Richelieu.

Le premier (Ars., manus. de Conrart, XVIIIe vol. in-4^o, pp. 323 & 324) offre des attributions plus importantes qu'étendues. Elles éclairent un passage des satires en nous révélant la jalousie de Regnier contre du Perron¹⁰²:

Ce pedant de nouveau baptisé Et qui par ses larcins se rend autorisé. [102] C'est à l'obligeance de M. Tricotel que nous devons cette intéressante indication.

Desportes, protecteur de Regnier, avait été bien plus efficacement celui de du Perron. Après l'avoir converti au catholicisme, il en avait fait le lecteur, puis le confesseur d'Henri III. Peu à peu, l'abbé était devenu évêque d'Évreux & cardinal. Pendant cette brillante fortune, due à beaucoup d'audace dans la poésie & dans la politique, car du Perron, qui grossoyait des in-folio sur des questions diplomatiques, écrivait des sonnets & de petits vers pour les dames de la cour, Regnier attendait vainement un peu de bien. Aussi, quoiqu'il se soit rarement montré accessible à l'envie, n'a-t-il pu résister à la tentation qui poussait un satirique à se moquer d'un bel esprit gâté par le succès. Les trois épigrammes recueillies par Conrart ont pour objet un livre du cardinal: *du Leger & du Pesant*, ses traductions de Virgile & enfin ses infidélités amoureuses. La fantaisie scientifique

de du Perron ne nous est point parvenue; mais ses imitations des poètes latins sont dans toutes les anthologies des premières années du XVII^e siècle, & dans ces volumes mêmes, un lecteur attentif peut noter les évolutions galantes de l'abbé, digne élève de Desportes.

Les manuscrits de la Bibliothèque nationale diffèrent essentiellement de ceux qui viennent d'être cités. Le premier (n^o 884, fonds fr.) [103] a fait partie de la collection de Mesmes où il portait le n^o 163. C'est un in-folio de 347 ff., comprenant, avec un *Sommaire discours de la Poésie*, des odes, des stances, des sonnets & des épigrammes satiriques de toute provenance. Malgré l'excentricité libertine des pièces qui composent ce volume, il est facile de reconnaître qu'un copiste intelligent a été chargé de grouper tous ces poèmes. L'écriture élégante & nette est des premières années du XVII^e siècle. Les mesures du vers, les formes des mots sont exactement observées. Enfin, pour le critique le plus sévère, ce sottisier a la valeur d'un document. Les nudités de langage qu'il recèle ne sont pas seulement des esquisses de chronique littéraire, ce sont aussi des tableaux secrets de l'histoire de nos mœurs. Dans ce manuscrit, dont l'auteur s'est montré fort ménager d'attributions, le nom de Regnier figure (pp. 307 & 318) sous une pièce que nous connaissons déjà, l'épigramme

Quand il dine il tient porte close

reproduite par P. Jannet dans son édition de 1867 (Paris, Picart), & les stances

Encor que ton teint soit desteint. [103] Ancien fonds. R., 7237.

Il se lit enfin (p. 105) au pied d'une ode satirique de dix-neuf strophes commençant par ce vers:

Cette noire & vieille corneille¹⁰⁴. [104] Ce poème a paru dans le *Cabinet satyrique* parmi les pièces attribuées à Sigognes. Cette restitution nous semble fort hasardée.

D'autres poésies de Regnier se rencontrent dans le même volume, mais elles ne sont pas signées. On trouve ainsi, ffos 251, 285 & 336, les épigrammes:

Le violet tant estimé. Hier la langue me fourcha. Un homme gist sous ce tombeau,

& de plus, f^o 316, les stances

Le tout puissant Jupiter¹⁰⁵. [105] A ces poésies anonymes il faut ajouter, ffos 127 & 130, les deux *Dialogues* mentionnés ci-dessus, p. 96; l'ode *_Belle & sauoureuse Macette_*, f^o 194, & f^o 125, *le Combat de Renyer & de Berthelot*.

Le manuscrit 12491 (ancien n^o 4725 du suppl français) ne peut être comparé au précédent. Il a une origine incertaine, & ce qui lui ôte encore plus de valeur, il est l'œuvre d'un scribe négligent & illettré. Les omissions, les non-sens & les fautes de langue sont accumulés dans ce grand in-folio¹⁰⁶. Il semble que ce recueil ait été formé vers 1640 par quelque habitant du Blaisois. La plupart des pièces classées dans l'ordre de leur date embrassent une période de seize ans, de 1630 à 1656. Elles ont trait aux événements du jour, aux réjouissances locales. Il s'y trouve des vaudevilles contre les gens en vue, des stances contre le tabac & plusieurs ballets¹⁰⁷. Parmi ces poésies, l'auteur du manuscrit a fait entrer un assez grand nombre de pièces intéressant la famille Hurault, notamment l'évêque de Chartres, le comte de Limours, le marquis de Rostaing, M. d'Esclimont & Mlle de Cheverny.

[106] Il renferme 642 pages & vingt feuillets liminaires d'une grosse écriture, de la même main de la première à la dernière pièce. [107] Voir p. 110 le Ballet des *Impérialles* & celui de la *Naissance de Pantagruel*, dansés à Blois en 1625 & 1626 par M. le comte de Limours & M. d'Esclimont, au temps du carnaval. Voir aussi, p. 146, l'*Entrée du ballet des Gredins*, dansé à Cheverny, en 1637, par Mlle de Cheverny. Signalons encore, pp. 231 & 254, les vers *sur un chien perdu*, par le sieur Chesneau, domestique du marquis de Rostaing, 1646, & *sur la maladie dudit marquis*, en 1647, & enfin, p. 129, une pièce *sur le bastiment & les yssues du chasteau de Cheverny*, 1633.

Le prélat tient naturellement une grande place, & d'après les pièces recueillies en son honneur & le nom des poètes qui les ont signées, on pourrait conclure que l'abbaye de Royaumont était une retraite ouverte aux poètes maltraités par la fortune. Baïf le fils, Dameron paraissent avoir été les familiers de l'évêque. D'autres moins favorisés, Jourdain & Regnesson, attestent en leurs vers la bienveillance de leur Mécène.

Regnier occupe un rang à part dans le manuscrit¹⁰⁸. Les poésies qui lui sont attribuées consistent surtout en lettres rimées pour l'évêque dans le genre de la dix-neuvième satire:

Perclus d'une jambe & des bras. [108] Pages 45 à 60. On lit en tête de la première page: *Plusieurs vers estant de suite du sieur Regnier de différentes années, qui n'ont esté imprimés dans ses œuvres & trouvés après sa mort*. Nous mentionnons, p. 8, pour mémoire, le huitain: *La feconde main de la terre*.

Elles sont au nombre de douze & commencent à partir de 1606¹⁰⁹, bien qu'il soit constant que l'auteur n'ait pas été

admis dans l'intimité de Philippe Hurault avant la fin de 1609. Au Surplus, les questions de date n'ont pas d'utilité pour repousser les attributions du manuscrit. Le texte des pièces suffit à montrer qu'elles ne sont pas de Regnier. A la fin de la première épître, l'auteur déclare qu'il n'a jamais voyagé en Italie. Plus loin, lettre V, de 1610, il est question du garde des sceaux qui succéda au marquis de Sillery, disgracié en mai 1616. Les anachronismes ne se bornent pas là. Dans une apostrophe satirique de 1612, contre le maréchal d'Ancre & sa femme, le poète s'exprime ainsi:

... Vous espuisez nos finances Et pour vous vacquent les
Etats Des maréchaux de notre France. [109] V. l'édition des
Œuvres de Regnier de M. Ed. de Barthélemy. Paris, Malassis,
1862, pp. 251 à 278.

Cette pièce, mal datée, ne peut être de Regnier, puisque le marquis d'Ancre est devenu maréchal le 20 novembre 1613, un mois après la mort du poète chartrain.

L'élégie de 1613: *Amy, pourquoi me veux-tu tant reprendre*, nous jette en d'autres particularités. Elle nous montre Regnier marié, s'excusant d'avoir caché son union, & par de plats badinages se consolant à l'avance des infortunes conjugales qui lui pourraient advenir.

L'épigramme *J'ai l'esprit lourd comme vne souche*, de 1612, se termine plus méchamment encore. Le poète insulte les maîtres que Regnier a constamment vénérés, Desportes & Ronsard.

Lorsque les erreurs matérielles sont moins évidentes, la niaiserie de la pensée & la bassesse du style déparent cruellement les vers en tête desquels une main d'ignorant a mis le nom d'un véritable poète, celui-là même qui a adressé à l'évêque de Chartres sa quinzième satire:

Ouy i'escry rarement & me plais de le faire.

Quelque répugnante que soit l'analyse des pauvretés poétiques attribuées à Regnier par le manuscrit 12491, un exemple nous paraît nécessaire pour montrer sur quelles misères le goût est appelé à se prononcer. Une ode de 1613, *Sur la naissance de saint Jean*, contient la strophe suivante:

Quelques saints le jour de leur feste Ont trente bouquets
sur la teste; Les autres qui meritent mieux De six fois dix
bouquets on pare: Mais ta valeur beaucoup plus rare T'en
faict avoir trente plus qu'eux.

Devant un tel abaissement de toute poésie, l'esprit le plus scrupuleux peut sans hésitation décider que ces platitudes ne sont pas de l'auteur de *Macette*. En ses plus mauvais moments, Regnier n'est point tombé si bas, & c'est lui faire injure que de chercher sérieusement dans cet amas de rimes la part du poète.

Il semble plus juste & plus conforme à la vérité de signaler, dans le manuscrit en question, les pièces recueillies déjà dans d'autres ouvrages. On en comptera quatre:

Le Combat de Regnier & de Berthelot, sous la date de 1607, les stances *Encor que ton œil soit estaint*, l'épigramme *Lisette à qui l'on faisoit tort*, & enfin le sonnet incomplet, *Delos flottant sur l'onde*[110].

[110] Cette dernière pièce se retrouve dans L'Etoile avec le nom de Regnier.

Au delà de ces constatations, l'incertitude commence. Des pièces matériellement apocryphes se mêlent à des poésies que leur facture rend suspectes. La défiance naît de tous côtés & n'épargne même pas des morceaux qui ont quelque apparence d'authenticité, comme la lettre de 1609, *Après avoir fort estriué*, & l'épigramme de *Margot*[111].

[111] Voir Regnier, édition citée, pp. 256 & 374.

Une dernière infidélité du manuscrit 12491, & la plus grave parce qu'elle dénote chez son auteur une ignorance inexplicable, vient discréditer encore les attributions qui portent le nom de Regnier. On lit en effet sous la date de 1613, à la fin des prétendues œuvres du poète chartrain, une pièce qui n'est autre que la célèbre paraphrase de Malherbe sur le psaume *Lauda anima mea Dominum*.

Ne croyons plus mon ame aux promesses du monde.

Ces stances ont été publiées pour la première fois en 1626, dans le *Recueil des plus beaux vers de messieurs Malherbe, Racan, &c.* On les retrouve dans l'édition originale des poésies de Malherbe¹¹².

[112] Voir, au sujet de cette pièce, le *Bulletin du Bibliophile*, année 1859, p. 348. Le rédacteur du bulletin essaye de justifier le copiste en avançant qu'une note manuscrite de 1613 a plus d'autorité qu'une publication postérieure à la mort de Malherbe. Or le manuscrit 12491 ne remonte pas au delà de 1635 & les vers en litige ont été imprimés du vivant de leur auteur.

Ces investigations à toute extrémité, au delà même de l'œuvre de Regnier, ont été entreprises pour satisfaire les lecteurs curieux de tout ce qui concerne notre premier satirique. Après avoir cherché la vérité sur l'existence si peu connue du poète chartrain, après avoir tenté une histoire des diverses éditions des satires, il nous restait encore à faire connaître les recueils imprimés & manuscrits où se trouve le nom de Regnier. En ceci surtout un redoublement de prudence nous était imposé. La restitution d'un texte a pour complément la suppression de tout ce qui peut paraître d'une authenticité suspecte, d'après les données de l'histoire ou suivant les règles du goût.

LES PREMIERES

ŒVRES DE M. REGNIER.

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis Offendar maculis.

EPITRE LIMINÉAIRE

AV ROY.

SIRE,

le m'estois iusques icy resolu de tesmoigner par le silence, le respect que ie doy à vostre Maiesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reuerence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu me faisant du bien, m'inspirer avec vn desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y auoit vne statuë qui rendoit vn son armonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) auez vous faict en moy qui touché de l'Astre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc estrange si, me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abri de vos Palmes, & si temerairement elle ose vous offrir ce qui par droit est desia vostre, puis que vous l'auez faict naistre dans vn suiet qui n'est animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faisant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Vostre tres-humble & tres-obeissant & tres-obligé suiet & seruiteur

REGNIER.

ODE A REGNIER

SVR SES SATYRES.

Qui de nous se pourroit vanter De n'estre point en seruitude? Si l'heur le courage & l'estude Ne nous en sçauroient exempter: Si chacun languit abbatu Serf de l'espoir qui l'importune, Et si mesme on voit la vertu Estre

esclave de la fortune L'un se rend aux plus grands subject,
Les grands le sont à la contrainte, L'autre aux douleurs,
l'autre à la crainte, Et l'autre à l'amoureux objet: Le monde
est en captivité, Nous sommes tous serfs de nature, Ou vifs
de nostre volupté, Ou morts de nostre sepulture. Mais en ce
temps de fiction Et que ses humeurs on deguise, Temps où
la servile feintise Se fait nommer discretion: Chacun faisant
le réservé, Et de son plaisir son Idole, REGNIER, tu t'es bien
conservé La liberté de la parole. Ta libre & véritable voix
Montre si bien l'erreur des hommes, Le vice du temps où
nous sommes, Et le mépris qu'on fait des loix: Que ceux
qu'il te plaist de toucher Des poignants traits de ta Satyre,
S'ils n'auroient honte de pecher, En auroient de te l'ouïr dire.
Pleust à Dieu que tes vers si doux Contraires à ceux de
Tyrtée Flechissent l'audace indomptée, Qui met nos Guerriers
en courroux: Alors que la jeune chaleur Ardents au duel les
fait estre, Exposant leur forte valeur, Dont ils deburoient
servir leur maître. Flatte leurs cœurs trop valeureux, Et
d'autres desseins leur imprimes, Laisse là les faiseurs de
rimes, Qui ne sont jamais malheureux: Sinon quand leur
temerité Se feint un mérite si rare, Que leur espoir précipité
A la fin devient un larcin. Si l'un d'eux te vouloit blasmer Par
coutume ou par ignorance, Ce ne seroit qu'en esperance
De s'en faire plus estimer. Mais alors d'un vers menaçant Tu
lui ferois voir que ta plume Est celle d'un Aigle puissant, Qui
celles des autres consume. Romprois-tu pour eux l'union De
la Muse & de ton génie, Asseruy sous la tyrannie De leur
commune opinion? Croy plutôt que jamais les Cieux Ne
regardèrent favorables L'envie, & que les envieux Sont
toujours les plus misérables. N'escry point pour un faible
honneur, Tasche seulement de te plaire, On est moins prisé
du vulgaire Par mérite, que par bon-heur. Mais garde que le
jugement D'un insolent te face blâme: Ou tu deviendras
autrement Le propre Tyran de toi-même. REGNIER la
louange n'est rien, Des faueurs elle a sa naissance, N'estant
point en nostre puissance, le ne la puis nommer un bien.

Fuy donc la gloire qui deçoit La vaine & credule personne, Et
n'est pas à qui la reçoit, Elle est à celui qui la donne.

MOTIN.

* * * * * Difficile est Satyram non scribere.

Discours au Roy.

SATYRE I.

Puissant Roy des François, Astre vivant de Mars, Dont le
iuste labeur surmontant les hazards, Fait voir par sa vertu
que la grandeur de France Ne pouuoit succomber sous vne
autre vaillance: Vray fils de la valeur de tes peres, qui sont
Ombragez des lauriers qui couronnent leur front, Et qui
depuis mille ans indomtables en guerre Furent transmis du
Ciel pour gouverner la terre, Attendant qu'à ton rang ton
courage t'eust mis, En leur Trosne eleué dessus tes
ennemis: lamais autre que toy n'eust avecque prudence
Vaincu de ton suiet l'ingrate outre cuidance Et ne l'eust
comme toy du danger preserué: Car estant ce miracle à toy
seul reserué, Comme au Dieu du païs, en ses desseins
pariures Tu fais que tes bontez excedent ses iniures. Or
apres tant d'exploits finis heureusement, Laissant aus
cœurs des tiens comme vn vif monument Avecques ta
valeur ta clemence vivante, Dedans l'Eternité de la race
suiuante, Puisse tu comme Auguste admirable en tes faicts
Rouler tes iours heureux en vne heureuse paix, Ores que la
iustice icy bas descenduë Aus petis, comme aux grands, par
tes mains est renduë, Que sans peur du larron trafique le
marchant, Que l'innocent ne tombe aux aguets du
meschant, Et que de ta Couronne en palmes si fertile Le
miel abondamment & la manne distille, Comme des chesnes
vieux aus iours du siecle d'or, Qui renaissant sous toy
reuerdissent encor. Auourd'huy que ton fils imitant ton

courage, Nous rend de sa valeur vn si grand tesmoignage
Que leune de ses mains la rage il deconfit, Estoufant les
serpens ainsi qu'Hercule fit, Et domtant la discorde à la
gueule sanglante, D'impieté, d'horreur, encore fremissante,
Il luy trousse les bras de meurtres entachez, De cent
chaisnes d'acier sur le dos attachez, Sous des monceaux de
fer dans ses armes l'enterre, Et ferme pour iamais le temple
de la guerre, Faisant voir clairement par ses faits
trionphans, Que les Roys & les Dieux ne sont iamais enfans.
Si bien que s'esleuant sous ta grandeur prospere, Genereux
heritier d'vn si genereux pere, Comblant les bons d'amour &
les meschans d'effroy, Il se rend au berceau desia digne de
toy. Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique,
Passer de la Satyre en vn panegyrique, Où molement disert
sous vn suiet si grand Des le premier essay mon courage se
rend. Aussi plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille Tu
surpasses l'esprit d'Homere & de Virgille, Qui leurs vers à
ton los ne peuuent egaller, Bien que maistres passez en l'art
de bien parler. Et quand i'egalerois ma Muse à ton merite,
Toute extreme loüange est pour toy trop petite Ne pouuant
le fini ioindre l'infinité: Et c'est aus mieux disans vne
temerité De parler où le Ciel discourt par tes oracles, Et ne
se taire pas où parlent tes miracles, Où tout le monde entier
ne bruit que tes proiets, Où ta bonté discourt au bien de tes
suiets, Où nostre aise, & la paix, ta vaillance publie, Où le
discord étaint, & la loy retablie Annoncent ta iustice, où le
vice abatu Semble en ses pleurs chanter vn hymne à ta
vertu. Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chansons, & des Muses le pere, Au plus
haut de l'Autel se voit vn laurier saint, Qui sa perruque
blonde en guirlandes etraint, Que nul prestre du Temple en
ieunesse ne touche, Ny mesme predisant ne le masche en
la bouche, Chose permise aus vieus de saint zelle enflamez
Qui se sont par seruice en ce lieu confirmez Deuots à son
mistere, & de qui la poictrine Est plaine de l'ardeur de sa
verue diuine. Par ainsi tout esprit n'est propre à tout suiet,

L'œil foible s'esblouit en vn luisant obiet, De tout bois
comme on dict Mercure on ne façonne, Et toute medecine à
tout mal n'est pas bonne. De mesme le laurier, & la palme
des Roys N'est vn arbre où chacun puisse mettre les doigts,
loint que ta vertu passe en loüange feconde Tous les Roys
qui seront, & qui furent au monde. Il se faut recognoistre, il
se faut essayer, Se sonder, s'exercer auant que s'employer
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'aréne, Qui se
tordant les bras tout en soy se deméne, S'alonge, s'acoursit,
ses muscles estendant, Et ferme sur ses pieds s'exerce en
attendant Que son ennemy vienne, estimant que la gloire la
riante en son cœur luy don'ra la victoire. Il faut faire de
mesme vn œuvre entreprenant, luger comme au suiet
l'esprit est conuenant, Et quand on se sent ferme, & d'une
aisle assez forte, Laisser aller la plume où la verue
l'emporte. Mais, SIRE, c'est vn vol bien esleué pour ceux Qui
foibles d'exercice, & d'esprit paresseux, Enorgueillis
d'audace en leur barbe premiere Chanterent ta valeur d'une
façon grossiere Trahissant tes honneurs avecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité. Pour moy plus
retenu la raison m'a faict craindre, N'osant suiure vn suiet
où l'on ne peut atteindre, l'imite les Romains encore ieunes
d'ans, A qui lon permetoit d'accuser impudans Les plus
vieux de l'estat, de reprendre, & de dire Ce qu'ils pensoient
seruir pour le bien de l'Empire. Et comme la ieunesse est
viue, & sans repos, Sans peur, sans fiction, & libre en ses
propos, Il semble qu'on luy doit permettre dauantage, Aussi
que les vertus florissent en cest' age Qu'on doit laisser
meurir sans beaucoup de rigueur, Affin que tout à l'aise
elles prennent vigueur. C'est ce qui m'a contraint de
librement escrire Et sans piquer au vif me mettre à la Satyre
Où poussé du caprice, ainsi que d'un grand vent, le vais
haut dedans l'air quelquefois m'esleuant. Et quelque fois
aussi quand la fougue me quitte Du plus haut, au plus bas,
mon vers se precipitte Selon que du suget touché
diuersement Les vers à mon discours s'offrent facilement:

Aussi que la Satyre est comme vne prairie Qui n'est belle
sinon qu'en sa bisarrerie, Et comme vn pot pouri des freres
mandians, Elle forme son goust de cent ingredians. Or grand
Roy dont la gloire en la terre espanduë Dans vn dessein si
haut rend ma Muse éperduë, Ainsi que l'œil humain le Soleil
ne peut voir, L'esclat de tes vertus offusque tout sçauoir, Si
bien que ie ne sçay qui me rend plus coupable, Ou de dire si
peu d'un suiet si capable, Ou la honte que i'ay d'estre si mal
apris, Ou la temerité de l'auoir entrepris. Mais quoy, par ta
bonté qui tout autre surpasse l'espere du pardon avecque
ceste grace Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas Pour
esgayer ma force, ainsi qu'en ces combas De fleurets on
s'exerce, & dans vne barriere Aus pages lon reueille vne
adresse guerriere Follement courageuse affin qu'en
passetans Vn labeur vertueux anime leur printans, Que leur
corps se desnouë, & se desangourdisse Pour estre plus
adroit à te faire seruice. Aussi ie fais de mesme en ces
caprices fous, le sonde ma portee, & me taste le pous Affin
que s'il aduient, comme vn iour ie l'espere, Que Parnasse
m'adopte, & se dise mon pere, Emporté de ta gloire & de
tes faicts guerriers le plante mon lierre au pied de tes
Lauriers.

A Monsieur le Comte de Caramain.

SATYRE II.

Comte de qui l'esprit penetre l'Vniuers, Soigneus de ma
fortune, & facile à mes vers, Cher soucy de la muse, & sa
gloire future, Dont l'aimable genie, & la douce nature Faict
voir inaccessible aus efforts medisans Que Vertu n'est pas
morte en tous les courtisans, Bien que foible, & debille, &
que mal recongnuë Son Habit décousu la montre à deminuë,
Qu'elle ait séche la chair, le corps amenuisé, Et serue à
contre-cœur le vice auctorisé, Le vice qui Pompeus tout
merite repousse, Et va comme vn banquier en carrosse & en

housse. Mais c'est trop sermoné de vice, & de vertu: Il faut
suiure vn sentier qui soit moins rebatu, Et conduit d'Apollon
reconoistre la trace Du libre Iuuenal, trop discret est
Horace Pour vn homme piqué, ioint que la passion Comme
sans iugement, est sans discretion: Cependant il vaut mieux
sucrer nostre moutarde: L'homme pour vn caprice est sot
qui se hazarde. Ignorez donc l'auteur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils soient fils de putains,
Exposez en la ruë, à qui mesme la mere Pour ne se
descourir faict plus mauuaise chere. Ce n'est pas que ie
croye en ces tans effrontez Que mes vers soient sans pere,
& ne soient adoptez, Et que ces rimasseurs pour faindre vne
abondance, N'approuuent impuissans vne fauce semance:
Comme noz citoyens de race desireux Qui berçent les
enfans qui ne sont pas à eus. Ainsi tirant profit d'une fauce
doctrine, S'ils en sont accusez ils feront bonne mine, Et
voudront le niant qu'on lise sur leur front S'il se fait vn bon
vers que c'est eus qui le font, lalous d'un sot honneur, d'une
batarde gloire, Comme gens entenduz s'en veuillent faire
accroire, A faus titre insolens, & sans fruict hazardeus,
Pissent au benestier affin qu'on parle d'eus. Or auecq' tout
cecy le point qui me console C'est que la pauvreté comme
moy les affolle, Et que la grace à Dieu Phœbus & son
troupeau Nous n'eusmes sur le dos iamais vn bon manteau.
Aussi lors que lon voit vn homme par la ruë, Dont le rabat
est sale, & la chausse rompuë, Ses gregues aus genous, au
coude son pourpoint, Qui soit de pauvre mine, & qui soit
mal en point, Sans demander son nom on le peut
reconoistre, Car si ce n'est vn Poëte au moins il le veut
estre. Pour moy si mon habit par tout cycatrisé Ne me
rendoit du peuple & des grands mesprisé, le prendrois
patience, & parmy la misere le trouuerois du goust, mais ce
qui doit deplaire A l'homme de courage, & d'esprit releué,
C'est qu'un chacun le fuit ainsi qu'un reprouué, Car en
quelque façon, les malheurs sont propices, Puis les gueus en
gueusant trouuent maintes delices, Vn repos qui s'egaye en

quelque oysiueté. Mais ie ne puis patir de me voir reietté;
C'est donc pourquoy si ieune abandonnant la France l'allay
vif de courage, & tout chaud d'esperance En la cour d'un
Prelat, qu'avecq' mille dangers l'ay suiuy courtisan aux pais
estrangers. l'ay changé mon humeur, alteré ma nature, l'ay
beu chaud, mangé froid, i'ay couché sur la dure, le l'ay sans
le quitter à toute heure suiuy, Donnant ma liberté ie me suis
asseruy, En publiq' à l'Eglise, à la chambre, à la table, Et
pense auoir esté maintefois agreable. Mais instruit par le
temps à la fin i'ay cogneu Que la fidelité n'est pas grand
reuenue, Et qu'à mon tans perdu sans nulle autre esperance
L'honneur d'estre suiect tient lieu de recompense, N'ayant
autre interest de dix ans ia passez Sinon que sans regret ie
les ay despensez. Puis ie sçay quant à luy qu'il a l'ame
Royalle, Et qu'il est de Nature & d'humeur liberale. Mais,
ma foy, tout son bien enrichir ne me peut, Ny domter mon
malheur si le ciel ne le veut. C'est pourquoy sans me
plaindre en ma deconuenue Le malheur qui me suit, ma foy
ne diminuë, Et rebuté du sort ie m'asserui pourtant, Et sans
estre auancé ie demeure contant Sçachant bien que fortune
est ainsi qu'une louue Qui sans chois s'abandonne au plus
laid qu'elle trouue, Qui releue un pedant, de nouveau
baptisé, Et qui par ses larcins se rend autorisé, Qui le vice
ennoblit, & qui tout au contraire Rualant la vertu la
confinne en misere. Et puis ie m'iray plaindre apres ces
gens icy? Non; l'exemple du temps n'augmente mon soucy.
Et bien qu'elle ne m'ait sa faueur departie ie n'entends
quant à moy de la prendre à partie: Puis que selon mon
goust son infidelité Ne donne, & n'oste rien à la felicité. Mais
que veus tu qu'on fasse en ceste humeur austere? Il m'est
comme aux putains mal aisé de me taire. Il m'en faut
discourir de tort & de trauers, Puis souuent la colere
engendre de bons vers. Mais, Conte, que sçait-on? elle est
peut estre sage, Voire avecque raison, inconstante, &
volage, Et Deesse auisée aux biens qu'elle depart Les
adiuge au merite, & non point au hazard. Puis lon voit de

son œil, lon iuge de sa teste, Et chacun à son dire a droit en sa requeste: Car l'amour de soy-mesme, & nostre affection, Adiouste avec vsure à la perfection. Tousiours le fond du sac ne vient en euidence, Et bien souuent l'effet contredit l'apparance; De Socrate à ce point l'arrest est mi-party, Et ne sçait on au vray qui des deux a menty, Et si philosophant le ieune Alcibiade Comme son Cheualier en reçoit l'accolade. Il n'est à decider rien de si mal-aisé, Que sous vn saint habit le vice deguisé. Par ainsi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre, Ne pouuant par merite autrement la contraindre A me faire du bien, ny de me departir Autre chose à la fin sinon qu'un repentir. Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'ose pendre? Encor' faut-il auoir quelque chose où se prendre, Qui flate en discourant le mal que nous sentons. Or laissant tout cecy retourne à nos moutons, Muse, & sans varier dy nous quelques sornettes, De tes enfans bastards ces tiercelets des Poëtes, Qui par les carefours vont leurs vers grimassans, Qui par leurs actions font rire les passans, Et quand la faim les poind se prenant sur le vostre Comme les estourneaux ils s'affament l'un l'autre. Cependant sans souliers, ceinture, ny cordon, L'œil farouche, & troublé, l'esprit à l'abandon, Vous viennent acoster comme personnes yures, Et disent pour bon-iour, Monsieur ie fais des liures, On les vent au Palais, & les doctes du tans A les lire amusez, n'ont autre passetans. De là sans vous laisser importuns ils vous suivent, Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent, Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir Du credit, de l'honneur, auant que de mourir, Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes, Au pris de la vertu n'estime point les hommes; Que Ronsard, du Bellay viuants ont eu du bien, Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien, Puis sans qu'on les conuie ainsi que venerables, S'assissent en Prelats les premiers à vos tables, Où le caquet leur manque, & des dents discourant, Semblent auoir des yeux regret au demourant. Or la table leuée ils curent la machoire: Apres

graces Dieu beut, ils demandent à boire, Vous font vn sot discours, puis au partir de là, Vous disent, mais Monsieur, me donnez vous cela? C'est tousiours le refrein qu'ils font à leur balade. Pour moy ie n'en voy point que ie n'en sois malade. l'en perds le sentiment du corps tout mutilé, Et durant quelques iours i'en demeure opilé. Vn autre renfroingné, resueur, melancolique, Grimassant son discours semble auoir la colique, Suant, crachant, toussant, pensant venir au point: Parle si finement que l'on ne l'entend point. Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compose, Quelque bon benefice en l'esprit se propose, Et dessus vn cheual, comme vn singe attaché Meditant vn sonnet, medite vne Euesché. Si quelqu'un comme moy leurs ouurages n'estime, Il est lourd, ignorant, il n'ayme point la rime, Difficile, hargneux, de leur vertu ialoux, Contraire en iugement au commun bruit de tous, Que leur gloire il derobe, avecq' ses artifices. Les Dames cependant se fondent en delices Lisant leurs beaux escrits, & de iour & de nuit Les ont au cabinet sous le cheuet du lict, Que portez à l'Eglise ils valent des matines, Tant selon leurs discours leurs œuures sont diuines. Encore apres cela ils sont enfants des Cieux, Ils font iournellement carousse avecq' les Dieux: Compagnons de Minerue, & confis en science, Vn chacun d'eux pense estre vne lumiere en France. Ronsard fay-m'en raison, & vous autres esprits Que pour estre viuans en mes vers ie n'escris, Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles Egallent leurs chansons à voz œuures Royalles, Ayant vostre beau nom lachement dementy? Ha! c'est que nostre siecle est en tout peruert: Mais pourtant quelque esprit entre tant d'insolence Sçait trier le sçauoir d'avecque l'ignorance, Le naturel de l'art, & d'un œil aisé Voit qui de Calliope est plus fauorisé. Iuste postérité à tesmoing ie t'apelle, Toy qui sans passion, maintiens l'œuure immortelle, Et qui selon l'esprit, la grace & le sçauoir, De race en race au peuple vn ouurage fais voir, Vange ceste querelle, & iustement separe Du Cigne d'Apollon la corneille barbare Qui croassant par tout d'un

orgueil effronté Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais Comte que sert-il d'en entrer en colere? Puisque le
tans le veut nous n'y pouuons rien faire, Il faut rire de tout,
aussi bien ne peut-on Changer chose en Virgile, ou bien
l'autre en Platon. Quel plaisir penses-tu, que dans l'ame ie
sente, Quand l'vn de ceste troupe en audace insolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau Du
Parnasse François, & boire de son eau, Que froidement
reçeu, on l'escoute à grand peine, Que la Muse en groignant
luy deffend sa fontaine, Et se bouchant l'oreille au reçit de
ses vers, Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers, Et
pour fruit de sa peine aux grands vens dispersée, Tous ses
papiers seruir à la chaire percée? Mais comme eux ie suis
Poëte, & sans discretion le deuiens importun avecq'
presumption. Il faut que la raison retienne le caprice, Et que
mon vers ne soit qu'ainsi qu'vn exercice, Qui par le
iugement doit estre limité Selon que le requiert ou l'age, ou
la santé. Ie ne sçay quel Demon m'a fait deuenir Poëte: Ie
n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete Dormy sur
Helicon, où ces doctes mignons Naissent en vne nuict
comme les champignons, Si ce n'est que ces iours allant à
l'auanture Resuant comme vn oyson qu'on mene à la
pature, A Vanues i'arriuay, où suiuant maint discours, On
me fit au iardin faire cinq ou six tours, Et comme vn
Conclauiste entre dans le conclaue, Le sommelier me prit, &
m'enferme en la caue, Où beuant, & mangeant ie fis mon
coup d'essay, Et où si ie sçay rien, i'apris ce que ie sçay.
Voyla ce qui m'a fait & Poëte, & Satyrique, Reglant la
medisance à la façon antique. Mais à ce que ie voy
sympatisant d'humeur, l'ay peur que tout à fait ie
deuiendray rimeur, l'entre sur ma loüange, & bouffi
d'arrogance, Si ie n'en ay l'esprit i'en auray l'insolence. Mais
retournons à nous, & sages deuenus Soyons à leurs depens
vn peu plus retenus. Or Comte, pour finir ly doncq' ceste
Satyre, Et voy ceux de ce temps que ie pince sans rire,

Pendant qu'à ce printemps retournant à la cour l'iray reuoir
mon maistre, & luy dire bon iour.

A Monsieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE III.

Marquis, que doy-ie faire en ceste incertitude? Doy-ie las de
courir me remettre à l'estude, Lire Homere, Aristote, &
disciple nouveau Glaner ce que les Greqs ont de riche, & de
beau, Reste de ces moissons que Ronsard, & Desportes, Ont
remporté du champ sur leurs espauls fortes, Qu'ils ont
comme leur propre en leur grange entassé, Egallant leurs
honneurs aux honneurs du passé? Ou si continuant à
courtiser mon maistre, le me doy iusqu'au bout d'esperance
repaistre, Courtisan morfondu, frenetique, & resueur,
Portrait de la disgrace, & de la defaueur, Puis sans auoir du
bien, troublé de resuerie Mourir dessus vn coffre en vne
hostellerie, En Toscane, en Sauoye, ou dans quelque autre
lieu, Sans pouuoir faire paix, ou trefue auecques Dieu. Sans
parler ie t'entends il faut suiure l'orage, Aussi bien on ne
peut où choisir auantage. Nous viuons à tatons, & dans ce
monde icy Souuent auecq' trauail on poursuit du soucy: Car
les Dieux couroucés contre la race humaine Ont mis auecq'
les biens la sueur, & la paine. Le monde est vn berlan où
tout est confondu: Tel pense auoir gagné qui souuent a
perdu Ainsi qu'en vne blanque où par hazard on tire, Et qui
voudroit choisir souuent prendroit le pire. Tout depend du
Destin, qui sans auoir esgard Les faueurs, & les biens, en ce
monde depart. Mais puis qu'il est ainsi que le sort nous
emporte, Qui voudroit se bander contre vne loy si forte?
Suiuons doncq' sa conduite en cest aueuglement. Qui peche
auecq' le ciel peche honorablement. Car penser s'affranchir
c'est vne resuerie, La liberté par songe en la terre est
cherie: Rien n'est libre en ce monde & chaque homme
depend Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus

grand. Tous les hommes viuans sont icy bas esclaves Mais
suiuant ce qu'ils sont ils different d'entraues, Les vns les
portent d'or, & les autres de fer: Mais n'en deplaise aux
vieux, ny leur Philosopher Ny tant de beaux escrits qu'on lit
en leurs escoles Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des
paroles. Au ioug nous sommes nez & n'a iamais esté
Homme qu'on ayt vu viure en plaine liberté. En vain me
retirant enclos en vne estude Penseroy-ie laisser le ioug de
seruitude, Estant serf du desir d'apprendre, & de sçauoir, le
ne ferois sinon que changer de deuoir. C'est l'arrest de
nature, & personne en ce monde Ne sçauroit controler sa
sagesse profonde. Puis que peut il seruir aux mortels icy
bas, Marquis, d'estre sçauant, ou de ne l'estre pas? Si la
science pauvre, affreuse est mesprisée, Sert au peuple de
fable, aux plus grands de risée; Si les gens de Latin des sots
sont denigrez Et si lon nest docteur sans prendre ses
degrés. Pourueu qu'on soit morguant, qu'on bride sa
moustache, Qu'on frise ses cheueux, qu'on porte vn grand
panache, Qu'on parle baragouin, & qu'on suie le vent: En
ce temps du iourd'huy lon n'est que trop sçauant. Du siecle
les mignons, fils de la poule blanche Ils tiennent à leur gré la
fortune en la manche, En credit esleuez ils disposent de
tout, Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant faire, Qui ose a
peu souuent la fortune contraire: Importune le Loure, & de
iour, & de nuict Perds pour t'assugetir & la table, & le lict:
Sois entrant, effronté, & sans cesse importune: En ce temps
l'impudence eleue la fortune. Il est vray, mais pourtant ie ne
suis point d'auis De degager mes iours pour les rendre
asseruis, Et sous vn nouuel Astre aller nouveau pilote
Conduire en autre mer, mon nauire qui flote, Entre l'espoir
du bien, & la peur du danger De froisser mon attente, en ce
bord estrange. Car pour dire le vray c'est vn pays estrange,
Où comme vn vray Prothée à toute heure on se change, Où
les loys par respect sages humainnement, Confondent le
loyer avecq' le chastiment, Et pour vn mesme fait de

mesme intelligence L'vn est iusticié, l'autre aura recompence. Car selon l'interest, le credit, ou l'apuy Le crime se condamne, & s'absout aujourd'huy. le le dy sans confondre en ces aigres remarques La clemence du Roy, le miroir des Monarques, Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom, S'est acquis de Clement, & la gloire & le nom. Or quant à ton conseil qu'à la cour ie m'engage, le n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage. Il faut trop de sçauoir, & de ciuilité, Et si i'ose en parler trop de subtilité, Ce n'est pas mon humeur, ie suis melancolique, le ne suis point entrant, ma façon est rustique, Et le surnom de bon me va t'on reprochant, Dautant que ie n'ay pas l'esprit d'estre meschant. Et puis ie ne sçauois me forcer ny me faindre, Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre, le ne sçauois flater, & ne sçay point comment Il faut se taire acort, ou parler fausement, Benir les fauoris de geste, & de parolles, Parler de leurs ayeux, au iour de Cerizolles, Des hauts faicts de leur race, & comme ils ont acquis Ce titre auecq' honneur de Ducs, & de Marquis. le n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie: le ne puis m'adonner à la cageollerie, Selon les accidens, les humeurs ou les iours, Changer comme d'habits tous les mois de discours. Suiuant mon naturel ie hay tout artifice, le ne puis deguiser la vertu, ny le vice, Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur, Dire pardieu Monsieur ie vous suis seruiteur, Pour cent bonadies s'arrester en la ruë, Faire sus l'vn des pieds en la sale la gruë, Entendre vn mariollet qui dit auecq' mespris Ainsi qu'asnes ces gens sont tout vestus de gris, Ces autres verdelets aux peroquets ressemblent, Et ceux-cy mal peignez deuant les Dames tremblent, Puis au partir de là comme tourne le vent Auecques vn bon iour amys comme deuant. le n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes, le ne sçay deuiner les affaires secretes, Cognoistre vn bon visage, & iuger si le cœur Contraire à ce qu'on voit ne seroit point moqueur. De porter vn poulet ie n'ay la suffisance, le ne suis point adroit, ie n'ay point d'eloquence Pour colorer

vn faict, ou detourner la foy, Prouuer qu'un grand amour
n'est suiet à la loy, Suborner par discours vne femme
coquette, Luy conter des chansons de leanne, & de
Paquette, Desbaucher vne fille, & par viues raisons Luy
monstrer comme Amour faict les bonnes maisons, Les
maintient, les esleue, & propice aux plus belles En honneur
les auance, & les faict Damoysselles, Que c'est pour leurs
beaux nez que se font les ballets, Qu'elles sont le suiet des
vers, & des poulets, Que leur nom retentit dans les airs que
lon chante, Qu'elles ont à leur suite vne troupe beante De
langoureux transis, & pour le faire court Dire qu'il n'est rien
tel qu'aymer les gens de court Aleguant maint exemple en
ce siecle où nous sommes, Qu'il n'est rien si facile à prendre
que les hommes, Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a faict le
pourquoy, Pourueu qu'elle soit riche, & qu'elle ayt bien de
quoy. Quand elle auroit suiuy le camp à la Rochelle S'elle a
force ducats elle est toute pucelle. L'honneur estropié,
languissant, & perclus, N'est plus rien qu'une idolle en qui
lon ne croit plus. Or pour dire cecy il faut force mistere, Et
de mal discourir il vaut bien mieux se taire. Il est vray que
ceux là qui n'ont pas tant d'esprit Peuent mettre en papier
leur dire par escrit, Et rendre par leurs vers, leur Muse
maquerelle; Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle. Il
faut estre trop prompt, escrire à tous propos, Perdre pour vn
sonnet & sommeil, & repos. Puis ma muse est trop chaste, &
i'ay trop de courage, Et ne puis pour autrui façonner vn
ouurage. Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en
fault: Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut: De
peu ie suis content, encore que mon maistre S'il luy plaisoit
vn iour mon trauail recongnoistre Peut autant qu'autre
Prince, & a trop de moyen D'eleuer ma fortune & me faire
du bien, Ainsy que sa Nature à la vertu facile Promet que
mon labeur ne doit estre inutile, Et qu'il doit quelque iour
mal-gré le sort cuisant Mon seruice honorer d'un honneste
presant, Honneste, & conuenable à ma basse fortune, Qui
n'abaye, & n'aspire ainsy que la commune Apres l'or du

Perou, ny ne tend aux honneurs, Que Rome departit aux
vertuz des Seigneurs. Que me sert de m'asseoir le premier à
la table, Si la fain d'en auoir me rend insatiable? Et si le fais
leger d'vne double Euesché Me rendant moins contant me
rend plus empesché? Si la gloire, & la charge à la peine
adonnée Rend sous l'ambition mon ame infortunée? Et
quand la seruitude a pris l'homme au collet l'estime que le
Prince est moins que son valet. C'est pourquoy ie ne tends à
fortune si grande: Loing de l'ambition, la raison me
commande: Et ne pretends auoir autre chose sinon Qu'vn
simple benefice, & quelque peu de nom; Affin de pouuoir
viure, auecq' quelque assurance, Et de m'oster mon bien
que lon ait conscience. Alors vraiment heureux les liures
feuilletant le rendrois mon desir, & mon esprit contant. Car
sans le reuenu l'estude nous abuse, Et le corps ne se paist
aux banquets de la muse. Ses mets sont de sçauoir discourir
par raison, Comme l'ame se meut vn tans en sa prison, Et
comme deliurée elle monte diuine Au Ciel lieu de son estre,
& de son origine, Comme le Ciel mobile eternal en son cours
Fait les siecles, les ans, & les mois, & les iours, Comme aux
quatre elemens les matieres encloses, Donnent comme la
mort la vie à toutes choses, Comme premierement les
hommes dispercez, Furent par l'armonie, en troupes
amassez, Et comme la malice en leur ame glissée, Troubla
de noz ayeux l'innocente pensée, D'où naquirent les loys,
les bourgs, & les citez, Pour seruir de gourmette à leurs
mechancetez, Comme ils furent en fin reduis sous vn
Empire, Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire,
Et quand on en sçauroit ce que Platon en sçait, Marquis tu
n'en serois plus gras, ny plus refaict, Car c'est vne viande
en esprit consommée, Legere à l'estomac, ainsi que la
fumée. Sçais tu pour sçauoir bien, ce qu'il nous faut
sçauoir? C'est s'affiner le goust de cognoistre, & de voir,
Aprendre dans le monde, & lire dans la vie D'autres secrets
plus fins que de Philosophie, Et qu'auecq' la science il faut
vn bon esprit. Or entends à ce point ce qu'vn Greg' en

escrit, ladis vn loup dit-il, que la fain epoinçonne Sortant hors de son fort rencontre vne lionne Rugissante à l'abord, & qui montrait aux dens L'insatiable fain qu'elle auoit au dedans: Furieuse elle aproche, & le loup qui l'auise, D'un langage flateur luy parle, & la courtise: Car ce fut de tout tans que ployant sous l'effort, Le petit cede au grand, & le foible au plus fort. Luy di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye, La beste l'attaquast, ses ruses il employe. Mais en fin le hazard si bien le secourut, Qu'un mulet gros, & gras à leurs yeux aparut; Ils cheminent dispos croyant la table preste, Et s'aprochent tous deux assez pres de la beste, Le loup qui la congnoist, malin, & deffiant, Luy regardant aux pieds luy parloit en riant: D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture? Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? Le mulet estonné de ce nouveau discours De peur ingenieux, aux ruses eut recours, Et comme les Normans sans luy repondre voire, Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire, Et comme sans esprit ma grand mere me vit, Sans m'en dire autre chose au pied me l'escriuit. Lors il leue la iambe au iaret ramassée, Et d'un œil innocent il couuroit sa pensée, Se tenant suspendu sur les pieds en auant: Le loup qui l'aperçoit se leue de deuant, S'excusant de ne lire auecq' ceste parolle, Que les loups de son tans n'alloient point à l'ecolle: Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain Alloit precipitant la rage, & le dessein, S'aproche plus sçauante en volonté de lire, Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire Luy enfonce la teste, & d'une autre façon, Quelle ne sçauoit point luy aprit sa leçon. Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte, Et de son ignorance ainsi se reconforte: N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins, Pardieu les plus grands clers ne sont pas les plus fins.

A Monsieur Motin.

SATYRE IIII.

Motin la Muse est morte, ou la faueur pour elle: En vain
dessus Parnasse Apollon on appelle, En vain par le veiller on
acquiert du sçauoir, Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut
auoir Ny honneur, ny credit, non plus que si noz paines
Estoient fables du peuple inutiles, & vaines. Or va romps toy
la teste, & de iour & de nuict, Pallis dessus vn liure à l'apetit
d'un bruit Qui nous honore apres que nous sommes sous
terre, Et de te voir paré de trois brins de lierre, Comme s'il
importoit estans ombres là bas, Que nostre nom vescust ou
qu'il ne vescust pas, Honneur hors de saison, inutile merite
Qui viuans nous trahit, & qui morts nous profite. Sans soing
de l'auenir ie te laisse le bien Qui vient à contrepoil alors
qu'on ne sent rien, Puis que viuant icy de nous on ne faict
conte, Et que nostre vertu engendre nostre honte. Doncq'
par d'autres moyens à la court familiers, Par vice, ou par
vertu acquerons des lauriers, Puis qu'en ce monde icy on
n'en faict differance, Et que souuent par l'un l'autre se
recompense. Aprenons à mentir, mais d'une autre façon
Que ne fait Caliope ombrageant sa chanson Du voile d'une
fable, afin que son mistere Ne soit ouuert à tous, ny
congneu du vulgaire. Aprenons à mentir, noz propos
deguiser, A trahir noz amys, noz ennemis baiser, Faire la
court aux grands, & dans leurs antichambres, Le chapeau
dans la main, nous tenir sur noz membres, Sans oser ny
cracher, ny toussir, ny s'asseoir, Et nous couchant au iour,
leur donner le bon soir. Car puis que la fortune aueuglement
dispose De tout, peut estre en fin aurons nous quelque
chose Qui pourra destourner l'ingrate aduersité, Par vn bien
incertain à tatons debité, Comme ces courtisans qui s'en
faisant acroire, N'ont point d'autre vertu, sinon de dire voire.
Or laissons doncq' la Muse, Apollon, & ses vers, Laissons le
lut, la lyre, & ces outils diuers, Dont Apollon nous flatte,
ingrate frenesie, Puis que pauvre & quémante on voit la
poësie, Où i'ai par tant de nuits mon trauail occupé: Mais
quoy ie te pardonne, & si tu m'as trompé La honte en soit
au siecle, où viuant d'age en age Mon exemple rendra

quelque autre esprit plus sage. Mais pour moy mon amy ie suis fort mal payé D'auoir suiuy cet' art, si i'eusse estudié, ieune laborieux sur vn bancq à l'escolle, Gallien, Hipocrate, ou Iason, ou Bartolle, Vne cornete au col debout dans vn parquet, A tort & à trauers ie vendrois mon caquet, Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poitrine, l'aurois vn beau teston pour iuger d'une vrine, Et me prenant au nez loucher dans vn bassin Des ragous qu'un malade offre à son Medecin, En dire mon aduis, former vne ordonnance, D'un rechape s'il peut, puis d'une reuerence, Contrefaire l'honneste, & quand viendrait au point, Dire en serrant la main, Dame il n'en falloir point. Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre, S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre, Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast, Et de verges souuent mes chançons menaçast, Me disant de depit, & bouffy de colere, Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire? La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu S'auancer par cet art tu t'y verras deçeu. Vn mesme Astre tousiours n'eclaire en ceste terre: Mars tout ardent de feu nous menace de guerre, Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens Couuent en leurs fureurs de piteux changemens. Pense-tu que le lut, & la lyre des Poëtes S'acorde d'armonie avecques les trompettes, Les fifres, les tambours, le canon, & le fer, Concert extrauagant des musiques d'enfer? Toute chose a son regne, & dans quelques années, D'un autre œil nous verrons les fieres destinées. Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris, Comme en Trace seront brutalement nourris, Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse, Non plus qu'une vielle ou qu'une cornemuse. Laisse donc ce métier & sage prens le soing De t'acquérir vn art qui te serue au besoing. Je ne sçay mon amy par quelle prescience, Il eut de noz Destins si claire congnoissance, Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas, Je mesprisois son dire, & ne le croyois pas, Bien que mon bon Démon souuent me dist le mesme: Mais quand la passion en nous est si extreme, Les

aduertissemens n'ont ny force ny lieu: Et l'homme croit à peine aux parolles d'un Dieu. Ainsi me tançoit-il d'une parole emeuë. Mais comme en se tournant ie le perdoy de veuë le perdy la memoire avecques ses discours, Et resueur m'esgaray tout seul par les destours Des Antres & des Bois affreux & solitaires, Où la Muse en dormant m'enseignoit ses misteres, M'apprenoit des secrets & m'echaufant le sein, De gloire & de renom releuoit mon dessein. Inutile science, ingrate, & mesprisée, Qui sert de fable au peuple, aux plus grands de risée. Encor' seroit ce peu si sans estre auancé, Lon auoit en cet art son age depencé, Apres vn vain honneur que le tans nous refuse, Si moins qu'une Putain l'on n'estimoit la Muse. Eusse tu plus de feu, plus de soing, & plus d'art Que Iodelle n'eut oncq', Desportes, ny Ronsard, Lon te fera la mouë, & pour fruit de ta paine, Ce n'est ce dirat-on qu'un Poete à la douzaine. Car on n'a plus le goust comme on l'eut autrefois, Apollon est gené par de sauages loix, Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée, Et de mainte figure est sa beauté masquée. Si pour sçauoir former quatre vers enpoullez Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez, Amy l'on estoit Poete, on verroit cas estranges, Les Poetes plus espais que mouches en vandanges. Or que des ta ieunesse Apollon t'ait appris, Que Caliope mesme ait tracé tes escrits, Que le neveu d'Atlas les ait mis sur la lyre, Qu'en l'Antre Thespean on ait daigné les lire, Qu'ils tiennent du sçauoir de l'antique leçon, Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson, Si quelqu'un les regarde & ne leur sert d'obstacle, Estime mon amy que c'est vn grand miracle. Lon a beau faire bien, & semer ses escrits De ciuette, bainjoin, de musc, & d'ambre gris, Qu'ils soient plains releuez & graues à l'oreille, Qu'ils fassent sourciller les doctes de merueille, Ne pense pour cela estre estimé moins fol, Et sans argent contant qu'on te preste vn licol, Ny qu'on n'estime plus (humeur extrauagante) Vn gros asne pourueu de mille escuz de rente. Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux Qui mettent à l'encan l'honneur

dans les bordeaux, Et raualant Phœbus, les Muses, & la grace, Font vn bouchon à vin du laurier de Parnasse, A qui le mal de teste est commun & fatal, Et vont bisarement en poste à l'hopital, Disant s'on n'est hargneux, & d'humeur difficile, Que lon est mesprisé de la troupe ciuille, Que pour estre bon Poete il faut tenir des fous, Et desirent en eux ce qu'on mesprise en tous, Et puis en leur chanson sotement importune, Ils accusent les grands, le Ciel, & la fortune, Qui fustez de leurs vers en sont si rebatus, Qu'ils ont tiré cet' art du nombre des vertus, Tiennent à mal d'esprit leurs chansons indiscrettes Et les mettent au ranc des plus vaines sornetes. Encore quelques grands affin de faire voir De Mœcene riuaux qu'ils ayment le sçauoir, Nous voient de bon œil, & tenant vne gaule, Ainsi qu'à leurs cheuaux nous en flatent l'espaule, Auecque bonne mine, & d'vn langage doux, Nous disent souriant, & bien que faictes vous? Auez vous point sur vous quelque chanson nouuelle? l'en vy ces iours passez de vous vne si belle, Que c'est pour en mourir, ha ma foy ie voy bien, Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien. Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance, Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense, Et que c'est mon amy, vn gremoire & des mots Dont tous les courtisans endorment les plus sots. Mais ie ne m'aperçoy que trenchant du prudhomme, Mon tans en cent caquets sottement ie consomme, Que mal instruit ie porte en Brouage du sel, Et mes coquilles vendre à ceux de saint Michel. Doncq' sans mettre l'enchere aux sotises du monde, Ny gloser les humeurs de Dame Fredegonde, le diray librement pour finir en deux mots, Que la plus part des gens sont habillez en sots.

A Monsieur Bertault, Euesque de Sées.

SATYRE V.

Bertault c'est vn grand cas quoy que lon puisse faire, Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse plaire Et fust-il plus parfaict que la perfection, L'homme voit par les yeux de son affection. Chaque fat a son sens dont sa raison s'escrime, Et tel blasme en autrui ce dequoy ie l'estime, Tout suyuant l'intelec change d'ordre & de rang, Les Mores auioird'huy peignent le Diable blanc, Le sel est doux aux vns, le sucre amer aux autres, Lon reprend tes humeurs ainsi qu'on fait les nostres, Les Critiques du tans m'appellent debauché, Que ie suis iour & nuict aux plaisirs ataché, Que i'y pers mon esprit, mon ame & ma ieunesse, Les autres au rebours accusent ta sagesse, Et ce hautain desir qui te faict mépriser Plaisirs, tresors, grandeurs pour t'immortaliser, Et disent, ô chetifs qui mourant sur vn liure, Pensez seconds Phœnis en vos cendres reuiure, Que vous estes trompez en vostre propre erreur, Car & vous & vos vers vivez par procureur. Vn liuret tout moysi vit pour vous & encore Comme la mort vous fait, la taigne le deuore, Ingrate vanité dont l'homme se repaist, Qui baille apres vn bien qui sottement luy plaist. Ainsi les actions aux langues sont sugettes, Mais ces diuers rapors sont de foibles sagettes, Qui bleçent seulement ceux qui sont mal armez, Non pas les bons esprits à vaincre acoutumez, Qui sçauent auisez avecques differance, Separer le vray bien du fard de l'apparance. C'est vn mal bien estrange aux cerueaux des humains Qui suiuant ce qu'ils sont malades ou plus sains, Digerent la viande, & selon leur nature, Ils prennent ou mauuaise ou bonne nourriture. Ce qui plaist à l'œil sain offence vn chassieux, L'eau se iaunit en bile au corps du bilieux, Le sang d'un Hidropique en pituite se change, Et l'estommac gasté pourit tout ce qu'il mange, De la douce liqueur roussoyante du Ciel, L'une en fait le venin, & l'autre en fait le miel. Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes, Et non la qualité qui rend les choses bonnes. Charnellement se ioindre avecq' sa paranté, En France c'est incest, en Perse charité, Tellement qu'à tout prendre en ce

monde où nous sommes, Et le bien, & le mal depend du
goust des hommes. Or sans me tourmenter des diuers
apetis, Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus
petis, le te veux discourir comme ie trouue estrange Le
chemin d'où nous vient le blasme, & la loüange, Et comme
i'ay l'esprit de Chimeres brouillé, Voyant qu'un More noir
m'appelle barbouillé, Que les yeux de trauers s'offensent
que ie lorgne, Et que les quinze vints disent que ie suis
borgne. C'est ce qui m'en deplaist encor que i'aye appris En
mon Philosophe d'auoir tout à mépris. Penses tu qu'à
present vn homme a bonne grace, Qui dans le four
l'Euesque enterine sa grace, Ou l'autre qui poursuit des
abolitions, De vouloir ietter l'œil dessus mes actions, Vn
traistre, vn vsurier, qui par misericorde, Par argent, ou
faueur s'est sauué de la corde, Moy qui dehors sans plus ay
veu le Chastelet, Et que iamais sergent ne saisit au collet,
Qui vis selon les loix & me contiens de sorte Que ie ne
tremble point quand on heurte à ma porte, Voyant vn
President le cœur ne me tressault, Et la peur d'un Preuost
ne m'eueille en sursault, Le bruit d'une recherche au logis
ne m'aresté, Et nul remord facheux ne me trouble la teste,
le repose la nuict suz l'un & l'autre flanc, Et cependant
Bertault ie suis desus le ranc. Scaures du tans present,
hipocrites seueres, Vn Claude effrontement parle des
adulteres, Milon sanglant encor reprend vn assassin,
Grache, vn seditieux, & Verres, le larcin. Or pour moy tout le
mal que leur discours m'obiette, C'est que mon humeur
libre à l'amour est sugette, Que i'ayme mes plaisirs, & que
les passetans Des amours m'ont rendu grison auant le tans,
Qu'il est bien malaisé que iamais ie me change, Et qu'à
d'autres façons ma ieunesse se range. Mon oncle m'a conté
que montrant à Ronsard Tes vers estincellants & de lumiere,
& d'art, Il ne sceut que reprendre en ton apprentissage Sinon
qu'il te iugeoit pour vn Poete trop sage. Et ores au contraire,
on m'obiette à peché Les humeurs qu'en ta Muse il eust
bien recherché. Aussi ie m'emerveille au feu que tu recelles,

Qu'un esprit si rasis ait des fougues si belles, Car ie tien
comme luy que le chaud element, Qui donne ceste pointe
au vif entendement, Dont la verue s'échauffe & s'enflame
de sorte Que ce feu dans le Ciel sur des aisles l'emporte,
Soit le mesme qui rend le Poete ardent & chaud, Suiect à
ses plaisirs, de courage si haut, Qu'il meprise le peuple, &
les choses communes, Et brauant les faueurs se moque des
fortunes, Qui le fait debauché, frenetique resuant Porter la
teste basse, & l'esprit dans le vent, Egayer sa fureur parmy
des precipices, Et plus qu'à la raison suiect à ses caprices.
Faut il doncq' à present s'etonner si ie suis Enclin à des
humeurs qu'euter ie ne puis, Où mon temperament malgré
moy me transporte, Et rend la raison foible où la nature est
forte, Mais que ce mal me dure il est bien malaisé, L'homme
ne se plaist pas d'estre tousiours fraisé, Chaque age a ses
façons, & change la Nature De sept ans en sept ans nostre
temperature; Selon que le Soleil se loge en ses maisons, Se
tournent noz humeurs, ainsi que noz saisons, Toute chose
en viuant avecq' l'age s'altere, Le debauché se rit des
sermons de son pere, Et dans vingt & cinq ans venant à se
changer, Retenu, vigilant, soigneux & mesnager, De ces
mesmes discours ses fils il admoneste, Qui ne font que s'en
rire & qu'en hocher la teste, Chaque age a ses humeurs, son
goust, & ses plaisirs, Et comme nostre poil blanchissent noz
desirs. Nature ne peut pas l'age en l'age confondre: L'enfant
qui sçait desia demander & respondre, Qui marque
asseurement la terre de ses pas, Avecque ses pareils se
plaist en ses ébas, Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute
d'aise, Sans raison d'heure en heure, il s'émeut & s'apaise.
Croissant l'age en auant sans soing de gouuerneur Releué,
courageux, & cupide d'honneur, Il se plaist aux cheuaux,
aux chiens, à la campagne, Facile au vice il hait les vieux, &
les dedagne, Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, depencier, il ne conserue rien, Hautain,
audacieux, conseiller de soy mesme, Et d'un cœur obstiné
se heurte à ce qu'il aime. L'age au soing se tournant

homme fait il acquiert Des biens, & des amis, si le tans le requiert, Il masque ses discours, comme sur vn theatre, Subtil ambitieux l'honneur il idolatre, Son esprit aisé preuient le repentir, Et se garde d'un lieu difficile à sortir. Maints facheux accidans surprennent sa viellesse, Soit qu'auécq du soucy gagnant de la richesse, Il s'en deffend l'usage, & craint de s'en seruir, Que tant plus il en a, moins s'en peut assouir, Ou soit qu'auécq' froideur il fasse toute chose, Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'ose, Dilayant, qui tousiours a l'œil sur l'auenir, De leger il n'espere, & croit au souuenir, Il parle de son tans, difficile & seuere, Censurant la ieunesse vse des droits de pere, Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons, Et veut que tous ses mots soient autant de leçons. Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie, Ainsi diuersement aux humeurs asseruie, Que chaque age depart à chaque homme en viuant, De son temperament la qualité suiuant: Et moy qui ieune encor' en mes plaisirs m'égaye, Il faudra que ie change, & mal gré que i'en aye Plus soigneux deuenue, plus froid, & plus rassis, Que mes ieunes pensers cedent aux vieux soucis, Que i'en paye l'escot remply iusque à la gorge, Et que i'en rende vn iour les armes à saint George. Mais de ces discoureurs il ne s'en trouue point, Ou pour le moins bien peu qui cognoissent ce point, Effrontez, ignorans, n'ayants rien de solide, Leur esprit prend l'essor où leur langue le guide, Sans voir le fond du sac ils prononcent l'arest, Et rangent leurs discours au point de l'interest, Pour exemple parfaite ils n'ont que l'aparance, Et c'est ce qui nous porte à ceste indifferance, Qu'ensemble l'on confond le vice & la vertu, Et qu'on l'estime moins qu'on n'estime vn festu. Aussi qu'importe-il de mal ou de bien faire, Si de noz actions vn iuge volontaire, Selon ses apetis les decide, & les rend Dignes de recompense, ou d'un suplice grand: Si tousiours noz amis, en bon sens les expliquent, Et si tout au rebours noz haineux nous en piquent? Chacun selon son goust s'obstine en son party, Qui fait qu'il n'est plus rien qui

ne soit peruertie: La vertu n'est vertu, l'enuie la deguise, Et de bouche sans plus le vulgaire la prise: Au lieu du iugement regnent les passions, Et donne l'interest, le pris, aux actions. Ainsi ce vieux resueur qui nagueres à Rome Gouuernoit vn enfant & faisant le preud'homme, Contre-carroit Caton, Critique en ses discours, Qui tousiours rechinoit & reprenoit tousiours, Apres que cet enfant s'est fait plus grand par l'age Reuenant à la court d'un si lointain voyage, Ce Critique changeant d'humeurs & de cerueau, De son pedant qu'il fut, deuient son maquereau. O gentille vertu qu'aisement tu te changes! Non non ces actions meritent des loüanges, Car le voyant tout seul qu'on le prenne à serment, Il dira qu'icy bas l'homme de iugement Se doit accommoder au tans qui luy commande, Et que c'est à la court vne vertu bien grande. Donq' la mesme vertu le dressant au poulet, De vertueux qu'il fut le rend Dariolet, Donq' à si peu de frais, la vertu se profane, Se deguise, se masque & deuient courtisane, Se transforme aux humeurs, suit le cours du marché, Et dispence les gens de blâme & de peché. Peres des siecles vieux, exemple de la vie, Dignes d'estre admirez d'une honorable enuie, (Si quelque beau desir viuoit encor' en nous) Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous? Iadis de vostre tans la vertu simple & pure Sans fard, sans fiction imitoit sa nature, Austere en ses façons, seueres en ses propos, Qui dans vn labeur iuste egayoit son repos, D'hommes vous faisant Dieux vous païssoit d'ambrosie, Et donnoit place au Ciel à vostre fantasie. La lampe de son front partout vous esclairoit, Et de toutes frayeurs voz esprits asseuroit, Et sans penser aux biens où le vulgaire pense, Elle estoit vostre prix, & vostre recompense, Où la nostre aujourd'huy qu'on reuere icy bas, Va la nuict dans le bal, & dance les cinq pas, Se parfume, se frise, & de façons nouuelles Veut auoir par le fard du nom entre les belles, Fait creuer les courtaux en chassant aux forests, Court le faquin, la bague, escrime des fleurets, Monte vn cheual de bois, fait desus des Pommades,

Talonne le Genet, & le dresse aux passades, Chante des airs nouveaux, inuente des ballets, Sçait escrire & porter les vers, & les poulets, A l'œil tousiours au guet, pour des tours de souplesse, Glose sur les habits, & sur la gentillesse, Se plaist à l'entretien, commente les bons mots, Et met à mesme pris, les sages, & les sots. Et ce qui plus encor' m'enpoisonne de rage, Est quand vn Charlatan releue son langage, Et de coquin faisant le Prince reuestu, Bastit vn Paranimfe à sa belle vertu, Et qu'il n'est crocheteur ny courtault de boutique, Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique, Et qui paraphrasant sa gloire, & son renom, Entre les vertueux ne veuille auoir du nom. Voilla comme à present chacun l'adulterise, Et forme vne vertu comme il plaist à sa guise: Elle est comme au marché dans les impressions, Et s'adiugeant aux taux de noz affections, Fait que par le caprice, & non par le merite, Le blasme, & la loüange au hazard se debite: Et peut vn ieune sot, suiuant ce qu'il conçoit, Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit, Donner son iugement, en dire ce qu'il pense, Et mettre sans respec nostre honneur en balance. Mais puis que c'est le tans, mesprisant les rumeurs Du peuple, laissons là le monde en ces humeurs, Et si selon son goust, vn chacun en peut dire, Mon goust sera Bertault, de n'en faire que rire.

A Monsieur de Bethune estant Ambassadeur pour Sa Maiesté à Rome.

SATYRE VI.

Bethune si la charge où ta vertu s'amuse, Te permet écouter les chansons que la Muse, Desus les bords du Tibre & du mont Palatin, Me fait dire en François au riuage Latin, Où comme au grand Hercule, à la poictrine large, Nostre Atlas de son fais sur ton dos se descharge, Te commet de l'Estat l'entier gouuernement, Ecoute ce discours tissu bijarement, Où ie ne pretens point escrire ton Histoire: le ne veux que

mes vers s'honorent en la gloire De tes nobles ayeux, dont
les faits releuez, Dans les cœurs des Flamens sont encore
graez, Qui tiennent à grandeur de ce que tes Ancestres En
armes glorieux furent iadis leurs maistres. Ni moins comme
ton frere aidé de ta vertu, Par force, & par conseil, en France
a combatu Ces auares Oyseaux dont les grifes gourmandes
Du bon Roy des François rauissoient les viandes, Suget trop
haut pour moy, qui doy sans m'égarer, Au champ de sa
valeur, la voir & l'admirer. Aussi selon le corps on doit tailler
la robe: le ne veux qu'à mes vers vostre Honneur se derobe,
Ny qu'en tissant le fil de voz faits plus qu'humains, Dedans
ce Labirinte il m'eschape des mains: On doit selon la force
entreprendre la paine, Et se donner le ton suyuant qu'on a
d'halaine, Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers.
Laissant doncq' aux sçauans à vous paindre en leurs vers,
Haut esleuez en l'air sur vne aisle dorée, Dignes imitateurs
des enfans de Borée, Tandis qu'à mon pouuoir mes forces
mesurant, Sans prendre ny Phœbus, ny la Muse à garant, le
suyuray le caprice en ces pays estranges Et sans
paraphraser tes faits, & tes loüanges, Ou me fantasier le
cerueau de soucy, Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on
voit icy, le me deschargeray d'un fais que ie dedaigne,
Suffisant de creuer vn Genet de Sardaigne, Qui pourroit
defaillant en sa morne vigueur, Succomber soubs le fais que
i'ay desus le cœur. Or ce n'est point de voir, en regne la
sottise, L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Eglise, La
lustice à l'ancan, l'Innocent oppressé, Le conseil corrompu
suiure l'interessé, Les estats peruertis toute chose se
vendre, Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre:
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu, Que la
noblesse coure en poste à l'hostel Dieu, Que les ieunes
oisifs aux plaisirs s'abandonnent, Que les femmes du tans
soient à qui plus leur donnent, Que l'vsure ait trouué (bien
que ie n'ay dequoy Tant elle a bonnes dents) que mordre
desus moy. Tout cecy ne me pese, & l'esprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertisse il ne m'en chaut d'un double, Du

tans, ni de l'estat il ne faut s'affliger, Selon le vent qui fait
l'homme doit nauiger. Mais ce dont ie me deuls est bien vne
autre chose Qui fait que l'œil humain iamais ne se repose,
Qu'il s'abandonne en proye aux soucis plus cuisans. Ha! que
ne suis-ie Roy pour cent ou six vingts ans, Par vn Edit public
qui fust irreuocable, le bannirois l'Honneur, ce monstre
abominable, Qui nous trouble l'esprit & nous charme si bien,
Que sans luy les humains icy ne voyent rien, Qui trahit la
nature, & qui rend imparfaite Toute chose qu'au goust les
delices ont faicte. Or ie ne doute point, que ces esprits
bossus, Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yssus
Des sept sages de Grece, à mes vers ne s'oposent, Et que
leurs iugemens desus le mien ne glosent: Comme de faire
entendre à chacun que ie suis Aussi perclus d'esprit comme
Pierre du Puis, De vouloir sottement que mon discours se
dore Au despens d'un suget que tout le monde adore, Et
que ie suis de plus priué de iugement, De t'offrir ce caprice
ainsi si librement, A toy qui des ieunesse apris en son
escolle, As adoré l'Honneur, d'effect, & de parolle, Qui l'as
pour vn but saint, en ton penser profond, Et qui mourrois
plustost, que luy faire vn faux bond. Ie veux bien auoir tort
en cette seule chose, Mais ton doux naturel fait que ie me
propose Librement te montrer à nu mes passions, Comme à
cil qui pardonne aux imperfections: Qu'ils n'en parlent
doncq' plus & qu'estrange on ne trouue Si ie hay plus
l'Honneur qu'un mouton vne louue, L'Honneur que sous
faux tiltre habite avecque nous, Qui nous oste la vie & les
plaisirs plus doux, Qui trahit nostre espoir & fait que lon se
paine Apres l'esclat fardé d'une aparance vaine: Qui seure
les desirs & passe mechamment La plume par le becq' à
nostre sentiment, Qui nous veut faire entendre en ses
vaines chimeres, Que pour ce qu'il nous touche, il se perd si
noz meres, Noz femmes, & noz sœurs, font leurs maris
ialoux, Comme si leurs desirs dependissent de nous. Ie
pense quant à moy que cest homme fust yure, Qui changea
le premier l'usage de son viure, Et rangeant sous des loys,

les hommes escartez, Bastit premierement & villes & citez,
De tours & de fossez renforça ses murailles, Et r'enferma
dedans cent sortes de quenailles. De cest amas confus,
naquirent à l'instant, L'enuie, le mespris, le discord
inconstant, La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance,
L'horrible desespoir; & toute ceste engeance De maux,
qu'on voit regner en l'Enfer de la court, Dont vn pedant de
Diable en ses leçons discourt Quand par art il instruit ses
escoliers pour estre, (S'il se peut faire) en mal plus grands
clers que leur maistre. Ainsi la liberté du monde s'enuola, Et
chascun se campant qui deçà, qui delà, De hayes, de
buissons remarqua son partage, Et la fraude fist lors la figue
au premier age. Lors du Mien, & du Tien naquirent les
proces, A qui l'argent depart bon, ou mauuais succes, Le
fort batit le foible, & luy liura la guerre, De là l'Ambition fit
anuahir la terre, Qui fut auant le tans que suruindrent ces
maux, Vn hospital commun à tous les animaux, Quand le
mary de Rhée au siecle d'innocence, Gouuernoit doucement
le monde en son enfance: Que la terre de soy le fourment
raportoit, Que le chesne de Masne & de miel degoutoit: Que
tout viuoit en paix, qu'il n'estoit point d'vsures: Que rien ne
se vendoit, par poix ny par mesures: Qu'on n'auoit point de
peur qu'un Procureur fiscal Formast sur vne eguille vn long
proces verbal: Et se iettant d'aguët dessus vostre personne,
Qu'un Barisel vous mist dedans la Tour de Nonne. Mais si
tost que le Fils le Pere dechassa, Tout sans desus desous icy
se renuersa. Les soucis, les ennuis, nous broüillerent la
teste, Lon ne pria les saints, qu'au fort de la tempeste, Lon
trompa son prochain, la medisance eut lieu, Et l'Hipocrite
fist barbe de paille à Dieu, L'homme trahit sa foy, d'où
vindrent les Notaires, Pour attacher au ioug les humeurs
volontaires. La fain, & la cherté se mirent sur le rang, La
fiebure, les charbons, le maigre flux de sang,
Commencerent d'eclorre, & tout ce que l'Autonne, Par le
vent de midy, nous aporte & nous donne. Les soldats puis
apres, ennemis de la paix, Qui de l'auoir d'autrui ne se

soulent iamais, Troublerent la campagne, & saccageant noz villes, Par force en noz maisons, violerent noz filles, D'où naquit le Bordeaux qui s'eleuant debout, A l'instant comme vn Dieu s'etendit tout par tout, Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuses, Tant de galants pelez, & de femmes galeuses, Que les perruques sont & les drogues encor, (Tant on en a besoin) aussi cheres que l'or. Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes, Sans ce maudit Honneur, ce conteur de sornettes, Ce fier serpent qui couue vn venin soubz des fleurs, Qui noye iour & nuict noz esprits en noz pleurs: Car pour ces autres maux c'estoient legeres paines, Que Dieu donna selon les foiblesses humaines. Mais ce traistre cruël excedant tout pouuoir, Nous fait suër le sang soubz vn pesant deuoir, De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire Qu'au trauail seulement doibt consister la gloire, Qu'il faut perdre & someil, & repos, & repas, Pour tâcher d'aquerir vn suget qui n'est pas, Ou s'il est, que iamais aux yeux ne se decouure, Et perdu pour vn coup iamais ne se recouure, Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent, Et d'exces par luy mesme il se perd bien souuent. Puis on adorera ceste menteuse Idolle, Pour Oracle on tiendra ceste croyance folle, Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant, Qu'au despens de son sang, il faut estre vaillant, Mourir d'un coup de lance, ou du choc d'une pique, Comme les Paladins de la saison antique, Et respondant l'esprit, blessé par quelque endroit, Que nostre Ame s'enuolle en Paradis tout droit. Ha! que c'est chose belle & fort bien ordonnée, Dormir dedans vn lict la grasse matinee, En Dame de Paris, s'habiller chaudement, A la table s'asseoir, manger humainement, Se reposer vn peu, puis monter en carosse, Aller à Gentilly caresser vne rosse, Pour escroquer sa fille & venant à l'effect, Luy monstrier comme lean, à sa mere le fait. Ha! Dieu pourquoy faut-il que mon esprit ne vaille, Autant que cil qui mist les Souris en bataille, Qui sceut à la Grenouille aprendre son caquet, Ou que l'autre qui fist en vers vn Sopiquet, le ferois esloigné de

toute raillerie, Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie,
En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont, D'effect sous
la chemise, ou d'aparance au front, Et m'asseure pour moy
qu'en ayant leu l'Histoire, Elles ne seroient plus si sottes
que d'y croire. Mais quand ie considere où l'Ingrat nous
reduit, Comme il nous ensorcelle & comme il nous seduit,
Qu'il assemble en festin, au Regnard, la Ciguoigne, Et que
son plus beau ieu ne gist rien qu'en sa troigne: Celuy le peut
bien dire à qui des le berceau, Ce malheureux Honneur a
tint le becq en l'eau, Qui le traine à tastons, quelque part
qu'il puisse estre, Ainsi que fait vn chien, vn aueugle, son
maistre: Qui s'en va doucement apres luy, pas à pas, Et
librement se fie à ce qu'il ne voit pas. S'il veut que plus long
tans à ces discours ie croye, Qu'il m'offre à tout le moins
quelque chose qu'on voye, Et qu'on sauore, affin qu'il se
puisse sçauoir Si le goust dement point ce que l'œil en peut
voir. Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute, Estant
imperceptible il est comme la Goutte: Et le mal qui caché
nous oste l'embon-point, Qui nous tuë à veu' d'œil, & que
l'on ne voit point. On a beau se charger de telle
marchandise, A peine en auroit on vn Catrin à Venise, Encor
qu'on voye apres, courir certains cerueaux, Comme apres
les raisins, courent les Estourneaux. Que font tous ces
vaillans de leur valeur gueriere, Qui touchent du penser
l'Etoile poussiniere, Morguent la Destinee & gourmendent la
mort, Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort, Et qui
tout transparants de claire renommée, Dressent cent fois le
iour, en discours vne armee, Donnent quelque bataille, &
tuant vn chacun, Font que mourir & viure à leur dire n'est
qu'un: Releuez, emplumez, braues comme saint George, Et
Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge, Et bien que
de l'honneur, ils facent des leçons, Enfin au fond du sac, ce
ne sont que chansons. Mais mon Dieu que ce Traistre est
d'une estrange sorte, Tandis qu'à le blasmer la raison me
transporte, Que de luy ie mesdis, il me flate, & me dit Que
ie veux par ces vers acquerir son credit, Que c'est ce que

ma Muse en trauaillant pourchasse, Et mon intention
qu'estre en sa bonne grace, Qu'en medisant de luy ie le
veux requerir, Et tout ce que ie fay que c'est pour l'aquerir.
Si ce n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire, le l'irois
apeller comme mon aduersaire, Aussi que le duël est icy
defendu, Et que d'une autre part i'ayme l'Indiuidu. Mais
tandis qu'en colere à parler ie m'arestes, le ne m'aperçoy
pas, que la viande est preste, Qu'icy non plus qu'en France
on ne s'amuse pas A discourir d'honneur quand on prend
son repas, Le sommelier en haste, est sorty de la caue,
Desia Monsieur le maistre, & son monde se laue, Trefues
auecq' l'honneur, ie m'en vais tout courant, Decider au Tinel
vn autre different.

A Monsieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE VII.

Sotte, & facheuse humeur, de la plus part des hommes Qui
suyuant ce qu'ils sont, iugent ce que nous sommes, Et
sucrant d'un soûris vn discours ruineux, Acusent vn chacun
des maux qui sont en eux, Nostre Melancolique en sçauoit
bien que dire, Qui nous pique en riant, & nous flate sans
rire, Qui porte vn cœur de sang, desous vn front blemy, Et
duquel il vaut moins estre amy qu'ennemy. Vous qui tout au
contraire auez dans le courage Les mesmes mouuemens
qu'on vous lit au visage, Et qui parfaict amy voz amis
espargnez, Et de mauuais discours leur vertu n'eborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye, Et
qui fort librement, en l'orage s'employe, Ainsi qu'un bon
patron, qui soigneux, sage, & fort, Sauue ses compagnons,
& les conduit à bord. Congnoissant doncq' en vous vne
vertu facile A porter les defauts d'un esprit imbecille, Qui
dit sans aucun fard, ce qu'il sent librement, Et dont iamais le
cœur, la bouche ne dement, Comme à mon confesseur vous
ouurant ma pensée, De ieunesse, & d'Amour, follement

incensée, le vous conte le mal, où trop enclin ie suis, Et que prest à laisser ie ne veux & ne puis, Tant il est mal aisé d'oster auecq' estude, Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude. Puis la force me manque, & n'ay le iugement De conduire ma barque en ce rauissement, Au gouffre du plaisir la courante m'emporte; Tout ainsi qu'un cheual qui a la bouche forte, l'obeis au caprice, & sans discretion, La raison ne peut rien dessus ma passion. Nulle loy ne retient mon ame abandonnée, Ou soit par volonté, ou soit par Destinée En un mal euident ie clos l'œil à mon bien: Ny conseil, ny raison, ne me seruent de rien. Je choppe par dessein, ma faute est volontaire, le me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire: Et contant de mon mal ie me tien trop heureux D'estre comme ie suis, en tous lieux amoureux, Et comme à bien aymer mille causes m'inuitent, Aussi mille beautez mes amours ne limitent, Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours, En des suiets nouveaux de nouvelles amours. Si de l'œil du desir, vne femme i'auise, Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal aprise, Elle aura quelque trait qui de mes sens vainqueur, Me passant par les yeux me bleçera le cœur: Et c'est comme un miracle, en ce monde où nous sommes, Tant l'aueugle apetit ensorcelle les hommes Qu'encore qu'une femme aux amours fasse peur, Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur, Toutesfois estant femme, elle aura ses delices, Releuera sa grace auecq' des artifices, Qui dans l'estat d'amour la sçauront maintenir, Et par quelques attraits les amans retenir. Si quelqu'une est difforme, elle aura bonne grace, Et par l'art de l'Esprit, embellira sa face, Captiuant les Amans des mœurs, ou du discours, Elle aura du credit en l'Empire d'amours. En cela l'on cognoist que la Nature est sage, Qui voyant les deffaux du féminin ouurage, Qu'il seroit sans respect, des hommes meprisé, L'anima d'un esprit, & vif, & deguisé: D'une simple innocence elle adoucit sa face, Elle luy mist au sein, la ruse, & la falace, Dans sa bouche la foy, qu'on donne à ses discours, Dont ce sexe trahit les Cieux, & les amours, Et

selon plus ou moins qu'elle estoit belle, ou laide, Sage elle sçeut si bien vser d'un bon remede, Diuisant de l'esprit, la grace, & la beauté, Qu'elle les separa d'un & d'autre costé, De peur qu'en les ioignant quelqu'une eust l'auantage, Auecq' vn bel esprit d'auoir vn beau visage. La belle du depuis ne le recherche point, Et l'esprit rarement à la beauté se ioint. Or affin que la laide autrement inutile, Dessous le ioug d'amour rendit l'homme seruille, Elle ombragea l'esprit d'un morne aueuglement, Auecques le desir troublant le iugement, De peur que nulle femme, ou fust laide, ou fust belle, Ne vescu sans le faire, & ne mourust pucelle. D'où vient que si souuent les hommes offusquez Sont de leurs apetis si lourdement moquez, Que d'une laide femme ils ont l'ame eschauffée, Dressent à la laideur d'eux mesmes vn trophée, Pensent auoir trouué la febie du gasteau, Et qu'au sarail du Turc il n'est rien de si beau. Mais comme les beautez soit des corps, ou des ames, Selon l'obiet des sens sont diuerses aux Dames, Aussi diuersement les hommes sont domtez, Et font diuers effets les diuerses beautez: (Estrange prouidence, & prudente methode De Nature qui sert vn chascun à sa mode.) Or moy qui suis tout flame & de nuit & de iour, Qui n'haleine que feu, ne respire qu'amour, le me laisse emporter à mes flames communes, Et cours sous diuers vens de diuerses fortunes, Raui de tous obiects, i'ayme si viuement, Que ie n'ay pour l'amour ny choisis, ny iugement: De toute election, mon ame est depourueüe, Et nul obiet certain ne limite ma veüe. Toute femme m'agrée, & les perfections Du corps ou de l'esprit troublent mes passions. I'ayme le port de l'une, & de l'autre la taille, L'autre d'un trait lacif, me liure la bataille, Et l'autre dedaignant d'un œil seuer, & dous, Ma peine, & mon amour, me donne mille coups, Soit qu'une autre modeste à l'impourueu m'auise, De vergongne, & d'amour mon ame est toute éprise, le sens d'un sage feu mon esprit enflamer, Et son honnesteté me contrainct de l'aymer. Si quelque autre afettée en sa douce malice, Gouuerne son

œillade avecq' de l'artifice, l'ayme sa gentillesse, & mon
nouveau desir Se la promet sçauante en l'amoureux plaisir.
Que l'autre parle liure, & fasse des merueilles, Amour qui
prend par tout me prend par les oreilles, Et iuge par l'esprit
parfaict en ses acords, Des points plus acomplis que peut
auoir le corps: Si l'autre est au rebours des lettres
nonchalante, le croy qu'au fait d'amour elle sera sçauante,
Et que nature habille à couvrir son deffaut Luy aura mis au
lict tout l'esprit qu'il luy faut. Ainsi de toute femme à mes
yeux opposée, Soit parfaite en beauté, ou soit mal
composée, De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en
plaist, Et ne sçay point comment, ny pourquoy, ny que c'est.
Quelque obiect que l'esprit, par mes yeux, se figure, Mon
cœur tendre à l'amour, en reçoit la peinture: Comme vn
miroir en soy toute image reçoit, Il reçoit en amour quelque
object que ce soit, Autant qu'une plus blanche, il ayme une
brunette, Si l'une a plus d'esclat, l'autre est plus sadinette,
Et plus viue de feu, d'amour, & de desir, Comme elle en
reçoit plus, donne plus de plaisir. Mais sans parler de moy
que toute amour emporte, Voyant une beauté folatement
acorte, Dont l'abord soit facile, & l'œil plain de douceur, Que
semblable à Venus on l'estime sa sœur, Que le Ciel sur son
front ait posé sa richesse, Qu'elle ait le cœur humain, le port
d'une Déesse, Qu'elle soit le tourment, & le plaisir des
cœurs, Que Flore sous ses pas fasse naistre des fleurs, Au
seul trait de ses yeux, si puissans sur les ames, Les cœurs
les plus glacez sont tous brulans de flames, Et fut-il de
metal, ou de bronze, ou de roc, Il n'est Moine si saint qui
n'en quittast le froc. Ainsi moy seulement sous l'Amour ie
ne plie, Mais de tous les mortels la nature accomplit Flechit
sous cest Empire, & n'est homme icy bas, Qui soit exempt
d'amour, non plus que du trepas. Ce n'est doncq' chose
estrange (estant si naturelle) Que ceste passion me trouble
la ceruelle, M'empoisonne l'esprit, & me charme si fort, Que
j'aimeray, ie croye, encore apres ma mort. Marquis voilà le
vent dont ma nef est portée, A la triste mercy de la vague

indomtée, Sans cordes, sans timon, sans etoille, ny iour,
Reste ingrat, & piteux de l'orage d'amour, Qui contant de
mon mal, & ioyeux de ma perte, Se rit de voir de flots ma
poitrine couuerte, Et comme sans espoir flote ma passion,
Digne non de risée, ains de compassion. Cependant
incertain du cours de la tempeste, le nage sur les flots, &
releuant la teste, le semble depiter naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux, M'egayant en
mon mal comme vn melancolique Qui reputé à vertu son
humeur frenetique, Discourt de son caprice, en caquete tout
haut: Aussi comme à vertu i'estime ce deffaut, Et quand
tout par malheur iureroit mon dommage, le mourray fort
contant mourant en ce voyage.

A Monsieur l'Abé de Beaulieu nommé par Sa Maiesté à
l'Euesché du Mans.

SATYRE VIII.

Charles de mes pechez i'ay bien fait penitence, Or toy qui te
cognois aux cas de conscience, luge si i'ay raison, de penser
estre absoubs: l'oyois vn de ces iours, la Messe à deux
genoux, Faisant mainte oraison, l'œil au Ciel, les mains
iointes, Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'un deuot repentir élançoit dedans moy, Tremblant des
peurs d'Enfer, & tout bruslant de foy, Quand vn ieune frisé,
releué de moustache, De galoche, de botte, & d'un ample
pennache, Me vint prendre, & me dist, pensant dire vn bon
mot, Pour vn Poete du tans, vous estes trop deuot, Moy ciuil,
ie me leue, & le bon iour luy donne, (Qu'heureux est le
folastre, à la teste grisonne, Qui brusquement eust dit
auecq' vne sambieu, Ouy-bien pour vous Monsieur qui ne
croyez en Dieu.) Sotte discretion, ie voulus faire acroire,
Qu'un Poete n'est bisarre, & facheux qu'apres boire, le
baisse vn peu la teste, & tout modestement, le luy fis à la
mode, vn petit compliment, Luy comme bien apris, le

mesme me sceut rendre, Et ceste courtoisie à si haut pris
me vendre, Que i'aymerois bien mieux, chargé d'age, &
d'ennuys, Me voir à Rome pauvre, entre les mains des luy.
Il me prist par la main, apres mainte grimace, Changeant
sur l'un des pieds, à toute heure de place, Et dansant tout
ainsi qu'un Barbe encastelé, Me dist en remachant un
propos aualé, Que vous estes heureux vous autres belles
ames, Fauoris d'Apolon, qui gouvernez les Dames, Et par
mille beaux vers les charmez tellement, Qu'il n'est point de
beautez, que pour vous seullement, Mais vous les meritez,
voz vertuz non communes Vous font digne Monsieur de ces
bonnes fortunes. Glorieux de me voir si hautement loué, le
deuins aussi fier qu'un chat amadoüé, Et sentant au Palais,
mon discours se confondre, D'un ris de saint Medard il me
fallut répondre: Il poursuyt, mais amy, laissons le discourir,
Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir, Sa Barbe
pinçoter, cageoller la science, Releuer ses cheueux, dire en
ma conscience, Faire la belle main, mordre un bout de ses
guents, Rire hors de propos, monstrier ses belles dents, Se
carrer sur un pied, faire arser son espee, Et s'adoucir les
yeux ainsi qu'une poupée: Cependant qu'en trois mots ie te
feray sçauoir, Où premier à mon dam ce facheux me peut
voir. l'estois chez une Dame, en qui si la Satyre Permetoit en
ces vers que ie le peusse dire, Reluit, enuironné de la
diuinité, Un esprit aussi grand, que grande est sa beauté. Ce
Fanfaron chez elle, eut de moy cognoissance, Et ne fut de
parler iamais en ma puissance, Luy voyant ce iour là, son
chapeau de velours, Rire d'un facheux conte, & faire un sot
discours, Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait
entendre Qu'il estoit mon valet, à vendre & à dependre, Et
detournant les yeux, Belle à ce que i'entens, Comment vous
gouvernez les beaux esprits du tans, Et faisant le doucet de
parole, & de geste, Il se met sur un lict, luy disant, le
proteste Que ie me meurs d'amour, quand ie suis pres de
vous: le vous ayme si fort que i'en suis tout ialoux, Puis
rechangeant de note, il monstre sa rotonde, Cest ouurage

est-il beau? que vous semble du monde; L'homme que vous sçauvez, m'a dit qu'il n'ayme rien, Madame à vostre auis, ce iourd'huy suis-ie bien, Suis-ie pas bien chauffé, ma iambe est-elle belle, Voyez ce tafetas, la mode en est nouuelle, C'est œuvre de la Chine, à propos on m'a dit Que contre les clinquants le Roy fait vn edit: Sur le coude il se met, trois boutons se delace, Madame baisez moy, n'ay-ie pas bonne grace, Que vous estes facheuse, à la fin on verra, Rosete le premier qui s'en repentira. D'assez d'autres propos il me rompit la teste, Voilà quant & comment ie cogneu ceste beste, Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu, Sans demander son nom, & sans luy dire adieu. le n'eus depuis ce iour, de luy nouuelle aucune, Si ce n'est ce matin que de male fortune, le fus en ceste Eglise, où comme i'ay conté, Pour me persecutter Satan l'auoit porté. Apres tous ces propos qu'on se dit d'ariuée, D'un fardeau si pesant ayant l'ame greuée, le chauuy de l'oreille, & demourant pensif, L'echine i'alongois comme vn asne retif, Minutant me sauuer de ceste tyrannie, Il le iuge à respect, ô sans ceremonie, le vous suply (dit-il) viuons en compagnons. Ayant ainsi qu'un pot les mains sur les roignons, Il me pousse en auant, me presente la porte, Et sans respect des Saints hors l'Eglise il me porte. Aussi froid qu'un ialoux qui voit son corriual, Sortis, il me demande, estes-vous à cheual, Auez vous point icy quelqu'un de vostre troupe, le suis tout seul à pied, luy de m'offrir la croupe, Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres, le vous baise les mains, ie m'en vais icy pres, Chez mon oncle disner, ô Dieu le galand homme, l'en suis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on assomme, le laisse choir la teste, & bien peu s'en falut, Remettant par depit en la mort mon salut, Que ie n'alasse lors la teste la premiere, Me ietter du pont neuf, à bas en la riuere. Insensible il me tresne en la court du Palais, Où trouuant par hasard quelqu'un de ses valets, Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille, Qu'on ne m'attende point, ie vay disner en ville. Dieu sçait si ce propos me

trauersa l'esprit, Encor n'est-ce pas tout, il tire vn long
escrit, Que voyant ie fremy, lors sans cageollerie, Monsieur
ie ne m'entends à la chicannerie, Ce luy dis-ie, feignant
l'auoir veu de trauers, Aussi n'en est-ce pas, ce sont des
meschans vers, (le cogneu qu'il estoit veritable à son dire)
Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire, Et pour vn
courtisan quand vient l'occasion, le monstre que i'en sçay
pour ma prouision. Il lit, & se tournant brusquement par la
place, Les banquiers étonnez admiroient sa grimace, Et
montoient en riant qu'ils ne luy eussent pas Presté sur son
minois, quatre doubles ducats, (Que i'eusse bien donnez
pour sortir de sa pate,) le l'ecoute, & durant que l'oreille il
me flatte, Le bon Dieu sçait comment à chaque fin de vers,
Tout expres ie disois quelque mot de trauers, Il poursuit non-
obstant d'une fureur plus grande, Et ne cessa iamais qu'il
n'eust fait sa legende. Me voyant froidement ses œuvres
aduouër, Il les serre, & se met luy mesme à se loüer, Doncq'
pour vn Cauallier n'est-ce pas quelque chose: Mais Monsieur
n'avez-vous iamais veu de ma prose? Moy de dire que si:
tant ie craignois qu'il eust Quelque proces verbal,
qu'entendre il me fallust. Encore dittes moy en vostre
conscience, Pour vn qui n'a du tout nul acquis de science,
Cecy n'est-il pas rare? Il est vray sur ma foy, Luy dis-ie
souriant: lors se tournant vers moy, M'acolle à tour de bras,
& tout petillant d'aise, Doux comme vne epousee, à la iouë
il me baise: Puis me flatant l'épaule, il me fist librement
L'honneur que d'aprouuer mon petit iugement, Apres ceste
caresse, il rentre de plus belle, Tantost il parle à l'un, tantost
l'autre l'appelle, Tousiours nouveaux discours, & tant fut-il
humain Que tousiours de faueur il me tint par la main. l'ay
peur que sans cela i'ay l'ame si fragile, Que le laissant du
guet i'eusse peu faire gille: Mais il me fut bien force estant
bien attaché, Que ma discretion expiast mon peché. Quel
heur ce m'eust esté, si sortant de l'Eglise, Il m'eust conduit
chez luy, & m'ostant la chemise, Ce beau valet à qui ce
beau maistre parla, M'eust donné l'anguillade, & puis

m'eust laissé là, Honorable defaite, heureuse échapatoire,
Encores de rechef me la fallut-il boire. Il vint à reparler de
sus le bruit qui court, De la Royne, du Roy, des Princes, de la
Court, Que Paris est bien grand, que le Pont neuf s'achève,
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'éleue. Il vint à
definir que c'estoit qu'Amitié Et tant d'autres Vertus, que
c'en estoit pitié. Mais il ne definit, tant il estoit nouice, Que
l'Indiscretion est vn si facheux vice, Qu'il vaut bien mieux
mourir, de rage, ou de regret, Que de viure à la gesne
auecq' vn indiscret. Tandis que ses discours me donnoient la
torture, le sonde tous moyens pour voir si d'auanture
Quelque bon accident eust peu m'en retirer, Et m'enpescher
en fin de me desesperer. Voyant vn President, ie luy parle
d'affaire, S'il auoit des proces, qu'il estoit necessaire D'estre
tousiours apres ces Messieurs bonneter, Qu'il ne laissast
pour moy, de les solliciter, Quant à luy qu'il estoit homme
d'intelligence, Qui sçauoit comme on perd son bien par
negligence, Où marche l'interest, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha! non Monsieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux Perdre
tout ce que i'ay, que vostre compagnie, Et se mist aussi-tost
sur la ceremonie. Moy qui n'ayme à debatre en ces fadeses
là, Vn tans sans luy parler, ma langue vacila: Enfin ie me
remets sur les cageoleries, Luy dis comme le Roy estoit aux
Tuilleries, Ce qu'au Louure on disoit qu'il feroit ce iourd'huy,
Qu'il deuroit se tenir tousiours aupres de luy: Dieu sçait
combien alors il me dist de sottises, Parlant de ses hauts
faicts, & de ses vaillantises, Qu'il auoit tant seruy, tant faict
la faction, Et n'auoit cependant aucune pension, Mais qu'il
se consoloit, en ce qu'au moins l'Histoire, Comme on fait
son trauail, ne derobroit sa gloire, Et s'y met si auant que ie
creu que mes iours Deuoient plustost finir, que non pas son
discours. Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures,
L'orloge du Palais, vint à frapper onze heures, Et luy qui
pour la soupe auoit l'esprit subtil, A quelle heure Monsieur,
vostre oncle disne-t-il? Lors bien peu s'en falut, sans plus
longtans attendre, Que de rage au gibet ie ne m'allasse

pendre. Encor l'eusse-ie fait estant desesperé, Mais ie croy
que le Ciel, contre moy coniuré, Voulut que s'acomplit ceste
auanture mienne, Que me dist ieune enfant vne
Bohemienne. Ny la peste, la fain, la verolle, la tous, La
fieure, les venins, les larrons, ny les lous, Ne tueront cestuy-
cy, mais l'importun langage D'un facheux, qu'il s'en garde,
estant grand, s'il est sage. Comme il continuoit ceste vieille
chanson, Voicy venir quelque'un d'assez pauvre façon: Il se
porte au deuant, luy parle, le cageolle, Mais cest autre à la
fin, se monta de parole, Monsieur c'est trop long-tans: tout
ce que vous voudrez, Voicy l'Arrest signé, non Monsieur
vous viendrez. Quand vous serez dedans vous ferez à partie,
Et moy qui cependant n'estois de la partie, l'esquieue
doucelement, & m'en vais à grand pas, La queue en loup qui
fuit, & les yeux contre bas, Le cœur sautant de ioye, & triste
d'aparence: Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut Que ie
receusse vn iour le bien de mon salut. Mais craignant
d'encourir vers toy le mesme vice Que ie blasme en autrui,
ie suis à ton seruice, Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas
monde icy, De fain, d'un importun, de froid, & de soucy.

A Monsieur Rapin.

SATYRE IX.

Rapin le fauorit d'Apollon & des Muses, Pendant qu'en leur
mestier iour & nuit tu t'amuses, Et que d'un vers nombreux
non encore chanté, Tu te fais vn chemin à l'immortalité, Moy
qui n'ay ny l'esprit ny l'halaine assez forte, Pour te suiure de
prez & te servir d'escorte, le me contenteray sans me
precipiter, D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter, Et pour
me satisfaire au desir qui me reste, De rendre cest
hommage à chacun manifeste: Par ces vers i'en prens acte,
affin que l'auenir, De moy par ta vertu, se puisse souuenir,
Et que ceste memoire à iamais s'entretienne, Que ma Muse

imparfaite eut en honneur la tienne, Et que si i'eus l'esprit
d'ignorance abatu, le l'euz au moins si bon, que i'aymay ta
vertu, Contraire à ces resueurs dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante De
reformer les vers non les tiens seulement, Mais veulent
deterrer les Grecs du monument, Les Latins, les Hebreux, &
toute l'Antiquaille, Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait
qui vaille. Ronsard en son mestier n'estoit qu'un apprentif, Il
auoit le cerueau fantastique & rétif, Desportes n'est pas net,
du Bellay trop facile, Belleau ne parle pas comme on parle
à la ville, Il a des mots hargneux, bouffis & releuez Qui du
peuple auiourd'huy ne sont pas aprouuez. Comment il nous
faut doncq' pour faire vne œuvre grande Qui de la calomnie
& du tans se deffende, Qui trouue quelque place entre les
bons auteurs, Parler comme à saint lean parlent les
Crocheteurs. Encore ie le veux pourueu qu'ils puissent faire
Que ce beau sçauoir entre en l'esprit du vulgaire, Et quand
les Crocheteurs seront Poëtes fameux: Alors sans me facher
ie parleray comme eux. Pensent-ils des plus vieux
offenceant la memoire, Par le mespris d'autruy s'aquerir de
la gloire, Et pour quelque vieux mot, estrange, ou de
trauers, Prouer qu'ils ont raison de censurer leurs vers,
(Alors qu'une œuvre brille & d'art, & de science, La verue
quelque fois s'egaye en la licence.) Il semble en leur
discours hautain & genereux, Que le Cheual volant n'ait
pissé que pour eux, Que Phœbus à leur ton accorde sa
vielle, Que la Mouche du Grec leurs leures emmielle, Qu'ils
ont seuls icy bas trouué la Pie au nit, Et que des hauts
esprits le leur est le zenit: Que seuls des grands secrets ils
ont la cognoissance, Et disent librement que leur experience
A raffiné les vers fantastiques d'humeur, Ainsi que les
Gascons ont fait le point d'honneur, Qu'eux tous seuls du
bien dire ont trouué la metode, Et que rien n'est parfaict s'il
n'est fait à leur mode Cependant leur sçauoir ne s'estend
seulement, Qu'à regrater vn mot douteux au iugement,
Prendre garde qu'un qui ne heurte vne diphtongue, Epier si

des vers la rime est breue ou longue, Ou bien si la voyelle à
l'autre s'vnissant, Ne rend point à l'oreille vn vers trop
languissant, Et laissent sur le verd le noble de l'ouurage: Nul
eguillon diuin n'esleue leur courage, Ils rampent bassement
foibles d'inuentions, Et n'osent peu hardis tanter les fictions,
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose, C'est proser
de la rime, & rimer de la prose Que l'art lime & relime &
polit de façon Qu'elle rend à l'oreille vn agreable son. Et
voyant qu'un beau feu leur ceruelle n'embrase, Ils attifent
leurs mots, ageollient leur frase, Affectent leur discours
tout si releué d'art, Et peignent leurs defaux de couleurs &
de fard. Aussi ie les compare à ces femmes iolies, Qui par
les Affiquets se rendent embelies, Qui gentes en habits &
sades en façons, Parmy leur point coupé tendent leurs
hameçons, Dont l'œil rit molement avecque affeterie, Et de
qui le parler n'est rien que flaterie: De rubans piolez
s'agencent proprement, Et toute leur beauté ne gist qu'en
l'ornement, Leur visage reluit de cereuse & de peautre,
Propres en leur coifure vn poil ne passe l'autre. Où ses
diuins esprits hautains & releuez, Qui des eaux d'Helicon ont
les sens abreueez: De verue & de fureur leur ouurage
etincelle, De leurs vers tout diuins la grace est naturelle, Et
sont comme lon voit la parfaite beauté, Qui contante de soy,
laisse la nouveauté Que l'art trouue au Palais ou dans le
blanc d'Espagne, Rien que le naturel sa grace n'acompagne,
Son front laué d'eau claire, éclaté d'un beau teint, De roses
& de lys la Nature l'a peint, Et, laissant là Mercure, & toutes
ses malices, Les nonchalances sont les plus grands artifices.
Or Rapin quant à moy qui n'ay point tant d'esprit, le vay le
grand chemin que mon oncle m'aprit, Laissant là ces
Docteurs que les Muses instruisent, En des arts tout
nouveaux, & s'ils font comme ils disent, De ses fautes vn
liure aussi gros que le sien, Telles ie les croiray quand ils
auront du bien, Et que leur belle Muse à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à luy dix mil escus de rente, De
l'honneur, de l'estime, & quand par l'Vniuers, Sur le lut de

Dauid on chantera leurs vers, Qu'ils auront joint l'vtille
avecq' le delectable, Et qu'ils sçauront rimer vne aussi
bonne table. On fait en Italie vn conte assez plaisant, Qui
vient à mon propos, qu'une fois vn Paisant, Homme fort
entendu & suffisant de teste, Comme on peut aisement
iuger par sa requeste, S'en vint trouuer le Pape & le voulut
prier, Que les Prestres du tans se peussent marier, Affin ce
disoit-il que nous puissions nous autres Leurs femmes
caresser, ainsi qu'ils font les nostres. Ainsi suis-ie d'auis
comme ce bon lourdaud, S'ils ont l'esprit si bon, & l'intellect
si haut, Le iugement si clair, qu'ils fassent vn ouurage, Riche
d'inuentions, de sens, & de langage, Que nous puissions
draper comme ils font nos escrits, Et voir comme l'on dit,
s'ils sont si bien appris, Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils
entrent en carriere, Leur age defaudra plustost que la
matiere, Nous sommes en vn siecle où le Prince est si
grand, Que tout le monde entier à peine le comprend, Qu'ils
fassent par leurs vers, rougir chacun de honte, Et comme de
valeur nostre Prince surmonte Hercule, Ænée, Achil', qu'ils
ostent les lauriers Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux
vieux guerriers: Qu'ils composent vne œuvre, on verra si
leur liure, Apres mille, & mille ans, sera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie & le Destin, Comme celuy
d'Homere, & du chantre Latin. Mais Rapin mon amy c'est la
vieille querelle, L'homme le plus parfaict a manque de
ceruelle, Et de ce grand defect vient l'imbecilité, Qui rend
l'homme hautain, insolent, effronté, Et selon le suget qu'à
l'œil il se propose, Suiuant son appetit il iuge toute chose.
Aussi selon noz yeux, le Soleil est luysant, Moy-mesme en
ce discours qui fay le suffisant, le me cognoy frappé, sans le
pouuoir comprendre, Et de mon vercoquin ie ne me puis
deffendre. Sans iuger, nous iugeons, estant nostre raison Là
haut dedans la teste, où selon la saison Qui regne en nostre
humeur, les brouillas nous embrouillent Et de lieures cornus
le cerueau nous barbouillent. Philosophes resueurs
discourez hautement, Sans bouger de la terre allez au

firmament, Faites que tout le Ciel bransle à vostre cadance,
Et pesez vos discours mesme, dans sa Balance, Congnoissez
les humeurs, qu'il verse de sus nous, Ce qui se fait de sus,
ce qui se fait de sous, Portez vne lanterne aux cachots de
Nature, Sçachez qui donne aux fleurs ceste aymable
painture, Quelle main sus la terre, en broye la couleur, Leurs
secretes vertus, leurs degrez de chaleur, Voyez germer à
l'œil les semances du monde, Allez metre couuer les
poissons dedans l'onde, Dechifrez les secrets de Nature &
des Cieux, Vostre raison vous trompe, aussi-bien que vos
yeux. Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire, Faire de
mon humeur moy-mesme vne Satyre, N'estimer rien de
vray qu'au goust il ne soit tel, Viure, & comme Chrestien
adorer l'Immortel, Où gist le seul repos qui chasse
l'Ignorance, Ce qu'on voit hors de luy, n'est que sote
aparance, Piperie, artifice, encore ô cruauté Des hommes &
du tans, nostre mechanceté S'en sert aux passions, & de
sous vne aumusse, L'Ambition, l'Amour, l'Auarice se musse:
L'on se couure d'un froc pour tromper les ialoux, Les
Temples aujourd'huy seruent aux rendez-vous: Derriere les
pilliers, on oit mainte sornete, Et comme dans un bal, tout le
monde y caquette: On doit rendre suiuant & le tans, & le
lieu, Ce qu'on doit à Cesar, & ce qu'on doit à Dieu, Et quant
aux apetis de la sottise humaine, Comme un homme sans
goust, ie les ayme sans peine, Aussi bien rien n'est bon que
par affection, Nous iugeons, nous voyons selon la passion.
Le Soldat aujourd'huy ne resue que la guerre, En paix le
Laboureur veut cultiuer sa terre: L'Auare n'a plaisir qu'en
ses doubles ducas, L'Amant iuge sa Dame un chef d'œuvre
icy bas, Encore qu'elle n'ait sur soy rien qui soit d'elle, Que
le rouge, & le blanc, par art la fasse belle, Qu'elle ante en
son palais ses dents tous les matins, Qu'elle doive sa taille
au bois de ses patins, Que son poil des le soir, frisé dans la
boutique, Comme un casque au matin, sur sa teste
s'aplique, Qu'elle ait comme un piquier le corselet au dos,
Qu'à grand paine sa peau puisse couvrir ses os, Et tout ce

qui de iour la fait voir si doucete, La nuit comme en depost
soit de sous la toillette. Son esprit vlcéré iuge en sa passion,
Que son taint fait la nique à la perfection. Le soldat tout-
ainsi pour la guerre soupire lour & nuit il y pense & tousiours
la desire, Il ne resue la nuit, que carnage, & que sang, La
pique dans le poing, & l'estoc sur le flanc, Il pense mettre à
chef quelque belle entreprise, Que forçant vn chasteau tout
est de bonne prise, Il se plaist aux tresors qu'il cuide
rauager, Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'Auare d'autre part n'ayme que la richesse, C'est son Roy,
sa faueur, la court & sa maitresse, Nul obiect ne luy plaist,
sinon l'or & l'argent, Et tant plus il en a plus il est indigent.
Le Paisant d'autre soing se sent l'ame ambrasée, Ainsi
l'humanité sottement abusée, Court à ses apetis qui
l'aueuglent si bien, Qu'encor qu'elle ait des yeux si ne voit-
elle rien. Nul chois hors de son gout ne regle son enuie, Mais
s'aheurte où sans plus quelque apas la conuie, Selon son
apetit le monde se repaist, Qui fait qu'on trouue bon
seulement ce qui plaist. O debille raison où est ores ta bride,
Ou ce flambeau qui sert aux personnes de guide, Contre les
passions trop foible est ton secours, Et souuent courtisane
apres elle tu cours Et sauourant l'apas qui ton ame
ensorcelle, Tu ne vis qu'à son goust, & ne voys que par elle.
De là vient qu'un chacun mesmes en son defect, Pense
auoir de l'esprit autant qu'il luy en faut, Aussi rien n'est
party si bien par la nature Que le sens, car chacun en a sa
fourniture. Mais pour nous moins hardis à croire à nos
raisons, Qui reglons nos esprits par les comparaisons D'une
chose avecq' l'autre, épluchons de la vie L'action qui doit
estre, ou blasmée, ou suiuite, Qui criblons le discours, au
chois se variant, D'avecq' la fauceté la verité triant, (Tant
que l'homme le peut) qui formons nos ouurages, Aux
moules si parfaicts de ces grands personnages, Qui depuis
deux mille ans, ont acquis le credit, Qu'en vers rien n'est
parfaict, que ce qu'ils en ont dit, Deuons nous aujourd'huy,
pour vne erreur nouuelle Que ces clers deuoyez forment en

leur ceruelle, Laisser legerement la vieille opinion, Et
suiuant leurs auis croire à leur passion? Pour moy les
Huguenots pouroient faire miracles, Ressuciter les morts,
rendre de vrais oracles, Que ie ne pourois pas croire à leur
verité, En toute opinion ie fuy la nouveauté. Aussi doit-on
plutost imiter nos vieux peres, Que suiure des nouveaux, les
nouuelles Chimeres, De mesme en l'art diuin de la Muse
doit-on Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.
Mais Rapin à leur goust, si les vieux sont profanes, Si
Virgille, le Tasse, & Ronsard sont des asnes, Sans perdre en
ces discours le tans que nous perdons, Allons comme eux
aux champs & mangeons des chardons.

SATYRE X.

Ce mouuement de temps peu cogneu des humains, Qui
trompe nostre espoir, nostre esprit, & nos mains, Cheuelu
sur le front & chauue par derriere, N'est pas de ces oyseaux
qu'on prend à la pantiere, Non plus que ce milieu des vieux
tant debatue, Où l'on mist par despit à l'abry la vertu, N'est
vn siege vaccant au premier qui l'occupe, Souuent le plus
Mattois ne passe que pour Dupe: Ou par le iugement il faut
perdre son temps A choisir dans les mœurs ce Milieu que
i'entens. Or i'excuse en cecy nostre foiblesse humaine, Qui
ne veut, ou ne peut, se donner tant de peine, Que s'exercer
l'esprit en tout ce qu'il faudroit, Pour rendre par estude vn
lourdaut plus adroit. Mais ie n'excuse pas les Censeurs de
Socrate, De qui l'esprit rongneux de soy-mesme se grate,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel, Se va
preconisant consin de Larcancel: Qui baillent pour raisons
des chansons & des bourdes, Et tous sages qu'ils sont font
les fautes plus lourdes: Et pour sçauoir gloser sur le
Magnificat, Tranchent en leurs discours de l'esprit delicat,
Controllent vn chacun, & par apostasie Veulent paraphraser
dessus la fantasie: Aussi leur bien ne sert qu'à monstrier le
deffaut, Et semblent se baigner quand on chante tout haut,

Qu'ils ont si bon cerueau, qu'il n'est point de sottise Dont
par raison d'estat leur esprit ne s'aduse. Or il ne me
chaudroit insensez ou prudens Qu'ils fissent à leurs frais
Messieurs les intendans, A chaque bout de champ si sous
ombre de chere Il ne m'en falloit point payer la folle
enchere. Vn de ces iours derniers par des lieux destournez
le m'en allois resuant le manteau sur le nez, L'âme
bizarément de vapeurs occupee Comme vn Poëte qui
prend les vers à la pippee: En ces songes profonds où
flottoit mon esprit, Vn homme par la main hazardement me
prit, Ainsi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en sursaut il s'esueille, le passe
outre d'aguet sans en faire semblant, Et m'en vois à grands
pas tout froid & tout tremblant: Craignant de faire encor'
avec ma patience Des sottises d'autrui nouvelle penitence.
Tout courtois il me suit, & d'un parler remis, Quoy?
Monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis, le m'arreste
contraint d'une façon confuse, Grondant entre mes dents ie
barbotte vne excuse: De vous dire son nom il ne guarit de
rien, Et vous iure au surplus qu'il est homme de bien, Que
son cœur conuoiteux d'ambition ne crée Et pour ses
factions qu'il n'ira point en Grée: Car il aime la France, &
ne souffriroit point, Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist
en pourpoint. Au compas du deuoir il regle son courage, Et
ne laisse en depost pourtant son auantage, Selon le temps il
met ses partis en auant, Alors que le Roy passe, il gaigne le
deuant, Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles, Il te
laisse au Roy lean, & s'en court au Roy Charles. Mesme aux
plus auancez demandant le pourquoy Il se met sur vn pied,
& sur le quant à moy, Et seroit bien fasché le Prince assis à
table Qu'un autre en fust plus pres, ou fist plus l'agreable,
Qui plus suffisamment entrant sur le deuis Fist mieux le
Philosophe ou dist mieux son auis, Qui de chiens ou
d'oyseaux eust plus d'experience, Ou qui déuidast mieux vn
cas de conscience: Puis dittes comme vn sot qu'il est sans
passion, Sans gloser plus auant sur sa perfection. Avec

maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes, Que les vallets de pied sont fort suiets aux crottes, Pour bien faire du pain il faut bien enfourner, Si Domp-Pedre est venu qu'il s'en peut retourner, Le Ciel nous fist ce bien qu'encor' d'assez bonne heure, Nous vinsmes au Logis où ce Monsieur demeure, Où sans historier le tout par le menu, Il me dict vous soyez Monsieur le bien venu. Apres quelque propos, sans propos & sans suite Auecq' un froid Adieu ie minutte ma fuitte, Plus de peur d'accident que de discretion: Il commence vn sermon de son affection, Me rid, me prend, m'embrasse, avec ceremonie, Quoy? vous ennuyez-vous en nostre compagnie? Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainsi, Et puis que ie vous tiens, vous soupperez icy. le m'excuse, il me force, ô Dieux quelle iniustice? Alors, mais las trop tard ie cogneus mon supplice: Mais pour l'auoir cogneu, ie ne peux l'éuiter, Tant le destin se plaist à me persecuter. A peine à ces propos eut-il fermé la bouche, Qu'il entre à l'estourdi vn sot faict à la fourche, Qui pour nous saluër laissant choir son chapeau, Fist comme vn entre-chat avec vn escabeau, Trebuschant sur le cul, s'en va deuant derriere, Et grondant se fascha qu'on estoit sans lumiere: Pour nous faire sans rire aualler ce beau saut Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut, Que les gens de sçauoir ont la visiere tendre: L'autre se releuant deuers nous se vint rendre, Moins honteux d'estre cheut, que de s'estre dressé Et luy demandast-il s'il s'estoit point blessé. Apres mille discours dignes d'un grand volume, On appelle vn vallet, la chandelle s'allume: On apporte la nappe, & met-on le couuert, Et suis parmy ces gens comme vn homme sans vert, Qui fait en rechignant aussi maigre visage Qu'un Renard que Martin porte au Louure en sa cage. Vn long-temps sans parler ie regorgeois d'ennuy Mais n'estant point garand des sottises d'autrui, le creu qu'il me falloit d'une mauuaise affaire En prendre seulement ce qui m'en pouuoit plaire. Ainsi considerant ces hommes & leurs soings, Si ie n'en disois mot ie n'en pense pas moins, Et iugé ce

lourdaut à son nez authentique, Que c'estoit vn Pedant,
animal domestique, De qui la mine rogue & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les sourcils touffus Faisoient
par leur sçauoir, comme il faisoit entendre, La figue sur le
nez au Pedant d'Alexandre. Lors ie fus asseuré de ce que
i'auois creu, Qu'il n'est plus Courtisan de la Cour si recreu,
Pour faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille, Vn
Poëte, vn Astrologue, ou quelque Pedentaille, Qui durant ses
Amours avec son bel esprit Couche de ses faueurs l'histoire
par escrit. Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui se fist là digne d'une satire, le croirois faire tort
à ce Docteur nouveau, Si ie ne luy donnois quelques traicts
de pinceau; Mais estant mauuais peintre ainsi que mauuais
Poëte, Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroite, O Muse
ie t'inuoque! emmielle moy le bec, Et bandes de tes mains
les nerfs de ton rebec, Laisse moy là Phœbus chercher son
auanture, Laisse moy son B. mol, prend la clef de Nature, Et
vien simple sans fard, nuë & sans ornement, Pour accorder
ma fluste avec ton instrument. Dy moy comme sa race
autres fois ancienne Dedans Rome accoucha d'une
Patricienne, D'où nasquit dix Catons & quatre vingts
Preteurs, Sans les Historiens & tous les Orateurs: Mais non,
venons à luy, dont la maussade mine Ressemble vn de ces
Dieux des coutaux de la Chine, Et dont les beaux discours
plaisamment estourdis Feroient creuer de rire vn saint de
Paradis. Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade, Et n'est
blanc en Espagne à qui ce Cormoran Ne fasse renier la loy
de l'Alcoran. Ses yeux borde de rouge esgarez sembloient
estre, L'un à Mont-marthe, & l'autre au chasteau de
Bicestre: Toutesfois redressant leur entre-pas tortu, Ils
guidoient la ieunesse au chemin de vertu. Son nez haut
releué sembloit faire la nique A l'Ouide Nason, au Scipion
Nasique, Où maints rubiz balez tous rougissants de vin
Monstroient vn HAC ITVR à la pomme de pin: Et preschant la
vendange asseuroient en leur trongne, Qu'un ieune Medecin

vit moins qu'un vieux yurongne. Sa bouche est grosse & torte, & semble en son porfil, Celle-là d'Alizon qui retordant du fil Fait la moue aux passans, & feconde en grimace, Baue comme au Prin-temps une vieille limace. Un râteau mal rangé pour ses dents paroissoit, Où le chancre & la rouille en monceaux s'amassoit, Dont pour lors ie congneus grondant quelques paroles Qu'expert il en sçauoit creuer ses euerolles, Qui me fist bien iuger qu'aux veilles des bons iours Il en souloit roigner ses ongles de velours. Sa barbe sur sa iouë esparsée à l'avanture, Où l'art est en colere avecque la nature, En Bosquets s'esleuoit, où certains animaux Qui des pieds, non des mains, luy faisoient mille maux. Quant au reste du corps il est de telle sorte Qu'il semble que ses reins & son espaule torte Facent guerre à sa teste, & par rebellion, Qu'ils eussent entassé Osse sur Pellion: Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage Qui ne suiue au galop la trace du visage. Pour sa robe elle fut autre qu'elle n'estoit Alors qu'Albert le Grand aux festes la portoit; Mais tousiours recousant piece à piece nouvelle, Depuis trente ans c'est elle, & si ce n'est pas elle: Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé Qui suruescut au temps qu'il auoit consommé: Une taigne affamée estoit sur ses espaules, Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules: Les pieces & les trous semez de tous costez, Representoient les Bourgs, les monts, & les Citez: Les filets separez qui se tenoient à peine, Imitoient les ruisseaux coulans dans une pleine. Les Alpes en iurant luy grimpoient au collet, Et Sauoy' qui plus bas ne pend qu'à un fillet. Les puces & les poux & telle autre quenaille, Aux plaines d'alentour se mettoient en bataille, Qui les places d'autrui par armes usurpant Le titre dispuetoient au premier occupant. Or dessous ceste robe illustre & venerable, Il auoit un iupon, non celui de Constable: Mais un qui pour un temps suiuit l'arriere-ban, Quand en premiere nopce il seruit de caban Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne Il portoit l'arbalestre au bon Roy Charlemagne: Pour asseurer si c'est,

ou laine, ou soye, ou lin, Il faut en deuinaill estre maistre
Gonin. Sa ceinture honorable ainsi que ses iartieres, Furent
d'un drap du seau, mais i'entends de lizieres Qui sur maint
Cousturier ioüerent maint rollet, Mais pour l'heure presente
ils sangloient le mulet. Vn mouchoir & des gans avecq'
ignominie Ainsi que des larrons pendus en compagnie, Luy
pendoient au costé, qui sembloit en lambeaux, Crier en se
mocquant vieux linge, & vieux drapeaux: De l'autre
brimballoit vne clef fort honneste, Qui tire à sa cordelle vne
noix d'arbaleste. Ainsi ce personnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iusques à moy Qui sentis à
son nez, à ses leures décloses, Qu'il fleuroit bien plus fort,
mais non pas mieux que roses. Il me parle latin, il allegue, il
discourt, Il reforme à son pied les humeurs de la Court: Qu'il
a pour enseigner vne belle maniere, Que sans robe il a veu
la matiere premiere, Qu'Epicure est yurongne, Hypocrate vn
bourreau, Que Bartolle & Iason ignorent le barreau: Que
Virgille est passable, encor' qu'en quelques pages, Il
meritast au Louure estre chiffié des Pages, Que Plin est
inesgal, Terence vn peu ioly, Mais sur tout il estime vn
langage poly. Ainsi sur chasque Autheur il trouue de quoy
mordre, L'un n'a point de raisons, & l'autre n'a point
d'ordre, L'autre auorte auant temps des œuvres qu'il
conçoit, Or il vous prend Macrobe & luy donne le foit,
Ciceron il s'en taist d'autant que l'on le crie Le pain
quotidian de la Pedanterie, Quant à son iugement il est plus
que parfait Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait, Par
hazard disputant si quelqu'un luy replique, Et qu'il soit à
quia, vous estes heretique: Ou pour le moins fauteur, ou
vous ne sçavez point Ce qu'en mon manuscrit i'ay noté sur
ce point. Comme il n'est rien de simple aussi rien n'est
durable, De pauvre on deuient riche, & d'heureux
miserable, Tout se change qui fist qu'on changea de
discours, Apres maint entretien, maints tours, & maints
retours, Vn valet se leuant le chapeau de la teste Nous vint
dire tout haut que la soupe estoit preste: le congneu qu'il

est vray ce qu'Homere en escrit, Qu'il n'est rien qui si fort nous resueille l'esprit, Car i'eus au son des plats l'ame plus alteree Que ne l'auroit vn chien au son de la curee: Mais comme vn iour d'Esté où le Soleil reluit, Ma ioye en moins d'un rien comme vn éclair s'enfuit, Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille, Me bailla gentiment le lieure par l'oreille: Et comme en vne montre où les passe-volans Pour se monstrer soldats sont les plus insolens: Ainsi parmy ces gens vn gros vallet d'estable, Glorieux de porter les plats dessus la table, D'un nez de Maiordome, & qui morgue la faim, Entra seruiette au bras & fricassee en main, Et sans respect du lieu, du Docteur ny des sausses, Heurtant table & treteaux, versa tout sur mes chausses: On le tance, il s'excuse, & moy tout resolu, Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainsi voulu, le tourne en raillerie vn si fascheux mistere De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire. Sur ce point on se laue, & chacun en son rang, Se met dans vne chaire ou s'assied sur vn banc: Suiuant ou son merite, ou sa charge, ou sa race. Des niais sans prier ie me mets en la place, Où i'estois resolu faisant autant que trois, De boire & de manger comme aux veilles des Rois: Mais à si beau dessein defaillant la matiere, le fus enfin contraint de ronger ma litiere, Comme vn asne affamé qui n'a chardons ny foing, N'ayant pour lors dequoy me saouler au besoing. Or entre tous ceux-là qui se mirent à table, Il n'en estoit pas vn qui ne fust remarquable, Et qui sans esplucher n'au alast l'Eperlan: L'un en titre d'office exerçoit vn berlan, L'autre estoit des suiuaunts de Madame Lipee, Et l'autre cheualier de la petite espee, Et le plus saint d'entr'eux (sauf le droict du cordeau) Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau. En forme d'Eschiquier les plats rangez sur table, N'auoient ny le maintien, ny la grace accostable, Et bien que nos disneurs mangeassent en Sergens, La viande pourtant ne prioit point les gens: Mon Docteur de Menestre en sa mine alteree, Auoit deux fois autant de mains que Briaree, Et n'estoit quel qu'il fust morceau dedans le plat, Qui des yeux & des mains

n'eust vn escheq & mat. D'où i'aprins en la cuitte aussi bien qu'en la cruë, Que l'âme se laissoit piper comme vne Gruë, Et qu'aux plats comme au lict avec lubricité Le peché de la chair tentoit l'humanité. Deuant moy iustement on plante vn grand potage, D'où les mousches à ieun se sauuoient à la nage: Le broüet estoit maigre, & n'est Nostradamus Qui l'Astrolabe en main ne demeurast camus, Si par galanterie ou par sottise expresse Il y pensoit trouuer vne estoille de gresse: Pour moy si i'eusse esté sur la mer de Leuant, Où le vieux Louchaly fendit si bien le vent, Quand saint Marc s'habilla des enseignes de Trace, le l'acomparerois au golphe de Patrasse, Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts Les moûches qui flottoient en guise de Soldarts, Qui morts sembloient encor' dans les ondes salees Embrasser les charbons des Galeres bruslees. l'oy ce semble quelqu'un de ces nouveaux Docteurs, Qui d'estoc & de taille estrillent les Autheurs, Dire que ceste exemple est fort mal assortie: Homere, & non pas moy t'en doit la garantie, Qui dedans ses escrits, en des certains effets Les compare peut-estre aussi mal que ie faits. Mais retournons à table où l'esclanche en ceruelle Des dents & du chalan separoit la querelle, Et sur la nappe allant de quartier en quartier Plus dru qu'une nauette au trauers d'un mestier, Glissoit de main en main où sans perdre auantage Ebrechant le cousteau tesmoignoit son courage: Et durant que Brebis elle fut parmy nous Elle sçeut brauement se deffendre des loups, Et de se conseruer elle mist si bon ordre, Que morte de vieillesse elle ne sçauroit mordre: A quoy glouton oyseau du ventre renaissant Du fils du bon lapet te vas-tu repaissant, Assez, & trop long-temps, son poulmon tu gourmandes, La faim se renouuelle au change des viandes: Laissant là ce larron, vien icy desormais Où la tripaille est fritte en cent sortes de mets. Or durant ce festin Damoysselle famine Avec son nez etique, & sa mourante mine, Ainsi que la charté par Edit l'ordonna, Faisoit vn beau discours dessus l'alezina, Et nous torchant le bec aleguoit Symonide Qui dict pour estre

sain qu'il faut mascher à vuide. Au reste à manger peu,
Monsieur beuuoit d'autant, Du vin qu'à la tauerne on ne
payoit contant, Et se faschoit qu'un lean bleçé de la
Logique, Luy barboüilloit l'esprit d'un ergo Sophistique.
Esmiant quant à moy du pain entre mes doigts, A tout ce
qu'on disoit doucet ie m'accordoïs: Leur voyant de piot la
ceruelle eschauffée, De peur (comme l'on dict) de
courroucer la Fée. Mais à tant d'accidents l'un sur l'autre
amasséz, Sçachant qu'il en falloït payer les pots cassez: De
rage sans parler ie m'en mordois la léure Et n'est lob de
despit qui n'en eust pris la chéure: Car vn limier boiteux de
galles damassé Qu'on auoit d'huile chaude & de souffre
gressé, Ainsi comme vn verrat enueloppé de fange, Quand
sous le corcelet la crasse luy demange, Se bouchonne par
tout, de mesme en pareil cas Ce rongneux las d'aller se
frottoit à mes bas Et fust pour estriller ses galles ou ses
crottes, De sa grace il gressa mes chausses pour mes bottes
En si digne façon que le frippier Martin Avec sa malle-tache
y perdrait son Latin. Ainsi qu'en ce despit le sang
m'eschauffoit l'ame, Le monsieur son Pedant à son aide
reclame, Pour soudre l'argument, quand d'un sçauant
parler, Il est, qui fait la mouë aux chimeres en l'air. Le
Pedant tout fumeux de vin & de doctrine Respond, Dieu
sçait comment le bon lean se mutine Et sembloit que la
gloire en ce gentil assaut Fust à qui parleroit non pas mieux
mais plus haut, Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre
dorme, Comment vostre argument dist l'un n'est pas en
forme, L'autre tout hors du sens, mais c'est vous, mal-autru
Qui faites le sçauant & n'estes pas congru. L'autre,
Monsieur le sot ie vous feray bien taire. Quoy? comment?
est-ce ainsi qu'on frape Despautere? Quelle incongruité,
vous mentez par les dents, Mais vous, ainsi ces gens à se
picquer ardents, S'en vindrent du parler à tic tac, torche,
lorgne, Qui casse le museau, qui son riuail éborgne, Qui iette
vn pain, vn plat, vne assiette, vn couteau, Qui pour vne
rondache empoigne vn escabeau, L'un faict plus qu'il ne

peut, & l'autre plus qu'il n'ose, Et pense en les voyant voir
la Metamorphose, Où les Centaures souz au Bourg
Athracien, Voulurent chauds de rains faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite, Qui leur fist à la
fin enfiler la garitte, Quand avecque des plats, des treteaux,
des tisons, Par force les chassant my-morts de ses maisons,
Il les fist gentiment apres la Tragedie, De Cheuaux deuenir
gros Asnes d'Arcadie: Noz gens en ce combat n'estoient
moins inhumains, Car chacun s'escrimoit & des pieds & des
mains: Et comme eux tous sanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglee en main leur mist des armes: Le bon
lean crie au meurtre, & ce Docteur harault, Le Monsieur dist
tout-beau, l'on apelle Girault. A ce nom voyant l'homme &
sa gentille trongne, En memoire aussi-tost me tomba la
Gascongne. le cours à mon manteau, ie descens l'escalier,
Et laisse avec ces gens Monsieur le cheualier Qui vouloit
mettre barre entre ceste canaille. Ainsi sans coup ferir ie
sors de la bataille, Sans parler de flambeau, ny sans faire
autre bruit, Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict ialouse nuict,
Car il sembloit qu'on eust aueuglé la nature, Et faisoit vn
noir brun d'aussi bonne teinture, Que iamais on en vit sortir
des Gobelins, Argus pouuoit passer pour vn des Quinze
vingts: Qui pis-est il pleuuoit d'vne telle maniere, Que les
reins par despit me seruoient de goutiere: Et du haut des
maisons tomboit vn tel degout, Que les chiens alterez
pouuoient boire debout. Alors me remettant sur ma
philosophie, le trouue qu'en ce monde il est sot qui se fie, Et
se laisse conduire, & quant aux Courtisans, Qui doucets &
gentils font tant les suffisans, le trouue les mettant en
mesme patenostre, Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot
qu'vn autre: Mais pour ce qu'estant là ie n'estois dans le
grain, Aussi que mon manteau la nuict craint le serain,
Voyant que mon logis estoit loin, & peut estre Qu'il pourroit
en chemin changer d'air & de maistre, Pour esuiter la pluye
à l'abry de l'auuent, l'allois doublant le pas, comme vn qui
fend le vent, Quand bronchant lourdement en vn mauuais

passage Le Ciel me fist ioüer vn autre personnage: Car heurtant vne porte en pensant m'accoter, Ainsi qu'elle obeit ie viens à culbuter: Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay sur le ventre, On demande que c'est, ie me releue, i'entre: Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict, Que les verroux gressez ne faisoient aucun bruit: Qu'on me rioit au nez, & qu'une chambriere Vouloit monstrier ensemble, & cacher la lumiere: l'y suis, ie le voy bien, ie parle l'on respond, Où sans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond, Nous tombasmes d'accord, le monde ie contemple, Et me retrouve en lieu de fort mauuais exemple: Toutesfois il falloit en ce plaisant malheur, Mettre pour me sauuer en danger mon honneur. Puis donc que ie suis là, & qu'il est pres d'une heure, N'esperant pour ce iour de fortune meilleure, le vous laisse en repos, iusques à quelques iours, Que sans parler Phœbus ie feray le discours De mon giste, où pensant reposer à mon ayse, le tombé par malheur de la poisle en la braise.

SATYRE XI.

Suite.

Voyez que c'est du monde, & des choses humaines, Tousiours à nouveaux maux naissent nouuelles peines, Et ne m'ont les destins à mon dam trop constans lamais apres la pluye enuoyé le beau-temps, Estant né pour souffrir ce qui me reconforte, C'est que sans murmurer la douleur ie supporte, Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie suis, Que ie fais en riant bon visage aux ennuis, Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune, Et voy sans me troubler l'une & l'autre fortune. Pour lors bien m'en vallut: car contre ces assauts Qui font lors que i'y pense encor' que ie tressauts: Petrarque & son remede y perdant sa rondache En eust de marisson ploré comme vne vache. Outre que de l'obiet la puissance s'esmeut, Moy qui n'ay pas le nez d'estre lean qui ne peut, Il

n'est mal dont le sens la nature resueille, Qui Ribaut ne me
prist ailleurs que par l'oreille. Entré doncq' que ie fus en ce
logis d'honneur, Pour faire que d'abord on me traite en
Seigneur, Et me rendre en Amour d'autant plus agreable,
La bourse desliant ie mis piece sur table, Et guarissant leur
mal du premier appareil, le fis dans vn escu reluire le Soleil,
De nuict dessus leur front la ioye estincelante Monstroit en
son midy que l'ame estoit contente, Deslors pour me servir
chacun se tenoit prest, Et murmuroient tout bas, l'honneste
homme que c'est. Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de
me plaire, L'on allume du feu dont i'auois bien affaire, le
m'aproche, me siedoient, & m'aidant au besoing, là tout
appriuoisé ie mangeois sur le poing, Quand au flamber du
feu trois vieilles rechignees, Vinrent à pas contez comme
des erignees, Chacune sur le cul au foyer s'accroplit, Et
sembloient se plaignant marmoter par despit. L'une comme
vn fantosme affreusement hardie, Sembloit faire l'entree en
quelque Tragedie, L'autre vne Egyptienne en qui les rides
font Contre-escarpes, rampards, & fossez sur le front.
L'autre qui de soy-mesme estoit diminutive, Ressembloit
transparente vne lanterne viue Dont quelque Patancier amuse
les enfans, Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, lièvres, renards, & mainte estrange beste
Courent l'une apres l'autre, ainsi dedans sa teste Voyoit-on
clairement au trauers de ses os, Ce dont sa fantasie animoit
ses propos: Le regret du passé, du present la misere, La
peur de l'auenir, & tout ce qu'elle espere Des biens que
l'Hypocondre en ses vapeurs promet, Quand l'humeur ou le
vin luy barboüillent l'armet. L'une se plaint des reins, &
l'autre d'un côtaire, L'autre du mal des dents, & comme en
grand mistere, Avec trois brins de sauge, vne figue d'antan,
Vn va-t'en, si tu peux, vn si tu peux va-t'en, Escrit en peau
d'oignon, entouroit sa machoire, Et toutes pour guarir se
reforçoient de boire. Or i'ignore en quel champ d'honneur &
de vertu, Ou dessous quels drapeaux elles ont combatu, Si
c'estoit mal de Saint ou de fièvre-quartaine, Mais ie sçay

bien qu'il n'est Soldat ny Capitaine, Soit de gens de cheual,
ou soit de gens de pié, Qui dans la charité soit plus estropié.
Bien que maistre Denis soit sçauant en Sculture, Fist-il avec
son art quinaude la nature, Ou comme Michel l'Ange, eust-il
le Diable au corps, Si ne pourroit-il faire avec tous ses
efforts, De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere. En tout
elles n'auoient seulement que deux yeux Encore bien flétris,
rouges & chassieux, Que la moitié d'un nez, que quatre
dents en bouche, Qui durant qu'il fait vent branlent sans
qu'on les touche, Pour le reste il estoit comme il plaisoit à
Dieu, En elles la santé n'auoit ny feu ny lieu: Et chacune à
par-soy representoit l'idolle Des fiéures, de la peste, & de
l'orde verolle. A ce piteux spectacle il faut dire le vray l'euz
vne telle horreur que tant que ie viuray, le croiray qu'il n'est
rien au monde qui guarisse Vn homme vicieux comme son
propre vice. Toute chose depuis me fut à contre-cœur, Bien
que d'un cabinet sortist vn petit cœur, Avec son chapperon,
sa mine de pouppee, Disant i'ay si grand peur de ces
hommes d'espee Que si ie n'eusse veu qu'esties vn
Financier, le me fusse plustost laissé crucifier, Que de
mettre le nez où ie n'ay rien affaire, lean mon mary,
Monsieur, il est Apoticaire. Sur tout viue l'Amour, & bran
pour les Sergens, Ardez, voire, c'est-mon, ie me cognois en
gens, Vous estes, ie voy bien, grand abbateur de quilles,
Mais au reste honneste homme, & payez bien les filles,
Cognoissez-vous, mais non, ie n'ose le nommer, Ma foy
c'est vn braue homme & bien digne d'aymer, Il sent
tousiours si bon, mais quoy vous l'iriez dire. Cependant de
despit il semble qu'on me tire Par la queuë vn matou, qui
m'escrit sur les reins, De griffes & de dents mille alibis
forains: Comme vn singe fasché i'en dy ma patenostre, De
rage ie maugree & le mien & le vostre, Et le noble vilain qui
m'auoit attrapé: Mais Monsieur, me dist-elle, auez-vous
point soupé. le vous prie notez l'heure, & bien que vous en
semble, Estes-vous pas d'auis que nous couchions

ensemble: Moy crotté iusqu'au cul, & mouïllé iusqu'à l'os,
Qui n'auois dans le lict besoin que de repos, le faillis à me
pendre oyant que ceste lice Effrontément ainsi me
presentoit la lice. On parle de dormir, i'y consens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu secret, Allant on
m'entretient de leanne & de Macette, Par le vray Dieu que
leanne estoit & claire & nette, Claire comme vn bassin,
nette comme vn denier, Au reste, fors Monsieur, que i'estois
le premier. Pour elle qu'elle estoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye, Qu'elle eust
fermé sa porte à tout autre qu'à moy, Et qu'elle m'aymoit
plus mille fois que le Roy. Estourdy de cacquet ie feignois de
la croire, Nous montons, & montans d'un c'est-mon & d'un
voire, Doucement en riant i'apointois noz procez, La montee
estoit torte & de fascheux accez, Tout branloit dessous nous
iusqu'au dernier estage, D'eschelle en eschelon comme vn
linot en cage, Il falloit sauteller & des pieds s'approcher
Ainsi comme vne chéure en grimpant vn rocher. Apres cent
soubres-sauts nous vinsmes en la chambre, Qui n'auoit pas
le goust de musc, ciuette, ou d'ambre, La porte en estoit
basse, & sembloit vn guichet, Qui n'auoit pour serrure autre
engin qu'un crochet. Six douues de poinçon seruoient d'aix
& de barre, Qui baillant grimassoient d'une façon bizarre, Et
pour se reprouer de mauuais entretien, Chacune par
grandeur se tenoit sur le sien, Et loin l'une de l'autre en leur
mine alteree Monstroient leur sainte vie estroite & retiree.
Or comme il pleut au Ciel en trois doubles plié, Entrant ie
me heurté la caboche & le pié, Dont ie tombe en arriere
estourdi de ma cheute, Et du haut iusqu'au bas ie fis la
cullebutte: De la teste & du cul contant chaque degré, Puis
que Dieu le voulut ie prins le tout à gré. Aussi qu'au mesme
temps voyant choir ceste Dame, Par ie ne sçay quel trou ie
luy vis iusqu'à l'ame, Qui fist en ce beau sault m'esclatant
comme vn fou, Que ie prins grand plaisir à me rompre le
cou. Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte, Car la
nostre en tombant de frayeur estoit morte: Dieu sçait

comme on la vit & derriere & deuant, Le nez sur les
carreaux & le fessier au vent, De quelle charité l'on
soulagea sa peine, Cependant de son long sans poux & sans
haleine, Le museau vermoulu, le nez escarboüillé, Le visage
de poudre & de sang tout soüillé, Sa teste descouuerte où
l'on ne sçait que tondre, Et lors qu'on luy parloit qui ne
pouuoit respondre, Sans collet, sans beguin, & sans autre
affiquet, Ses mules d'un costé de l'autre son tocquet. En ce
plaisant mal-heur ie ne sçauois vous dire S'il en falloit
pleurer ou s'il en falloit rire? Apres cest accident trop long
pour dire tout, A deux bras on la prend & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie, Et changeant en
un rien sa douleur en furie, Dist à leanne en mettant la main
sur le roignon, C'est mal-heureuse toy qui me porte
guignon: A d'autres beaux discours la collere la porte, Tant
que Macette peut elle la reconforte: Cependant ie la laisse &
la chandelle en main, Regrimant l'escalier ie suy mon
vieux dessein. l'entre dans ce beau lieu, plus digne de
remarque Que le riche Palais d'un superbe Monarque. Estant
là ie furette aux recoings plus cachez, Où le bon Dieu voulut
que pour mes vieux pechez, le sçeusse le despit dont l'âme
est forcenee, Lors que trop curieuse ou trop endemenee,
Rodant de tous costez & tournant haut & bas, Elle nous fait
trouuer ce qu'on ne cherche pas. Or en premier item souz
mes pieds ie rencontre Un chaudron ebreché, la bourse
d'une monstre, Quatre boëtes d'unguents, vne d'alun
bruslé, Deux gands depariez, un manchon tout pelé, Trois
fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde, La petite
seringue, vne esponge, vne sonde, Du blanc, un peu de
rouge, un chiffon de rabat, Un balet pour brusler en allant au
Sabat, Vne vieille lanterne, un tabouret de paille, Qui
s'estoit sur trois pieds sauué de la bataille, Un baril defoncé,
deux bouteilles sur-cu, Qui disoient sans goulet nous auons
trop vescu: Un petit sac tout plein de poudre de Mercure, Un
vieux chapperon gras de mauuaise teinture, Et dedans un
coffret qui s'ouure avecq' enhan, le trouue des tisons du feu

de la saint lean, Du sel, du pain benit, de la feugere, vn
cierge, Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne Chauue-souris, la carcasse d'un Gay, De la gresse de
loup & du beurre de May. Sur ce point leanne arriue &
faisant la doucette, Qui vit ceans ma foy n'a pas besongne
faite: Tousiours à nouveau mal nous vient nouveau soucy, le
ne sçay quant à moy quel logis c'est icy. Il n'est par le vray
Dieu iour ouurier ny feste, Que ces carongnes là ne me
rompent la teste, Bien bien, ie m'en iray si tost qu'il fera
iour, On trouue dans Paris d'autres maisons d'amour. le suis
là cependant comme vn que l'on nazarde, le demande que
c'est? hé! n'y prenez pas garde, Ce me respondit elle, on
n'auroit iamais fait, Mais bran, bran, i'ay laissé là-bas mon
attifet, Tousiours apres soupper ceste vilaine crie. Monsieur,
n'est-il pas temps, couchons nous ie vous prie. Cependant
elle met sur la table les dras, Qu'en bouchons tortillez elle
auoit sous le bras: Elle approche du lict fait d'une estrange
sorte, Sur deux treteaux boiteux se couchoit vne porte, Où
le lict reposoit, aussi noir qu'un soüillon, Vn garde-robe gras
seruoit de paillon, De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert
& iaune) Les deux extremittez, estoit trop court d'une aune.
Ayant considéré le tout de point en point, le fis vœu ceste
nuict de ne me coucher point, Et de dormir sur pieds comme
vn coq sur la perche; Mais leanne tout en rut, s'aproche &
me recherche, D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit soit-il, m'amour qui le fera. Polyenne pour
lors me vint en la pensee, Qui sçeut que vaut la femme en
amour offensee, Lors que par impuissance, ou par mespris
la nuit, On fauce compagnie ou qu'on manque au desduit,
C'est pourquoy i'euz grand peur qu'on me troussast en
malle, Qu'on me foüetast pour voir si i'auois point la galle,
Qu'on me crachast au nez, qu'en perche on me le mist Et
que l'on me bernast si fort qu'on m'endormist, Ou me
baillant du lean leanne vous remercie, Qu'on me tabourinast
le cul d'une vessie: Cela fut bien à craindre & si ie l'eûté, Ce
fut plus par bon-heur que par dexterité. leanne non moins

que Circe entre ses dents murmure, Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure, Or pour flater enfin son mal-heur & le mien, le dis quand ie fais mal, c'est quand ie paye bien, Et faisant reuerence à ma bonne fortune, En la remerciant ie le conte pour vne. Ieanne ronguant son frein de mine s'apaisa En prenant mon argent en riant me baisa, Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire, Mon maistre pensez-vous i'entends bien le grimoire, Vous estes honneste homme & sçauiez l'entre-gent, Mais monsieur crayez vous que ce soit pour l'argent, l'en faits autant d'estat comme de chaneuottes, Non, ma foy i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes, Vne robe de sarge, vn chapperon, deux bas, Trois chemises de lin, six mouchoirs, deux rabats, Et ma chambre garnie aupres de saint Eustache, Pourtant ie ne veux pas que mon mary le sçache: Disant cecy tousiours son lict elle brassoit, Et les linceux trop cours par les pieds tirassoit, Et fist à la fin tant par sa façon adroite, Qu'elle les fist venir à moitié de la coite. Dieu sçait quel lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs, De quels compartiments & combien de couleurs, Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue, Blanchie en vn siué, non dans vne lesciue. Comme son lict est fait, que ne vous couchez-vous, Monsieur n'est-il pas temps, & moy de filer dous, Sur ce point elle vient, me prend & me détache, Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache, Comme si nostre ieu fust au Roy despoüillé: l'y resiste pourtant, & d'esprit embroüillé, Comme par compliment ie tranchois de l'honneste, N'y pouuant rien gagner ie me gratte la teste. A la fin ie pris cœur, resolu d'endurer Ce qui pouuoit venir sans me desesperer, Qui fait vne follie il la doit faire entiere, le détache vn soüillé, ie m'oste vne iartiere Froidement toutesfois, & semble en ce coucher, Vn enfant qu'un Pedant contraint se détacher, Que la peur tout ensemble esperonne & retarde: A chacune esguillette il se fasche, regarde, Les yeux couuers de pleurs, le visage d'ennuy, Si la grace du Ciel ne descend point sur luy. L'on heurte sur ce point,

Catherine on appelle, leanne pour ne respondre estaignit la chandelle, Personne ne dit mot, l'on reffrappe plus fort, Et faisoit-on du bruit pour réveiller vn mort: A chaque coup de pied toute la maison tremble, Et semble que le feste à la caue s'assemble. Bagasse ouuriras-tu? c'est cestuy-cy, c'est-mon, leanne ce temps-pendant me faisoit vn sermon. Que Diable aussi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face, Que ne vous couchiez-vous. Ces gens de la menace Venant à la priere essayoient tout moyen. Or ilz parlent Soldat & ores Citoyen, Ilz contrefont le guet & de voix magistrale, Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale, Vn chacun sans parler se tient clos & couuert. Or comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ouuert, Tout de bon le Guet vint, la quenaille fait Gille, Et moy qui iusques-là demourois immobile Attendant estonné le succez de l'assaut, Ce pensé-ie il est temps que ie gaigne le haut, Et troussant mon paquet de sauuer ma personne: le me veux r'habiller, ie cherche, ie tastonne, Plus estourdy de peur que n'est vn hanneton: Mais quoy, plus on se haste & moins auance t'on. Tout comme par despit se trouuoit souz ma pate, Au lieu de mon chapeau ie prens vne sauate, Pour mon pourpoint ses bas, pour mes bas son collet, Pour mes gands ses souliers, pour les miens vn ballet, Il sembloit que le Diable eust fait ce tripotage: Or leanne me disoit pour me donner courage, Si mon compere Pierre est de garde aujourd'huy, Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy. Cependant sans delay Messieurs frappent en maistre, On crie patience, on ouure la fenestre. Or sans plus m'amuser apres le contenu, le descends doucement pied chaussé l'autre nu, Et me tapis d'aguet derriere vne muraille, On ouure & brusquement entra ceste quenaille, En humeur de nous faire vn assez mauuais tour, Et moy qui ne leur dist ny bon soir ny bon iour, Les voyant tous passez ie me sentis alaigre, Lors dispos du talon ie vais comme vn chat maigre, l'enfile la venelle, & tout leger d'effroy, le cours vn fort long-temps sans voir derriere moy: Iusqu'à tans que trouuant du

mortier, de la terre, Du bois, des estançons, mains plâtras,
mainte pierre, le me sentis plustost au mortier embourbé,
Que ie ne m'aperçeus que ie fusse tombé. On ne peut
esuite ce que le Ciel ordonne, Mon âme cependant de
colere frissonne, Et prenant s'elle eust peu le destin à party,
De despit à son nez elle l'eust dementy, Et m'asseure qu'il
eust réparé mon dommage. Comme ie fus sus pieds enduit
comme vne image, l'entendis qu'on parloit, & marchant à
grands pas, Qu'on disoit hastons-nous ie l'ay laissé fort bas,
le m'aproche, ie voy, desireux de cognoistre, Au lieu d'un
Medecin il lui faudroit un Prestre, Dist l'autre, puis qu'il est si
proche de sa fin, Comment, dist le valet, estes-vous
medecin? Monsieur pardonnez moy, le Curé ie demande, Il
s'encourt, & disant Adieu me recommande, Il laisse là
monsieur fasché d'estre deceu. Or comme allant tousiours
de pres ie l'aperceu, le cogneu que c'estoit nostre amy, ie
l'aproche, Il me regarde au nez, & riant me reproche Sans
flambeau l'heure indeuë & de pres me voyant Fangeux
comme un pourceau, le visage effroyant, Le manteau sous
le bras, la façon assoupie, Estes-vous trauaillé de la
Licantropie, Dist-il en me prenant pour me taster le pous, Et
vous, dy-ie, Monsieur, quelle fièvre auez-vous? Vous qui
tranchez du sage ainsi parmy la ruë, Faites vous sus un pied
toute la nuict la gruë? Il voulut me conter comme on l'auoit
pipé, Qu'un valet du sommeil ou de vin occupé, Souz
couleur d'aller voir vne femme malade L'auoit galamment
payé d'une cassade: Il nous faisoit bon voir tous deux bien
estonnez, Auant iour par la ruë avecq' un pied de nez, Luy
pour s'estre leué esperant deux pistoles Et moy tout las
d'auoir receu tant de bricolles. Il se met en discours, ie le
laisse en riant, Aussi que ie voyois aux riuies d'Orient Que
l'aurore s'ornant de saffran & de roses, Se faisant voir à tous
faisoit voir toutes choses, Ne voulant pour mourir qu'une
telle beauté Me vist en se leuant si sale & si crotté, Elle qui
ne m'a veu qu'en mes habits de feste. le cours à mon logis,
ie heurte, ie tempeste, Et croyez à frapper que ie n'estois

perclus: On m'ouure, & mon valet ne me recognoist plus,
Monsieur n'est pas ici, que Diable à si bonne heure, Vous
frappez comme vn sourd, quelque temps ie demeure, le le
vois, il me voit, & demande estonné, Si le moine bouru
m'auoit point promené, Dieu, comme estes-vous fait, il va,
moy de le suiure, Et me parle en riant comme si ie fusse
yure, Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets, Avec
vœu si ie puis de n'y tomber iamais, Ayant à mes despens
appris ceste sentence, Qui gay fait vne erreur, la boit à
repentance, Et que quand on se frotte avecq' les
Courtisants, Les branles de sortie en sont fort desplaisants,
Plus on penetre en eux plus on sent le remeugle, Et qui
troublé d'ardeur entre au bordel aueugle, Quand il en sort il
a plus d'yeux & plus aigus, Que Lyncé l'Argonaute ou le
ialoux Argus.

A Monsieur Freminet.

SATYRE XII.

On dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage, Des
iugemens d'autruy tiroit cest auantage, Que selon qu'il
iugeoit qu'ils estoient vrays, ou faux, Docile à son profit,
reformoit ses defaux, Or c'estoit du bon tans que la hayne &
l'enuye, Par crimes supposez n'attentoient à la vie, Que le
Vray du Propos estoit cousin germain, Et qu'vn chacun
parloit le cœur dedans la main. Mais que seruiroit-il
maintenant de pretendre S'amander par ceux là qui nous
viennent reprendre, Si selon l'interest tout le monde
discourt: Et si la verité n'est plus femme de court: S'il n'est
bon Courtisan, tant frisé peut-il estre, S'il a bon appetit, qu'il
ne iure à son maistre Des la pointe du iour, qu'il est midy
sonné, Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné,
Estrange effronterie en si peu d'importance. Mais de ce
costé là ie leur donrois quittance, S'ils vouloient s'obliger
d'epargner leurs amys, Où par raison d'estat il leur est bien

permis. Cecy pourroit suffire à refroidir vne ame Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blasme, A qui la peur de perdre enterre le talent: Non pas moy qui me ry d'un esprit nonchalant, Qui pour ne faillir point retarde de bien faire: C'est pourquoy maintenant ie m'expose au vulgaire Et me donne pour bute aux iugements diuers. Qu'un chacun taille, roigne, & glose sur mes vers, Qu'un resueur insolent d'ignorance m'accuse Que ie ne suis pas net, que trop simple est ma Muse, Que i'ai l'humeur bizarre, inégal le cerueau, Et s'il luy plaist encor qu'il me relie en veau. Auant qu'aller si vite, au moins ie le supplie Sçauoir que le bon vin ne peut estre sans lie, Qu'il n'est rien de parfait en ce monde aujourd'huy: Qu'homme ie suis suget à faillir comme luy: Et qu'au surplus, pour moy, qu'il se face paroistre Aussi vray, que pour luy, ie m'efforce de l'estre. Mais sçais-tu Freminet ceux qui me blasmeront, Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront, A qui l'Ambition la nuit tire l'oreille, De qui l'esprit auare en repos ne someille, Tousiours s'alambiquant apres nouueaux partis, Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs apetis, Qui rodent toute nuict, troublez de ialousie, A qui l'amour lascif regle la fantasie, Qui preferent vilains le profit à l'honneur, Qui par fraude ont rauy les terres d'un myneur Telles sortes de gens vont apres les Pœtes, Comme apres les hiboux vont criant les Chouëttes. Leurs femmes vous diront, fuyez ce medisant, Facheuse est son humeur, son parler est cuisant, Quoy Monsieur! n'est-ce pas cest homme à la Satyre, Qui perdrait son amy, plustost qu'un mot pour rire, Il emporte la piece! & c'est là de par-Dieu, (Ayant peur que ce soit celle-là du milieu) Où le soulier les blece, autrement ie n'estime Qu'aucune eust volonté de m'accuser de crime. Car pour elles depuis qu'elles viennent au point, Elles ne voudroient pas que l'on ne le sçeut point, Vn grand contentement mal-aisement se celle: Puis c'est des amoureux la regle vniuerselle, De defferer si fort à leur affection Qu'ils estiment honneur leur folle passion. Et quand est de

l'honneur de leurs maris, ie pense Qu'aucune à bon escient
n'en prendroit la deffence, Sçachant bien qu'on n'est pas
tenu par charité, De leur donner vn bien qu'elles leur ont
osté. Voilà le grand mercy que i'auray de mes paines, C'est
le cours du marché des affaires humaines, Qu'encores qu'vn
chacun vaille icy bas son pris Le plus cher toutesfois est
souuent à mépris. Or amy ce n'est point vne humeur de
médire Qui m'ayt fait rechercher ceste façon d'écrire, Mais
mon Pere m'aprist que des enseignemens Les humains
aprentifs formoient leurs iugemens, Que l'exemple d'autrui
doibt rendre l'homme sage, Et guettant à propos les fautes
au passage, Me disoit, considere où cest homme est reduict
Par son ambition, cest autre toute nuict Boit avec des
Putains, engage son domaine, L'autre sans trauailler, tout le
iour se promeyne, Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de lean par decret fut vendu, Claude ayme
sa voisine, & tout son bien luy donne: Ainsi me mettant l'œil
sur chacune personne Qui valoit quelque chose, ou qui ne
valoit rien, M'aprenoit doucement & le mal & le bien, Affin
que fuyant l'vn, l'autre ie recherchasse, Et qu'aux despens
d'autrui sage ie m'enseignasse. Sçays tu si ces propos me
sçeurent esmouuoir, Et contenir mon ame en vn iuste
deuoir, S'ils me firent penser à ce que l'on doit suiure, Pour
bien & iustement en ce bas monde viure. Ainsi que d'vn
voisin le trespas suruenu Fait resoudre vn malade en son lict
detenu A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne, Qui
pour ne mourir point de crainte se pardonne, De mesmes
les esprits debonnaires & doux Se façonnent prudens, par
l'exemple des foux, Et le blasme d'autrui leur fait ces bons
offices, Qu'il leur apprend que c'est de vertus, & de vices. Or
quoy que i'aye fait, si m'en sont-ils restez, Qui me pourront
par l'age, à la fin estre ostez, Ou bien de mes amis avec la
remonstrance, Ou de mon bon Demon suyuant
l'intelligence: Car quoy qu'on puisse faire estant homme, on
ne peut Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.
En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges: Or les moins

vicieux meritent des loüanges, Qui sans prendre l'autrui, vivent en bon Chrestien, Et sont ceux qu'on peut dire & saints & gens de bien. Quand ie suis à par moy souuent ie m'estudie, (Tant que faire se peut) apres la maladie Dont chacun est blecé, ie pense à mon deuoir, l'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir Au trauers d'un chacun, de l'esprit ie m'escrime, Puis dessus le papier mes caprices ie rime, Dedans vne Satyre, où d'un œil doux amer, Tout le monde s'y voit, & ne s'y sent nommer. Voilà l'un des pechez, où mon ame est encline, On dit que pardonner est vne œuvre diuine, Celuy m'obligera qui voudra m'excuser, A son goust toutesfois chacun en peut vser: Quant à ceux du mestier, ils ont de quoy s'ebatre, Sans aller sur le pré nous nous pouuons combattre, Nous montrant seulement de la plume ennemis, En ce cas là du Roy les duëls sont permis: Et faudra que bien forte ils facent la partie, Si les plus fins d'entre eux s'en vont sans repartie. Mais c'est vn Satyrique il le faut laisser là: Pour moi i'en suis d'auis, & cognois à cela Qu'ils ont vn bon esprit, Corsaires à Corsaires, L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Macette

SATYRE XIII.

La fameuse Macette à la Cour si connuë, Qui s'est aux lieux d'honneur en credit maintenuë, Et qui depuis dix ans, iusqu'en ses derniers iours, A soustenu le prix en l'escrime d'amours, Lasse en fin de seruir au peuple de quintaine, N'estant passe-volant, soldat ny capitaine, Depuis les plus chetifs iusques aux plus fendants, Qu'elle n'ait desconfit & mis dessus les dents, Lasse, di-ie, & non soule enfin s'est retiree Et n'a plus autre obiet que la voute Etheree, Elle qui n'eust auant que plorer son delit Autre ciel pour obiet que le ciel de son lict, A changé de courage, & confitte en destresse Imite avec ses pleurs la sainte pecheresse,

Donnant des saintes loix à son affection, Elle a mis son amour à la deuotion. Sans art elle s'habille & simple en contenance, Son teint mortifié presche la continence, Clergesse elle fait ià la leçon aux prescheurs, Elle lit saint Bernard, la Guide des Pecheurs, Les Meditations de la mere Therese, Sçait que c'est qu'hypostase, avecque synderese, Iour & nuict elle va de conuent en conuent, Visite les saints lieux, se confesse souuent, A des cas reseruez grandes intelligences, Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences, Que valent chapelets, grains benits enfilez, Et l'ordre du cordon des peres recollez. Loin du monde elle fait sa demeure & son giste, Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste, En fin c'est vn exemple en ce siecle tortu D'amour, de charité, d'honneur & de vertu. Pour Beate par tout le peuple la renomme, Et la Gazette mesme a des-ià dit à Rome La voyant aymer Dieu & la chair maistriser Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser. Moy mesme qui ne croy de leger aux merueilles, Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles, La voyant si changée en vn temps si subit, le creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit, Que Dieu la retiroit d'une faute si grande, Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amende, là des-ià tout deuot contrit & penitent, le fus à son exemple esmeu d'en faire autant, Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie, Au logis d'une fille où i'ay ma fantaisie, N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours, La vieille me rendit tesmoin de ses discours. Tapy dans vn recoin & couuert d'une porte l'entendy son propos, qui fut de ceste sorte, Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir, Si ie vous veux du mal, qu'il me puisse aduenir, Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche, L'ayant ie n'en seroy plus pauvre ny plus riche: Car n'estant plus du monde au bien ie ne pretens, Ou bien si i'en desire, en l'autre ie l'attens, D'autre chose icy bas, le bon Dieu ie ne prie: A propos, sçauiez-vous? on dit qu'on vous marie, le sçay bien vostre cas, vn homme grand, adroit, Riche & Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit, Il

vous ayme si fort, aussi pourquoy ma fille Ne vous aimeroit-il, vous estes si gentille, Si mignonne & si belle, & d'un regard si doux, Que la beauté plus grande est laide aupres de vous: Mais tout ne respond pas au traict de ce visage, Plus vermeil qu'une rose & plus beau qu'un riuage, Vous deuriez estant belle auoir de beaux habits, Esclater de satin, de perles, de rubis. Le grand regret que j'ay, non pas à Dieu ne plaise, Que j'en ay' de vous voir belle & bien à vostre aise: Mais pour moy ie voudrois que vous eussiez au moins Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins, Que cecy fust de soye & non pas d'estamine. Ma foy les beaux habits seruent bien à la mine, On a beau s'agencer & faire les doux yeux, Quand on est bien paré on en est tousiours mieux: Mais sans auoir du bien, que sert la renommee? C'est vne vanité confusement semee, Dans l'esprit des humains vn mal d'opinion, Vn faux germe auorté dans nostre affection. Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les Dames Ne sont que des appas pour les debiles ames Qui sans choisis de raison ont le cerueau perclus. L'honneur est vn vieux saint que l'on ne chomme plus. Il ne sert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse, Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse, Ou d'honneste refus quand on ne veut aymer, Il est bon en discours pour se faire estimer: Mais au fonds c'est abus sans excepter personne, La sage le sçait vendre où la sotte le donne. Ma fille c'est par là qu'il vous en faut auoir, Nos biens comme nos maux sont en nostre pouuoir, Fille qui sçait son monde a saison oportune, Chacun est artisan de sa bonne fortune, Le mal-heur par conduite au bonheur cederà. Aydez vous seulement & Dieu vous aydera. Combien pour auoir mis leur honneur en sequestre, Ont elles aux atours eschangé le limestre, Et dans les plus hauts rangs esleué leurs maris: Ma fille c'est ainsi que l'on vit à Paris, Et la vefue aussi bien comme la mariee, Celle est chaste sans plus qui n'en est point prie. Toutes au fait d'amour se chaussent en vn point Et leanne, que tu vois dont on ne parle point, Qui fait si doucement la simple & la

discrete Elle n'est pas plus chaste, ains elle est plus secrete,
Elle a plus de respect non moins de passion Et cache ses
amours sous sa discretion. Moy mesme croiriez vous pour
estre plus âgee Que ma part comme on dit en fust desià
mangee, Non ma foy ie me sents & dedans & dehors Et mon
bas peut encor vser deux ou trois corps. Mais chasque âge a
son temps, selon le drap la robe, Ce qu'un temps on a trop
en l'autre on le desrobe: Estant ieune i'ay sceu bien vser
des plaisirs, Ores i'ay d'autres soins en semblables desirs, le
veux passer mon temps & couurir le mystere, On trouue
bien la cour dedans vn monastere, Et apres maint essay en
fin i'ay reconnu Qu'un homme comme vn autre est vn
moine tout nu, Puis outre le saint vœu qui sert de
couverture, Ils sont trop obligez au secret de nature Et
sçauent plus discrets apporter en aymant, Auecque moins
d'esclat plus de contentement. C'est pourquoy desguisant
les bouillons de mon ame, D'un long habit de cendre
enuelopant ma flame, le cache mon dessein aux plaisirs
adonné, Le peché que l'on cache est demi pardonné, La
faute seullement ne gist en la deffence, Le scandale &
l'opprobre est cause de l'offence, Pourueu qu'on ne le
sçache il n'importe comment, Qui peut dire que non ne
peche nullement, Puis la bonté du Ciel nos offenses
surpasse, Pourueu qu'on se confesse on a tousiours sa
grace, Il donne quelque chose à nostre passion, Et qui ieune
n'a pas grande deuotion, Il faut que pour le monde à la
feindre il s'exerce: «C'est entre les deuots vn estrange
commerce, «Vn trafic par lequel au ioly temps qui court,
«Toute affaire fascheuse est facile à la Cour. le sçay bien que
vostre âge encore ieune & tendre, Ne peut ainsi que moy
ces mysteres comprendre: Mais vous deuriez ma fille en
l'âge où ie vous voy, Estre riche, contente, auoir fort bien
dequoy, Et pompeuse en habits, fine, accorte & rusee,
Reluire de ioyaux ainsi qu'une espousée: Il faut faire vertu
de la necessité, Qui sçait viure icy bas n'a iamais pauureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vsage, Il faut que les

brillants soient en vostre visage, Que vostre bonne grace en
acquiere pour vous: «Se voir du bien, ma fille, il n'est rien
de si doux, «S'enrichir de bonne heure est vne grand'
sagesse, «Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse «A
qui ne reste rien avec la pauvreté, «Qu'un regret espineux
d'auoir iadis esté, Où lors qu'on a du bien, il n'est si
decrepite Qui ne trouue (en donnant) couuercle à sa
marmite. Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans Vos
accueils, vos baisers & vos embrassemens, C'est gloire &
non pas honte en ceste douce peine Des acquests de son
lict accroistre son domaine, Vendez ces doux regards, ces
attraicts, ces appas, Vous mesme vendez vous, mais ne
vous liurez pas, Conseruez vous l'esprit, gardez vostre
franchise, Prenez tout s'il se peut, ne soyez iamais prise.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs, Pour vn
petit plaisir, a cent mille douleurs, Puis vn homme au
desduit ne vous peut satisfaire, Et quand plus vigoureux il le
pourroit bien faire, Il faut tondre sur tout & changer à
l'instant, L'enuie en est bien moindre & le gain plus contant.
Sur tout soyez de vous la maistresse & la dame, Faites s'il
est possible, vn miroir de vostre ame, Qui reçoit tous obiects
& tout content les pert, Fuyez ce qui vous nuist, ayez ce
qui vous sert, Faites profit de tout, & mesme de vos pertes,
A prendre sagement ayez les mains ouuertes, Ne faites s'il
se peut iamais present ny don, Si ce n'est d'un chabot pour
auoir vn gardon. Par fois on peut donner pour les galands
attirer, A ces petits presents ie ne suis pas contraire,
Pourueu que ce ne soit que pour les amorcer: Les fines en
donnant se doiuent efforcer A faire que l'esprit & que la
gentillesse Face estimer les dons & non pas la richesse. Pour
vous estimez plus qui plus vous donnera, Vous gouuernant
ainsi Dieu vous assistera, Au reste n'espargnez ny Gaultier
ni Garguille, Qui se trouuera pris ie vous pri' qu'on l'estrille,
Il n'est que d'en auoir, le bien est tousiours bien, Et ne vous
doit chaloir ny de qui, ny combien. Prenez à toutes mains,
ma fille & vous souuienne, Que le gain a bon goust de

quelque endroit qu'il vienne. Estimez vos amans selon le reuenu: Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu, Laissez la mine à part, prenez garde à la somme, Riche vilain vaut mieux que pauvre Gentil-homme: le ne iuge pour moy les gens sur ce qu'ils sont, Mais selon le profit & le bien qu'ils me font. Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre Celuy du seruiteur d'auec celuy du maistre, L'argent d'un cordon bleu n'est pas d'autre façon Que celuy d'un fripier ou d'un aide à maçon, Que le plus & le moins y mette difference Et tienne seulement la partie en souffrance, Que vous restablirez du iour au lendemain Et tousiours retenez le bon bout à la main, De crainte que le temps ne détruise l'affaire, Il faut suiure de pres le bien que l'on differe Et ne le differer qu'entant que l'on le peut, Ou se puisse aisement restablir quand on veut. Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semee, Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumee, Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton: Mais quand il faut payer, au diantre le teston, Et faisant des mouuans & de l'ame saisie, Ils croient qu'on leur doit pour rien la courtoisie, Mais c'est pour leur beau nez: le puits n'est pas commun, Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn. Et le Poëte croté auec sa mine austere Vous diriez à le voir que c'est vn secretaire, Il va melancolique & les yeux abaissez, Comme vn Sire qui plaint ses parens trespassez, Mais Dieu sçait, c'est vn homme aussi bien que les autres. Iamais on ne luy voit aux mains des patenostres, Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela, Non, si i'estoy de vous, ie le planteroy là. Et bien il parle liure, il a le mot pour rire: Mais au reste apres tout, c'est vn homme à Satyre, Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer, Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer. Ces hommes mesdisans ont le feu sous la leure, Ils sont matelineurs, prompts à prendre la cheure, Et tournent leurs humeurs en bijarres façons, Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons: Mais non, ma fille non, qui veut viure à son aise, Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise, Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité, En

amour autrement c'est imbecilité, Qui le fait à credit n'a pas grande ressource, On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse. Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers Dont depuis cinquante ans les peres vsuriers, Volans à toutes mains, ont mis en leur famille Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille, C'est là que vostre main peut faire de beaux cous, le sçay de ces gens là qui languissent pour vous: Car estant ainsi ieune en vos beautez parfaites, Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites, Et les traicts de vos yeux haut & bas esclancez, Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez, Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire, Et tel vous rit de iour qui toute nuict souspire, Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement, Que vos yeux sans dessein le font innocemment. En amour l'innocence est vn sçauant mystere, Pourueu que ce ne soit vne innocence austere, Mais qui sçache par art donnant vie & trespas, Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas: Il faut aider ainsi la beauté naturelle, L'innocence autrement est vertu criminelle, Avec elle il nous faut & blesser & garir, Et parmy les plaisirs faire viure & mourir. Formez vous des desseins dignes de vos merites, Toutes basses amours sont pour vous trop petites, Ayez dessein aux dieux, pour de moindres beautez Ils ont laissé iadis les cieux des-habitez. Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience: Mais comme elle a tousiours l'œil à la deffiance, Tournant deçà delà vers la porte où i'estois, Elle vist en sursaut comme ie l'escoutois, Elle trousse bagage, & faisant la gentille, le vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille. Ha vieille, dy-ie lors, qu'en mon cœur ie maudis, Est-ce là le chemin pour gagner Paradis, Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes, Que soient auant ta mort tes prunelles esteintes, Ta maison descouuerte & sans feu tout l'Hyuer, Avecque tes voisins iour & nuict estriuer Et trainer sans confort triste & desesperee, Vne pauvre vieillesse & tousiours alteree.

SATYRE XIII.

l'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main Cherchant en plain midy parmy le genre humain, Vn homme qui fust homme & de faict & de mine Et qui peust des vertus passer par l'estamine: Il n'est coing & recoing que ie n'aye tanté Depuis que la nature icy bas m'a planté. Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote, le croy qu'à mon aduis tout le monde radote, Qu'il a la teste vuide & sans dessus dessous Ou qu'il faut qu'au rebours ie sois l'un des plus fous. C'est de nostre folie vn plaisant stratagesme, Se flattant de iuger les autres par soy-mesme. Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau, Voyent aller la terre & non pas leur vaisseau, Peut estre ainsi trompé que fausement ie iuge, Toutesfois si les fous ont leur sens pour refuge, le ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autrui. Puis, i'en sçay pour le moins autant ou plus que luy. Voylà fort bien parlé si l'on me vouloit croire, Sotte presumption vous m'enyurez sans boire. Mais apres en cherchant auoir autant couru Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru, Pour retrouver vn homme enuers qui la Satyre Sans flater, ne trouuast que mordre & que redire, Qui sceust d'un choiz prudent toute chose éplucher, Ma foy si ce n'est vous ie n'en veux plus chercher. Or ce n'est point pour estre esleué de fortune, Aux sages comme aux fous c'est chose assez commune, Elle auance vn chacun sans raison & sans choiz, Les fous sont aux echets les plus proches des Roys. Aussi mon iugement sur cela ne se fonde, Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde, L'esclat de ces clinquans ne m'esblouit les yeux, Pour estre dans le Ciel ie n'estime les Dieux, Mais pour s'y maintenir & gouverner de sorte Que ce tout en deuoir reglement se comporte, Et que leur prouidence egallement conduit Tout ce que le Soleil en la terre produit. Des hommes tout ainsi ie ne puis recognoistre Les grans: mais bien ceux là qui meritent de l'estre, Et de qui le merite indomtable en vertu, Force les accidens & n'est point abatu,

Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte. Ainsi que
l'un descend on voit que l'autre monte, Selon ou plus ou
moins que dure le roollet, Et l'habit faict sans plus le maistre
ou le vallet. De mesme est de ces gens dont la grandeur se
ioüe, Aujourd'huy gros, enflez sur le haut de la roüe, Ilz font
vn personnage, & demain renuersez, Chacun les met au
rang des pechez effacez. La faueur est bizarre, à traiter
indocille, Sans arrest, inconstante, & d'humeur difficile,
Auecq' discretion il la faut carasser: L'un la perd bien
souuent pour la trop embrasser, Ou pour s'y fier trop, l'autre
par insolence, Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour se la promettre ou se la desnier, En fin c'est vn
caprice estrange à manier, Son Amour est fragile & se
rompt comme verre, Et faict aux plus Matois donner du nez
en terre. Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, soit des siecles passez, Homme que
la fortune ayt tasché d'introduire, Qui durant le bon vent ait
sceu se bien conduire. Or d'estre cinquante ans aux
honneurs esleué, Des grands & des petits dignement
approuué, Et de sa vertu propre aux malheurs faire
obstacle, le n'ay point veu de sots auoir faict ce miracle.
Aussi pour discerner & le bien & le mal, Voir tout,
congnoistre tout, d'un œil tousiours égal, Manier dextrement
les desseins de nos Princes, Respondre à tant de gens de
diuerses Prouinces, Estre des estrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'estre aduenü, Destourner par
prudence vne mauuaise affaire, Ce n'est pas chose aysée ou
trop facile à faire. Voilà comme on conserue auecq' le
iugement Ce qu'un autre dissipe & perd imprudemment:
Quand on se brusle au feu que soi mesme on attise, Ce
n'est point accident, mais c'est vne sottise. Nous sommes
du bon-heur de nous mesme artisans Et fabriquons nos
iours ou fascheux ou plaisans, La fortune est à nous & n'est
mauuaise ou bonne Que selon qu'on la forme ou bien qu'on
se la donne. A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'un puis vn enfant endormy, En risque d'y

tomber à son ayde s'auance Et luy parlant ainsi, le resueille
& le tance: Sus badin leuez-vous: si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens, Croyant en
leur esprit que de tout ie dispose, Diroient en me blasmant
que i'en serois la cause. Ainsi nous seduisant d'une fauce
couleur, Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur Qui
n'en peut mais, mais quoy! l'on le prend à partie, Et chacun
de son tort cherche la garantie. Et nous pensons bien fins,
soit veritable ou faux, Quand nous pouuons couvrir
d'excuses nos defaux: Mais ainsi qu'aux petis aux plus
grands personnages Sondez tout iusqu'au fond, les fous ne
sont pas sages. Or c'est vn grand chemin iadis assez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' essayé, Suiuant les
pas d'Horace entrant en la carriere, le trouue des humeurs
de diuerse maniere, Qui me pourroient donner subiect de
me mocquer, Mais qu'est-il de besoin de les aller chocquer?
Chacun ainsi que moy sa raison fortifie, Et se forme à son
goust vne philosophie, Ils ont droit de leur cause & de la
contester, le ne suis chicanneur & n'aime à disputer. Gallet
a sa raison, & qui croira son dire, Le hazard pour le moins
luy promet vn Empire, Toutesfois au contraire, estant leger
& net, N'ayant que l'esperance & trois dez au cornet,
Comme sur vn bon fond de rente ou de receptes Dessus
sept ou quatorze il assigne ses debtes, Et trouue sur cela
qui luy fournit dequoy: Ils ont vne raison qui n'est raison
pour moy, Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine:
Est-ce vice ou vertu qui leur fureur domine? L'un alléché
d'esperoir de gagner vingt pour cent, Ferme l'œil à sa perte,
& librement consent Que l'autre le despouille & ses meubles
engage, Mesmes s'il est besoin baille son heritage. Or le
plus sot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy, Pour l'un il perd
son bien, l'autre celuy d'autrui, Pourtant c'est vn traficq qui
suit tousiours sa route, Où bien moins qu'à la place on a fait
banqueroute, Et qui dans le brelan se maintient brauement,
N'en desplaie aux arrests de nostre Parlement. Pensez vous
sans auoir ces raisons toutes prestes, Que le Sieur de

Prouins persiste en ses requestes, Et qu'il ait sans espoir
d'estre mieux à la Court, A son long balandran changé son
manteau court, Bien que depuis vingt ans sa grimace
importune Ayt à sa desfaueur obstiné la fortune. Il n'est pas
le Cousin qui n'ait quelque raison, De peur de reparer, il
laisse sa maison, Que son lict ne defonce, il dort dessus la
dure, Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couverture: Ne
se pouuant munir encontre tant de maux Dont l'air
intemperé faict guerre aux animaux, Comme le chaud, le
froid, les frimas & la pluye, Et mil autres accidens,
bourreaux de nostre vie, Luy selon sa raison souz eux il s'est
sousmis, Et forçant la Nature il les a pour amis. Il n'est point
enreumé pour dormir sur la terre, Son poulmon enflammé
ne tousse le catterre, Il ne craint ny les dents ny les
defluctions Et son corps a tout sain libres ses fonctions, En
tout indifferent tout est à son vsage, On dira qu'il est foux ie
croy qu'il n'est pas sage, Que Diogene aussi fust vn foux de
tout point, C'est ce que le Cousin comme moy ne croit point.
Ainsi ceste raison est vne estrange beste, On l'a bonne
selon qu'on a bonne la teste, Qu'on imagine bien du sens
comme de l'œil, Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour
Corbeil. Or suiuant ma raison & mon intelligence, Mettant
tout en auant & soin & diligence, Et criblant mes raisons
pour en faire vn bon chois, Vous estes à mon gré l'homme
que ie cherchois: Afin doncq' qu'en discours le temps ie ne
consomme, Ou vous estes le mien, ou ie ne veux point
d'homme. Qu'vn chacun en ait vn ainsi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira. Vn chacun en son
sens selon son chois abonde, Or m'ayant mis en goust des
hommes & du monde, Reduisant brusquement le tout en
son entier Encor faut il finir par vn tour du mestier. On dit
que Iupiter Roy des Dieux & des hommes, Se promenant vn
iour en la terre où nous sommes, Receut en amitié deux
hommes apparens, Tous deux d'age pareils, mais de mœurs
differens, L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale: Il
les esleue au Ciel, & d'abord leur estale Parmy les bons

propos, les graces & les ris, Tout ce que la faueur depart aux fauoris, Ils mangeoient à sa table, aualoient l'ambrosie, Et des plaisirs du Ciel souloient leur fantasie; Ils estoient comme chefs de son Conseil priué: Et rien n'estoit bien fait qu'ils n'eussent approuué. Minos eut bon esprit, prudent, accord & sage, Et sceut iusqu'à la fin iouer son personnage, L'autre fut vn langard, reuelant les secrets Du Ciel & de son Maistre aux hommes indiscrets, L'un avecque prudence au Ciel s'impatronise, Et l'autre en fut chassé comme vn peteux d'Eglise.

SATYRE XV.

Ouy i'escry rarement & me plais de le faire. Non pas que la paresse en moy soit ordinaire, Mais si tost que ie prens la plume à ce dessein, le croy prendre en galere vne rame en la main, le sen au second vers que la Muse me dicte, Et contre sa fureur ma raison se despite. Or si par fois i'escry suiuant mon Ascendant, le vous iure encor est-ce à mon corps deffendant, L'astre qui de naissance à la Muse me lie, Me fait rompre la teste apres ceste folie, Que ie reconnois bien: mais pourtant, malgré moy Il faut que mon humeur fasse ioug à sa loy, Que ie demande en moy ce que ie me desnie, De mon ame & du Ciel, estrange tyrannie; Et qui pis est, ce mal qui m'afflige au mourir, S'obstine aux recipez & ne se veut guarir, Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire, Il n'est point d'Elebore assez en Anticire, Reuesche à mes raisons il se rend plus mutin Et ma philosophie y perd tout son Latin. Or pour estre incurable il n'est pas necessaire, Patient en mon mal que ie m'y doie plaie, Au contraire il m'en fasche & m'en desplais si fort Que durant mon accez ie voudrois estre mort: Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn poëte, Et qui par consequent a la teste mal faite, Confus en mon esprit ie suis plus desolé, Que si i'estois maraut, ou ladre, ou verollé. Encor' si le transport dont mon ame est saisie, Auoit

quelque respect durant ma frenaisie, Qu'il se reglast selon
les lieux moins importants, Ou qu'il fist choix des iours, des
hommes ou du temps, Et que lors que l'hyuer me renferme
en la chambre, Aux iours les plus glacez de l'engourdy
Nouembre, Apollon m'obsedast, i'aurois en mon malheur,
Quelque contentement à flater ma douleur. Mais aux iours
les plus beaux de la saison nouvelle Que Zephire en ses rets
surprend Flore la belle, Que dans l'air les oyseaux, les
poissons en la mer, Se pleignent doucement du mal qui
vient d'aymer, Ou bien lors que Ceres de fourment se
couronne, Ou que Bacchus souspire amoureux de Pomone,
Ou lors que le saffran, la derniere des fleurs, Dore le
Scorpion de ses belles couleurs, C'est alors que la verue
insolemment m'outrage, Que la raison forcee obeyt à la
rage, Et que sans nul respect des hommes ou du lieu, Qu'il
faut que i'obeisse aux fureurs de ce Dieu: Comme en ces
derniers iours les plus beaux de l'annee, Que Cibelle est par
tout de fruicts enuironnee, Que le paysant recueille
emplissant à milliers Greniers, granges, chartis, & caues &
celiers, Et que lunon riant d'vne douce influence, Rend son
œil fauorable aux champs qu'on ensemence, Que ie me
resoudois loing du bruit de Paris Et du soing de la Cour ou
de ses fauoris, M'esgayer au repos que la campagne donne,
Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne, D'un bon
mot faire rire en si belle saison, Vous, vos chiens & vos
chats, & toute la maison, Et là dedans ces champs que la
riuiera d'Oyse, Sur des arenes d'or en ses bors se degoyse,
(Seiour iadis si doux à ce Roy qui deux fois Donna Sydon en
proye à ses peuples François) Faire maint soubre-saut, libre
de corps & d'ame, Et froid aux appetis d'vne amoureuse
flame, Estre vuide d'amour comme d'ambition, Des gallands
de ce temps horrible passion. Mais à d'autres reuers ma
fortune est tournee, Dés le iour que Phœbus nous monstre
la iournee, Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour, le
me leue & m'en vay dans le plus creux seiour Que
Royaumont recelle en ses forests secrettes, Des renards &

des loups les ombreuses retraittes, Et là malgré mes dents
rongeant & rauassant, Polissant les nouueaux, les vieux
rapetassant, le fay des vers, qu'encor qu'Apollon les
aduouë, Dedans la Cour, peut estre, on leur fera la mouë,
Ou s'ils sont à leur gré bien faicts & bien polis, l'auray pour
recompence, ils sont vrayment iolis: Mais moy qui ne me
reigle aux iugemens des hommes, Qui dedans & dehors
cognoy ce que nous sommes, Comme le plus souuent ceux
qui sçauent le moins, Sont temerairement & iuges &
tesmoings, Pour blasme ou pour louange ou pour froide
parole, le ne fay de leger banqueroute à l'escolle Du bon
homme Empedocle, où son discours m'apprend Qu'en ce
monde il n'est rien d'admirable & de grand Que l'esprit
desdaignant vne chose bien grande, Et qui Roy de soy-
mesme à soy-mesme commande. Pour ceux qui n'ont
l'esprit si fort ny si trempé, Afin de n'estre point de soy-
mesme trompé, Chacun se doibt cognoistre, & par vn
exercice Cultuant sa vertu desraciner son vice, Et censeur
de soy-mesme avec soing corriger Le mal qui croist en nous,
& non le negliger, Esueiller son esprit troublé de resuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie, Que par art ie
m'efforce à regler ses accès, Et contre mes deffaux que
i'intente vn procès, Comme on voit par exemple en ces vers
où i'accuse Librement le caprice où me porte la Muse, Qui
me repaist de baye en ses foux passe-temps, Et malgré moy
me faict aux vers perdre le temps, Ils deuoient à propos
tascher d'ouurir la bouche, Mettant leur iugement sur la
pierre de touche, S'estudier de n'estre en leurs discours
trenchans Par eux mesmes iugez ignares ou meschans, Et
ne mettre sans choix en égale balance Le vice, la vertu, le
crime, l'insolence. Qui me blasme aujourd'hui, demain il me
louera, Et peut estre aussi tost il se desaduouera. La
louange est à prix, le hazard la debite, Où le vice souuent
vaut mieux que le merite: Pour moy ie ne fay cas ny ne me
puis vanter N'y d'un mal ny d'un bien que l'on me peut
oster. Auecq' proportion se depart la louange, Autrement

c'est pour moy du baragouyn estrange, Le vrai me faict
dans moy recognoistre le faux, Au poix de la vertu ie iuge
les deffaux, l'assine l'enuieux cent ans apres la vie, Où l'on
dit qu'en Amour se conuertit l'Enuie: Le Iuge sans reproche
est la Posterité, Le temps qui tout descouure en fait la
verité, Puis la monstre à nos yeux, ainsi dehors la terre Il tire
les tresors, & puis les y reserre. Doncq' moy qui ne
m'amuse à ce qu'on dit icy, le n'ay de leurs discours ny
plaisir ny soucy, Et ne m'esmeus non plus quand leur
discours fouruoye, Que d'un conte d'Vrgande & de ma mere
l'Oye. Mais puis que tout le monde est aueugle en son fait
Et que dessous la Lune il n'est rien de parfait, Sans plus se
controller quand à moy ie conseille Qu'un chacun
doucelement s'excuse à la pareille, Laissons ce qu'en resuant
ces vieux foux ont escrit, Tant de philosophie embarasse
l'esprit, Qui se contraint au monde il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouuons faillir suiuant nostre nature. le t'excuse
Pierrot, de mesme excuse moy, Ton vice est de n'auoir ny
Dieu, ny foy, ny loy, Tu couures tes plaisirs avec l'hypocrisie,
Chupin se taisant veut couvrir sa ialousie, Rison accroist son
bien d'vsure & d'interests, Selon ou plus ou moins lan donne
ses arrests, Et comme au plus offrant debite la Iustice. Ainsi
sans rien laisser vn chacun a son vice, Le mien est d'estre
libre & ne rien admirer, Tirer le bien du mal lors qu'il s'en
peut tirer, Sinon adoucir tout par vne indifference, Et
vaincre le mal-heur avecq' la patience, Estimer peu de gens,
suyure mon vercoquin, Et mettre à mesme taux le noble &
le coquin. D'autre part ie ne puis voir vn mal sans m'en
plaindre, Quelque part que ce soit ie ne me puis
contraindre. Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu Son
deuoir à celuy qui deust estre pendu, Vn Aduocat instruire
en l'une & l'autre cause, Vn Lopet qui partis dessus partis
propose, Vn Medecin remplir les limbes d'auortons, Vn
Banquier qui fait Rome icy pour six testons, Vn Prelat
enrichy d'interest & d'vsure, Plaindre son bois saisy pour
n'estre de mesure, Vn lan abandonnant femme, filles, &

sœurs, Payer mesmes en chair iusques aux rotisseurs,
Rousset faire le Prince, & tant d'autre mystere, Mon vice est,
mon amy, de ne m'en pouuoir taire. Or des vices où sont les
hommes attachez, Comme des petits maux font les petits
pechez, Ainsi les moins mauuais sont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient le plus souuent des pires, Au
moins estimez tels: c'est pourquoi sans errer, Au sage bien
souuent on les peut desirer, Comme aux Prescheurs
l'audace à reprendre le vice, La folie aux enfans, aux luges
l'iniustice. Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le
moins, Sans aller rechercher ny preuues ny tesmoins,
Informans de nos faits sans haine & sans enuie, Et iusqu'au
fond du sac espluchons nostre vie. De tous ces vices là,
dont ton cœur entaché N'est veu par mes escrits si librement
touché, Tu n'en peux retirer que honte & que dommage, En
vendant la iustice, au Ciel tu fais outrage, Le pauvre tu
destruis, la veufue & l'orphelin, Et ruines chacun avecq' ton
patelin. Ainsi consequemment de tout dont ie t'offence, Et
dont ie ne m'attens d'en faire penitence: Car parlant
librement ie pretens t'obliger A purger les deffaux, tes vices
corriger, Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite, Puis qu'en
quelque façon mon vice te profite.

A Monsieur de Forqueuaus.

SATYRE XVI.

Puisque le iugement nous croist par le dommage, Il est
temps Forqueuaus, que ie deuienne sage, Et que par mes
trauaux i'apprenne à l'auenir Comme en faisant l'amour on
se doit maintenir: Apres auoir passé tant & tant de
trauerses, Auoir porté le ioug de cent beutez diuerses,
Auoir en bon soldat combatu nuict & iour, le dois estre
routier en la guerre d'Amour, Et comme vn vieux guerrier
blanchi dessous les armes Sçauoir me retirer des plus
chaudes alarmes, Destourner la fortune, & plus fin que

vaillant, Faire perdre le coup au premier assaillant, Et
sçauant deueni par vn long exercice, Conduire mon
bonheur avec de l'artifice, Sans courir comm' vn fou saizy
d'aueuglement, Que le caprice emporte, & non le iugement:
Car l'esprit en amour sert plus que la vaillance, Et tant plus
on s'efforce, & tant moins on auance. Il n'est que d'estre fin
& de soir, ou de nuit, Surprendre si l'on peut l'ennemy dans
le lit. Du temps que ma ieunesse à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente, Et que de tous costés
sans choi ou sans raison l'alloy comme vn limier apres la
venaison, Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage, Et
piqué des douceurs d'un amoureux visage l'ay si bien
combattu, serré flanc contre flanc, Qu'il ne m'en est resté
vne goutte de sang: Or sage à mes despens i'esquie la
bataille, Sans entrer dans le champ i'attens que l'on
m'assaille, Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu,
D'un bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu, Et
sans estre vaillant ie veux que l'on m'estime, Ou si parfois
encor i'entre en [la] vieille escrime, le goust le plaisir sans
en estre emporté, Et prens de l'exercice au pris de ma
santé: le resigne aux plus forts ces grands coups de
maitrise, Accablé sous le fais ie fuy toute entreprise, Et sans
plus m'amuser aux places de renom Qu'on ne peut
emporter qu'à force de Canon, l'ayme vne amour facile & de
peu de defense, Si ie voi qu'on me rit, c'est là que ie
m'auance, Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit, La
viande ne plaist que selon l'appetit. Toute amour a bon
goust pourueu qu'elle recrée Et s'elle est moins louable, elle
est plus asseurée: Car quand le ieu déplait sans soupçon, ou
danger De coups, ou de poison, il est permis changer. Aymer
en trop haut lieu vne Dame hautaine C'est aimer en soucy
le trauail, & la peine, C'est nourrir son amour de respect, &
de soin, le suis saoul de seruir le chapeau dans le poing, Et
fuy plus que la mort l'amour d'une grand Dame, Tousiours
comme vn forçat il faut estre à la rame, Nauiger iour, & nuit,
& sans profit aucun Porter tout seul le fais de ce plaisir

commun: Ce n'est pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car si ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende, Et que
les combatans à l'egal collerez, Se donnent l'un à l'autre
autant de coups fourez: C'est pourquoy ie recherche vne
ieune fillette Experte des longtemps à courir l'eguillette, Qui
soit viue & ardente au combat amoureux, Et pour vn coup
receu qui vous en rende deux. La grandeur en amour est
vice insupportable, Et qui sert hautement est tousiours
miserable, Il n'est que d'estre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps, Et pour le
prix commun choisir sa marchandise, Ou si l'on n'en veut
prendre au moins on en deuse, L'on taste, l'on manie &
sans dire combien, On se peut retirer, l'object n'en couste
rien: Au sauoureux trafic de ceste mercerie, l'ay consumé
les iours les plus beaux de ma vie, Marchant des plus rusez
& qui le plus souuent, Payoit ses creanciers de promesse &
de vent, Et encore n'estoit le hazard, & la perte, l'en
voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte, Mais la risque
m'en fasche & si fort m'en deplaist Qu'au malheur que ie
crains ie postpose l'acquest, Si bien que redoutant la verolle
& la goutte, le banny ces plaisirs & leur fais banqueroutte,
Et resigne aux mignons, aueuglez en ce ieu, Auecques les
plaisirs tous les maux que i'ay eu, Les boutons du
printemps, & les autres fleurettes Que l'on cueille au iardin
des douces amourettes, Le Mercure, & l'eau fort me sont à
contre-cœur, le hay l'eau de Gaïac, & l'estoufante ardeur
Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance Et où lon
va tirant vn homme en quintessence. C'est pourquoy tout à
coup ie me suis retiré, Voulant d'oresnauant demeurer
asseuré, Et comme vn marinier eschappé de l'orage, Du
haure seurement contempler le naufrage, Ou si par fois
encor ie me remets en mer, Et qu'un œil enchanteur me
contraigne d'aymer, Combattant mes esprits par vne douce
guerre le veux en seureté nauiger terre à terre: Ayant
premierement visité le vaisseau, S'il est bien calfeutré, ou
s'il ne prend point l'eau. Ce n'est pas peu de cas de faire vn

long voyage, le tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop presumer Se
commet aux hazards de l'amoureuse mer: Expert en ses
trauaux pour moy ie la deteste, Et la fuy tout ainsi comme ie
fuy la peste. Mais aussi, Forqueuaus, comme il est mal-aisé
Que nostre esprit ne soit quelquefois abusé Des appas
enchanteurs de cest enfant volage, Il faut vn peu baisser le
col sous le seruage, Et donner quelque place aux plaisirs
sauoureux: Car c'est honte de viure & de n'estre amoureux:
Mais il faut en aymant s'aider de la finesse, Et sçauoir
rechercher vne simple maistresse, Qui sans vous asservir
vous laisse en liberté, Et ioigne le plaisir avecq la seureté,
Qui ne sache que c'est que d'estre courtisee, Qui n'ait de
maint amour la poitrine embrasee, Qui soit douce & nicette,
& qui ne sache pas, Apprentiue au mestier, que vallent les
appas, Que son œil, & son cœur, parlent de mesme sorte,
Qu'aucune affection hors de soy ne l'emporte, Bref qui soit
toute à nous, tant que la passion Entretiendra nos sens en
ceste affection: Si parfois son esprit ou le nostre se lasse
Pour moy ie suis d'auis que l'on change de place, Qu'on se
range autre part, & sans regret aucun D'absence ou de
mespris que l'on ayme vn chacun: Car il ne faut iurer aux
beautez d'vne Dame, Ains changer par le temps & d'amour
& de flame. C'est le change qui rend l'homme plus
vigoureux, Et qui iusqu'au tombeau le faict estre amoureux:
Nature se maintient pour estre variable, Et pour changer
souuent son estat est durable: Aussi l'affection dure
eternellement, Pourueu sans se lasser qu'on change à tout
moment, De la fin d'vne amour l'autre naist plus parfaite,
Comme on voit vn grand feu naistre d'vne bluette.

SATYRE XVII.

Non non i'ay trop de cœur pour laschement me rendre,
L'amour n'est qu'vn enfant dont l'on se peut deffendre, Et
l'homme qui flechit sous sa ieune valleur, Rend par ses

laschetez coupable son malheur, Il se defait soy-mesme & soy-mesme s'outrage, Et doibt son infortune à son peu de courage: Or moy pour tout l'effort qu'il fasse à me domter, Rebelle à sa grandeur ie le veux effronter, Et bien qu'avec les Dieux on ne doive debattre, Comme vn nouveau Toitan si le veux-je combattre, Avecq' le desespoir ie me veux asseurer, C'est salut aux vaincuz de ne rien esperer. Mais hélas! c'en est faict quand les places sont prises, Il n'est plus temps d'auoir recours aux entreprises, Et les nouveaux desseins d'un salut pretendu Ne seruent plus de rien lors que tout est perdu. Ma raison est captiue en triomphe menee, Mon ame déconfite au pillage est donnee, Tous mes sens m'ont laissé seul & mal aduerty, Et chacun s'est rangé du contraire party, Et ne me reste plus de la fureur des armes, Que des cris, des sanglots, des souspirs & des larmes: Dont ie suis si troublé qu'encor ne sçay-je pas, Où pour trouuer secours ie tourneray mes pas. Aussi pour mon salut que doi-je plus attendre, Et quel sage conseil en mon mal puis-je prendre, S'il n'est rien icy bas de doux & de clement, Qui ne tourne visage à mon contentement? S'il n'est astre esclairant en la nuict solitaire, Ennemy de mon bien qui ne me soit contraire, Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux: Il n'est pour moy là haut ny clemence, ny Dieux, Au Ciel comme en la terre il ne faut que j'attende Ny pitié ny faueur au mal qui me commande, Car encor' que la dame en qui seule ie vy, M'ait avecque douceur sous ses loix asseruy, Que ie ne puisse croire en voyant son visage, Que le Ciel l'ait formé si beau pour mon dommage, Ny moins qu'il soit possible en si grande beauté Qu'avecque la douceur loge la cruauté, Pourtant toute esperance en mon ame chancelle, Il suffit pour mon mal que ie la trouue belle. Amour qui pour obiet n'a que mes desplaisirs, Rend tout ce que j'adore ingrat à mes desirs, Toute chose en ayment est pour moy difficile, Et comme mes souspirs ma peine est infertile. D'autre part sçachant bien qu'on n'y doit aspirer, Aux cris j'ouure la bouche & n'ose souspirer, Et ma peine

estouffée avecques le silence, Estant plus retenue à plus de violence. Trop heureux si j'auois en ce cruel tourment, Moins de discretion & moins de sentiment, Ou sans me relascher à l'effort du martyre, Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peussent dire. Mais ce cruel enfant insolent deuenu, Ne peut estre à mon mal plus longtemps retenu, Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache. Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur le lasche mon discours à l'effort du malheur, Et pousse des ennuis dont mon ame est atteinte, Par force ie vous fais ceste piteuse plainte, Qu'encore ne rendrois ie en ces derniers efforts, Si mon dernier soupir ne la iette dehors. Ce n'est pas toutesfois que pour m'escouter plaindre, le tasche par ces vers à pitié vous contraindre, Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux, La plainte est inutile à l'homme mal-heureux: Mais puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que ie meure, Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure, Et que d'aucun regret mon trespas n'est suiuy, Sinon de n'estre mort le iour que ie vous vy, Si diuine & si belle, & d'attrais si pourueüe. Ouy ie deuois mourir des traits de vostre veuë, Avec mes tristes iours mes miseres finir, Et par feu comme Hercule immortel deuenir. l'eusse bruslant là haut en des flammes si claires, Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires, Qui seruant comme moy de trophée à vos yeux, Pour vous aymer en terre eussent quitté les Cieux. Eternisant par tout ceste haute victoire, l'eusse engraué là haut leur honte & vostre gloire, Et comme en vous seruant aux pieds de vos Autels, Ils voudroient pour mourir n'estre point immortels. Heureusement ainsi j'eusse peu rendre l'ame, Apres si bel effect d'une si belle flamme. Aussi bien tout le temps que j'ay vescu depuis, Mon cœur gesné d'amour n'a vescu qu'aux ennuis, Depuis de iour en iour s'est mon ame enflammée, Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animée, Sur mes yeux esgarez ma tristesse se lit, Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit, Au gré des passions mes

amours sont contraintes, Mes vers bruslans d'amour ne
resonnent que plaintes, De mon cœur tout fletry l'alegresse
s'enfuit, Et mes tristes pensers comme oyseaux de la nuit,
Volant dans mon esprit à mes yeux se presentent, Et
comme ils font du vray du faux ils m'espouuantent, Et tout
ce qui repasse en mon entendement, M'apporte de la
crainte & de l'estonnement: Car soit que ie vous pense
ingrate ou secourable, La playe de vos yeux est tousiours
incurable, Tousiours faut il perdant la lumiere & le iour,
Mourir dans les douleurs ou les plaisirs d'amour. Mais tandis
que ma mort est encore incertaine Attendant qui des deux
mettra fin à ma peine, Ou les douceurs d'amour, ou bien
vostre rigueur, le veux sans fin tirer les souspirs de mon
cœur, Et deuant que mourir ou d'une ou d'autre sorte,
Rendre en ma passion si diuine & si forte, Vn vivant
tesmoignage à la posterité, De mon amour extresme, & de
vostre beauté, Et par mille beaux vers que vos beaux yeux
m'inspirent, Pour vostre gloire atteindre où les sçauans
aspirent, Et rendre memorable aux siecles à venir, De vos
rares vertus le noble souuenir.

ELEGIE ZELOTIPIQVE.

Bien que ie sçache au vray tes façons & tes ruses, l'ay tant
& si long temps excusé tes excuses, Moy-mesme ie me suis
mille fois démenty, Estimant que ton cœur par douceur
diuerty, Tiendroit ses laschetes à quelque conscience: Mais
en fin ton humeur force ma patience. l'accuse ma foiblesse,
& sage à mes despens, Si ie t'aymay iadis ores ie m'en
repens, Et brisant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de
conte, Ce qui me fut honneur m'est ores vne honte. Pensant
m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu, l'ay regaigné sur
moy ce que i'auois perdu, le tire vn double gain d'un si petit
dommage, Si ce n'est que trop tard ie suis deuenu sage.
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans, Et
pourueu qu'il nous vienne il vient tousiours à temps. Mais

i'ay doncq' supporté de si lourdes iniures, l'ay doncq' creu de ses yeux les lumieres pariures, Qui me naurant le cœur me promettoient la paix, Et donné de la foy à qui n'en eut iamais! l'ay doncq' leu d'autre main ses lettres contre-faites, l'ay doncq' sçeu ses façons, recogneu ses deffaites, Et comment elle endort de douceur sa maison, Et trouue à s'excuser quelque fauce raison, Vn procès, vn accord, quelque achapt, quelques ventes, Visites de cousins, de freres, & de tantes, Pendant qu'en autre lieu sans femmes & sans bruict, Sous pretexte d'affaire elle passe la nuict: Et cependant aueugle en ma peine enflammee, Ayant sçeu tout cecy ie l'ay tousiours aymee: Pauvre sot que ie suis, ne deuoy-ie à l'instant Laisser là ceste ingrante & son cœur inconstant? Encor' seroit ce peu si d'amour emportee, le n'auois à son teint, & sa mine affetee, Leu de sa passion les signes euidans, Que l'amour imprimoit en ses yeux trop ardans. Mais qu'est il de besoin d'en dire d'auantage, Iray-ie rafraichir sa honte & mon dommage? A quoy de ses discours diray-ie le deffaut, Comme pour me piper elle parle vn peu haut, Et comme bassement à secretes volees, Elle ouure de son cœur les flames recelees, Puis sa voix rehaussant en quelques mots ioyeux, Elle cuide charmer les ialoux curieux, Faict vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure, Quand malgré que i'en aye amour me le découure, Me déchifre aussi-tost son discours indiscret, (Helas! rien aux ialoux ne peut estre secret) Me fait veoir de ses traits l'amoureux artifice, Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice, Ces heurtemens de pieds en feignant de s'asseoir, Faire sentir ses gands, ses cheueux, son mouchoir, Ces rencontres de mains, & mille autres caresses, Qu'vsent à leurs amans les plus douces maistresses, Que ie tais par honneur craignant qu'auécq' le sien En vn discours plus grand i'engageasse le mien? Cherche doncq' quelque sot au tourment insensible Qui souffre ce qui m'est de souffrir impossible, Car pour moy i'en suis las (ingrante) & ie ne puis Durer plus longuement en la peine où ie suis, Ma

bouche incessamment aux plaintes est ouuerte, Tout ce que
i'apperçoy semble iurer ma perte, Mes yeux tousiours
pleurans de tourment éueillez, Depuis d'un bon sommeil ne
se sont veuz sillez, Mon esprit agité fait guerre à mes
pensees, Sans auoir reposé vingt nuicts se sont passees, le
vais comme vn Lutin deça delà courant, Et ainsi que mon
corps mon esprit est errant. Mais tandis qu'en parlant du feu
qui me surmonte, le despeins en mes vers ma douleur & ta
honte, Amour dedans le cœur m'assaut si viuement,
Qu'auccque tout desdain ie perds tout iugement. Vous
autres que i'emploie à l'espier sans cesse, Au logis, en
visite, au sermon, à la Messe, Cognitoissant que ie suis
amoureux & ialoux, Pour flatter ma douleur que ne me
mentez vous? Ha pourquoy m'estes vous, à mon dam, si
fidelles? Le porteur est fascheux de fascheuses nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux, Feignez de n'en rien
voir, & vous fermez les yeux. Si dans quelque maison sans
femme elle s'arreste, S'on luy fait au Palais quelque signe
de teste, S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle vn valet, S'elle
baille en cachete ou reçoynie vn poulet, Si dans quelque
recoin quelque vieille incogneue, Marmotant vn Pater luy
parle ou la saluë, Déguisez en le fait, parlez m'en
autrement, Trompant ma ialousie & vostre iugement, Dites
moy qu'elle est chaste, & qu'elle en a la gloire, Car bien
qu'il ne soit vray si ne le puis-ie croire, De contraires efforts
mon esprit agité, Douteux s'en court de l'une à l'autre
extremité, La rage de la hayne & l'amour me transporte,
Mais i'ay grand peur enfin que l'amour soit plus forte.
Surmontons par mespris ce desir indiscret, Au moins s'il ne
se peut l'aymeray-ie à regret, Le bœuf n'ayme le ioug que
toutesfois il traine, Et meslant sagement mon amour à la
hayne, Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir Son
merite égallé iustement au deuoir. En Conseiller d'Estat de
discours ie m'abuse, Vn Amour violent aux raisons ne
s'amuse, Ne sçay ie que son œil ingrat à mon tourment, Me
donnant ce desir m'osta le iugement? Que mon esprit

blessé nul bien ne se propose, Qu'aueugle & sans raison ie confonds toute chose, Comme vn homme insensé qui s'emporte au parler, Et dessigne avec l'œil mille chasteaux en l'air. C'en est fait pour iamais la chance en est ietee, D'un feu si violent mon ame est agitée, Qu'il faut bon-gré, mal-gré laisser faire au destin, Heureux si par la mort i'en puis estre à la fin, Et si ie puis mourant en ceste frenesie, Voir mourir mon amour avecq' ma ialousie. Mais Dieu que me sert il en pleurs me consumer, Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer? Où le Ciel nous incline à quoy sert la menace? Sa beauté me rappelle où son deffaut me chasse, Ayant & desdaignant par contraires efforts, Les façons de l'esprit & les beautez du corps: Ainsi ie ne puis viure avec elle, & sans elle. Ha Dieu que fusses-tu ou plus chaste ou moins belle, Ou peusses-tu congnoistre, & voir par mon trespas, Qu'avecque ta beauté ton humeur ne sied pas: Mais si ta passion est si forte & si viue, Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue, Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy, le n'entends en cela te prescrire vne loy, Te pardonnant par moy ceste fureur extremesme, Ainsi comme par toy ie l'excuse en moy mesme: Car nous sommes tous deux en nostre passion, Plus dignes de pitié que de punition. Encor en ce mal-heur où tu te precipites, Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites, Cognoistre ta beauté, & qu'il te faut auoir, Avecques ton Amour esgard à ton deuoir. Mais sans discretion tu vas à guerre ouuerte, Et par sa vanité triomphant de ta perte, Il monstre tes faueurs, tout haut il en discourt, Et ta honte & sa gloire entretiennent la Court. Cependant me iurant tu m'en dis des iniures, O Dieux! qui sans pitié punissez les pariures, Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects, Vengez plustost sur moy les pechez qu'elle a faicts. S'il est vray sans faueur que tu l'escoutes plaindre, D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre, Que tu permits aux siens lire en tes passions, De veiller iour & nuict dessus tes actions, Que tousiours d'un vallet ta carrosse est suiue, Qui rend comme

espion compte exact de ta vie, Que tu laisse vn chacun pour
plaie à ses soupçons, Et que parlant de Dieu tu nous fais
des leçons, Nouvelle Magdelaine au desert conuertie, Et
iurant que ta flamme est du tout amortie, Tu pretend
finement par ceste mauuaitié, Luy donner plus d'Amour, à
moy plus d'amitié, Et me cuidant tromper tu voudrois faire
accroire, Auecque faux serments que la neige fust noire.
Mais comme tes propos, ton art est descouuert, Et chacun
en riant en parle à cœur ouuert, Dont ie creue de rage, &
voyant qu'on te blasme, Trop sensible en ton mal de regret
ie me pasme, le me ronge le cœur, ie n'ay point de repos, Et
voudrois estre sourd pour l'estre à ces propos, le me hay de
te voir ainsi mesestimee, T'aymant si dignement i'ayme ta
renommee, Et si ie suis ialoux ie le suis seulement De ton
honneur, & non de ton contentement. Fay tout ce que tu
fais, & plus s'il se peut faire, Mais choisi pour le moins ceux
qui se peuuent taire. Quel besoin peut-il estre, insensee en
Amour, Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le iour? Ce
que fait vn tout seul, tout vn chacun le sçache? Et monstres
en Amour ce que le monde cache? Mais puis que le Destin à
toy m'a sçeu lier, Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaisirs d'Amour tous confits en delices, Par tes apas
iadis à mes vœuz si propices, Par ces pleurs que mes yeux
& les tiens ont versez, Par mes souspirs, au vent sans profit
dispersez, Par les Dieux qu'en pleurant tes sermens
appellerent, Par tes yeux qui l'esprit par les miens me
volent, Et par leurs feux si clairs & si beaux à mon cœur,
Excuse par pitié ma ialouse rancœur, Pardonne par mes
pleurs au feu qui me commande: Si mon peché fut grand
ma repentance est grande, Et voy dans le regret dont ie suis
consommé, Que i'eusse moins failly, si i'eusse moins aymé.

AVTRE.

Aymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre? Pouuois
ie estre asseuré qu'elle se deust contraindre? Et que

changeant d'humeur au vent qui l'emportoit, Elle eust pour moy cessé d'estre ce qu'elle estoit? Que laissant d'estre femme inconstante & legere, Son cœur traistre à l'Amour, & sa foy mensongere, Se rendant en vn lieu l'esprit plus arresté, Peust au lieu du mensonge aymer la verité? Non, ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die, Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie, le craignois tous ses traits que i'ay sçeu du depuis, Ses iours de mal de teste, & ses secrettes nuicts, Quand se disant malade & de fieure enflammee Pour moy tant seulement sa porte estoit fermée, le craignois ses attrais, ses ris, & ses couroux, Et tout ce dont Amour allarme les ialoux. Mais la voyant iurer avecq' tant d'assurance, le l'aduoüe, il est vray, i'estois sans deffiance: Aussi qui pouuoit croire apres tant de serments, De larmes, de souspirs, de propos vehemens Dont elle me iuroit que iamais de sa vie, Elle ne permettroit d'vn autre estre seruie, Qu'elle aymoît trop ma peine, & qu'en ayant pitié, le m'en deuois promettre vne ferme amitié; Seulement pour tromper le ialoux populaire, Que ie deuois, constant, en mes douleurs me taire, Me feindre tousiours libre, ou bien me captiuer, Et quelque'autre perdant, seule la conseruer. Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte, Au moins comme elle dict; sa parole estoit feinte, Et le Ciel luy seruit en ceste trahison, D'infidele moyen pour tromper ma raison: Et puis il est des Dieux tesmoins de nos paroles, Non, non, il n'en est point, ce sont contes friuolles, Dont se repaist le peuple, & dont l'antiquité Se seruit pour tromper nostre imbecilité: S'il y auoit des Dieux ils se vengeroient d'elle, Et ne la voiroit on si fiere ny si belle, Ses yeux s'obscurceroient qu'elle a tant pariurez, Son teint seroit moins clair, ses cheueux moins dorez Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence, Marqueroit sur son front son crime & leur vengeance. Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair, Ainsi que nous d'amour ils se laissent toucher, Et de ce sexe ingrat excusant la malice, Pour vne belle femme ils n'ont point de lustice.

IMPOUissance.

Imitation d'Ovide.

Quoy? ne l'auois-ie assez en mes vœuz desirée, N'estoit elle assez belle, ou assez bien parée? Estoit elle à mes yeux sans grace & sans appas? Son sang estoit il point issu d'un lieu trop bas? Sa race, sa maison n'estoit elle estimée, Ne valoit elle point la peine d'estre aimée? Inhabile au plaisir n'auoit elle dequoy? Estoit elle trop laide, ou trop belle pour moy? Ha! cruel souuenir, cependant ie l'ay eüe, Impuissant que ie suis en mes bras toute nue, Et n'ay peu le voulans tous deux esgallément, Contenter nos desirs en ce contentement: Au surplus à ma honte, Amour, que te diray-ie? Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige, ... Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa, Me suggerant la manne en sa leure amassée, Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassée, Les yeux luy petilloient d'un desir langoureux, Et son ame exiloit maint soupir amoureux, Sa langue en begayant d'une façon mignarde, Me disoit: mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde? N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust? Ma grace, ma façon, ha Dieu! ne vous plaist elle? Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle? Cependant de la main animant ses discours, le trompois impuissant sa flamme & mes amours, Et comme un tronc de bois, charge lourde & pesante, le n'auois rien en moy de personne viuante: Mes membres languissans perclus & refroidis, Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis. Mais quoy? que deuiendray ie en l'extreme vieillesse, [Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.] Et si las! ie ne puis & ieune & vigoureux, Sauouer la douceur du plaisir amoureux. Ha! i'en rougis de honte & dépite mon âge, Age de peu de force & de peu de courage, Qui ne me permet pas en cest accouplement, Donner ce qu'en amour peut donner un

amant: Car, Dieu! ceste beauté par mon deffaut trompee,
Se leua le matin de ses larmes trempee, Que l'amour de
despit escouloit par ses yeux, Ressemblant à l'Aurore alors
qu'ouurant les Cieux, Elle sort de son lict hargneuse &
depitee, D'auoir sans vn baiser consommé la nuictee,
Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs, De
chagrain & d'amour elle en iette ses fleurs. Pour flater mon
deffaut: Mais que me sert la gloire, De mon amour passee,
inutile memoire, Quand ayment ardemment, & ardemment
aymé, Tant plus ie combatois, plus i'estois animé: Guerrier
infatigable, en ce doux exercice, Par dix ou douze fois ie
r'entrois en la lice, Où vaillant & adroit apres auoir brisé,
Des Cheualiers d'amour, i'estois le plus prisé. Mais de cest
accident ie fais vn mauuais conte, Si mon honneur passé
m'est ores vne honte, Et si le souuenir trop prompt de
m'outrager, Par le plaisir receu ne me peut soulager. O ciel!
il falloit bien qu'ensorcelé ie fusse, Ou trop ardent d'Amour
que ie ne m'apperceusse Que l'œil d'vn enuieux nos
desseins empeschoit, Et sur mon corps perclus son venim
espandoit: Mais qui pourroit atteindre au point de son
merite, Veu que toute grandeur pour elle est trop petite? Si
par l'egal ce charme a force contre nous, Autre que Iupiter
n'en peut estre ialoux, Luy seul comme enuieux d'vne
chose si belle, Par l'emulation seroit seul digne d'elle. Hé!
quoy? là haut au Ciel mets tu les armes bas, Amoureux
Iupiter, que ne viens tu ça bas, Iouir d'vne beauté sur les
autres aymable? Assez de tes Amours n'a caqueté la fable:
C'est ores que tu dois en amour vif & prompt, Te mettre
encore vn coup les armes sur le front, Cacher ta deité
dessous vn blanc plumage, Prendre le feint semblant d'vn
Satyre sauvage, D'vn serpent, d'vn cocu, & te répendre
encor, Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or, Et puis
que sa faueur à moy seul octroyee, Indigne que ie suis fust
si mal employee, Faueur qui de mortel m'eust fait égal aux
Dieux, Si le Ciel n'eust esté sur mon bien enuieux. Mais
encor tout bouillant en mes flames premieres, De quels

vœuz redoublez & de quelles prieres, Iray-ie derechef les Dieux sollicitant, Si d'un bienfait nouveau i'en attendois autant? Si mes deffauts passez leurs beautez mescontentent, Et si de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent? Or quand ie pense! ô Dieu quel bien m'est aduenue, Auoir veu dans vn lict ses beaux membres à nu, La tenir languissante entre mes bras couchee, De mesme affection la voir estre touchee, Me baiser haletant d'amour & de desir, Par ses chatouillemens resueiller le plaisir, Ha! Dieux, ce sont des traicts si sensibles aux ames, Qu'ils pourroient l'amour mesme eschauffer de leurs flames, Si plus froid que la mort ils ne m'eussent trouué, Des mysteres d'amour, amant trop reprouué. Ie l'auois cependant viue d'amour extresme, Mais si ie l'eus ainsi elle ne m'eust de mesme, O mal heur! & de moy elle n'eust seulement Que des baisers d'un frere, & non pas d'un amant. En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire, Non plus qu'à mon desir ie n'y puis satisfaire, Et la honte pour lors qui me saisit le cœur, Pour m'acheuer de peindre esteignist ma vigueur. Comme elle recognust, femme mal satisfaite, Qu'elle perdoit son temps, du lict elle se iette, Prend sa iupe, se lace, & puis en se mocquant, D'un ris, & de ces motz, elle m'alla picquant, Non! si i'estois lasciuue, ou d'Amour occupée, Ie me pourrois fascher d'auoir esté trompée, Mais puis que mon desir n'est si vif, ne si chaud, Mon tiede naturel m'oblige à ton defect, Mon Amour satis-faict ayme ton impuissance, Et tire de ta faute assez de recompence, Qui tousiours dilayant m'a faict par le desir, Esbatre plus long temps à l'ombre du plaisir. Mais estant la douceur par l'effort diuertie, La fureur à la fin rompit sa modestie, Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu? A quoy ton impudence a venté ta vertu? Si en d'autres Amours ta vigueur s'est vsée? Quel honneur reçois tu de m'auoir abusée? Assez d'autres propos le despit luy dictoit, Le feu de son desdain par sa bouche sortoit. En fin voulant cacher ma honte & sa colere, Elle couurit son front d'une meilleure

chere, Se conseille au miroir, ses femmes appella, Et se
lauant les mains, le faict dissimula. Belle, dont la beauté si
digne d'estre aymée Eust rendu des plus mortz la froideur
enflamée; le confesse ma honte, & de regret touché, Par les
pleurs que i'espands i'accuse mon peché, Peché d'autant
plus grand que grand' est ma ieunesse, Si homme i'ay failly,
pardonnez moy, Deesse, l'auouë estre fort grand le crime
que i'ay fait, Pourtant iusqu'à la mort, si n'auoy-ie forfait, Si
ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me iette, Que ma
confession vous rende satisfaicte, le suis digne des maux
que vous me prescrirez, l'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des
vœuz pariurez, Trahy les Dieux benins: inuentez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices. O
beauté faictes en tout ainsi qu'il vous plaist, Si vous me
condamnez à mourir ie suis prest, La mort me sera douce, &
d'autant plus encore, Si ie meurs de la main de celle que
i'adore. Auant qu'en venir là, au moins souuenez vous, Que
mes armes, non moy causent vostre courrouz, Que
Champion d'Amour entré dedans la lice, le n'eus assez
d'haleine à si grand exercice, Que ie ne suis chasseur iadis
tant approuué, Ne pouuant redresser vn deffaut retrouué.
Mais d'où viendroit cecy, seroit-ce point maistresse, Que
mon esprit du corps precedast la paresse, Ou que par le
desir trop prompt & vehement, l'allasse avec le temps le
plaisir consommant? Pour moy, ie n'en sçay rien, en ce fait
tout m'abuse, Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuse,
S'il vous plaist, de rechef que ie r'entre en l'assaut, l'espere
avec vsure amender mon deffaut.

Sur le trespas de Monsieur Passerat.

Passerat le seiour & l'honneur des Charites, Les delices de
Pinde & son cher ornement, Qui loin du monde ingrat que
bien heureux tu quittes, Comme vn autre Apollon reluis au
firmament. A fin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Que mon nom par le tien viue eternellement, Que dans

l'Eternité ces parolles escrites Seruent à nos neueuz comme d'un testament. Passerat fut vn Dieu sous humaine semblance, Qui vit naistre & mourir les Muses en la France, Qui de ses doux accords leurs chansons anima. Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée, Et comme vn mesme sort leur fortune enferma, Ils ont à vie esgale esgale renommée.

STANSES.

Le tres puissant Iupiter Se sert de l'Aigle à porter Son foudre parmi la nuë; Et Iunon du haut des Cieux, Sur les Paons audacieux, Est souuent icy venuë. Saturne a pris le Corbeau, Noir messenger du tombeau, Mars l'Esperuier se reserue, Phebus les Cygnes a pris, Les Pigeons sont à Cipris, Et la Cheuesche à Minerue. Ainsi les Dieux ont esleu Tel oyseau qui leur a pleu; Priape qui ne veoid goutte, Haussant son rouge museau, A tatons au lieu d'oyseau, Print vn Aze qui vous f...

LA C. P.

Infame bastard de Cythere, Fils ingrat d'une ingrate mere, Auorton, traistre & deguisé, Si ie t'ay suiuy des l'enfance, De quelle ingrate recompence As tu mon service abusé? Mon cas fier de mainte conquete En Espagnol portoit la teste, Triomphant, superbe & vainqueur, Que nul effort n'eust sceu rabattre, Maintenant lasche & sans combatre Faict la cane, & n'a plus de cœur. De tes Autels vne Prestresse L'a reduict en telle detresse Le voyant au choc obstiné, Qu'entouré d'onguent & de linge, Il m'est auis de voir vn singe Comme vn enfant embeguiné. Sa façon robuste & raillarde Pend l'aureille & n'est plus gaillarde, Son teint vermeil n'a point d'esclat, De pleurs il se noye la face, Et faict aussi laide grimace Qu'un boudin creué dans vn plat. Aussy penaud qu'un chat qu'on chastre, Il demeure dans

son emplastre, Comme en sa coque vn limaçon, En vain
d'arrasser il essaye, Encordé comme vne lamproye Il obeyt
au caueçon. Vne salive mordicante De sa narine distillante
L'vlcere si fort par dedans, Que crachant l'humeur qui le
pique Il baue comme vn pulmonique Qui tient la mort entre
ses dents. Apollon, dés mon âge tendre Poussé d'un courage
d'apprendre Aupres du ruisseau Parnassin, Si ie t'inuocqué
pour Poëte, Ores en ma douleur secrete le t'inuocque pour
medecin. Seuere Roy des destinées, Mesureur des vistes
années, Cœur du monde, œil du firmament, Toy qui presides
à la vie, Garis mon cas ie te supplie Et le conduis à
sauuement. Pour recompense dans ton Temple, Seruant de
memorable exemple Aux ioüeurs qui viendront apres,
l'appendray la mesme figure De mon cas malade en
peinture Ombragé d'ache & de cyprés.

Sur le portraict d'un Poëte couronné.

Graueur vous deuiez auoir soin De mettre dessus ceste
teste, Voyant qu'elle estoit d'une beste Le lien d'un botteau
de foin.

RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné M'ont fait plus d'honneur
que d'iniure. Sur du foin Iesus-Crist fust né, Mais ils ignorent
l'escripture.

REPLIQUE.

Tu as vne mauuaise grace, Le foin dont tu fais si grand cas,
Pour Dieu n'estoit en ceste place, Car Iesus-Crist n'en
mangeoit pas: Mais bien pour seruir de repas Au premier
asne de ta race.

Contre vn amoureux transy.

Pourquoy perdez vous la parole, Aussi tost que vous
rencontrez Celle que vous idolatrez? Deuenant vous mesme
vne idole, Vous estes là sans dire mot, Et ne faictes rien que
le sot. Par la voix Amour vous suffoque, Si vos souspirs vont
au deuant, Autant en emporte le vent: Et vostre Deesse s'en
mocque Vous iugeant de mesme imparfaict De la parole &
de l'effect. Pensez vous la rendre abatuë Sans vostre faict
luy déceler? Faire les doux yeux sans parler, C'est faire
l'Amour en tortuë: La belle faict bien de garder Ce qui vaut
bien le demander. Voulez vous en la violence De vostre
longue affection Monstrer vne discretion? Si on la voit par le
silence, Vn tableau d'Amoureux transi Le peut bien faire
tout ainsi. Souffrir mille & mille trauerses, N'en dire mot,
pretendre moins, Donner ses tourmens pour tesmoins De
toutes ses peines diuerses, Des coups n'estre point abbatu,
C'est d'un asne auoir la vertu.

QVATRAINS.

Si des maux qui vous font la guerre Vous voulez guerir
desormais, Il faut aller en Angleterre Où les loups ne
viennent iamais. Je n'ay peu rien voir qui me plaise Dedans
les Psalmes de Marot: Mais j'ayme bien ceux là de Beze, En
les chantant sans dire mot. Je croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent & parente; Mais puis que vous aimez la
Tante, Espargnez au moins le nepueu. Le Dieu d'Amour se
deuoit peindre Aussy grand comme vn autre Dieu, Mais il

suffit qu'il puisse atteindre iusqu'à la piece du milieu. Ceste femme à couleur de bois En tout temps peut faire potage: Car dans sa manche ell' a des poix, Et du beure sur son visage.

DISCOVRS

Au Roy.

Il estoit presque iour, & le ciel souriant Blanchissoit de clairté les peuples d'Oriant, L'Aurore aux cheueux d'or, au visage de roses, Desia comme à demy decouuroit toutes choses, Et les oyseaux, perchez en leur feuilleux seiour, Commençoient s'eueillant à se plaindre d'amour: Quand ie vis en sursaut, vne beste effroyable, Chose estrange à conter, toutesfois veritable, Qui plus qu'une Hydre affreuse à sept gueulles meuglant, Auoit les dens d'acier, l'œil horrible, & sanglant, Et pressoit à pas torts vne Nimphe fuyante, Qui reduite aux abois, plus morte que viuante, Halétante de peine, en son dernier recours, Du grand Mars des François imploroit le secours, Embrassoit ses genoux, & l'appellant aux armes, N'auoit autre discours que celuy de ses larmes. Ceste Nimphe estoit d'âge, & ses cheueux meslez Flotoient au gré du vent, sur son dos aualez. Sa robe estoit d'azur, où cent fameuses villes Eleuoient leurs clochers sur des plaines fertilles, Que Neptune arosoit de cent fleuves épars, Qui dispersoient le viure aux gens de toutes pars. Les vilages epais fourmilloient par la plaine; De peuple, & de betail, la campagne estoit plaine: Qui s'employant aux ars meloient diuersement, La fertile abondance avecque l'ornement: Tout y reluisoit d'or, & sur la broderie Eclatoit le brillant de mainte piererie. La mer aux deux costés ceste ouurage bordoit: L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit Du Rhain iusqu'en Prouence, & le mont qui partage D'avecque l'Espagnol le François heritage, De l'Aucate à Bayonne en cornes se haussant, Monstrois son

front pointu de neges blanchissant. Le tout estoit formé
d'une telle maniere, Que l'art ingenieux excedoit la matiere.
Sa taille estoit auguste, & son front couronné, De cent fleurs
de lis d'or estoit environné. Ce grand Prince voyant le soucy
qui la greue, Touché de pieté, la prend & la releue, Et de
feux estoufant ce funeste animal, La deliura de peur aussi-
tost que de mal, Et purgeant le venin dont elle estoit si
plaine, Rendit en vn instant la Nimphe toute saine. Ce Prince
ainsi qu'un Mars en armes glorieux, De palmes ombrageoit
son chef victorieux, Et sembloit de ses mains au combat
animées, Comme foudre ietter la peur dans les armées. Ses
exploits acheuez en ses armes viuoient: Là les camps de
Poytou d'une part s'éleuoient, Qui superbes sembloient
s'honorer en la gloire, D'auoir premiers chanté sa premiere
victoire. Diepe de l'autre part sur la mer s'alongeoit, Où par
force il rompoit le camp qui l'assiegeoit, Et poussant plus
auant ses troupes epanchées Le matin en chemise il surprit
les tranchées. Là Paris deliuré de l'Espagnolle main, Se
dechargeoit le col de son ioug inhumain. La campagne
d'Iury sur le flanc cizellée, Fauorisoit son prince au fort de la
meslée, Et de tant de Ligueurs par sa dextre vaincus Au
Dieu de la bataille apendoit les escus. Plus haut estoit
Vandome, & Chartres, & Pontoise, Et l'Espagnol defait à
Fontaine Françoise, Où la valeur du foible emportant le plus
fort Fist voir que la vertu ne craint aucun effort. Plus bas
dessus le ventre au naif contrefaite Estoit pres d'Amiens la
honteuse retraite Du puissant Archiduc, qui creignant son
pouuoir, Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir.
Deçà delà luitoit mainte troupe rangée, Mainte grande cité
gemissoit assiegée, Où si tost que le fer l'en rendoit
possesseur, Aux rebelles vaincus il vsoit de douceur, Vertu
rare au vainqueur, dont le courage extreme N'a gloire en la
fureur que se vaincre soy-mesme. Le chesne, & le laurier
cest ouurage ombrageoit, Où le peuple deuot sous ses loys
se rangeoit, Et de vœus, & d'ençens, au ciel faisoit priere De
conseruer son Prince en sa vigueur entiere. Maint puissant

ennemy domté par sa vertu, Languissoit dans les fers sous
ses pieds abatu, Tout semblable à l'enuie à qui l'estrange
rage De l'heur de son voisin enfielle le courage, Hideuse,
bazanée, & chaude de rancœur, Qui ronge ses poulmons, &
se mache le cœur. Apres quelque priere en son cœur
prononcée, La Nimphe en le quittant au ciel s'est elancée,
Et son corps dedans l'air demourant suspendu: Ainsi comme
vn Milan sur ses aisles tendu, S'arestes en vne place, où
changeant de visage, Vn brillant eguillon luy pique le
courage; Son regard estincelle, & son cerueau tremblant
Ainsi comme son sang d'horreur se va troublant: Son
estommac pantois sous la chaleur frissonne, Et chaude de
l'ardeur qui son cœur epoinçonne, Tandis que la fureur
precipitoit son cours, Veritable Prophète elle fait ce discours.
Peuple, l'obiet piteux du reste de la terre, Indocile à la paix,
& trop chaud à la guerre, Qui fecond en partis, & leger en
desseins, Dedans ton propre sang souilles tes propres
mains, Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche, Et qu'au
plus vif du cœur ma parole te touche. Depuis qu'irreuerent
enuers les Immortels, Tu taches de mépris l'Eglise & ses
autels, Qu'au lieu de la raison gouuerne l'insolence, Que le
droit alteré n'est qu'une violence, Que par force le foible est
foullé du puissant, Que la ruse rait le bien à l'innocent, Et
que la vertu sainte en public méprisée, Sert aux ieunes de
masque, aux plus vieux de risée, (Prodige monstrueux) &
sans respect de foy, Qu'on s'arme ingratement au mépris de
son Roy, La iustice, & la Paix, tristes & desolées, D'horreur
se retirant au ciel s'en sont volées: Le bon-heur aussi tost à
grand pas les suiuit, Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit.
Quelque orage tousiours qui s'éleue à ta perte, A comme
d'un brouillas ta personne couuerte, Qui tousiours prest à
fondre en échec te retient, Et mal-heur sur mal-heur à
chaque heure te vient. On a veu tant de fois la ieunesse
trompée, De tes enfans passez au tranchant de l'espée, Tes
filles sans honneur errer de toutes pars, Ta maison, & tes
biens saccagez des Soldars, Ta femme insolemment d'entre

tes bras rauie, Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie. Et cependant aueugle en tes propres effets, Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le faits; Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge L'estoc dont furieux tu te coupes la gorge. Mais quoy tant de mal-heurs te suffisent-ils pas? Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du trespas, Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes, Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ses palmes: Astrée en sa faueur demeure en tes citez, D'hommes, & de betail les champs sont habitez: Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges, Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vandanges, Et le Berger guidant son troupeau bien noury Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry. Et toy seul cependant, oubliant tant de graces, Ton aise trahissant de ses biens tu te lasses. Vien ingrat respon-moy, quel bien esperes tu, Apres auoir ton Prince en ses murs combatu? Apres auoir trahy pour de vaines chimeres, L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres? Apres auoir cruel tout respect violé, Et mis à l'abandon ton pays desolé? Atten tu que l'Espaigne, avecq' son ieune Prince, Dans son monde nouueau te donne vne Prouince? Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenue, Vers toy par ton exemple il ne soit retenu? Et qu'ayant dementy ton amour naturelle, A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle? Peut estre que ta race, & ton sang violent, Issu comme tu dis d'Oger, ou de Roland, Ne te veut pas permettre encore ieune d'age, Qu'oyssif en ta maison se rouille ton courage, Et rehaussant ton cœur que rien ne peut ployer, Te fait chercher vn Roy qui te puisse employer, Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre, Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre, Qui sçache en pardonnant les discords étoufer, Par clemence aussi grand, comme il est par le fer. Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince, Ce que tu cherches loing habite en nostre Prince. Mais quels exploits si beaux a fait ce ieune Roy, Qu'il faille pour son bien que tu fauces ta foy, Trahisses ta patrie, & que d'iniustes armes, Tu la combles de sang, de meurtres & de larmes? Si ton cœur

conuoiteux est si vif, & si chaud, Cours la Flandre, où iamais
la guerre ne defaut, Et plus loing sur les flancs d'Autriche &
d'Alemagne, De Turcs, & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de viellesse, & de biens, Reuien
en ta maison mourir entre les tiens. Tes fils se mireront en si
belles depouilles, Les vieilles au foyer en fillant leurs
quenouilles, En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre lean de Mun en fera des Romans. Ou si
trompant ton Roy tu cours autre fortune, Tu trouueras ingrat
toute chose importune, A Naples, en Sicille, & dans ces
autres lieux, Où l'on t'assignera, tu seras odieux, Et l'on te
fera voir auecq' ta conuoitise, Qu'apres les trahisons les
traistres on meprise. Les enfans étonnez s'enfuiront te
voiant, Et l'Artisan mocqueur, aux places t'efroyant,
Rendant par ses brocards ton audace flétrie, Dira, ce traistre
icy nous vendit sa patrie, Pour l'esper d'un Royaume en
Chimeres conçu, Et pour tous ses desseins du vent il a
reçu. Ha! que ces Paladins viuans dans mon Histoire, Non
comme toy touches d'une batarde gloire Te furent differens,
qui courageux par tout, Tindrent fidellement mon enseigne
debout, Et qui se repandants ainsi comme vn tonnerre, Le
fer dedans la main firent trembler la terre, Et tant de Roys
Payens sous la Croix deconfis, Asseruient vaincus aux pieds
du Crucifis, Dont les bras retroussiez, & la teste panchée, De
fers honteusement au triumphe atachée Furent de leur
valeur tesmoins si glorieux, Que les noms de ces preux en
sont escrits aux Cieux. Mais si la pieté, de ton cœur diuertie,
En toy pauvre insensé n'est du tout amortie, Si tu n'as tout
à fait reietté loing de toy L'amour, la charité, le deuoir, & la
foy, Ouure tes yeux sillez, & voy de quelle sorte D'ardeur
precipité la rage te transporte, T'envelope l'esprit,
t'esgarant insensé, Et iuge l'auenir par le siecle passé. Si
tost que ceste Nimphe en son dire enflammée, Pour finir son
propos eut la bouche fermée, Plus haute s'eleuant dans le
vague des Cieux, Ainsi comme vn éclair disparut à nos yeux,
Et se monstrant Déesse en sa fuite soudaine, La place elle

laissa de parfum toute plaine, Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains, Reconforta le cœur & l'esprit des humains. HENRY le cher suget de nos saintes prieres, Que le Ciel reseruoit à nos peines dernieres, Pour rétablir la France au bien non limité Que le Destin promet à son éternité, Apres tant de combats, & d'heureuses victoires, Miracles de noz tans, honneur de noz Histoires, Dans le port de la paix, Grand Prince puisses-tu, Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu: Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice, Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice, Et s'armant contre toy puisse-tu dautant plus De leurs efforts domter le flus, & le reflux, Et comme vn saint rocher opposant ton courage, En écume venteuse en dissiper l'orage, Et braue t'élevant par dessus les dangers Estre l'amour des tiens, l'effroy des estrangers. Attendant que ton fils instruit par ta vaillance, De sous tes étendars sortant de son enfance, Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant, Aille les Othomans iusqu'au Caire assaillant, Et que semblable à toy foudroyant les armées Il ceuille avecq' le fer les Palmes idumées, Puis tout flambant de gloire en France reuenant, Le Ciel mesme là haut de ses faits s'étonnant, Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquises, Et que de leurs drapeaux il pare noz Eglises. Alors raieunissant au recit de ses faits, Tes desirs, & tes vœus en ses œuvres parfaits, Tu ressentis d'ardeur ta viellesse eschauffée, Voyant tout l'Vniuers nous servir de trophée. Puis n'estant plus icy chose digne de toy, Ton fils du monde entier restant paisible Roy, Sous tes modelles saints & de paix, & de guerre, Il regisse puissant en iustice la terre, Quand apres vn long-tans ton Esprit glorieux Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

PLAINTE.

En quel obscur seiour le Ciel m'a-il réduit, Mes beaux iours sont voilez d'une effroyable nuit, Et dans vn mesme instant

comme l'herbe fauchee, Ma ieunesse est seichee. Mes discours sont changez en funebres regrets, Et mon ame d'ennuis est si fort esperduë, Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forests, le crie, & ne sçay point ce qu'elle est deuenüë. O bois! ô prez! ô monts! qui me fustes iadis En l'Auril de mes iours vn heureux Paradis, Quand de mille douceurs la faueur de Madame Entretenoit mon ame, Or que la triste absence en l'Enfer où ie suis, D'un piteux souuenir me tourmente & me tuë, Pour consoler mon mal & flater mes ennuis, Helas! respondes-moi, qu'est-elle deuenüë? Où sont ces deux beaux yeux? que sont-ils deuenus? Où sont tant de beautez, d'Amours & de Venus, Qui regnoient dans sa veuë, ainsi que dans mes veines, Les soucis & les peines? Helas! fille de l'air qui sens ainsi que moy, Dans les prisons d'Amour, ton ame detenuë, Compagne de mon mal assiste mon émoy, Et responds à mes cris, qu'est-elle deuenüë? le voy bien en ce lieu triste & desesperé Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré, Et bien que loin d'icy le destin l'ait guidee, le m'en forme l'idee. le voy dedans ces fleurs les tresors de son teint, La fierté de son ame en la mer toute esmeuë, Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint, Mais il ne me peint pas ce qu'elle est deuenüë. Las voicy bien l'endroit où premier ie la vy, Où mon cœur de ses yeux si doucement rauy, Reiettant tout respect descourrit à la belle, Son amitié fidelle. le reuoy bien le lieu: mais ie ne reuoy pas La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perduë. O bois! ô prez! ô monts! ses fidelles esbats, Helas! respondes-moy, qu'est-elle deuenüë? Durant que son bel œil ces lieux embellissoit, L'agreable Printemps sous ses pieds florissoit, Tout rioit aupres d'elle, & la terre paree Estoit énamouree. Ores que le malheur nous en a sçeu prier, Mes yeux tousiours mouillez d'une humeur continuë Ont changé leurs saisons en la saison d'hyuer N'ayant sçeu decouvrir ce qu'elle est deuenüë. Mais quel lieu fortuné si long temps la retient? Le Soleil qui s'absente au matin nous reuient, Et par vn tour réglé sa cheuelure

blonde Esclaire tout le monde. Si tost que sa lumiere à mes yeux se perdit, Elle est comme vn éclair pour iamais disparuë, Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit le n'ay peu descourir ce qu'elle est deuenüë. Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & tousiours soupirer l'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer, l'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle, Chacun me la recelle. O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez! Et qui contre mon gré l'auez tant retenuë, Si iamais de pitié vous vous vistes touchez, Helas! respondes-moi, qu'est-elle deuenüë? Fut-il iamais mortel si malheureux que moy? le ly mon infortune en tout ce que ie voy, Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre A l'enuy me font guerre. Le regret du passé cruellement me point, Et rend, l'obiet present, ma douleur plus aiguë, Mais las! mon plus grand mal est de ne sçauoir point, Entre tant de mal-heurs, ce qu'elle est deuenüë. Ainsi de toutes parts ie me sens assaillir, Et voyant que l'espoir commence à me faillir, Ma douleur se rengrege, & mon cruel martyre S'augmente & deuient pire. Et si quelque plaisir s'offre deuant mes yeux, Qui pense consoler ma raison abattuë, Il m'afflige, & le Ciel me seroit odieux, Si là haut i'ignorois ce qu'elle est deuenüë. Gesné de tant d'ennuis, ie m'estonne comment Enuironné d'Amour & du fascheux tourment, Qu'entre tant de regrets son absence me liure, Mon esprit a peu viure. Le bien que i'ay perdu me va tyrannisant, De mes plaisirs passez mon ame est combatuë, Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuisant, C'est qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenüë. Et ce cruel penser qui sans cesse me suit, Du traict de sa beauté me pique iour & nuict, Me grauant en l'esprit la miserable histoire D'vne si courte gloire. Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir Rendroient d'vn peu d'espoir mon ame entretenuë, Et m'y consolerois si ie pouuois sçauoir Ce qu'ils sont deuenus & qu'elle est deuenüë. Plaisirs si tost perdus, hélas! où estes vous? Et vous chers entretiens qui me sembliez si doux, Où estes-vous allez? & où s'est retiree Ma belle Cytheree? Ha

triste souuenir d'un bien si tost passé, Las! pourquoy ne la voy-ie? ou pourquoy l'ay-ie veuë? Ou pourquoy mon esprit d'angoisses oppressé, Ne peut-il descouurir ce qu'elle est deuenüë. En vain, hélas! en vain, la vas-tu dépaignant Pour flatter ma douleur, si le regret poignant De m'en voir séparé, d'autant plus me tourmente Qu'on me la represente. Seulement au sommeil i'ay du contentement, Qui la fait voir presente à mes yeux toute nuë, Et chatouille mon mal d'un faux ressentiment, Mais il ne me dit pas ce qu'elle est deuenüë. Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus songer, C'est se paistre de vent que la nuict s'allegier D'un mal qui tout le iour me poursuit & m'outrage D'une impiteuse rage. Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deslier, Il faut priué d'espoir que mon cœur s'esuertuë Ou de mourir bien tost, ou bien de l'oublier, Puis qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenüë. Comment! que ie l'oublie? Hà Dieu ie ne le puis, L'oubly n'efface point les amoureux ennuis Que ce cruel tyran a graué dans mon ame En des lettres de flame. Il me faut par la mort finir tant de douleurs, Ayons donc à ce point l'ame bien resoluë, Et finissant nos iours finissons nos mal-heurs, Puis qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenüë. Adieu donc clairs Soleils, si diuins & si beaux, Adieu l'honneur sacré des forests & des eaux, Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte De vos beautez deserte. Las! receuez mon ame en ce dernier adieu, Puis que de mon mal-heur ma fortune est vaincuë, Miserable amoureux ie vay quitter ce lieu, Pour sçauoir aux Enfers ce qu'elle est deuenüë. Ainsi dit Amiante alors que de sa voix Il entama les cœurs des roches & des bois, Plorant & souspirant la perte d'lacee, L'obiet de sa pensee. Affin de la trouuer, il s'encourt au trespas, Et comme sa vigueur peu à peu diminuë, Son ombre ploie & crie en descendant là bas, Esprits, hé! dites-moy, qu'est-elle deuenüë?

ODE.

lamais ne pourray-ie bannir Hors de moy l'ingrat souuenir
De ma gloire si tost passee? Tousiours pour nourrir mon
soucy, Amour cet enfant sans mercy, L'offrira-il à ma
pensee? Tiran implacable des cœurs, De combien d'amer
langueurs As-tu touché ma fantasie? De quels maux m'as-tu
tourmenté, Et dans mon esprit agité, Que n'a point fait la
ialousie? Mes yeux aux pleurs accoustumez, Du sommeil
n'estoient plus fermez, Mon cœur fremissoit sous la peine, A
veu d'œil mon teint iaunissoit, Et ma bouche qui gemissoit,
De souspirs estoit tousiours pleine. Aux caprices
abandonné, l'errois d'un esprit forcené, La raison cedant à la
rage, Mes sens des desirs emportez Flottoient confus de
tous costez, Comme vn vaisseau parmy l'orage.
Blasphemant la terre & les Cieux, Mesmes ie m'estois
odieux Tant la fureur troubloit mon ame, Et bien que mon
sang amassé Autour de mon cœur fust glassé Mes propos
n'estoient que de flame. Pensif, frenetique, & resuant,
L'esprit troublé, la teste au vent, L'œil hagard, le visage
blesme, Tu me fis tous maux esprouuer Et sans iamais me
retrouuer le m'allois cherchant en moy mesme. Cependant
lors que ie voulois Par raison enfreindre tes loix Rendant ma
flame refroidie, Pleurant i'accusay ma raison, Et trouuay que
la guerison Est pire que la maladie. Vn regret pensif &
confus D'auoir esté & n'estre plus Rend mon ame aux
douleurs ouuerte, A mes despens las! ie voy bien, Qu'un
bonheur comme estoit le mien Ne se cognoist que par la
perte.

SONNET

Sur la mort de M. Rapin.

Passant, cy gist RAPIN, la gloire de son âge, Superbe
honneur de Pinde & de ses beaux secrets, Qui viuant
surpassa les Latins & les Grecs, Soit en profond sçauoir, ou
douceur de langage. Eternisant son nom auecq' maint haut

ouurage, Au futur il laissa mille poignants regrets, De ne pouuoir atteindre, ou de loin, ou de pres, Au but où le porta l'estude & le courage. On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux, Le voyant comme vn dieu reueré parmy nous, Et qu'il mist de rancœur si tost fin à sa vie. Considere, passant, quel il fut icy bas, Puisque sur sa Vertu les dieux eurent enuie, Et que tous les humains y pleurent son trespas.

DISCOVRS

D'vne Maquerelle.

Depuis que ie vous ay quitté le m'en suis allé depité, Voire aussi remply de colere Qu'vn voleur qu'on meine en gallere, Dans vn lieu de mauuais renom Où iamais femme n'a dit non, Et là ie ne vis que l'hostesse, Ce qui redoubla ma tristesse, Mon amy, car i'auois pour lors Beaucoup de graine dans le corps. Ceste vieille branslant la teste, Me dit excusez, c'est la feste Qui fait que l'on ne trouue rien, Car tout le monde est lan de bien, Et si i'ay promis en mon ame Qu'à ce iour pour euter blasme, Ce peché ne seroit commis. Mais vous estes de nos amis, Parmanenda ie vous le iure, Il faut pour ne vous faire iniure, Apres mesme auoir eu le soing De venir chez nous de si loing, Que ma chambriere i'enuoye lusques à l'escu de Sauoye: Là mon amy tout d'vn plain saut On trouuera ce qu'il vous faut. Que i'ayme les hommes de plume, Quand ie les voy mon cœur s'allume, Autresfois i'ay parlé Latin, Discourons vn peu du destin, Peut-il forcer les professies, Les pourceaux ont-ils des vessies, Dites nous quel autheur escrit La naissance de l'Antechrist. O le grand homme que Virgille, Il me souuient de l'Euangile Que le prestre a dit aujourd'huy: Mais vous prenez beaucoup d'ennuy: Ma seruante est vn peu tardiue, Si faut-il vrayment qu'elle arriue Dans vn bon quart d'heure d'icy, Elle m'en fait tousiours ainsi. En attendant prenez vn siege Vos escarpins n'ont point de liege, Vostre collet fait vn

beau tour. A la guerre de Montcontour On ne portoit point de
rotonde: Vous ne voulez pas qu'on vous tonde, Les choses
grands sont de saison, le fus autresfois de maison Docte,
bien parlante, & habille Autant que fille de la ville, le me
faisois bien decroter, Et nul ne m'entendoit peter Que ce ne
fust dedans ma chambre. l'auoy tousiours vn collier
d'ambre, Des gands neufs, mes souliers noircis, l'eusse peu
captiuer Narcis, Mais hélas! estant ainsi belle le ne fus pas
long temps pucelle, Vn cheualier d'autorité Achepta ma
virginité, Et depuis avec vne drogue, Ma mere qui faisoit la
rogue Quand on me parloit de cela En trois iours me
repucela. l'estois faicte à son badinage: Apres pour seruir au
mesnage, Vn prelat me voulant auoir, Son argent me mist
en deuoir De le seruir, & de luy plaire, Toute chose requiert
sallaire: Puis apres voyant en effect Mon pucelage tout
refait, Ma mere en son mestier sçauante, Me mit vne
autresfois en vente, Si bien qu'un ieune tresorier, Fust le
troisiesme aduenturier Qui fit bouillir nostre marmite: l'apris
autresfois d'un Hermite Tenu pour vn sçauant parleur, Qu'on
peut desrober vn voleur, Sans se charger la conscience,
Dieu m'a donné ceste science. Cest homme aussi riche que
lait, Me fist espouser son valet, Vn homme qui se nommoit
Blaise. le ne fus onc tant à mon aise Qu'à l'heure que ce
gros manant Alloit les restes butinant, Non pas seulement
de son maistre, Mais du cheualier & du prestre. De ce costé
i'eus mille frans, Et i'auois ià depuis deux ans Avec ma
petite pratique, Gagné de quoy leuer boutique De tauernier
à Mont-lhery Où naquist mon pauvre mary, Helas! que
c'estoit vn bon homme, Il auoit esté iusqu'à Rome, Il
chantoit comme vn rossignol, Il sçauoit parler Espagnol Il ne
receuoit point d'escornes Car il ne porta pas les cornes,
Depuis qu'avecques luy ie fus. Il auoit les membres touffus,
Le poil est vn signe de force, Et ce signe a beaucoup
d'amorce, Parmy les femmes du mestier. Il estoit bon
arbalestrier, Sa cuisse estoit de belle marge, Il auoit
l'espaule bien large, Il estoit ferme de roignons, Non comme

ces petits mignons, Qui font de la sainte nitouche, Aussi tost que leur doigt vous touche, Ils n'osent pousser qu'à demy, Celuy-là poussoit en amy, Et n'auoit ny muscle ny veine Qu'il ne poussast sans perdre haleine: Mais tant & tant il a poussé, Qu'en poussant il est trespasé. Soudain que son corps fust en terre, L'enfant amour me fist la guerre, De façon que pour mon amant, le prins vn bateleur Normant, Lequel me donna la verolle, Puis luy pretay sur sa parole, Auant que ie cogneusse rien A son mal, presque tout mon bien. Maintenant nul de moy n'a cure, le fleschy aux loix de nature, le suis aussi seiche qu'un os, le ferois peur aux huguenos En me voyant ainsi ridee, Sans dents & la gorge bridee, S'ils ne mettoient nos visions Au rang de leurs derisions. le suis vendeuse de chandelle Il ne s'en voit point de fidelle, En leur estat, comme ie suis, le cognois bien ce que ie puis, le ne puis aimer la ieunesse Qui veut auoir trop de finesse, Car les plus fines de la Cour Ne me cachent point leur amour. Telle va souuant à l'Eglise De qui ie cognois la feintise, Telle qui veut son fait nier Dit que c'est pour communier, Mais la chose m'est indiquée, C'est pour estre communiée A ses amys par mon moyen, Comme Heleine fust au Troyen. Quand la vieille sans nulle honte, M'eust acheué son petit conte, Vn Commissaire illec passa, Vn sergent la porte poussa, Sans attendre la chambriere le sortis par l'huis de derriere, Et m'en allay chez le voisin Moitié figue & moitié raisin, N'ayant ny tristesse ny ioye De n'auoir point trouué la proye.

EPITAPHE DE REGNIER.

l'ay vescu sans nul pensement, Me laissant aller doucement A la bonne loy naturelle, Et ne scaurois dire pourquoy La mort daigna penser à moy, Qui n'ay daigné penser en elle.

ŒVVRES POSTHVMS

DIALOGUE.

Cloris & Phylis.

CLORIS.

Phylis œil de mon cœur & moitié de moy mesme, Mon amour, qui te rend le visage si blesme? Quels sanglots, quels souspirs, quelles nouvelles pleurs, Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?

PHYLIS.

Ma douleur est si grande & si grand mon martyre Qu'il ne se peut Cloris, ny comprendre ny dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces pensers esperdus, Ces regrets & ces cris par ces bois expandus: Ces regards languissans en leurs flammes discrettes, Me sont de ton Amour les parolles secrettes.

PHYLIS.

Hà Dieu qu'vn diuers mal diuersement me point! l'ayme! hélas non, Cloris, non non, ie n'ayme point.

CLORIS.

La honte ainsi dément ce que l'Amour decelle, La flamme de ton cœur par tes yeux étincelle: Et ton silence mesme en ce profond malheur, N'est que trop eloquent à dire ta douleur: Tout parle en ton visage, & te voulant contraindre, L'Amour vient malgré toy sur ta léure à se plaindre: Pourquoi veux-tu Phylis, ayment comme tu fais, Que l'Amour se demente en ses propres effets? Ne sçay-tu que ces pleurs, que ces

douces œillades, Ces yeux qui se mourant font les autres malades, Sont theatres du cœur où l'Amour vient iouër Les penses que la bouche a honte d'auouër? N'en fay doncq' point la fine & vainement ne cache Ce qu'il faut malgré toy que tout le monde sçache, Puis que le feu d'Amour dont tu veux triompher, Se monstre d'autant plus qu'on le pense estouffer. L'Amour est vn enfant nud, sans fard & sans crainte, Qui se plaist qu'on le voye & qui fuit la contrainte: Force doncq' tout respect, & ma fillete croy Qu'vn chacun est suiet à l'Amour comme toy. En ieunesse i'aymé, ta mere fit de mesme: Lycandre aima Lisis, & Felisque Philesme: Et si l'aage esteignit leur vie & leurs souspirs, Par ces plaines encor' on en sent les Zephirs; Ces fleuues sont encor' tout enflez de leurs larmes, Et ces prez tout rauis de tant d'amoureux charmes, Encor voit-on l'Echo redire leurs chansons, Et leurs noms sur ces bois grauez en cent façons. Mesmes que penses-tu Hermione la belle Qui semble contre Amour si fiere & si cruelle, Me dit tout franchement en plorant l'autre iour, Qu'elle estoit sans amant mais non pas sans Amour: Telle encor qu'on me voit i'aime de telle sorte, Que l'effet en est vif si la cause en est morte, Es cendres d'Amyante Amour nourrit ce feu Que iamais par mes pleurs estaindre ie n'ay peu: Mais comme d'vn seul trait fut nostre ame entamée, Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée.

PHYLIS.

Hà n'en dy dauantage & de grace ne rends Mes maux plus douloureux ny mes ennuys plus grands.

CLORIS.

D'où te vient le regret dont ton ame est saisie, Est ce infidélité, mépris ou ialousie?

PHYLIS.

Ce n'est ny l'un ny l'autre, & mon mal rigoureux Excede
doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on sçavoir le mal qui te possede?

PHYLIS.

A quoy seruiroit-il puis qu'il est sans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'alegent aux discours.

PHYLIS.

Las! ie ne veux aux miens ny pitié ny secours.

CLORIS.

La douleur que lon cache est la plus inhumaine.

PHYLIS.

Qui meurt en se taisant semble mourir sans peine.

CLORIS.

Peut-estre la disant te pourray-ie guarir.

PHYLIS.

Tout remede est fascheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Au moins auant ta mort dy où le mal te touche.

PHYLIS.

Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux.

PHYLIS.

Mon cœur est vn sepulchre honorable pour eux.

CLORIS.

le voy bien en tes yeux quelle est ta maladie.

PHYLIS.

Si tu la voy, pourquoy veux-tu que ie la die?

CLORIS.

Si ie ne me deçoy ce mal te vient d'aimer.

PHYLIS.

Cloris, d'un double feu ie me sens consommer.

CLORIS.

La douleur malgré-toy la langue te desnouë.

PHYLIS.

Mais faut-il à ma honte hélas que ie l'aduouë? Et que ie die vn mal pour qui iusques icy, l'eus la bouche fermée & le cœur si transi, Qu'estouffant mes souspirs, aux bois, aux

prenez, aux pleines, le ne peux, & n'osé discourir de mes peines? Auray-je assez d'audace à dire ma langueur? Ha perdons le respect où j'ay perdu le cœur. l'aime, j'aime, Cloris, & cet enfant d'Eryce Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'un supplice, De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans, Cause en moy ces douleurs & ces gemissemens: Chose encore inouye & toutesfois non fainte, Et dont jamais Bergere à ces bois ne s'est plainte.

CLORIS.

Seroit-il bien possible?

PHYLIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment qu'on puisse aimer deux hommes à la fois?

PHYLIS.

Mon malheur en cecy n'est que trop veritable: Mais las! il est bien grand puis qu'il n'est pas croyable.

CLORIS.

Qui sont ces deux Bergers dont ton cœur est époint?

PHYLIS

Aminte, & Philemon, ne les cognoy-tu point?

CLORIS.

Ceux qui furent blessez lors que tu fus rauie.

PHYLIS

Ouy ces deux, dont ie tiens & l'honneur & la vie.

CLORIS.

l'en sçay tout le discours, mais dy moy seulement Comme amour par leurs yeux charma ton iugement.

PHYLIS

Amour tout despit  de n'auoir point de flesche Assez forte pour faire en mon cœur vne bresche, Voulant qu'il ne fust rien dont il ne fust vainqueur, Fit par les coups d'autruy cette plaie en mon cœur, Quand ces Bergers naur s, sans vigueur & sans armes, Tout moites de leur sang, comme moy de mes larmes, Près du Satyre mort & de moy que l'ennuy Rendoit en apparence aussi morte que luy, Firent voir   mes yeux d'une piteuse sorte Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte. Ce traistre tout couuert de sang & de pitié, Entra dedans mon cœur, sous couleur d'amitié, Et n'y fut pas plustost que morte, froide, & blesme, le cessé tout en pleurs d'estre plus   moy-mesme, l'oubl   pere & mere, & troupeaux, & maison, Mille nouveaux desirs saisirent ma raison: l'erré deçà   delà, furieuse insensee, De penser, en penser, s'esgara ma pensee, Et comme la fureur estoit plus douce en moy, Reformant mes façons, ie leur donnois la loy, l'accommodois ma grace, agen ois mon visage, Vn ialoux soin de plaire excitoit mon courage: l'alloy plus retenu  & composois mes pas, l'apprenois   mes yeux   former des appas, le voulois sembler belle, & m'effor ois   faire Vn visage qui peust également leur plaire, Et lors qu'ils me voyoient par hasard tant soit peu, le frissonnois de peur, craignant qu'ils eussent veu Tant i'estois en amour innocemment coupable, Quelque façon en moy qui ne fust agreable. Ainsi tousiours en trance en ce nouveau soucy le

disois à par-moy, las mon Dieu qu'est-cecy! Quel soin qui de mon cœur s'estant rendu le maistre, Fait que ie ne suis plus ce que ie soulois estre: D'où vient que iour & nuict ie n'ay point de repos? Que mes souspirs ardens trauersent mes propos, Que loin de la raison tout conseil ie reiette, Que ie sois sans suiet aux larmes si suiette! Ha! sottte respondoy-ie apres en me tançant, Non ce n'est que pitié que ton ame ressent De ces Bergers blessez, te fasche-tu cruelle, Aux doux ressentimens d'un acte si fidelle? Serois-tu pas ingrate en faisant autrement? Ainsi ie me flattois en ce faux iugement, Estimant en ma peine aueugle & langoureuse, Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse. Mais las! en peu de temps ie cogneu mon erreur, Tardiue cognoissance à si prompte fureur! l'apperceu, mais trop tard, mon amour vehemente, Les cognoissant amans, ie me cogneus amante, Aux rayons de leur feu qui luit si clairement, Helas! ie vy leur flame & mon embrasement, Qui croissant par le temps s'augmenta d'heure en heure, Et croistra, s'ay-ie peur iusqu'à tant que ie meure. Depuis de mes deux yeux le sommeil se bannit, La douleur de mon cœur mon visage fannit, Du Soleil à regret la lumiere m'esclaire, Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire. Mes flesches & mon arc me viennent à mespris, Vn choc continuël fait guerre à mes esprits, le suis du tout en proye à ma peine enragee, Et pour moy comme moy toute chose est changee: Nos champs ne sont plus beaux, ces prés ne sont plus verts, Ces arbres ne sont plus de feuillages couuerts, Ces ruisseaux sont troublez des larmes que ie verse, Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diuerse, Leurs attraits si plaisans sont changez en horreur, Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur. Icy comme autresfois, ces pâtiz ne fleurissent, Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigrissent, Et mon chien m'abayant semble me reprocher, Que i'aye ore à mespris ce qui me fut si cher: Tout m'est à contre-cœur horsmis leur souenance: Hélas! ie ne vy point sinon lors que i'y pense, Ou lors que ie les

vois, & que viuante en eux, le puize dans leurs yeux vn
venin amoureux. Amour qui pour mon mal me rend
ingenieuse, Donnant tréue à ma peine ingrate & furieuse,
Les voyant me permet l'vsage de raison, Afin que ie
m'efforce apres leur guarison, Me fait penser leurs maux,
mais las! en vain i'essaye Par vn mesme appareil pouuoir
guarir ma playe: le sonde de leurs coups l'estrange
profondeur, Et ne m'estonne point pour en voir la grandeur:
l'estuue de mes pleurs leurs blesseures sanglantes, Helas à
mon malheur blesseures trop blessantes! Puisque vous me
tuez, & que mourant par vous, le souffre en vos douleurs, &
languis en vos coups.

CLORIS.

Bruslent ils comme toy d'amour demesuree?

PHYLIS

le ne sçay, toutesfois, i'en pense estre asseuree.

CLORIS.

L'amour se persuade assez legerement.

PHYLIS

Mais ce que lon desire on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour pourtant n'est point sans desfiance.

PHYLIS

le te diray sur quoy i'ay fondé ma croyance: Vn iour comme
il aduint qu'Aminte estant blecé, Et qu'estant de sa playe &
d'amour oppressé, Ne pouvant clorre l'œil esueillé du

martyre, Se plaignoit en plorant d'un mal qu'il n'osoit dire:
Mon cœur qui du passé le voyant, se souuint, A ce piteux
objet toute pitié deuint, Et ne pouvant souffrir de si dures
alarmes, S'ouurit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes.
En fin comme ma voix ondoyante à grans flots, Eust trouué
le passage entre mille sanglots, Me forçant en l'accez du
tourment qui me gréue, l'obtins de mes douleurs à mes
pleurs quelque tréue, le me mis à chanter, & le voyant
gemir, En chantant i'inuitois ses beaux yeux à dormir:
Quand luy tout languissant tournant vers moy sa teste, Qui
sembloit vn beau lys battu de la tempeste, Me lançant vn
regard qui le cœur me fendit, D'une voix rauque & casse
ainsi me respondit: Phylis comment veux-tu qu'absent de
toy ie viue, Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captiue,
Trouue pour endormir son tourment furieux, Vne nuit de
repos au iour de tes beaux yeux? Alors toute surprise en si
prompte nouuelle, le m'enfuy de vergongne où Filemon
m'appelle, Qui nauré comme luy de pareils accidens,
Languissoit en ces maux trop vifs & trop ardans. Moy qu'un
devoir esgal à mesme soing inuite, le m'approche de luy,
ses playes ie visite, Mais las en m'apprestant à ce piteux
dessein, Son beau sang qui s'esmeut iallit dessus mon sein;
Tombant esuanouy toutes ses playes s'ouurent, Et ses yeux
comme morts de nuages se couurent. Comme auecque mes
pleurs ie l'eus fait reuenir, Et me voyant sanglante en mes
bras le tenir, Me dit, Belle Phylis, si l'amour n'est vn crime,
Ne mesprisez le sang qu'espend cette victime. On dit
qu'estant touché de mortelle langueur Tout le sang se
resserre & se retire au cœur, Las! vous estes mon cœur, où
pendant que i'expire, Mon sang brulé d'amour, s'vnit & se
retire. Ainsi de leurs desseins ie ne puis plus douter, Et lors
moy que l'amour oncques ne sceut dompter, le me sentis
vaincuë, & glisser en mon ame, De ces propos si chauds & si
bruslans de flame, Vn rayon amoureux qui m'enflamma si
bien, Que tous mes froids dédain n'y seruirent de rien. Lors
ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte, N'ayant que

la pensée & l'amour pour escorte, Et suis comme la Biche à
qui l'on a percé Le flanc mortellement d'un garrot trauersé,
Qui fuit dans les forests, & tousiours avec elle Porte sans nul
espoir sa blesseure mortelle: Las! ie vais tout de mesme, &
ne m'apperçoy pas, O malheur! qu'avec moy, ie porte mon
trespas, le porte le tyran qui de poison m'enyure, Et qui
sans me tuer en ma mort me fait viure, Heureuse sans
languir si long temps aux abois, l'en pouuois eschaper pour
mourir vne fois.

CLORIS.

Si d'une mesme ardeur leur ame est enflammée, Te plains-
tu d'aimer bien & d'estre bien aimée? Tu les peux voir tous
deux, & les fauoriser.

PHYLIS

Vn cœur se pourroit-il en deux parts diuiser?

CLORIS.

Pourquoy non! c'est erreur de la simplesse humaine. La foy
n'est plus aux cœurs qu'une Chimere vaine, Tu dois sans
t'arrester à la fidelité, Te seruir des amans comme des fleurs
d'Esté, Qui ne plaisent aux yeux qu'estant toutes nouuelles:
Nous auons de nature au sein doubles mammelles, Deux
oreilles, deux yeux, & diuers sentimens, Pourquoy ne
pourrions-nous auoir diuers amans? Combien en cognoissai-
ie à qui tout est de mise? Qui changent plus souuent
d'amans que de chemise; La grace, la beauté, la ieunesse &
l'amour, Pour les femmes ne sont qu'un empire d'un iour:
Encor que d'un matin (car à qui bien y pense) Le midy n'est
que soin, le soir que repentance; Puis donc qu'amour te fait
d'amans prouision, Vses de ta ieunesse, & de l'occasion,
Toutes deux comme un trait de qui lon perd la trace,
S'enuolent, ne laissant qu'un regret en leur place: Mais si ce

proceder encore t'est nouveau, Choisi lequel des deux te semble le plus beau.

PHYLIS

Ce remede ne peut à mon mal satisfaire, Puis nature & l'amour me deffend de le faire, En vn choix si douteux s'esgare mon desir, Ils sont tous deux si beaux qu'on n'y peut que choisir, Comment beaux, ha! Nature admirable en ouurages, Ne fist iamais deux yeux, ny deux si beaux visages! Vn doux aspect qui semble aux amours conuier; L'un n'a rien qu'en beauté l'autre puisse enuier, L'un est brun, l'autre blond & son poil qui se dore, En filets blondissans, est semblable à l'Aurore, Quand toute écheuelée, à nos yeux sousriant, Elle émaille de fleurs les portes d'Oriant: Ce taint blanc & vermeil où l'amour rit aux graces, Cét œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces, Qui foudroye en regards, éblouyt la raison, Et tuë en Basilic d'amoureuse poison; Cette bouche si belle & si pleine de charmes, Où l'amour prend le miel dont il trempe ses armes, Ces beaux traits de discours si doux & si puissans, Dont amour par l'oreille assuietit mes sens, A ma foible raison font telle violence, Qu'ils tiennent mes desirs en égale balance: Car si de l'un des deux ie me veux departir, Le Ciel non plus que moy ne le peut consentir: L'autre pour estre brun aux yeux n'a moins de flammes, Il seme en regardant du soufre dans les ames, Donne aux cœurs aueuglez la lumiere & le iour, Ils semblent deux Soleils en la Sphere d'amour: Car si l'un est pareil à l'Aurore vermeille, L'autre en son taint plus brun a la grace pareille A l'Astre de Venus qui doucement reluit, Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit: Sa taille haute & droite & d'un iuste corsage, Semble vn pin qui s'esleue au milieu d'un bocage; Sa bouche est de corail, où lon voit au dedans, Entre vn plaisant sousris les perles de ses dents, Qui respirent un air embaumé d'une haleine Plus douce que l'œillet ny que la

mariolaine, D'un brun meslé de sang son visage se paint, Il a le iour aux yeux & la nuit en son taint: Où l'amour flamboyant entre mille estincelles, Semble un amas brillant des estoiles plus belles, Quand une nuit seraine avec ses bruns flambeaux, Rend le Soleil jaloux en ses iours les plus beaux, Son poil noir & retors en gros flocons ondoie, Et crespelu ressemble une toison de soie: C'est en fin comme l'autre un miracle des Cieux: Mon ame pour les voir vient toute dans mes yeux, Et rauie en l'objet de leurs beautés extrêmes, Se retrouvant en eux, se perd toute en soy-mesmes. Las ainsi ie ne sçay que dire ou que penser, De les aimer tous deux n'est-ce les offencer? Laisser l'un, prendre l'autre, ô Dieux est-il possible! Ce seroit les aimant un crime irremissible; Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy; Las je n'aime rien qu'eux, ils n'aiment rien que moy; Tous deux pour me sauuer hazarderent la vie, Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme enuie. De quelles passions me sentay-ie émouuoir! L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le deuoir, De diuers sentimens également me troublent, Et me pensant aider mes angoisses redoublent: Car si pour essayer à mes maux quelque paix, Parfois oubliant l'un, en l'autre ie me plais, L'autre tout en colere à mes yeux se presente, Et me montrant ses coups, sa chemise sanglante, Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié, Mon cœur se fend d'amour & s'ouure à la pitié. Las ainsi combatuë en ceste estrange guerre, Il n'est grace pour moy au Ciel ny sur la terre, Contre ce double effort debile est ma vertu, De deux vents opposez mon cœur est combatu, Et reste ma pauvre ame entre deux estouffée, Miserable despouille & funeste trophée.

SATYRE.

N'avoir crainte de rien, & ne rien espérer, Amy, c'est ce qui peut les hommes bien-heurer; l'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune, Morgant les accidens, fait teste à la

fortune, Et voyant le soleil de flamme reluisant, La nuit au manteau noir les Astres conduisant, La Lune se masquant de formes differentes, Faire naître les mois en ses courses errantes, Et les Cieux se mouvoir par ressorts discordans, Les vns chauds tempérez, & les autres ardens, Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame atteinte, Et n'ont en les voyant, esperance ni crainte. Mesme si pesle mesle avec les Elemens, Le Ciel d'airain tomboit iusques aux fondemens, Et que tout se froissast d'une étrange tempeste, Les esclats sans frayeur leur frapperoyent la teste, Combien moins les assauts de quelque passion Dont le bien & le mal n'est qu'une opinion? Ni les honneurs perdus, ni la richesse acquise, N'auront sur son esprit, ni puissance, ni prise. Dy moy, qu'est-ce qu'on doit plus cherement aymer De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer? Ou ces grans Diamans, si brillans à la veuë, Dont la France se voit à mon gré trop pourveuë, Ou ces honneurs cuisans, que la faveur depart Souvent moins par raison, que non pas par hazard, Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye, Qui font qu'un President dans les procès s'égaye. De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir, Et de quel appetit au cœur les recevoir? le trouue, quant à moy, bien peu de difference Entre la froide peur, & la chaude esperance, D'autant que mesme doute également assaut Nostre esprit qui ne sçait au vray ce qu'il luy faut. Car estant la Fortune en ses fins incertaine, L'accident non prévû nous donne de la peine; Le bien inesperé nous saisit tellement, Qu'il nous gele le sang, l'ame & le jugement, Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-mesmes; Ainsi diversement saisis des deux extremes, Quand le succès du bien au desir n'est égal, Nous nous sentons troublez du bien comme du mal, Et trouvant mesme effet en vn sujet contraire, Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire. Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer? Craindre confusement, bien, ou mal esperer? Puisque mesme le bien excedant notre attente, Nous saisissant le cœur, nous trouble, & nous

tourmente, Et nous desobligeant nous mesme en ce bonheur, La ioie & le plaisir nous tient lieu de douleur. Selon son roolle, on doit iouër son personnage, Le bon sera méchant, insensé l'homme sage, Et le prudent sera de raison devestu, S'il se monstre trop chaud à suivre la vertu; Combien plus celui-la dont l'ardeur non commune Elève ses desseins jusqu'au Ciel de la Lune, Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs, A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs? Va donc, & d'un cœur sain voyant le Pont-au-change, Desire l'or brillant sous mainte pierre étrange; Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux, L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux; Et deuant que le iour aux gardes se découvre, Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre; Talonne vn President, suy-le comme vn valet, Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet, Suy jusques au Conseil les Maistres des Requestes, Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes, Et les distingues bien, les vns ont le pouvoir De iuger finement vn proces sans le voir; Les autres comme Dieux pres le soleil résident, Et Demons de Plutus, aux finances president, Car leurs seules faveurs peuuent, en moins d'un an, Te faire devenir Chalange, ou Montauban. Je veux encore plus, démembrant ta Province, Je veux, de partisan que tu deviennes Prince. Tu seras des Badauts en passant adoré, Et sera iusqu'au cuir ton carosse doré; Chacun en ta faveur mettra son espérance, Mille valets sous toy desoleront la France, Tes logis tapissés en magnifique arroy, D'éclat aveugleront ceux-la mesmes du Roy. Mais si faut-il, enfin, que tout vienne à son conte, Et soit avec l'honneur, ou soit avec la honte, Il faut, perdant le jour, esprit, sens, & vigueur, Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur, Et descendre la-bas, où, sans choix de personnes, Les escuelles de bois s'égalent aux Couronnes. En courtisant pourquoi perdrois-je tout mon temps, Si de bien & d'honneur mes esprits sont contens? Pourquoi d'ame & de corps, faut-il que ie me peine, Et qu'estant hors du sens, aussi bien que d'haleine, Je suiue vn

financier, soir, matin, froid, & chaud, Si i'ay du bien pour
viure autant comme il m'en faut? Qui n'a point de procès,
au Palais n'a que faire, Vn President pour moy n'est non plus
qu'un notaire, le fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court. Voilà le vray
chemin, franc de crainte & d'envie, Qui doucement nous
meine à cette heureuse vie, Que parmy les rochers & les
bois desertez, leusne, veille, oraison, & tant d'austeritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Esprit pour guide, Chercherent si
longtemps dedans la Thebaïde. Adorant la Vertu, de cœur,
d'ame, & de foy, Sans la chercher si loin, chacun l'a dedans
soy, Et peut, comme il luy plaist, luy donner la teinture,
Artisan de sa bonne ou mauvaise aventure.

SATYRE.

Perclus d'une jambe, & des bras, Tout de mon long entre
deux dras, Il ne me reste que la langue Pour vous faire cette
harangue. Vous sçavés que i'ay pension, Et que l'on a
pretention, Soit par sotise, ou par malice, Embarrassant le
Benefice, Me rendre, en me torchant le bec, Le ventre creux
comme un rebec. On m'en baille en discours de belles, Mais
de l'argent point de nouvelles; Encore au lieu de payement,
On parle d'un retranchement, Me faisant au nez grise mine,
Que l'Abbaye est en ruine, Et ne vaut pas, beaucoup s'en
faut, Les deux mille francs qu'il me faut; Si bien que ie juge,
à son dire, Malgré le feu Roy nostre Sire, Qu'il desireroit
volontiers Lâchement me reduire au tiers. Je laisse à part ce
facheux conte; Au Primtemps que la bile monte Par les
veines dans le cerveau, Et que l'on sent au renouveau, Son
Esprit fécond en sornettes, Il fait mauvais se prendre aux
Poëtes; Toutesfois, ie suis de ces Gens De toutes choses
négligens, Qui vivant au iour la journée, Ne contrôllent leur
destinée, Oubliant, pour se mettre en paix, Les injures & les
bien-faits, Et s'arment de Philosophie; Il est pourtant fou qui
s'y fie; Car la Dame indignation Est une forte passion. Estant

donc en mon lit malade, Les yeux creux, & la bouche fade,
Le teint iaune comme vn espy, Et non pas l'esprit assoupy,
Qui dans ses caprices s'égayé, Et souvent se donne la baye,
Se feignant, pour passer le temps, Avoir cent mille escus
contans, Avec cela large campagne; le fais des chasteaux
en Espagne, l'entreprens partis sur partis, Toutesfois, je
vous avertis, Pour le Sel, que ie m'en deporté, Que ie n'en
suis en nulle sorte, Non plus que du droit Annuel, le n'ayme
point le Casuel, l'ay bien vn avis d'autre estoffe, Dont du
Luat le Philosophe, Désigne rendre au Consulat Le nez fait
comme vn cervelat: Si le Conseil ne s'y oppose, Vous verrez
vne belle chose. Mais laissant-là tous ces proiets, le ne
manque d'autres suiets, Pour entretenir mon caprice En vn
fantastique exercice; le discours des neiges d'antan, le
prens au nid le vent d'autan, le pete contre le Tonnerre, Aux
papillons ie fais la guerre, le compose Almanachs nouveaux,
De rien ie fais brides à Veaux, A la S. Iean ie tends aux
Gruës, le plante des pois par les ruës, D'un baston ie fais vn
cheval, le voy courir la Seine à val, Et beaucoup de choses,
beau sire, Que ie ne veux, & n'ose dire. Apres cela, ie peinds
en l'air, l'apprens aux asnes à voler, Du Bordel ie fais la
Chronique, Aux chiens j'apprens la Rhetorique; Car, enfin,
ou Plutarque ment, Ou bien ils ont du iugement. Ce n'est
pas tout, ie dis sornettes, le dégoise des Chansonnettes, Et
vous dis, qu'avec grand effort, La Nature pâtit tres-fort. le
suis si plein que ie regorge, Si vne fois ie rens ma gorge,
Eclatant ainsi qu'un petard, On dira, le Diable y ayt part.
Voila comme le temps ie passe, Si ie suis las, ie me délasse,
l'écris, ie lis, ie mange & boy, Plus heureux cent fois que le
Roy, (le ne dis pas le Roy de France,) Si ie n'estois court de
finance. Or, pour finir, voila comment le m'entretiens
bisarrement, Et prenez-moy les plus extremes En sagesse,
ils vivent de mesmes, N'estant l'humain entendement
Qu'une grotesque seulement. Vuidant des bouteilles
cassées, le m'embarasse en mes pensées, Et quand i'y suis
bien embrouillé, le me couvre d'un sac mouillé. Faute de

papier, *bona sere*, Qui a de l'argent, si le serre. Votre
Serviteur à iamais, Maistre Ianin du Pontalais.

ELEGIE.

L'homme s'oppose en vain contre la destinée, Tel a domté
sur mer la tempeste obstinée, Qui deceu dans le port,
esprouue en vn instant Des accidens humains le reuers
inconstant, Qui le jette au danger, lors que moins il y pense.
Ores, à mes depens i'en fais l'experience, Moy, qui
tremblant encor du naufrage passé, Du bris de mon navire
au rivage amassé, Bâtissois vn autel aux Dieux legers des
Ondes, Iurant mesme la mer, & ses vagues profondes,
Instruit à mes dépens, & prudent au danger, Que je me
garderois de croire de leger, Sçachant qu'injustement il se
plaint de l'orage, Qui remontant sur mer fait vn second
naufrage. Cependant ay-ie à peine essuyé mes cheveux, Et
payé dans le port l'offrande de mes vœux, Que d'un
nouveau desir le courant me transporte, Et n'ay pour
l'arrester la raison assez forte. Par vn destin secret mon
cœur s'y voit contraint, Et par vn si doux nœud si
doucelement estreint, Que me trouvant espris d'une ardeur si
parfaite, Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite, Et
me sens glorieux, en vn si beau tourment, De voir que ma
grandeur serve si dignement; Changement bien étrange en
vne amour si belle! Moy, qui rangeois au joug la terre
vniuerselle, Dont le nom glorieux aux Astres eslevé, Dans le
cœur des mortels par vertu s'est gravé, Qui fis de ma valeur
le hazard tributaire, A qui rien, fors l'Amour, ne put estre
contraire, Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui sçay donner des loix, & non les recevoir; le me voy
prisonnier aux fers d'un ieune Maistre, Où ie languis
esclave, & fais gloire de l'estre, Et sont à le servir tous mes
vœux obligez; Mes palmes, mes lauriers en myrthes sont
changez, Qui servant de trophée aux beautez que i'adore,
Font en si beau suiet que ma perte m'honnore. Vous, qui

dés le berceau de bon œil me voyez, Qui du troisième Ciel
mes destins envoyez, Belle & sainte planete, Astre de ma
naissance, Mon bon-heur plus parfait, mon heureuse
influënce, Dont la douceur preside aux douces passions,
Venus, prenez pitié de mes affections, Soyez-moy favorable,
& faites à cette heure, Plustost que découvrir mon amour,
que ie meure: Et que ma fin témoigne, en mon tourment
secret, Qu'il ne vescu iamais vn amant si discret, Et
qu'amoureux constant, en vn si beau martyr, Mon trépas
seulement mon amour puisse dire. Ha! que la passion me
fait bien discourir! Non, non, vn mal qui plaist, ne fait jamais
mourir. Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me
tourmente! La patience est foible, & l'amour violente, Et me
voulant contraindre en si grande rigueur, Ma plainte se
dérobbe, & m'échappe du cœur, Semblable à cet enfant,
que la Mere en colere, Apres vn châtiment veut forcer à se
taire, Il s'efforce de crainte à ne point soupirer, A grand
peine ose-t-il son haleine tirer; Mais nonobstant l'effort,
dolent en son courage, Les sanglots, à la fin, débouchent le
passage, S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en
pleurs, Et faut que son respect défere à ses douleurs. De
mesme, ie m'efforce au tourment qui me tuë, En vain de le
cacher mon respect s'evertuë, Mon mal, comme vn torrent,
pour vn temps retenu, Renversant tout obstacle, est plus
fier devenu. Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de se taire,
Et qu'il n'est ni desert, ni rocher solitaire, A qui de mon
secret ie m'osasse fier, Et que jusqu'à ce point ie me dois
oublier, Que de dire ma peine en mon cœur si contrainte, A
vous seule, en pleurant, j'adresse ma complainte; Aussi
puis-que vostre œil m'a tout seul asservy, C'est raison que
luy seul voye comme ie vy, Qu'il voye que ma peine est
d'autant plus cruelle, Que seule en l'Vnivers, ie vous estime
belle; Et si de mes discours vous entrez en courroux, Songez
qu'ils sont en moy, mais qu'ils naissent de vous, Et que ce
seroit estre ingrate en vos defaites, Que de fermer les yeux
aux playes que vous faites. Donc, Beauté plus qu'humaine,

objet de mes plaisirs, Delices de mes yeux, & de tous mes desirs, Qui regnez sur les cœurs d'une contrainte aimable, Pardonnez à mon mal, hélas! trop veritable, Et lisant dans mon cœur que valent vos attraits, Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits, La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre, Pardonnez à mes cris de l'avoir osé dire, Ne vous offencez point de mes justes clameurs, Et si mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.

VERS SPIRITUELS.

STANCES.

Quand sur moy je jette les yeux, A trente ans me voyant tout vieux, Mon cœur de frayeur diminuë, Estant vieilly dans vn moment, le ne puis dire seulement Que ma jeunesse est devenuë. Du berceau courant au cercueil, Le jour se dérobe à mon œil, Mes sens troublez s'évanouissent, Les hommes sont comme des fleurs, Qui naissent & vivent en pleurs, Et d'heure en heure se fanissent. Leur âge à l'instant écoulé, Comme vn trait qui s'est envolé, Ne laisse apres soy nulle marque, Et leur nom si fameux icy, Si tost qu'ils sont morts, meurt aussi, Du pauvre autant que du Monarque. N'aguères verd, sain, & puissant, Comme vn Aubespin florissant, Mon printemps estoit délectable, Les plaisirs logeoient en mon sein, Et lors estoit tout mon dessein Du jeu d'amour, & de la table. Mais las! mon sort est bien tourné; Mon âge en vn rien s'est borné, Foible languit mon esperance, En vne nuit, à mon malheur, De la joye & de la douleur l'ay bien appris la difference! La douleur aux traits veneneux, Comme d'un habit epineux Me ceint d'une horrible torture, Mes beaux jours sont changés en nuits, Et mon cœur tout flestry d'ennuys, N'attend plus que la sepulture. Enyvré de cent maux divers, le chancelle, & vay de travers, Tant mon ame en regorge pleine, l'en ay l'esprit tout hebété, Et si peu qui m'en est resté, Encor me fait-il de la peine. La memoire du

temps passé, Que j'ay folement depencé, Espand du fiel en mes vlceres; Si peu que j'ay de jugement, Semble animer mon sentiment, Me rendant plus vif aux miseres. Ha! pitoyable souvenir! Enfin, que dois-je devenir! Où se reduira ma confiance! Estant ja defailly de cœur, Qui me donra de la vigueur, Pour durer en la penitence? Qu'est-ce de moy? foible est ma main, Mon courage, hélas! est humain, le ne suis de fer ni de pierre; En mes maux monstre-toy plus doux, Seigneur, aux traits de ton courroux, le suis plus fragile que verre. le ne suis à tes yeux, sinon Qu'vn festu sans force, & sans nom, Qu'vn hibou qui n'ose paroistre, Qu'vn fantosme icy bas errant, Qu'vne orde escume de torrent, Qui semble fondre avant que naistre. Où toy, tu peux faire trembler L'Vnivers, & desassembler Du Firmament le riche ouvrage, Tarir les Flots audacieux, Ou, les élevant jusqu'aux Cieux, Faire de la Terre vn naufrage. Le Soleil fléchit devant toy, De toy les Astres prennent loy, Tout fait joug dessous ta parole: Et cependant, tu vas dardant Dessus moy ton courroux ardent, Qui ne suis qu'vn bourrier qui vole. Mais quoy! si ie suis imparfait, Pour me defaire m'as-tu fait? Ne sois aux pecheurs si severe; le suis homme, & toy Dieu Clement, Sois donc plus doux au châtiment, Et punis les tiens comme Pere. l'ay l'œil seellé d'vn seau de fer, Et déjà les portes d'Enfer Semblent s'entrouvrir pour me prendre; Mais encore, par ta bonté, Si tu m'as osté la santé, O Seigneur? tu me la peux rendre. Le tronc de branches devestu Par vne secrette vertu Se rendant fertile en sa perte, De rejettons espere vn jour Ombrager les lieux d'alentour, Reprenant sa perruque verte. Où, l'homme en la fosse couché, Apres que la mort l'a touché, Le cœur est mort comme l'escorce; Encor l'eau reverdit le bois, Mais l'homme estant mort vne fois, Les pleurs pour luy n'ont plus de force.

SVR LA NATIVITÉ

DE NOSTRE SEIGNEVR,

HYMNE.

Par le commandement du Roy Louis XIII. pour sa Musique de la Messe de minuit.

Pour le salut de l'Vnivers, Aujourd'huy les Cieux sont ouvers,
Et par vne conduite immense, La grace descend dessus
nous, Dieu change en pitié son courroux, Et sa lustice en sa
Clemence. Le vray Fils de Dieu Tout-puissant, Au fils de
l'homme s'vnissant, En vne charité profonde, Encor qu'il ne
soit qu'un Enfant, Victorieux & triomphant, De fers affranchit
tout le monde. Dessous sa divine vertu, Le peché languit
abbatu, Et de ses mains à vaincre expertes, Etouffant le
serpent trompeur, Il nous assure en nostre peur, Et nous
donne gain de nos pertes. Ses oracles sont accomplis, Et ce
que par tant de replis D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy se finit en luy, Qui vient consoler nostre ennuy,
En ses promesses si parfaites. Grand Roy, qui daignas en
naissant, Sauver le Monde perissant, Comme Pere, & non
comme luge, De Grace comblant nostre Roy, Fay qu'il soit
des meschans l'effroy, Et des bons l'assuré refuge. Qu'ainsi
qu'en Esté le Soleil, Il dissipe, aux rays de son œil, Toute
vapeur, & tout nuage, Et qu'au feu de ses actions, Se
dissipant les factions, Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.

SONNETS.

I.

O Dieu, si mes pechez irritent ta fureur, Contrit, morne &
dolent, i'espere en ta clemence, Si mon duëil ne suffit à
purger mon offence, Que ta grace y supplée, & serve à mon
erreur. Mes esprits éperdus frissonnent de terreur, Et ne
voyant salut que par la penitence, Mon cœur, comme mes
yeux, s'ouvre à la repentance, Et me hay tellement, que ie

m'en fais horreur. le pleure le present, le passé ie regrette,
le crains à l'avenir la faute que i'ay faite, Dans mes
rebellions je lis ton jugement. Seigneur, dont la bonté nos
injures surpasse, Comme de Pere à fils vses-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre seroit ta grace.

II.

Quand devot vers le Ciel j'ose lever les yeux, Mon cœur ravy
s'emeut, & confus s'emerveille, Comment, dis-ie à part-
moy, cette œuvre nompareille Est-elle perceptible à l'esprit
curieux? Cet Astre ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille Pere immense
du jour, dont la clarté vermeille, Produit, nourrit, recrée, &
maintient ces bas lieux. Comment t'ebloüis-tu d'vne flamme
mortelle, Qui du soleil vivant n'est pas vne étincelle, Et qui
n'est devant luy sinon qu'obscurité? Mais si de voir plus
oultre aux Mortels est loisible, Croy bien, tu comprendras
mesme l'infinité, Et les yeux de la foy te la rendront visible.

III.

Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie, Dieu pour
nostre salut tant de maux supporta, Que par son juste sang
nostre ame il racheta Des prisons où la mort la tenoit
asservie, Alteré du desir de nous rendre la vie, l'ay soif, dit-il
aux luifs; quelqu'un lors apporta Du vinaigre, & du fiel, & le
luy presenta; Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie:
Quoy! n'est-ce pas assez de donner le trepas A celui qui
nourrit les hommes icy bas, Sans frauder son desir, d'un si
piteux breuvage? Venez, tirez mon sang de ces rouges
canaux, Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage,
Vous serez moins cruels, & i'auray moins de maux.

COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

l'ay le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle, Or' qu'en un S.
ouvrage un S. Démon m'appelle, Qui me donne l'audace &
me fait essayer Un sujet qui n'a peu ma jeunesse effrayer.
Toy, dont la providence en merveilles profonde, Planta
dessus un rien les fondemens du monde, Et baillant à
chaque estre & corps, & mouvemens, Sans matiere donnas
la forme aux Elemens; Donne forme à ma Verve, inspire
mon courage; A ta gloire, ô Seigneur, j'entreprends cet
ouvrage. Avant que le Soleil eust enfanté les Ans, Que tout
n'estoit qu'un rien, & que mesme le temps Confus n'estoit
distinct en trois diverses faces, Que les Cieux ne tournoient
un chacun en leurs places, Mais seulement sans temps, sans
mesure, & sans lieu, Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit
de Dieu, Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe; Dieu qui forma
dans soy de tout temps l'Univers, Parla; quand à sa voix un
mélange divers...

EPIGRAMME.

Vialard, plein d'hypocrisie, Par sentences & contredits,
S'estoit mis dans la fantaisie D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu se gard de chicanerie. Pour cela, je le sçay fort bien
Qu'il n'aura ma chanoinerie: Pour Paradis ie n'en sçay rien.

ODE SVR VNE VIEILLE MAQVERELLE.

Esprit errant, ame idolastre, Corps verolé couuert
d'emplastre, Aueuglé d'un lascif bandeau, Grande Nymphe
à la harlequine, Qui s'est brisé toute l'eschine Dessus le
paué du bordeau, Dy-moy pourquoy, vieille maudite, Des
Rufians la calamite, As-tu sitost quitté l'Enfer? Vieille à nos
maux si preparée, Tu nous ravis l'aage dorée, Nous
ramenant celle de fer. Retourne donc, ame sorciere, Des
Enfers estre la portiere, Pars & t'en va sans nul delay Suyure
ta noire destinée, Te sauvant par la cheminée, Sur ton

espaule vn vieil balay. le veux que par tout on t'appelle
Louue, chienne, ourse cruelle, Tant deçà que delà les monts,
le veux de plus qu'on y adioust: Voylà le grand Diable qui
ioust Contre l'Enfer & les Demons. le veux qu'on crie
emmy la ruë, Peuple, gardez-vous de la gruë Qui destruit
tous les esguillons, Demandant si c'est aduventure, Ou bien
vn effect de nature Que d'accoucher des ardillons. De cent
clous elle fut formée, Et puis pour en estre animée, On la
frotta de vif-argent: Le fer fut premiere matiere, Mais
meilleure en fut la derniere, Qui fist son cul si diligent.
Depuis honorant son lignage, Elle fit voir vn beau mesnage
D'ordure & d'impudicitez, Et puis par l'excez de ses flames,
Elle a produit filles & femmes Au champ de ses lubricitez.
De moy tu n'auras paix ny tresue Que ie ne t'aye veuë en
Greue, La peau passée en maroquin, Les os brisez, la chair
meurtrie, Preste à porter à la voirie, Et mise au fond d'un
mannequin. Tu merites bien dauantage, Serpent dont le
maudit langage Nous perd vn autre paradis: Car tu changes
le Diable en Ange, Nostre vie en la mort tu change Croyant
cela que tu nous dis. Ha dieux! que ie te verray souple,
Lorsque le bourreau couple à couple Ensemble lira tes
putains, Car alors tu diras au monde Que malheureux est
qui se fonde Dessus l'esperoir de ses desseins. Vieille sans
dens, grande halebarde, Vieil baril à mettre moustarde,
Grand morion, vieux pot cassé, Plaque de lict, corne à
lanterne, Manche de luth, corps de guiterne, Que n'es-tu
desià *in pace*. Vous tous qui malins de nature, En desirez
voir la peinture, Allez-vous en chez le bourreau, Car s'il n'est
touché d'inconstance, Il la faict voir à la potence, Ou dans la
salle du bordeau.

STANCES.

Ma foy, ie fus bien de la feste Quand ie fis chez vous ce
repas, le trouuay la poudre à la teste, Et le poyure vn bien
peu plus bas. Vous me monstrez vn Dieu propice, Portant vn

arc & vn brandon, Appelez-vous la chaude pisse Vne flesche
de Cupidon? Mon cas, qui se leue & se hausse, Baue d'une
estrange façon, Belle, vous fournistes la sausse Lors que ie
fournis le poisson. Las! si ce membre eust l'arrogance De
foüiller trop les lieux sacrez, Qu'on luy pardonne son
offence, Car il pleure assez ses pechez.

EPIGRAMMES.

I.

Amour est vne affection Qui par les yeux dans le cœur
entre, Puis par vne defluction S'escoule par le bas du
ventre.

II.

Madelon n'est point difficile Comme vn tas de mignardes
sont, Bourgeois & gens sans domicile Sans beaucoup
marchander luy font, Vn chacun qui veut la racoustre, Pour
raison elle dit vn poinct, Qu'il faut estre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'estre point.

III.

Hier la langue me fourcha, Deuisant avec Anthoinette, le dis
f..., & ceste finette Me fit la mine & se fascha. le descheus
de tout mon credit, Et vis à sa couleur vermeille, Qu'elle
aimoit ce que i'auois dit, Mais en autre part qu'en l'oreille.

IV.

Lors que i'estois comme inutile Au plus doux passe-temps
d'Amour, l'auois vn mary si habile Qu'il me caressoit nuict &
iour. Ores celuy qui me commande Comme vn tronc gist
dedans le lict, Et maintenant que ie suis grande, Il se repose
iour & nuict. L'un fut trop vaillant en courage, Et l'autre est

trop alangoury, Amour, rends-moy mon premier aage, Ou
rends moy mon premier mary!

V.

Dans vn chemin vn pays trauersant Perrot tenoit sa lannette
accollée, Si que de loin aduisant vn passant, Il fut d'aduis de
quitter la meslée, Pourquoi fais-tu, dict la garce affolée,
Tresue du cu, ha! dit-il, laisse moy, le voy quelqu'un, c'est le
chemin du Roy. Ma foy, Perrot, peu de cas te desbauche. Il
n'est pas faict plustost comme ie croy, Pour vn pieton que
pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faisoit tort, Vint à Robin toute explorée, le
te prie donne-moy la mort, Que tant de fois i'ay désirée.
Luy, qui ne la refuse en rien, Tire son... vous m'entendez
bien, Et au bout du ventre il la frappe. Elle qui veut finir ses
iours, Luy dit, mon cœur, pousse tousiours, De crainte que
ie n'en réchappe: Mais Robin, las de la seruir, Craignant vne
nouuelle plainte, Luy dit, haste-toy de mourir, Car mon
poignard n'a plus de pointe.

STANCES.

Si vostre œil tout ardent d'amour & de lumiere, De mon
cœur votre esclaue est la flamme premiere, Que comme vn
Astre saint ie reuere à genoux, Pourquoi ne m'aymez-
vous? Si vous que la beauté rend ores si superbe, Deuez
comme vne fleur qui flestrit dessus l'herbe, Esprouer des
saisons l'outrage & le courroux, Pourquoi ne m'aymez-
vous? Voulez-vous que vostre œil en amour si fertile, Vous
soit de la nature vn present inutile? Si l'Amour comme vn
Dieu se communique à tous, Pourquoi ne m'aymez-vous?
Attendez-vous vn iour qu'un regret vous saisisse? C'est à
trop d'interest imprimer vn supplice. Mais puis que nous

viuons en vn aage si doux, Pourquoi ne m'aymez-vous? Si vostre grand' beauté toute beauté excelle, Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point si belle: S'il semble en son dessein auoir pitié de nous, Pourquoi ne m'aymez-vous? Si i'ay pour vous aymer ma raison offensée, Mortellement blessé d'une flesche insensée, Sage en ce seul esgard que i'ay beny les coups, Pourquoi ne m'aymez-vous? La douleur m'estrangeant de toute compagnie, De mes iours malheureux a la clarté bannie, Et si en ce malheur pour vous ie me resous, Pourquoi ne m'aymez-vous? Fasse le Ciel qu'en fin vous puissiez recognoistre Que mon mal a de vous son essence & son estre: Mais Dieu puis qu'il est vray, yeux qui m'estes si doux, Pourquoi ne m'aymez-vous?

COMPLAINTTE.

Stances.

Vous qui violentez nos volontez subiectes, Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faictes: Plus vous la fermerez, plus ferme elle sera, Plus vous la forcerez, plus elle aura de force. Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce, Plus elle endurera, plus elle durera. Cachez-la, serrez-la, tenez-la bien contrainte, L'atache de nos cœurs d'une amoureuse estraincte Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous desioinct; Nos corps sont desunis, nos ames enlaccées, Nos corps sont separez & non point nos pensees: Nous sommes desunis, & ne le sommes point. Vous me faictes tirer profit de mon dommage, En croissant mon tourment vous croissez mon courage; En me faisant du mal vous me faictes du bien, Vous me rendez content me rendant miserable, Sans vous estre obligé ie vous suis redeuable, Vous me faictes beaucoup & ne me faictes rien. Ce n'est pas le moyen de me pouoir distraire, L'ennemy se rend fort voyant son aduersaire, Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort. Ie mesure mes maux avecques ma constance: l'ay de la

passion & de la patience, le vis iusqu'à la mort, i'ayme
iusqu'à la mort. Bandez vous contre moi: que tout me soit
contraire, Tous vos efforts sont vains, & que pourrez-vous
faire? le sens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur.
Comme l'or se raffine au milieu de la flamme, le despite ce
feu où i'espure mon ame, Et vay contre-carrant ma force &
ma langueur. Le Palmier genereux, d'une constante gloire
Tousiours s'opiniastre à gagner la victoire, Qui ne se rend
iamais à la mercy du poids, Le poids le faict plus fort &
l'effort le renforce, Et surchargeant sa charge on renforce sa
force. Il esleue le faix en esleuant son bois. Et le fer refrappé
sous les mains résonnantes Deffie des marteaux les
secousses battantes, Est battu, combattu & non pas abbattu,
Ne craint beaucoup le coup, se rend impenetrable, Se rend
en endurent plus fort & plus durable, Et les coups redoublez
redoublent sa vertu, Par le contraire vent en soufflantes
bouffées Le feu va ratisant ses ardeurs estouffées: Il bruit au
bruit du vent, souffle au soufflet venteux, Murmure, gronde,
cracque à longues hallenees, Il tonne, estonne tout de
flammes entonnees: Ce vent disputé bouffe & bouffit
despiteux. Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze
L'arbre, le fer, le feu par antiperistase. On me charge, on me
bat, on m'esuente souuent. Roidissant, durcissant &
bruslant en mon ame, le fais comme la palme & le fer & la
flamme Qui despite le faix & le coup & le vent. Le faix de
mes trauaux esleue ma constance, Le coup de mes
malheurs endurent ma souffrance, Le vent de ma fortune
attise mes desirs. Toy pour qui ie patis, subiect de mon
attente, O ame de mon ame, sois contente & constante, Et
ioyeuse iouys de mes tristes plaisirs. Nos deux corps sont à
toy, ie ne suis plus que d'ombre, Nos ames sont à toy, ie ne
sers que de nombre, Las, puis que tu es tout, & que ie ne
suis rien, le n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire.
Avoir, & rien, & tout, comme se peut-il faire? C'est que i'ay
tous les maux, & ie n'ay point de bien. l'ay vn ciel de desirs,
vn monde de tristesse, Vn vniuers de maux, mille feux de

détresse, l'ay vn ciel de sanglots & vne mer de pleurs, l'ay mille iours d'enuis, mille iours de disgrace, Vn printemps d'esperance, & vn hyuer de glace, De souspirs vn automne, vn esté de chaleurs. Clair soleil de mes yeux, si ie n'ay ta lumiere, Vne aueugle nuee enuie ma paupiere, Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux, Les clairs esclairs d'amour, les esclats de son foudre Entrefendent mes nuicts & m'ecrasent en poudre: Quand i'entonne mes cris, lors i'estonne les Cieux. Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes, Souspirez mes souspirs vous qui lisiez mes Carmes, Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux, Vos souspirs, mes souspirs animeront ma flamme, Le feu s'estaint de l'eau & le souffle l'enflamme. Pleurez doncques tousiours & ne souspirez plus. Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie souspire Pour esteignant mon feu, amortir le martyre, Mais l'humeur est trop loing, & le souffle trop pres. Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme. Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme, Les vents de mes desirs la ratisent apres. La froide Sallamandre au chaud antipatique, Met parmy le brasier sa froideur en pratique, Et la bruslante ardeur n'y nuict que point ou peu; le dure dans le feu comme la Sallamandre, Le chaud ne la consomme, il ne me met en cendre, Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu. Mais elle est sans le mal, & moy sans le remede, Moi extremement chaud, elle extremement froide, Si ie porte mon feu, elle porte son glas, Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme, Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame, Elle amortit son feu, & ie ne l'esteins pas. Belle ame de mon corps, bel esprit de mon ame, Flamme de mon esprit & chaleur de ma flamme, l'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts, Ma vie, si tu veux, ne peut estre rauie, Veu que ta vie est plus la vie de ma vie Que ma vie n'est pas la vie de mon corps. le vis par & pour toy ainsi que pour moy mesme, Tu vis par & pour moy ainsi que pour toy mesme: Nous n'auons qu'une vie & n'auons qu'un trespas. le ne veux pas ta mort, ie desire la

mienne, Mais ma mort est ta mort, & ma vie est la tienne,
Aussi ie veux mourir & ie ne le veux pas.

STANCES POVR LA BELLE CLORIS.

Si le bien qui m'importune Peut changer ma condition, Le
changement de ma fortune Ne finit pas ma passion. Mon
amour est trop legitime, Pour se rendre à ce changement, Et
vous quitter seroit vn crime Digne d'un cruel chastiment.
Vous avez dessus moy, madame, Vn pouuoir approuué du
temps, Car les vœux que i'ay dans mon ame Seruent
d'exemple aux plus contents. Quelque force dont on essaye
D'assubiettir ma volonté, le beniray tousiours la playe Que
ie sens par vostre beauté. Ie veux que mon amour fidelle
Vous oblige autant à m'aymer Comme la qualité de belle
Vous faict icy bas estimer. Mon ame à vos fers asseruie, Et
par amour, & par raison, Ne peut consentir que ma vie Sorte
iamais de sa prison. N'adorant ainsi que vos chaisnes, Ie me
plais si fort en ce lien, Qu'il semble que parmy mes peines
Mon ame gouste quelque bien. Vos vœux où mon ame se
fonde, Me seront à iamais si chers Que mes vœux seront en
ce monde Aussi fermes que des rochers. Ne croyez donc pas
que ie laisse Vostre prison qui me retient, Car iamais vn
effect ne cesse, Tant que la cause le maintient.

EPIGRAMMES.

I.

Faut auoir le cerueau bien vide Pour brider des Muses le
Roy; Les Dieux ne portent point de bride, Mais bien les
asnes comme toy.

II.

Le violet tant estimé Entre vos couleurs singulieres, Vous ne
l'avez iamais aimé, Que pour les deux lettres premieres.

III.

L'argent, tes beaux iours & ta femme T'ont fait ensemble vn mauuais tour, Car tu pensois au premier iour Que leanneton deust rendre l'ame. Estant ieune & bien aduenant, Tu tromperois incontinent Pour ton argent vne autre dame. Mais, lean, il va bien autrement: Ta ieunesse s'est retirée, Ton bien s'en va tout doucement, Et ta vieille t'est demeurée.

IV.

Quelque moine de par le monde Preschoit vn iour dans vne pippe, Et par le pertuis de la bonde, Paroissoit vn bout de sa trippe. Gardons nous bien qu'il ne nous pippe, Dirent les Dames en riant. Lors dict le prescheur en criant, Tout remply de courroux & d'ire, Tout beau, paix là, laissez moy dire, Ou par Dieu vous irez dehors, Que le diable qui vous fait rire, Vous puisse entrer dedans le corps.

V.

TOMBEAV D'VN COVRTISAN.

Vn homme gist sous ce tombeau, Qui ne fut vaillant qu'au bordeau, Mais au reste plein de diffame: Ce fut, pour vous le faire court, Vn Mars au combat de l'amour, Au combat de Mars vne femme.

APPENDICE.

POUR M. LE DAUPHIN.

Delos flottant sur l'onde s'agitoit Ains que Phebus en elle eust pris naissance; Ainsy la France en l'orage flottoit Lorsque naquit vn soleil à la France. Sainte Latonne, ardent but de nos vœux, Par ta vertu si chaste & si feconde, Pour

assurer la terre à ses nepueux, De petits dieux tu repeuples
le monde, Et, relevant notre empire abattu Tu le remets en
sa base si ferme, Qu'estant sans fin, ainsi que ta vertu Il
n'est du Ciel limité d'aucun terme.

SUR UN LIVRE DU LEGER ET DU PESANT

Fait par le CARDINAL DU PERRON.

Cher lecteur, ce livre present Est du leger & du pesant, Mais
il a, pour en bien iuger, Moins de pesant plus de leger.

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE L'ENEIDE

Par le même CARDINAL.

Au lieu de precher l'Evangile Il traduit les vers de Virgile.

DU CARDINAL DU PERRON.

Quand Paris fors Enone, aymera rien au monde, Xante
retournera contre son propre cours. Xante, retourne donc
contre le flus de l'onde: Paris delaisse Enone, & fait d'autres
amours.

EPIGRAMME.

Quand il disne il tient porte close, Elle est fermee aux
survenans, Et toute nuit quand il repose, Elle est ouverte à
tous venans. le ne l'ay pas desagreable, C'est à luy
sagement vescu, Toutefois ce n'est pas à table, C'est au lit
qu'on le fait cocu.

NOTES ET VARIANTES

NOTES ET VARIANTES.

Les éditions des Satires de Regnier, publiées du vivant de l'auteur, étant fort rares, il ne paraît pas hors de propos de donner le titre de chacune d'elles en même temps qu'une description sommaire du volume. Voici donc, par ordre de date, la courte liste de ces éditions:

Les premieres oeuvres de M. Regnier. Au Roy. A Paris, Chez Toussaincts du Bray, rue saint-lacques, aux Espies murs, & en sa boutique au Palais, en la gallerie des prisonniers. M.DC.VIII. Avec priuilege du Roy.

In-4º de 45 ff. plus 8 pages lim. non numérotées, titre compris.

Au verso du titre se trouve l'épigraphe:

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis Offendar maculis.

Cette particularité subsiste à la même place dans toutes les éditions originales.

Vient ensuite après l'Épître limineaire & l'Ode à Regnier, le privilège du Roy, donné au poète pour six ans. Il est daté de Paris le 23 avril 1608. Au pied de ce document on lit la mention suivante:

Et ledit sieur Regnier a permis, & permet, concent & accorde, que Toussaincts du Bray, marchand Libraire à Paris, Imprime ou face Imprimer, vende & distribue & lousse dudit Priuilege, ainsi qu'il a été accordé entre eux. Fait ce 13. may 1608.

Au dos du 4e ff. lim. se trouve l'épigr.:

Difficile est satyram non scribere.

Cette édition contient dix satires, plus le Discours au Roy. Au folio 15, verso, se trouve la satire adressée à Bertault, evesque de Sées, dont le nom imprimé par erreur: Betault, est habituellement couvert d'un bandeau rectificatif.

Les fleurons des pages 2 lim., 12, 16, 21, 26, 28, 33, 38 & 41, portent le nom de Gabriel Buon, d'où l'on peut conclure que Toussaints du Bray était en relations particulières avec l'éditeur de Ronsard.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueues & augmentées de nouveau: Dediées au Roy. A Paris, chez Toussaint du Bray, &c. M.DC.IX. Avec priuilege du Roy.

In-8º de 133 pages, plus 4 ff. non chiff., tit. comp.

On lit à la fin de ce volume, avant le privilège qui est le même que celui de l'édition originale:

De l'imprimerie de P. Pautonnier, au mont Saint-Hilaire.

Les satires sont disposées dans l'ordre adopté en 1608. Il convient d'observer toutefois que la Xe satire, adressée à Freminet, devient ici la XIIe, par l'intercalation de deux pièces nouvelles que Brossette a intitulées *le Souper ridicule* & *le Mauvais Giste*. Ainsi, dans la présente édition, elles font suite à la satire dédiée à Rapin.

Les Satyres du Sieur Regnier, &c. (même titre que ci-dessus). M.DC.XII. Avec priuilege du Roy.

In-8º de 80 ff., savoir: 8 pages lim. non chiff., tit. comp.; 68 (imp. 66) ff. numér. & 8 ff. postlim. non num.; ces derniers feuillets contenant le Discours au Roy & le privilège du 23 avril 1608.

Cette édition renferme, dans l'ordre suivi pour celle de 1609, douze pièces à la suite desquelles se trouve, f^o 63, la XIIIe satire: Macette, qui paraissait alors pour la première fois. Nous signalons plus bas les variantes du texte original.

Il faut remarquer en outre que des pages 1 à 47 & 51 à la fin de l'Epistre au Roy, l'édition de 1612 contient page pour page le même nombre de vers. On pourrait croire à une réimpression exacte, si les fleurons, les titres, & enfin, ce qui est plus important, le texte, n'offraient des différences bien marquées.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueuës, &c. Paris, M.DC.XIII. Avec priuilege du Roy.

In-8^o de 93 ff., plus 8 pages non num., tit. comp. Priuilege à la fin comme dans 1609.

Cette édition contient de plus que la précédente, à la suite de la satire de Macette & avant le Discours au Roy, dix-sept pièces: les satires XIV & XV, la suivante adressée à monsieur de Forquevaus, la satire XVII, les deux *Élégies Zelotipiques*, celle *sur l'Impuissance*, le Sonnet *sur le trespas de monsieur Passerat*, les *Stanses* (sur le choix des divins oiseaux), la *C. P.*, les épigrammes *sur le portraict d'un poète couronné*, les stances *contre vn amoureux transy*, & enfin cinq *Quatrains* satiriques.

Parmi ces pièces, deux avaient déjà été publiées: la première, sur le trespas de Passerat, dans le Recueil des œuvres poétiques de Ian Passerat. Paris, 1606; la seconde sur le choix des divins oiseaux avait paru anonyme dans les Muses gaillardes, recueillies des plus beaux esprits de ce temps. Paris, Anthoine du Breuil, 1609.

La plupart des bibliographes, se référant à la date de ce volume plutôt qu'aux singularités du texte & au classement

des pièces, ont cru pouvoir affirmer que cette édition des satires était la dernière publiée du vivant de l'auteur.

Nous avons, dans la dernière partie de la notice placée en tête du présent volume, exposé les raisons d'après lesquelles il y a tout lieu de croire que Regnier était mort depuis quelques mois au moment où ses satires furent publiées par l'un de ses plus intimes amis.

Page 8.

Motin (Pierre), né à Bourges. Ce poète, ami de Regnier, a laissé de nombreuses pièces de vers éparses dans les anthologies publiées au commencement du XVII^e siècle. M. Tricotel a donné la liste des recueils contenant des vers de Motin, dans ses *Variétés bibliographiques*, & l'on peut se convaincre par cette énumération que le poète en question jouissait d'une grande vogue. Motin mourut vers 1615, comme il paraît résulter des vers de son neveu Bonnet, dans les *Délices de la Poesie françoise* de F. de Rosset.

S. I, p. 10, v. 15.

Auiourd'huy que ton fils.—Le Dauphin, qui fut plus tard Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601.

— v. 21.

Il luy trousse les bras *de* meurtres entachés, 1608 & 1609;
des meurtres, 1612 & 1613.

Page 12, v. 21.

l'imite les Romains encore *ieunes* d'ans, 1608 & 1613; *ieune* d'ans,

1609 & 1612.

— v. 28.

Aussi que les vertus *florissent* en cest' age, 1608;
fleurissent,

1609 & 1612.

Page 13, v. 6.

Sinon qu'en sa bisarrerie, 1608 & 1609; sinon en, 1612 &
1613.

— v. 30.

Que Parnasse *m'adopte*, 1608 & 1609; *m'adore*, 1612 &
1613.

S. II, p. 14.

A monsieur le Cte de *Caramain*, 1608; de *Garamain*, 1609 à
1613.

Cette permutation était fréquente dans les noms propres
comme dans les noms communs, au commencement aussi
bien que dans le corps des mots. On écrivait crotisque &
intriques pour grotesque & intrigues. Dans les éditions des
Satyres de Regnier de 1609 & 1612, on trouve (S. X)
tronguez & quignon pour tronquez & guignon.

Adrien de Montluc-Montesquiou, comte de Cramail, petit-fils
du maréchal de Montluc, né en 1568, mort en 1646.
Compromis lors de la journée des Dupes, il passa douze ans
à la Bastille. On a de lui *les Jeux de l'inconnu* (1630),
l'Infortune des filles de loie & *la Comedie des Proverbes*
(1633).

— v. 9.

Qu'elle ait *sèche* la chair, 1608; *seché*, 1609 à 1613.

Page 15, v. 29.

Pour moy si mon habit par tout *cycatrisé*, 1608; *cicatrisé*, 1609 & 1612; *cicatricé*, 1613.

Page 16, v. 7.

En la court d'un Prelat.

Brossette a supposé qu'il s'agissait ici du cardinal de Joyeuse. Cette hypothèse, justifiée par le grand luxe du cardinal, & les liaisons de Desportes avec le frère aîné du prélat, Anne de Joyeuse, tué à Coutras, a été depuis présentée comme un fait certain par Nicéron & les éditeurs de Regnier, sans autre indice à l'appui.

— v. 31.

Qui relève un pédant de nouveau baptisé.

Ce pédant nous semble être Duperron, dont la fortune, faite par Desportes, a dû plus d'une fois surprendre Regnier. Duperron, né à Berne en 1556, fut en effet converti au catholicisme par Desportes, & par son savoir comme par l'appui de son directeur, le nouveau catéchumène devint confesseur de Henri III. Il prit ensuite part à la conversion d'Henri IV, qui le nomma évêque d'Evreux en 1591. Il devint enfin cardinal en

1604.

Page 17, v. 16.

Et chacun à son dire; *en* son dire, 1609 à 1613.

— v. 22.

De Socrate à ce point l'_arrest_; l'_oracle_, 1609 à 1613.

Page 18, v. 18.

Au pris de la vertu *n'estime* point les hommes, 1608 & 1613; *n'estiment*, 1609 & 1612.

— v. 22.

S'assiessont en Prelats, 1608 à 1612; *s'assient*, 1613.

— v. 24.

Semblent auoir des yeux regret au *demourant*; *demeurant*, 1609 & 1613.

Page 19, v. 6.

Meditant vn sonnet, medite *vne* Euesché; *vn* Euesché, 1609 à 1613.

Page 19, v. 27.

Mais pourtant *quelque* esprit, 1608 & 1613; *quel* esprit, 1609 & 1612.

— v. 28.

Sçait *trier* le sçauoir, 1608 & 1609; sçait *tirer*, 1612 & 1613.

— v. 34.

De race en race au peuple vn ouurage *fais* voir; *fait* voir, 1609.

Page 20, v. 4.

Ne couche *de rien* moins que l'immortalité; ne couche *de rien* moins *de*, 1609 & 1612, ne *touche de rien* moins *de*, 1613.

Touche au lieu de *couche* constitue une faute typographique assez fréquente au XVI^e siècle. On lit dans les Odes d'Olivier de Magny, Paris, 1559, f^o 45 v^o *in fine*:

Luy que iadis Calliope Sur le mont à double trope (crope)
Combla de ses douceurs.

Dans Regnier même, édition de 1612, on trouve, sat. XI:

Fist il auec son arc quinaude la Nature.

Moins de, plus de s'employaient concurremment avec *moins que, plus que*:

Or te ferai apercevoir Que ge sai plus de toi assez Et si fu
mielldres menestrez De toi...

Recueil général des Fabliaux. Paris, 1871. Tome I, p. 7. Des deux bords.

Regnier a dit aussi: Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire (S. III).

La bonne leçon est donc: Ne couche de rien moins que (ou de) l'immortalité.

— v. 18.

Tous ses papiers servir à la *chaise* percée, 1608; *chaise* percée,

1609 & 1613.

Page 20, v. 24.

Selon que le requiert ou l'âge ou la santé, 1612 & 1613; *et*
selon que,

1603.

— v. 26.

le n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete.

Hésiode, auteur d'une théogonie où il expose la généalogie
& les amours des dieux.

— v. 30.

Resuant comme vn oyson *qu'on mene* à la pature; *allant* à
la pature, 1609 à 1613.

Variante vicieuse qui répète le mot *allant* du vers antérieur.

Page 21, v. 9.

Mais retournons à nous, & *sages* deuenus, 1613; & *sage*
deuenus, 1608

& 1612.

S. III, p. 22.

Cœuvres (Marquis de), François-Annibal d'Estrées, né en
1573, mort en 1670, frère de Gabrielle; il fut nommé évêque
de Noyon à vingt & un ans, puis, douze années plus tard, en
1626, il devint maréchal de France.

Page 23, v. 28.

Estant serf *du desir d'apprendre* & de sçauoir; *du desir*,
d'apprendre,

1609.

— v. 34.

Si la science pauvre, affreuse *est* mesprisée, 1608; affreuse & mesprisée, 1609 à 1613.

Page 24, v. 3.

Et si *lon nest* docteur sans prendre ses degrés; si *l'on n'est*, 1612

& 1613.

Nest pour *naist*, comme plus loin, p. 61, v. 23, *tresne* pour *traisne*. La véritable leçon paraît être: *Si l'on est*.

— v. 10.

En credit esleuez ils disposent *de* tout, 1608 & 1613; *du* tout, 1609

& 1612.

Page 24, v. 22.

Entre l'espoir du bien, & la peur du *danger* de froisser...; du *danger*, 1609 & 1612.

Page 25, v. 8.

Et le surnom de bon me *va t'on* reprochant, correction; 1608 donne *tou* pour *ton*. Cette inversion est très-fréquente chez notre poète:

Et moins avance t'on.

(S. XI.)

Et change la nature De sept ans en sept ans nostre
temperature.

(S. V.)

D'autre part, 1609, 1612 & 1613 portent: Et le surnom de
bon me va *tout* reprochant.

Cette dernière leçon est correcte. Le vers devient moins dur;
mais la pensée perd en précision.

— v. 24.

Offrir tout de la bouche & d'un *propos* menteur; *repos*, 1613.

— v. 29.

Ainsi qu'asnes ces gens sont *tout* vestus de gris; *tous*
vestus, 1609 à 1613.

Page 26, v. 27.

N'est plus rien qu'_vne_ idolle; *vn* idole, 1612 & 1613.

— v. 34.

Il faut estre trop *pront*, escrire à tout propos, 1608 & 1612;
trop *prompt* à escrire, 1613.

Page 29, v. 15.

Compere, ce dit-il, 1608 & 1609;—_Et comme_, 1612 &
1613. Faute évidente due au vers précédent & au suiuant
qui tous deux commencent par Et comme.

— v. 19.

Et d'un œil innocent il couuroit *sa* pensée, 1608 & 1612; *la*
pensée,

1613.

Page 29, v. 32.

N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, *lacopins*; *iacobins*,
1609 à

1613.

Page 30, v. 14.

Et qui morts *nous* profite; même leçon en 1609 & 1612; *ne*
profite,

1613.

Page 31, v. 2.

Puis qu'en ce monde icy on *n'en faict differance*; on *en fait difference*, 1613.

— v. 15.

De tout, peut estre en fin; *du tout*, 1612 & 1613.

— v. 19.

... Sinon *de dire voire*, 1609 à 1613, sinon *dire voire*, 1608.

— v. 23.

Puis que pauvre & *quémande*, 1608 à 1612; *quaymande*, 1613.

Page 32, v. 1.

l'aurais vn beau *teston*, 1608 & 1613; vn beau *teton*, 1609 & 1612.

— v. 15.

S'auancer par *cet' art*; *cet art*, 1609 à 1613.

— v. 21.

S'acorde d'_armonie_; s'acorde d'_harmonies_, 1612.

— v. 25.

D'un autre œil nous verrons les *fieres* destinées, 1608 à 1612; les *hautes* destinées, 1613.

Page 33, v. 15.

Qui sert de fable au peuple, *aux plus grands* de risée; & *aux grands*, 1612 à 1613.

Page 33, v. 25.

Apollon est gené par *de* sauuages loix; *des* sauuages loix,
1609 à

1613.

— v. 31.

Les poetes plus *espais*; *espois*, 1612 & 1613.

Page 34, v. 27.

Qu'ils ont tiré *cet'* art; *cet* art, 1609 à 1613.

Page 35, v. 8.

Et que c'est mon amy, vn *gremoire* & des mots; vn *grimoire*,
1609 à

1613.

— v. 11.

Mon tans en *cent caquets*, 1609 à 1613; *ces caquets*, 1608.

— v. 14.

Doncq' sans mettre *l'enchere*; mettre *enchere*, 1609 à 1613.

S. V, p. 36.

Bertault (Jean), né à Caen en 1552, mort en 1611.
Secrétaire & lecteur de Henri III dès 1577, il devint abbé
d'Aulnay au diocèse de Bayeux en 1594, & premier
aumônier de Marie de Médicis en 1600. Enfin, en 1606, il fut
nommé évêque de Sées.

— v. 5.

Chaque fat a son sens, correction; *à son sens*, 1608 & 1609; *chasque fait* à son sens, 1612; *chasqu'un fait* à son sens, 1613.

— v. 17.

Et disent, ô chetifs *qui* mourant sur vn liure; *que* mourant, 1609 à

1613.

Page 37, v. 3.

Comme la mort vous fait, la taigne *le* deuore; *vous* deuore, 1609 à

1613.

— v. 14.

Digerent *la* viande; *leur* viande, 1609 à 1613.

Page 37, v. 20.

De la douce liqueur *roussoyante* du ciel; *rosoyante*, 1609 à 1613.

— v. 28.

Or sans me tourmenter *des* diuers apétis, 1608; *de* diuers apétis,

1612 & 1613.

Page 38, v. 2.

C'est ce qui *m'en deplaist; me desplaist*, 1609 à 1613.

— v. 5.

Qui dans le four l'Euesque *enterine* sa grace; *entherine*,
1609 à

1613.

— v. 11.

Et *que* iamais sergent, 1608 & 1613; & *qui* iamais, 1609 &
1612.

— v. 20.

Scaures du temps present; *Sçaurez*, 1609 à 1613.

— v. 34.

Et ores on contraire, on *m'objecte* à peché, 1608 & 1609; on
m'abiecte, 1612 & 1613.

Page 39, v. 5.

Au vif entendement; *en cet* entendement, 1609 à 1613.

— v. 11.

Et brauant les faueurs; *En* brauant, 1612 & 1613.

— v. 22.

Chaque age a ses façons & change *la* Nature; *de* nature,
1609 à 1613.

— v. 26.

Auecq' l'age s'altere, 1608 & 1612; *avec l'ame*, 1613.

Page 40, v. 13.

Et d'un cœur obstiné *se heurte* à ce qu'il aime, 1612 & 1613; *s'heurte* à ce qu'il aime, 1608.

Page 40, v. 25.

Imbecile, *douteux*, 1608 & 1612; *douteur*, 1613.

Page 41, v. 31.

Gouuernoit vn enfant & *faisant* le preud'homme; *faisoit*, 1609 à 1613.

Page 42, v. 1.

De son pedant qu'il fut, *deuiant* son maquereau, 1608 & 1612; *deuint* son maquereau, 1613.

— v. 16.

Peres des siecles vieux, *exemple* de la vie, 1608 & 1612; *exemples*,

1613.

— v. 32.

Et *de* façons nouvelles, 1608 & 1612; & *des* façons, 1613.

Page 43, v. 5.

Sçait escrire & porter les vers, & *les* poulets; *tes* poulets, 1612.

S. VI, p. 44.

Béthune (Philippe de), comte de Selles, 1561-1649. Frère puîné de Sully, il fut chargé d'ambassades importantes en Écosse & à Rome. Louis XIII l'envoya en Autriche. Il fut gouverneur de Gaston d'Orléans. On trouve dans les manuscrits de la Bibl. nat., n^o 3484 f. fr., les instructions dont il fut pourvu avant son départ, le 23 août 1501.

— v. 5.

Où comme *au* grand Hercule; *vn* grand hercule, 1612 & 1613.

— v. 8.

Tissu *bijarement*; *bigarrement*, 1609 à 1613.

Page 45, v. 4.

Je ne veux qu'à mes vers *vostre* Honneur se derobe; *nostre*, 1612 &

1613.

Page 46, v. 25.

A toy qui des ieunesse appris en son *escolle*, *As adoré* l'honneur, 1608 & 1612; appris en son *escole* *A adorer*, 1613.

Page 47, v. 1.

L'honneur que sous faux titre habite *avecque* nous; *avecq'* nous, 1609 à 1612.

— v. 7.

Qui nous veut faire entendre en *ses* vaines chimeres; *ces* vaines, 1609 à 1613.

Page 48, v. 3.

Que la terre de soy le *fourment* raportoit, 1608 & 1609; le *froment*,

1612 & 1613.

— v. 24.

Qui de l'auoir d'autrui ne se *soulent* iamais, 1608 & 1609; se *saoulent*, 1612 & 1613.

— v. 27.

D'où naquit le *Bordeau*, 1608 & 1609; le *bourdeau*, 1612 & 1613.

Page 49, v. 1.

Ce fier serpent qui couue vn *venin* soubs des fleurs; *venim*, 1609 &

1612.

— v. 17.

Qu'il n'est rien de si beau, 1608 & 1612; *qui* n'est rien, 1613.

— v. 32.

Cil qui mist les Souris en bataille.—Homère dans la *Batrachomyomachie*.

— v. 33.

Qui sceut à la Grenouille aprendre son caquet.—Aristophane, auteur de la comédie des *Grenouilles*.

— v. 34.

L'autre qui fist en vers vn Sopiquet.—Virgile & son petit poëme intitulé *Moretum*.

Page 50, v. 1.

le *ferois* esloigné; *serois*, 1609 à 1613.

Page 50, v. 12.

Ce malheureux honneur a *tint* le becq en l'eau; a *tins*, 1609 à 1613.

— v. 15.

Qui s'en va doucement; *qu'il* s'en va, 1609 & 1612.

— v. 17.

S'il veut que plus long tans à ces discours ie croye; *ce* discours, 1609 à 1613.

— v. 23.

Et le mal qui caché nous oste l'_embon-point_; l'_embom-point_, 1609 & 1612; l'_embompoint_, 1613.

S. VII, p. 52, v. 8.

Et duquel il vaut *moins*; il vaut *mieux*, 1609 à 1613.

Page 53, v. 6.

Tant il est mal aisé d'oster avecq' *estude*; avecq' l'_estude_, 1609 à

1613.

— v. 23.

Mes amours *ne* limitent, 1608; *me* limitent, 1612 & 1613.

— v. 34.

Toutesfois estant femme, elle aura *ses* delices; *les* delices, 1612.

Page 54, v. 2.

Qui dans l'estat d'amour la *sçauront* maintenir; *sçauroit*, 1609 à

1613.

— v. 6.

Captivant les Amans *des* mœurs ou *du* discours; *de* mœurs ou *de*, 1609 à 1613.

— v. 9.

Qui voyant les deffaux; *que* voyant, 1612 & 1613.

Page 55, v. 1.

Et qu'au *sarail* du Turc, 1608 & 1612; & qu'au *serrail*, 1613.

— v. 29.

Se la promet *sçauante*, 1608 & 1612; *sçauant*, 1613.

— v. 30.

Que l'autre parle liure & fasse *des* merueilles, 1608 & 1609; *de* merueilles, 1612 & 1613.

Page 57, v. 1.

Que i'aimeray, ie *croye*; ie *croy*, 1609 & 1612.

— v. 4.

Sans *cordes*, sans timon, 1608; sans *corde*, 1612 & 1613.

— v. 7.

Se rit de voir *de* flots, 1608; *des* flots, 1609 à 1613.

S. VIII, p. 58.

Charles de Beaumanoir de Lavardin, 1586-1637, descendant des Beaumanoir & fils du maréchal de France, Jean de Lavardin, gouverneur du Maine. Il fut à huit ans pourvu de l'abbaye de Beaulieu-les-Mans, & en 1601, le roi l'appela à l'évêché du Mans, laissé vacant par Claude d'Angennes de Rambouillet. Il ne prit toutefois possession du siège que dix années plus tard.

— v. 5.

Faisant mainte *oraison*, 1608 & 1612; *oraisons*, 1613.

— v. 6.

Et tout percé *des* pointes, 1608 & 1612; *de* pointes, 1613.

Page 59, v. 8.

Entre les mains des *luys*, 1608; des *luifs*, 1612 & 1613.

— v. 23.

// poursuyt, mais amy, laissons le discourir, correction; *le* poursuyt, 1608; *le* poursuis, 1609 à 1613.

Page 60, v. 29.

Te iurant mon amy que *ie* quitté ce lieu, 1608 & 1609; *i'ay* quitté,

1612 & 1613.

Page 62, v. 20.

Pour vn qui n'a du tout nul acquis *de* science; acquis *nulle* science, 1609 à 1613.

Page 63, v. 4.

M'eust donné l'_anguillade_, 1608; *anguilade*, 1612 & 1613.

Page 64, v. 8.

Comme on fait son trauail, ne *derobroit* sa gloire, 1608; *desroboit*, 1609 à 1613.

— v. 17.

Encor l'eusse-ie fait *estant* desesperé, 1612; *s'estant* desesperé,

1613.

Page 65, v. 8.

Et prie Dieu *qu'il* nous garde, 1613; *qui* nous garde, 1608 à 1612.

S. IX, p. 66.

Rapin (Nicolas), né en 1535 à Fontenay-le-Comte, mort en 1608. Il fut l'un des auteurs de la satire Menippée, dans laquelle il a notamment écrit les harangues de Monsieur de

Lyon & du recteur Rose, jadis évêque de Senlis. Il a laissé des poésies latines & françaises qui ont été publiées collectivement en 1610 avec un recueil de vers mesurés.

Page 67, v. 2.

Et leur dire à leur nez, 1608 & 1613; *en* leur nez, 1609 & 1612.

— v. 24.

Que le cheual volant n'ait *pissé* que pour eux, 1608 & 1609; 1612 & 1613: *passé*.

Cette dernière variante, qui satisfait les lecteurs pudibonds, n'a aucun sens, tandis que la véritable leçon est une allusion comique à la fable, suivant laquelle Pégase fit d'un coup de pied jaillir de l'Hélicon la source d'Hippocrène.

Page 68, v. 16.

Ils attifent leurs mots, *ageollient* leur frase, 1608; *attisent* leurs mots, *eniolient*, 1609 & 1612; *attifent* leurs mots, *eniolivent*, 1613.

— v. 21 & suiv.

Qui gentes en habits & *sades* en façons, 1608; *fades* en façons, 1609 à 1613.

— v. 27 & suiv.

Leur visage reluit de *cereuse* & de peautre, *Propres* en leur coifure, 1608; de *ceruse* & de peautre, *propre* en leur coifure, 1609 & 1612.

— v. 29.

Où ses diuins esprits, 1608 à 1613. Correction: ces diuins.

Page 69, v. 3.

Éclaté d'un beau teint, 1608; *esclaté*, 1609 à 1613.

— v. 4.

La nature *l'a* peint; *la* peint, 1609 à 1612.

— v. 7.

Or Rapin quant à *moy qui* n'ay point tant d'esprit; *moy ie* n'ay, 1609 à 1613.

— v. 14.

Leur don'ra comme à luy; comme luy, 1609 & 1612.

Page 70, v. 5.

Hercule, *Ænée*, Achil', 1608 & 1609; *Ælee*, Achil', 1612 & 1613.

— v. 12.

L'homme le plus parfaict a *manque* de ceruelle, 1608;
manqué, 1609 à

1613.

— v. 23.

Les *brouillas* nous embrouillent, 1608; *broüillars*, 1609 à 1613.

Page 70, v. 24.

Et de *lieures* cornus le cerueau nous barbouillent; & de *liures* cornus, 1613.

— v. 28.

Et pesez vos discours mesme, dans sa balance, 1608 & 1609; vos discours, mesme, 1612.

— v. 33.

Quelle main *sus* la terre; *sur* la terre, 1609 à 1613.

Page 72, v. 6.

Que son *taint* fait la nique, 1608 & 1609; que son *teynt*, 1612; *teint*, 1613.

— v. 16.

La court & sa maistresse, 1608; *est* sa maistresse, 1612 & 1613.

Page 73, v. 28.

Et mangeons des *chardons*; *charbons*, 1612.

Page 74, v. 18.

Larcancier. Leçon des éditions originales.

Page 75, v. 9.

Qu'ils fissent à *leurs* frais; à *leur* frais, 1609 & 1612.

— v. 14.

L'ame *bizarément*, 1608 & 1609; *bizarrement*, 1612 & 1613.

— v. 28.

Il ne *guarit* de rien, 1608 & 1609; *garit*, 1612.

Page 76, v. 2.

Il met ses *partis* en auant, 1608 & 1609; ses *parties*, 1612.

Page 77, v. 6.

Trebuschant *sur* le cul, 1608 & 1609; *par* le cul, 1612 & 1613.

Page 77, v. 11.

Devers nous se *vint* rendre, 1609 & 1612; se *vient*, 1613.

— v. 20.

le *regorgeois* d'ennuy; *regorgois*, 1609 & 1612.

— v. 25.

le n'en *pense* pas moins, 1609 & 1612; *pensois* pas moins, 1613.

— v. 32.

Lors ie fus asseuré de ce que *i'auois* creu, 1608 & 1609; *i'aurois* creu, 1612.

Page 78, v. 16.

Sa race *autres fois* ancienne, 1608 & 1609; *autrefois*, 1612.

Page 79, v. 12.

Aux veilles *des* bons iours; *de* bons iours, 1612.

— v. 29.

Au temps *qu'il auoit* consommé, 1609 & 1612; *qui l'auoit* consommé,

1613.

Page 80, v. 22.

Luy pendoient au costé, qui *sembloit*, 1608, 1609; qui *sembloient*,

1612 & 1613.

— v. 29.

Qu'il fleuroit bien plus fort, correction; *qui* fleuroit, 1609 & 1612.

— v. 33.

Que *sans* robe il a veu la matière première, correction; que *sa* robe, 1609 & 1612; *qu'en son globe*, 1613.

La leçon adoptée est celle qui se rapproche le plus du texte italien traduit par Regnier.

... E qui si stima Haver... Veduta *ignuda* la materia prima.

(CAPORALI, *Rime piacevole*. In Venetia, 1592. Presso G. B. Bonfudino, p. 94, v. 26.)

Page 81, v. 11.

Le pain *quotidian* de la pédanterie, 1609; *quotidien*, 1612.

Page 83, v. 14.

Quand *sainct* Marc s'habilla, 1609; S. Marc, 1612.

— v. 15.

le *l'acomparerois*, corr.; le *la comparerois*, 1609 & 1612.

— v. 24.

Qui dedans *ses* escrits; *ces* escrits, 1609 & 1612.

Page 84, v. 10.

Ainsi que la *charté*, 1609; *cherté*, 1612.

— v. 33.

De sa grace il *gressa*, 1609; *graisa*, 1612.

Page 85, v. 29.

Par force les *chassant*; les *chassants*, 1609 & 1612.

Page 87, v. 8.

l'y suis, ie le voy bien, 1609; *le* suis, 1612.

Page 89, v. 24.

Et *mainte* estrange beste; *maint*, 1609 & 1612.

Page 90, v. 10.

Bien que maistre Denis *soit* sçauant en sculpture, 1609;
Denis sçauant en *la* sculpture, 1612.

— v. 11.

Fist-il avec son *art*, correction; son *arc*, 1609 & 1612.

— v. 14.

De ces trois corps *tronquez*, corr.; *tronguez*, 1609 & 1612.

Page 91, v. 15.

Monsieur, me dist-elle, *auez*-vous point soupé, 1609; *aurez* vous,

1612.

Page 92, v. 32.

Le museau *vermoulu*, 1609; *vermolu*, 1612.

Page 93, v. 11.

Qui me porte *guignon*, corr.; *quignon*, 1609 & 1612.

— v. 27.

Deux gands *depariez*, 1609; *despariez*, 1612.

Page 95, v. 11.

Et que l'on me *bernast*, 1609; *berçast*, 1612.

— v. 21.

le le *conte* pour vne; ie le *conté*, 1612.

— v. 27.

Mais monsieur *crayez* vous; *croyez*, 1612.

— v. 28.

Comme de *chaneuottes*; *cheneuottes*, 1612.

Page 96, v. 1.

Et les *linceux* trop cours; *linceuls*, 1612.

— v. 20.

le detache vn *soüillé*, ie m'oste *vne* iartiere; vn *soüiller*, ie m'oste *vn'* iartiere, 1612.

Page 97, v. 28.

Et me tapis *d'aguet*; *daguet*, 1612.

Page 98, v. 4.

Au *mortier* embourbé; *mourtier*, 1612.

S. XII, p. 100.

Freminet (Martin Freminet dit), né à Paris en 1567, mort en 1619. Parti de bonne heure pour l'Italie (1589), où il étudia beaucoup Michel-Ange, il fut à son retour en France, en 1600, nommé premier peintre du Roi & chargé, en 1608, de la décoration de la chapelle de la Trinité à Fontainebleau. Sept ans plus tard, Marie de Médicis lui conféra l'ordre de Saint-Michel.

Page 100, v. 17.

Estrange effronterie *en* si peu d'importance, 1608; *de* si peu, 1609 &

1612.

Page 101, v. 5.

Non pas moy qui *me* ry, 1608; qui *ne* ry, 1609 & 1612.

— v. 31.

Vont criant les *chouëttes*, 1608; *chuëttes*, 1609 & 1612.

Page 102, v. 11.

Qu'ils estiment *honneur*, 1608; estiment *l'honneur*, 1612.

Page 103, v. 17.

Qui me *pouront* par l'age, 1608, 1609 & 1613; *pourroit*, 1612.

Page 106, v. 28.

N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours, La vieille me rendit tesmoin de ses discours. Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte...

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de 1613, par les suivants:

Ceste vieille Chouette à pas lents & posez, La parole
modeste & les yeux composez, Entra par reuerence, &
resserrant la bouche, Timide en son respect sembloit
Sainte Nitouche, D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour, Et
de propos communs bien esloignez d'amour, Entretenoit la
belle en qui i'ay la pensee D'vn doux imaginer si doucement
blessee Qu'aymans & bien aymez, en nos doux passe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans, Enfin
comme en caquet ce vieux sexe fourmille De propos en
propos & de fil en esguille, Se laissant emporter au flus de
ses discours, le pensé qu'il falloir que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, daguet ie me recule Pour voir à
quelle fin tendoit son preambule, Moy qui voyant son port si
plein de sainteté Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse

doutté: Enfin me tapissant au recoin d'une porte, l'entendy son propos...

Page 107, v. 18.

Pour moy ie *voudrois*; *ie voudroy*, 1613.

Page 108, v. 6.

Fille qui sçait son monde a saison oportune.

Ce vers & les treize suivants manquent dans l'édition de 1613.

Page 109, v. 6.

le cache mon *dessin*; *dessein*, 1613.

— v. 9.

Le scandale & l'opprobre, 1612; le scandale, l'opprobre, 1613.

Page 110, v. 22.

Et *mesme* de vos pertes; *mesmes*, 1613.

Page 111, v. 28.

Et faisant des *mouuans*; *mouuants*, 1613; *mourans*, 1729.

— v. 32.

Et /e Poëte croté; & ce poëte, 1613.

S. XIV, p. 114.

Cette satire est adressée à Sully. En 1614, elle a paru sous le nom de *Maître Guillaume*, le Pasquin français. Enfin elle a été réimprimée dans le Recueil A. Z. A Paris, 1761 (Q., p. 207 à 216).

S. XV, p. 121, v. 20.

Se *pleignent* doucement, correction; se *pleigent*, 1613.

Page 123, v. 17.

Ils *deuoient* à propos tascher d'ouurir la bouche, 1613; correction, ils *deuroient*.

Cette faute se retrouve sat. VIII: Comme on fait son trauail ne *desroboit* sa gloire, 1613; au lieu de *desrobroit*.

Page 125, v. 21.

Informans de nos faits sans haine & sans enuie, 1613; variante, *informons*.

Page 125, v. 24.

N'est veu par mes escrits si librement touché, 1613; correction, *s'est* veu.

S. XVI, p. 126.

Forquevaus (François Pavie de), gentilhomme de la maison de la reine Marguerite. Il était du Midi, & il mourut en 1611. On lui attribue à tort l'_Espadon satyrique_, dont l'auteur, ainsi qu'il résulte de certains passages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en 1615. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'_Espadon_ serait l'œuvre de Claude d'Esternod, seigneur de Refranche & d'Esternod, près Ornans.

Page 127, v. 14.

Ou si parfois encor i'entre en *la* vieille escrime, correction;
i'entre en vieille escrime, 1613.

S. XVII, p. 131.

Suivant Brossette, commentaire de 1729, cette satire aurait
été écrite pour le roi Henri IV.

— v. 10.

Comme vn nouveau *Toitan* si le veux-ie combattre, 1613;
correction de 1642, *Titan*.

Page 133, v. 6.

le lasche *mon* discours, correction; *ton* discours, 1613; *ce*
discours, 1642.

— v. 10.

Si mon dernier soupir ne la *iette* dehors, 1613; variante,
iettoit.

Page 137, v. 4.

Qui souffre ce qui *m'est* de souffrir impossible, correction;
ce qui *n'est*, 1613.

Page 143, v. 15.

Et *sa* langue mon cœur par ma bouche embrasa.

Correction. Le texte original porte:

Et *sa* langue mon cœur par ma bouche embrasée Me
suggerant la manne en sa leure amassée.

Il y a ici une mauvaise fin de vers & une lacune. Les Elzéviros, d'après le texte fourni pour le *Second Livre des délices de la Poésie françoise*, de I. Beaudouin, Paris, Toussaint du Bray, M. DC. XX, p. 679, ont rétabli ce passage de la manière suivante:

Et sa langue mon cœur par sa bouche embrasa, Bref tout ce qu'ose amour, ma Déesse l'osa.

Ce dernier vers, brusquement jeté dans une énumération, ne paraît pas en son lieu. Il est en outre d'une médiocre facture.

En lisant avec attention le passage dont il s'agit, on est porté à croire que le vers manquant n'est pas là, où les Elzéviros l'ont rétabli.

Après ce vers:

Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,

il y a une lacune; puis le récit reprend sa marche logique avec la correction finale du vers:

Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa Me suggerant...

Page 144, v. 14.

Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.

Ce vers manque dans l'édition de 1613 ainsi que dans toutes les suivantes, à l'exception de celle d'Antoine du Breuil publiée en 1614, & celle d'Anthoine Estoc, Paris, 1619. On le trouve en outre en 1615 dans le texte de l'_Impuissance_, imprimée avec les *Satyres bastardes* &

autres Œuvres folastres du cadet Angoulevant, Paris M.DC.XV, in-12 de 164 pages plus 4 lim., tit. comp.

Notons en passant que ce livre singulier, sans nom d'imprimeur, porte pages 2 lim. 1, 115, 127 & 149, le fleuron à tête de lion accoté de deux cornes d'abondance que l'on remarque dans l'édition de Regnier de 1612.

C'est donc à l'aide de l'un ou de l'autre de ces divers volumes que les Elzévir ont, dans leur édition de 1642, complété le texte où ils étaient accusés d'avoir fait une interpolation.

Page 145, v. 9.

Que l'œil d'un *enuyeux* nos desseins empeschoit, correction; d'un *ennuyeux*, 1613.

Page 145, v. 15.

Luy seul comme *enuyeux* d'une chose si belle, correction; comme *ennuyeux*, 1613.

Page 146, v. 20.

Pour m'acheuer de *peindre* esteignit ma vigueur.

Dans son excellente édition du *Cabinet satyrique*, M. Poulet-Malassis propose avec raison de lire: Pour m'acheuer de *poindre*.

— v. 34.

La *fureur* à la fin rompit sa modestie, correction; la *faueur*, 1613.

Page 147, v. 22.

l'ay meurtry, i'ay vollé, *i'ay* des vœuz pariurez, Trahy les Dieux *benins*, correction; vollé, *ay* des vœuz... les Dieux; *venins*, 1613.

Page 149.

Sur le trespas de Monsieur Passerat.

Ce sonnet est tiré du *Recueil des Œuvres poetiques de lan Passerat*, lecteur & interprete du Roy, augmenté de plus de la moitié outre les précédentes impressions. Dédié à Monsieur de Rosny. A Paris, chez Claude Morel, rüe Saint-laques, à l'enseigne de la Fontaisne, M.DC.VI. Avec priuilege du Roy.

Il se trouve à la fin du volume, p. 46 non chiff.

Page 150.

Stances. Pièce tirée f^o 200, des *Muses gaillardes recueillies des plus beaux esprits de ce temps* par A. D. B. parisien. A Paris, de l'Imprimerie d'Anthoine du Breuil, au mont Saint-Hilaire, rue d'Écosse à la Couronne: & en sa boutique au Palais en la Galerie des Prisonniers, M.DC.IX. Avec priuilege du Roy (du 7 août 1609).

— v. 5.

Sur *les* paons audacieux, 1609; sur *ces* paons, 1613.

— v. 12.

Et la *Cheuesche* à Minerue, 1609; & la *Chouette*, 1613.

— v. 14.

Tel oyseau qui leur *a* pleu, 1609; *tels* oyseaux qui leur *ont* pleu, 1613.

Page 150, v. 17.

A tatons _au lieu d'_oyseau, 1609; *pour son oyseau*, 1613.

— v. 18.

Print vn Aze qui vous f..., 1609; vn *Asnon* qui *void goute*, 1613.

Page 152, v. 1.

Sa façon, correction; 1613: *De façon*.

— v. 12.

Vne salieue, correction; 1613: *D'vne salieue*.

— v. 18.

Qui tient la mort entre ses dents.—Après ce vers Brossette a intercalé la strophe suivante d'après le texte du *Cabinet satyrique*:

Ha! que ceste humeur languissante Du temps iadis est
differente, Quand braue, courageux & chaut, Tout passoit au
fil de sa rage, N'estant si ieune pucelage Qu'il n'enfilast de
prime assaut!

Page 156, contre vn Amoureux transy.

L'édition de 1642 contient de plus que celle de 1613 les sept strophes suivantes prises dans le recueil cité plus haut. Elles font suite aux cinq qui précèdent.

L'effort fait plus que le merite, Car pour trop meriter vn bien
Le plus souuent on n'en a rien; Et dans l'amoureuse
poursuite, Quelquesfois l'importunité Fait plus que la
capacité. l'approuue bien la modestie, le hay les amans

effrontez; Euitons les extremitez: Mais des Dames vne
partie, Comme estant sans election, luge en discours
l'affection. En discourant à sa Maistresse, Que ne promet
l'amant subtil? Car chacun, tant pauvre soit-il, Peut estre
riche de promesse; «Les Grands, les Vignes, les Amans
«Trompent tousiours de leurs sermens. Mais vous ne
trompez que vous-mesme, En faisant le froid à dessein. Je
crois que vous n'estes pas sain: Vous avez le visage blesme.
Où le front a tant de froideur, Le cœur n'a pas beaucoup
d'ardeur. Vostre Belle qui n'est pas lourde, Rit de ce que
vous en croyez. Qui vous voit pense que soyez Ou vous
muet, ou elle sourde. Parlez, elle vous oira bien; Mais elle
attend, & n'entend rien. Elle attend d'un desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots. Mais s'il est vray qu'à
nos propos On recognoist quelle est nostre ame, Elle vous
voit, à ceste fois, Manquer d'esprit comme de voix. Qu'un
honteux respect ne vous touche, Fortune ayme un
audacieux. Pensez, voyant Amour sans yeux, Mais non pas
sans mains ny sans bouche, Qu'après ceux qui font des
presens L'Amour est pour les bien-disans,

Page 157, QVATRAINS.

Le Dieu d'Amour.

Cette petite pièce, qui a paru pour la première fois dans la
deuxième édition des *Fleurs des plus excellens poëtes*
donnée en 1601 chez Nicolas & Pierre Bonfons, p. 240, offre
un texte un peu différent dans la réimpression des *Satyres*
de Régnier de 1613. On lit en effet dans ce dernier volume:

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre Aussy grand comme un
autre Dieu, N'estoit qu'il luy suffit d'atteindre Iusqu'à la
piece du milieu.

Peu important, d'ailleurs, les variantes. Le quatrain en question est d'une authenticité douteuse. On le trouve en effet dans les manuscrits de la Bib. nat. (1662, f. fr., f^o 27) tel que nous l'avons donné, avec le titre: *Sur un Petit dieu d'amour*, & la signature *T. S.* qui désigne Theodorus Seba, c'est-à-dire Théodore de Bèze.

C'est probablement en raison de cette particularité révélée par les frères du Puy, gardes de la Bibliothèque du Roy, que les Elzeviers n'ont pas reproduit ce quatrain dans leur édition de 1642.

Page 159, Discours au Roy, v. 9.

Qui plus qu'_vne_ Hyde affreuse; *vn* Hyde, 1609 & 1612.

— v. 12.

Qui reduite aux *abois*; aux *bois*, 1609 & 1612.

Page 160, v. 7.

Qui *s'employant* aux ars; *s'employoient*, 1609 & 1612.

— v. 11.

La mer aux deux costés *ceste* ouurage bordoit, 1608 & 1609; *cest* ouurage, 1612.

— v. 12.

De l'Aucate à Bayonne.

Leçon des éditions originales. Leucate, *Leocata*, autrefois ville forte, fut assiégé en 1590 par les Espagnols.

— v. 25.

Et purgeant le *venin*; *venim*, 1609 & 1612.

Page 161, v. 14.

Du puissant archiduc, le cardinal d'Autriche. Amiens fut repris le 25 septembre 1597. Voir dans l'Etoile, édition Champollion, II, 287, deux dépêches sur les diverses phases du siège & les évolutions de l'armée de secours.

— v. 18.

Où si tost que le fer *l'en* rendoit possesseur, 1608; *s'en* rendoit,

1609 & 1612.

Page 162, v. 8.

Tandis que la *fureur* précipitoit son cours.

Hors 1608 & 1609, toutes les éditions, même les plus récentes, portent: Tandis que la *faueur*, leçon défectueuse dont on a déjà rencontré un exemple p. 146, v. 34:

La faueur à la fin rompit sa modestie.

Page 162, v. 29.

Et *depuis de bon œil le Soleil*; & *depuis le Soleil de bon œil*, 1609

& 1612.

Page 163, v. 3.

Saccagez des *soldars*; *soldats*, 1609 & 1612.

— v. 21.

En *ses* murs combatu; en *ces* murs, 1609 & 1612.

Page 164, v. 1.

Issu comme tu dis; *Yssu*, 1609 & 1612.

— v. 34.

Rendant par *ses* brocards; *tes* brocards, 1609 & 1612.

Page 165, v. 18.

Reietté loing de toy, 1608 & 1609; *retiré loin*, 1612.

— v. 26.

S'élevant dans *le* vague des Cieux; *la* vague, 1609 & 1612.

Page 167.

PLAINTE.

Cette pièce a paru pour la première fois dans le *Temple d'Apollon ou nouveau recueil des plus excellens vers de ce temps*. A Rouen, de l'imprimerie de Raphaël du Petit Val, libraire & imprimeur du Roy (1611). Tome I, p. 5.

Elle a été réunie à l'œuvre de Regnier en 1642, dans l'édition donnée par les Elzeviers.

Page 173.

ODE.

Le texte original de cette ode se trouve dans le premier volume du *Temple d'Apollon*, p. 33, d'où il a été tiré avec les stances précédentes pour l'édition déjà citée de 1642.

Page 175.

Sonnet sur la mort de M. Rapin.—Ce sonnet fait partie *in fine* des Œuvres latines & françoises de Nicolas Rapin poictevin, grand préuost de la connestablie de France. Tombeau de l'auteur avec plusieurs éloges, à Paris, chez Pierre Cheualier, au mont S. Hilaire à la Court d'Albret CID.IDC.X. Avec priuilege du Roy. In-4^o.

Page 176.

Discours d'une maquerelle.—Cette satire a paru sous ce titre dans les *Muses gaillardes* en 1609, sans nom d'auteur. Neuf ans plus tard, elle a été réimprimée dans le *Cabinet satyrique* avec le titre de Discours d'une vieille maquerelle & le nom de Regnier. C'est d'après ce dernier recueil que

l'éditeur de 1729 l'a donnée. Nous avons cru devoir reproduire ici le texte original suivant le plan de notre édition.

— v. 1.

Depuis *que ie vous ay* quitté, on lit dans le *Cabinet satyrique* de 1618: Philon, depuis *t'auoir* quitté; & dans l'édit. de Rouen, 1627: depuis *t'auoir irrité*. Lenglet Dufresnoy, pour éviter l'expression *dépuis t'auoir*, qui lui paraissait incorrecte, a dans son édition du *Montparnasse*, imaginé la suivante:

Philon, en t'ayant irrité,

et Brossette a adopté cette leçon.

Page 178, v. 15.

Vn prelat me *voulant* avoir; var.: vn prelat me *voulut*.

Page 182.

Epitaphe.—Cette pièce, attribuée à Regnier par le P. Garasse, p. 648, dans les *Recherches des Recherches*, Paris, Sebastien Chappelet, 1622, a paru dans les *Muses gaillardes* dont nous donnons le texte de préférence à celui qui a été suivi jusqu'à ce jour.

— v. 4.

Et ne sçauois dire pourquoy. Ces vers & les deux suivants diffèrent de ceux qui, d'après les *Recherches*, terminent ainsi l'épitaphe du poète:

Et si m'estonne fort pourquoy, La mort oza songer en moy,
Qui ne songeay iamais en elle.

Page 185.

Dialogue, Cloris & Philis.

Les Elzeviers ont tiré cette pièce du *Cabinet des muses* (Rouen, David du Petit Val, 1619, t. I, p. 251) pour leur édition de 1652. Nous avons rétabli la leçon originale, & le lecteur trouvera ici les plus curieuses infidélités de la réimpression.

Page 186, v. 21.

Force donc tout respect, & ma *fillette croy*, 1619; ma *chere fille*, & *croy*, 1652.

Page 187, v. 1.

Hermione la belle, 1619; *Berenice* la belle, 1652.

— v. 7.

Es cendres d' *Amyante*, 1619; es cendres d' *Alexis*, 1652.

— v. 9.

... *Fut* nostre ame entamée, Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée, 1619; ... *Notre* ame fut blessée, S'il n'auoit qu'un desir ie n'eus qu'une pensée, 1652.

Page 188, v. 8.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux. Dans l'édition donnée par les Elzeviers, ce vers & les trois suivants se trouvent rejetés huit vers plus bas, après:

le ne peux, & n'osé discourir de mes peines.

Le développement de la pensée, qui était absolument troublé par cette interversion, reprend son cours régulier dans le texte du *Cabinet des Muses*.

Page 194, v. 5.

De si *dures* alarmes, 1619; *rudes* alarmes, 1652.

Page 195, v. 22.

I'en pouuois eschaper, 1619; *si i'en puis echapper*, 1652.

Page 198, v. 2.

Se retrouuant en eux, 1619; *se retrouve dans eux*, 1652.

Pages 199 à 220.

Pièces tirées de l'édition de 1652 (Leiden, Jean & Daniel Elsevier), où elles ont paru pour la première fois. Les deux premières font suite à la satire XVII, & l'élégie: *L'homme s'oppose*, que Regnier écrivit pour Henri IV, placée avant le dialogue de Cloris & Philis, forme, avec les vers spirituels, le complément du volume.

Page 221.

Epigramme tirée de l'_Anti-Baillet_. Toutes les éditions de Regnier portent à tort: Dieu me gard.

Pages 222 à 228.

Ode sur une vieille maquerele. Cette ode, les stances & les épigrammes qui suivent ont été jointes pour la première fois à l'œuvre de Regnier par l'éditeur de 1729, qui les a recueillies dans le *Cabinet Satyrique*.

Page 227.

Lorsque i'estois comme inutile.

Traduction de l'épigramme latine: *Impuber nupsi valido* de Jacques Bouju (voir le *Menagiana* de 1715, t. III, p. 312).

On croit que ce petit poème, souvent traduit, a été inspiré par Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, épouse à douze ans d'Alexandre de Médicis & à vingt ans d'Octave Farnèse. Lors de leur mariage, ces deux personnages avaient, le premier, vingt-sept ans & le second treize ans.

Pages 229 à 237.

Pièces empruntées au *Parnasse Satyrique* par Viollet-le-Duc pour son édition de 1822. La *Complainte* que l'on serait tenté de retirer à Regnier, sur la foi de l'Estoile qui l'attribue à la reine Marguerite, est un modèle de mauvais goût, dont on trouve des exemples dans les œuvres des poètes du XVI^e siècle. Ainsi on peut lire, sous le nom de Pibrac, dans les *Fleurs des plus excellents poètes de ce temps*, Paris, Nicolas & Pierre Bonfons, 1601, des stances aussi obscures & aussi tourmentées. Du reste, les anthologies du temps contiennent beaucoup de pièces en galimatias, où la pensée n'est pas moins torturée que la langue. En prose enfin le comte de Cramail, dans ses *Jeux de l'inconnu*, n'a pas dédaigné d'écrire en une série de coq-à-l'âne, l'historiette du Courtisan Grotesque.

Devant ces témoignages officiels des travestissements imposés à la poésie, nous n'avons pas cru devoir écarter de l'œuvre de Regnier, l'ami de Forquevaus, gentilhomme de la reine Marguerite, une pièce qui, selon quelque apparence, a pu être demandée pour cette princesse.

Page 238.

Épigrammes.

La première de ces petites pièces est rapportée par Tallemant dans l'historiette de Desportes. Pour les suivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le *Bulletin du bouquiniste* du 15 juin 1860. Voir aussi les *Variétés bibliographiques* publiées par cet érudit, Paris, Gay, 1863.

Page 239.

Quelque moine de par le monde.

Le trait final de cette épigramme se retrouve dans une historiette des *Serees* de Guillaume Bouchet, liv. III, Ser. 26. Il s'agit d'un gros ventru brocardé par de bonnes galoises. Pour toutes sortes de raisons, je suis forcé de laisser au lecteur le soin de se renseigner davantage.

Page 241.

Pour M. le Dauphin. Cette pièce, tirée du manuscrit 12491 f. fr., Bib. nat., est attribuée à Regnier par l'Estoile.

Les trois épigrammes qui suivent nous ont été communiquées par M. Tricotel qui les a découvertes dans les mss. de Conrart, t. XVIII, in-4^o, p. 323-324. La dernière n'est pas signée.

Le livre du pesant & du léger du cardinal Duperron ne nous est point parvenu, mais voici ce qu'on lit dans l'_Analecta Biblion_ du marquis du Roure, t. II, p. 206: «_Asinus inter omnes_, comme disoit Joseph Scaliger de monseigneur du Perron, lequel, dix ans devant qu'il fut cardinal, pour paroître savant auprès des dames de la cour de Henri III, les entretenoit *de æstu maris, de leui & graui & de ente metaphysico.*»

La dernière épigramme est tirée du mss. 884, f. fr., fol. 307, v^o. Elle a été publiée pour la première fois par M. Pierre Jannet, dans son édition des œuvres de Regnier. Paris, Picard, 1868.

GLOSSAIRE.

ABOLITIONS, 38.—Les abolitions, ou plus exactement les lettres d'abolitions, sont des lettres du prince obtenues en grande chancellerie, par lesquelles il abolit & efface un crime qui, de sa nature, n'est pas rémissible, & par la plénitude de sa puissance en remet la peine portée par la loi, de manière qu'il ne reste aucun examen à faire touchant les circonstances du crime. (Ferrière, *Dict. de droit.*)

ACORT, 25.—Discret, avisé, *circumspect, foreseeing, of good spirit.* (Cotgrave.)

Il faut se taire acort, ou parler fausement.

(Sat. III.)

Les auditeurs iugeans en eux-mêmes que ce prédicateur deuoit estre quelque homme d'esprit & accort.

(BOUCHET, *Seree* XXXIV.)

ACCOSTABLE, 82.—Propre, convenable, *fit.* (Cotgrave.)

ADULTERISER, 43.—Dénaturer, transformer.

Voilà comme à present chacun l'adulterise.

(S. V.)

Comp. Rabelais, I, 24.—Visitoient les boutiques des drogueurs, consideroient les fruits, racines, ensemble aussi comment on les adulteroit.

AFFOLER, 15.—Tourmenter, navrer, blesser, souiller, profaner.

La paureté comme moy les affolle.

(S. V.)

Ah, le brigand, il m'a tout affolée.

(LA FONTAINE, *Le Diab. de Pap.*)

Montaigne a dit:

Et leur sembloit que c'estoit affoler les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son temple. (*Essais*, II, 12).

AGUETS, 10.—Embûches.

Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant.

(S. I.)

AINS, 57, 108, mais; AINS QUE, 241, avant que.

Digne non de risee ains de compassion,

(S. VII.)

Ains que Phebus eust pris naissance.

(*Append.*)

ALOURDER, 18.—Accabler.

Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent.

(S. II.)

AMENUISÉ, 14.—Exténué, épuisé.

Le corps amenuisé.

(S. II.)

Conf.:

l'amenuise mon cœur d'une poison amère.

(BAÏF, *Amours*, 1573, f^o 77.)

ANGUILLADE, 63.—Coups de lanières faites de peau d'anguille.

M'eust donné l'anguillade & puis m'eust laissé là.

(S. VIII.)

Le pâtissier luy bailla l'anguillade si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuse.

(RABELAIS, II, 30.)

APPENDRE, 61.—Consacrer, offrir en ex-voto.

Au dieu de la bataille appendoit les escus.

(*Disc. au Roy.*)

le Berger plein de vitesse, Par humblesse Aux dieux cheurepieds, i'appens Ceste despouille conquise.

(RONSARD, *Voyage d'Hercueil.*)

ARDEZ, 91.—Syncope de Agardez, voyez.

Ardez le beau museau.

(MOLIÈRE, *Le Dépit am.*, IV, 4.)

ARMET, 89.—Tête, proprement armure de tête.

Quand l'humeur ou le vin luy barbouillent l'armet.

(S. XI.)

On disait morion dans le même sens.

Et tant plus voyoient les beaux peres honteux & baisser leur morion, de peur d'estre cogneus.

(*Comptes du Monde Adv.*, 1595, p. 81.)

ARRASSER, 152, ARSER, 59, 89.—Dresser, lever.

Faire arser son épée, porter l'épée en verrouil.

En vain d'arrasser il essaie.

(La C. P.)

ARROY, 80, 201.—Equipage. Le sens primitif est charrue, train.

ARSENAC, 201.—Arsenal.

La porte Saint-Victor vis-à-vis de l'arsenac. (MALHERBE, *Lettres à Peiresc*, 20 janv. 1608.)

V. les *Observations de Ménage sur la langue françoise*, Paris, 1672, p.

20.

ASSEUREMENT, 40.—Avec assurance.

L'enfant... Qui marque asseurement la terre de ses pas.

(S. V.)

ASSINER, 123.—Assigner, ajourner.

l'assine l'enuieux cent ans apres la vie.

(S. XV.)

ATOURS, 108.—Parures. Atour au singulier signifiait chaperon.

Madame se mit en cotte simple & print son atour de nuit.

(LOUIS XI, *Nouv.* 39.)

le la vois de maint diamant Et de maint rubiz atournée.

(O. DE MAGNY, *Épithalame de Jean Flehard.*)

ATTENTER, 12.—Tendre avec effort vers.

Attenter par ta gloire à l'immortalité.

(S. I.)

ATTIFET, 94.—Parure, ornement de tête, de tifer par Attifer, le seul mot qui nous reste.

AUTENTIQUE, 77.—Scellé de rouge comme une charte revêtue du grand sceau de cire rouge.

Et iugé ce lourdaut à son nez autentique.

(S. X.)

La cire verte était employée pour tous les arrêts, la cire jaune pour les expéditions. Enfin la cire blanche était réservée pour la chancellerie de l'ordre du Saint-Esprit.

AVALER, 159.—Descendre, tomber, aussi bien que boire ou manger avidement.

Ses cheueux... sur son dos auallez.

(Disc. au Roy.)

Si ie montois aussi bien comme i'avalle.

(RABELAIS, I, 5.)

Vn propos avalé, est un propos dit en pinçant les lèvres avec affectation, comme si l'on retenait (avalait) ses paroles.

AVANCER (S'), 16, 32, 33.—S'élever au-dessus d'autrui.

Et sans estre auancé ie demeure contant.

(S. II.)

... Et si ton oncle a sçeu S'auancer par cet art.

(S. IV.)

Encor seroit ce peu, si sans estre auancé.

(Ibid.)

BANDER (Se), 23.—S'efforcer, se révolter.

Qui voudroit se bander contre vne loy si forte.

(S. III.)

BARBE (Faire barbe de paille), 48.—Expression vicieuse née de la confusion d'une locution: faire la barbe, avec une autre: faire garbe de paille (H. Estienne, *Precell. du Lang. franç.*); faire garbe de paille, c'est proprement payer à l'Eglise, en gerbes de paille, la redevance due en gerbes de blé.

Que veut dire... quand elle dit: il ne faut point faire à Dieu barbe de feurre; en lieu qu'on deuroit dire: il ne faut point faire à Dieu gerbe de feurre, ou de fourre.

(BOUCHET, *Seree* XXXV.)

BARISEL, 48.—_Lictorum præfectus_ (Hornkens), capitaine des sbires, de l'italien *barigello*.

BARRAGOUIN, 123.—Langage étranger, plus particulièrement breton.

Il fault feuilleter sans distinction, toutes sortes d'auteurs & vieux & nouveaux, & barragouins & françoys, pour y apprendre les choses de quoy diuersement ils traitent.

(MONTAIGNE, *Essais*, II, 10.)

Quand nous voulons dire qu'un homme parle mal, nous l'appelons Barragoüin, qui est autant à dire comme si nous disions, il parle breton, car *barra* en breton, c'est-à-dire du *pain*, & *goüin* du *vin*: tellement que ceux qui parlent ainsi: appellans du pain barra & goüin du vin, nous disons, qu'ils sont Barragoüins, c'est-à-dire qu'ils parlent fort mal.

(G. BOUCHET, *Seree* XXXV.)

BAYE (Repaître de), 123.—Donner de vaines espérances, proprement faire bayer, baisler, beer, du bas latin *badare*.

Les gentils hommes de Beauce desieuent de baisler & s'en trouuent fort bien.

(RAB., I, 16.)

BLEU (Cordon), 111.—Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. La croix du petit ordre se portait avec un ruban bleu.

L'argent d'un cordon bleu n'est pas d'autres façons Que celui d'un fripier ou d'un aide à maçons.

(S. XIII.)

BONADIES, 25.—Bonjour.

Pour cent bonadies s'arrester en la ruë.

(S. III.)

BONNETER, 63.—Tirer le bonnet, saluer.

Après ces Messieurs bonneter.

(S. VIII.)

Bonneter tout un iour un financier superbe.

(AUVRAY, *Banquet des muses*, 1628, p. 154.)

BORD (A), 52.—A terre.

BOUCHON, 34, 94.—Botte de verdure servant d'enseigne aux cabarets; brassée de paille pour la litière des animaux.

Font un bouchon à vin du laurier du Parnasse.

(S. IV.)

Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras.

(S. XI.)

BOURRIER, 213.—Flocon, duvet, de bourre (Cotg.). Ce mot a servi de sous-titre à un recueil de poésies: *Les Muses incognues ou la seille aux bourriers, pleine de desirs & imaginations d'amours* (Rouen, Jean-Petit, 1604), où l'on trouve des vers de Beroalde de Verville, de Motin & un portrait satirique de Rabelais.

BRIDER, 24.—Porter la moustache droite ou relevée sur les joues.

Qu'on bride sa moustache.

(S. III.)

BRUIRE, 11.—Pris activement.

Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets.

(S. I.)

BRUIT, 19.—Dire, propos.

Contraire en iugement au commun bruit de tous.

(S. II.)

CABAN, 80.—_Gabardine, or cloake of felt_ (Cotgrave).
Manteau de feutre dont le tissu est fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

CABINET, 19.—Bahut rempli de petits tiroirs sur lesquels se fermait une porte à deux battants. Dans ce meuble, d'une ornementation habituellement très-recherchée, on

enfermait les ouvrages graveleux aussi bien que les objets de prix.

le m'ennuie que mes *Essais* seruent les dames de meuble commun seulement, de meuble de sale. Ce chapitre me fera du cabinet.

(MONTAIGNE, *Essais*, III, 5, sur des vers de Virgile.)

Cabinet avait aussi le sens de privé, retraits. C'est sur cette double signification qu'Alceste joue, lorsqu'il dit:

Franchement ils sont bons à mettre au cabinet.

CACHOTS, 7.—Retraites.

Les bestes sauvages laissent leurs cauernes & cachots.

(AMBROISE PARÉ, XXIV, 6.)

CALAMITE, 222.—Aimant, *magnes*. (Nicot.)

Voyez à la calamite de vostre boussole. (RAB., IV, 16.)

CAROUSSE (Faire), 19.—_To quaffe, carousse_. Faire beuverie, de l'allemand: Gar aus, tout vide. (H. ESTIENNE, *Dial. du nouv. lang. franc.*, Envers, 1579, p. 42.)

Ils font iournellement carousse avec les dieux.

(S. II.)

Trinquer, voire, carous & alluz.

(RAB., IV, Prol.)

Gar aus & all aus ont en allemand la même signification: tout hors le verre.

CERVELLE (En), 26, 83.—En souci, en peine. Ce mot a été très-torturé. Brossette veut qu'il signifie: de mauvaise humeur; M. Lacour lui donne le sens d'imaginairement.

Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.

(S. III.)

... Où l'esclanche en ceruelle.

(S. X.)

CHAIRE, 82.

Chaire est conforme à l'étymologie. Chaise est un reste du zezaiement à la mode dont Marot (V. le biau fiz de Pazi) nous a laissé un exemple ainsi que Lasphrise dans son sonnet:

Hé! mé, mé, bine-moy, bine-moy, ma pouponne.

(Édition BLANCHEMAIN, Turin, 1870, p. 325.)

CHALAN, 83.—Gros pain venant par les bateaux chalands de Corbeil & de Villeneuve-Saint-Georges. (FURETIÈRE.)

CHARTIS, 121.—Hangar.

CHAUVIR de l'oreille, 61.—Baisser, remuer les oreilles.

To clape downe the eares, as an horse, or asse doth.

(COTGRAVE.)

Chacun ne se plaist pas à attendre dix ans pour vn baiser, mesmes d'une qui en derriere chauuist des oreilles.

(DU FAIL, *Propos rustiques*, 14.)

Chauuent des oreilles comme Asnes de Arcadie au chant des musiciens.

(RAB., III, Prol.)

CHERE, 15.—Visage.

Belle chere & cueur arrière, dit un vieux proverbe français rapporté par H. Estienne (*Precell. du Lang. fr.*).

... A qui mesme la mère Pour ne se descourir fait plus mauuaise chère.

(S. II.)

CHEVRE (Prendre la), 112.—Prendre de l'humeur. Cette expression est restée longtemps en usage dans notre langue.

C'est prendre la chevre vn peu bien viste aussi.

(MOLIÈRE, *Sgan.*, XII.)

Les Italiens disent encore en ce sens: *Pigliar la monna*, prendre la guenon.

CHIFFLER, 81.—Siffler. *To Whistle.* (Cotgrave.)

On a dit de même longtemps capuchins pour capucins. (Voir Ménage, *Observations sur la langue fr.*, p. 458, édit. cit.)

CHOPPER, 53.—Heurter du pied, faire un faux pas.

CICATRISÉ, 15.—Portant des traces de recousures, comme les blessures ou les plaies refermées.

Si mon habit par tout cicatrisé.

(S. II.)

CINQ PAS, 42.—Danse fort en vogue au XVI^e siècle, & décrite par Antoine Arena dans son poëme macaronique adressé *ad suos compagnones studiantes, qui sunt de persona friantes bassas dansas in galanti stylo bisognatas*.

Voici d'après l'édition de Lyon (1601, in-8^o de 78 p., tit. comp.) la description d'Arena:

... Passus fiunt ordine quinque suo: Vna duos primos marchet tantummodo gamba, Ac alium post hoc altera gamba dabit. Tibia sed faciet quartum gentissima passum Quæ primos fecerit ante duos... Vna dabit finem.

COFFRE, 22.—Meuble servant de banc dans les antichambres où se tiennent les gens de service.

Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie.

(S. III.)

COITE, 96.—Lit de plume, de *culcita* qui a donné coulte, coueste & coite. Le premier mot est entré dans coutepointe, devenu enfin courte-pointe.

COMMUNE, 27.—La foule, le vulgaire.

Qui n'abaye & n'aspire ainsy que la commune Apres l'or du Perou.

(S. III.)

CONSTABLE, 80.—Forme contractée de connestable, qui lui-même vient de l'allemand *Kœnigstapel*, aide du roi, & non de *comes stabuli*. (Nicot.)

CONVENANT, 12.—Approprié.

lugez comme au subiect l'esprit est conuenant.

(S. I.)

CONVENT, 106.—Du latin *conventus*, & par euphonie couvent. Cette double forme se retrouve dans moustier & monstier, de *monasterium*. Enfin on a fait pareillement mouton de *montone*.

CORNETTE, 31.—Bande de soie que les docteurs en droit portaient autour du cou, pendant jusqu'à terre. (Littré.)

Vne cornette au col debout dans vn arquet.

(S. IV.)

CORNUS, 85.

Cornus du bon père. Enhardis par le vin.

Le bon père est Bacchus; & pour l'explication de cornus, voici un extrait de Guillaume Bouchet:

Les cornes augmentans la hardiesse: car si à vn mouton vous ostez les cornes il deuient timide & doux, laissant sa hardiesse. Nous baillons à Bacchus des cornes pour monstrier que le vin rend les personnes hardies.

(*Serees*, liv. I, 8.)

Conf.: Depuis quand auez-vous pris les cornes qu'estes tant rogues deuenus?

(RAB., I, 25.)

COUCHER, 20.—Avoir pour enjeu, viser.

Ne couche de rien moins que l'immortalité.

(S. II.)

Les princes ne craignans point de gager la vie de trente mille hommes où ils ne couchent rien du leur.

(BOUCHET, éd. Roybet, t. III, p. 17.)

COUPEAU ou Coupet, 20.—D'une montagne. *Montis cacumen*. (Nicot.)

Vient à Vanues à pied pour grimper au coupeau Du Parnasse françois.

(S. II.)

COURAGE, 16, 25, 39.—Ce mot est pris souvent pour cœur.

l'allay vif de courage & tout chaud d'esperance.

(S. II.)

le n'en ay pas l'esprit non plus que le courage.

(S. III.)

Suiect à ses plaisirs, de courage si haut.

(S. V.)

COURANTE, 53.—Impulsion irrésistible.

Au gouffre du plaisir la courante m'emporte.

(S. VII.)

COURTAUX, 42.—Cheval de petite taille à qui l'on a coupé les oreilles, la crinière & la queue.

Fait creuer les courtaux, en chassant aux forests.

(S. V.)

DAMOYSELLE, 26.—Nom donné aux femmes mariées de noblesse inférieure. Ce titre permettait de porter la robe de velours & une bordure d'or au chaperon. Plus tard il s'étendit à toutes les femmes mariées, nobles ou roturières.

En honneur les auance & les fait Damoyselles.

(S. III.)

DARIOLET, 42.—Entremetteur. Dariolette est le nom de la confidente d'Elisenne dans *Amadis*.

De vertueux qu'il fut le rend dariolet.

(S. V.)

Sont-ce pas les dariolettes Et les messagers d'amourettes
Qui peuplent France de cocus?

(AUVRAY, *Banquet des muses*, 1628, p. 194.)

Qu'il soit bon Sibillot, ruzé dariolet, Qu'il sçache finement
presenter vn poulet.

(COURVAL SONNET, *Œuv. sat.*, 1622, p. 91.)

DEGOISER, 122.—Cette expression paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiseaux. Les oyseaux se degoysent, *garriunt aves*. (Nicot.)

To chirpe or warble (as a singing bird). (Cotgrave.)

DÉGOUT, 86.—Écoulement, débordement d'eau.

Et du haut des maisons tomboit vn tel degout.

(S. X.)

Et là n'eussent rencontré source, ou degout d'eaux.

(RAB., III, 5.)

Ce mot se retrouve au figuré dans les *Quatrains* de Pibrac:

A bien parler ce que l'homme on appelle, C'est vn rayon de la diuinité, C'est vn degout de la source eternelle.

(Éd. de 1584. *Quat.* XIII.)

DEGREZ, 24.—Grades.

Et si l'on est docteur sans prendre ses degrez.

(S. III.)

DEPITER, 57.—Maudire.

le semble depiter, naufrage audacieux, L'infortune, les vents, la marine & les cieux.

(S. VII.)

le despite à ce coup ton inique puissance, O nature cruelle à tes propres enfants.

(D'AUBIGNÉ, *Hécat. à Diane*, LX.)

DILAYANT, 40.—Delayer, temporiser.

Dilayant, qui tousiours a l'œil sur l'auenir.

(S. V.)

DOUTEUX, 40.—Hésitant.

Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'ose.

(S. V.)

ÉGUILLETTE (Courir l'), 128.—Chercher des aventures galantes.

Cette expression est restée longtemps obscure, parce qu'on a voulu la rattacher au mot aiguillette, désignant le signe que les courtisanes de Toulouse portaient sur l'épaule pour se distinguer des autres femmes. C'est aller, ce semble, chercher un peu loin une explication. L'aiguillette est un double cordon ferré, servant à fermer la brayette. Nouer l'aiguillette, courir l'aiguillette, sont des locutions très-claires: la première signifie rendre un homme impuissant, & la seconde, faire métier de dénouer les aiguillettes de tout venant.

ENCASTELÉ, 59.—Mot vsité en matière de pieds de bêtes de pied rond, comme cheuaux, mulets, quand on veut dénoter que la corne du talon s'entre approche presque à ioindre, qui est vn grand vice au pied; pour auquel obuier il faut au ferrer faire ouurir le talon avec le boutoir iusques au vif. (Nicot.) Encastellé, qui a le talon étroit; *narrow heeled*, dit Cotgrave.

ENTERINER, 38.—Ratifier juridiquement.

Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace.

(S. V.)

ENTRANT, 21, 24, 25.—Hardi, audacieux. *A bould or audacious fellow*. (Cotgrave.)

l'entre sur ma louange & bouffy d'arrogance.

(S. II.)

Sois entrant, effronté.

(S. III.)

Je ne suis point entrant.

(*Ibid.*)

ÉPÉE (Chevalier de la petite), 82.—Coupeur de bourse.

ESCLATER, 69, 107.—Reluire, briller.

Son front laué d'eau claire, esclaté d'un beau teint.

(S. IX.)

Esclater de satin, de perles, de rubis.

(S. XIII.)

Veux dorez que tu crains pour leur voir esclater Le
cliquant au chapeau, sur le dos l'escarlate.

(COURVAL SONNET, *Œuv. sat.*, 1622, p. 103.)

Esclater en clinquant gorrierement vestu Piaffer en un bal,
gausser, dire sornettes.

(AUVRAY, *Banquet des muses*, 1628, p. 159.)

ESCORNES, 179.—Affront.

ESGAYER, 13, 16, 39, 42.—Divertir, ébattre.

Pour esgayer ma force.

(S. I.)

Un repos qui s'esgaye en quelque oisiveté.

(S. II.)

Egayer sa fureur parmy des precipices.

(S. V.)

Qui dans vn labeur iuste egayoit son repos.

(*Ibid.*)

ESPOINÇONNE, 28.—Piquer, pousser en avant.

Iadis vn loup dit-il, que la fain espoinçonne.

(S. III.)

Pour nous espoinçonnez d'une loüable ardeur, Nous offrons
à servir vostre illustre grandeur.

(AUVRAY, *Banquet des muses*, 1628, p. 182.)

ESTAMINE, 107, 114.—Petite étoffe légère & de peu de prix.
Tissu de crin ou de laine servant à filtrer.

Que cecy fust de soye & non pas d'estamine.

(S. XIII.)

Et qui peust des vertus passer par l'estamine.

(S. XIV.)

ESTRIVER, 113.—Quereller, disputer; d'estrif, qui signifie
peine et aussi débat.

ESTUDE, 23.—Ce mot variait d'acception suivant le genre qui lui était donné.

Une estude désignait un cabinet de travail, & l'estude (subst. masc.) avait le sens de soin, souci.

Encores que mon feu pere eust adonné tout son estude à ce que ie prouffitasse en toute perfection. (RABELAIS, II, 8.)

ESTUVER, 193.—Sécher. *To warme.* (Cotgrave.)

EVEROLLE, 79.—Ampoule.

Du vieux mot français éve, eau, qui a donné éveux, humide, plein d'eau, & évier, demeuré dans la langue.

De nuages éueux.

(BAÏF, *Les Jeux*, 1593, f^o 41.)

Voir, sur éve & aigue, venus tous deux d'_aqua_, H. Estienne, *Precellence du Lang. franc.*, 1579.

EVESCHÉ, 19, 27.—Ce mot était alors habituellement féminin, comme duché.

Medite vne euesché.

(S. II.)

Et si le faix leger d'vne double Euesché.

(S. III.)

Avec une comté de Plume, & un marquisat d'Ancre, il ne lui falloit plus qu'une duché de Papier, pour assortir tout l'équipage.

(MALHERBE, éd. Lalanne, III, 207.)

EXEMPLE, 41, 83.

Pour exemple parfaite ils n'ont que l'aparance.

(S. V.)

A Paris, dans la ville, on fait exemple ordinairement féminin, & l'erreur vient de ce que exemple est de ce dernier genre quand il signifie le modèle d'écriture que les maistres Ecrivains donnent aux enfans. (Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise*, 1665, p. 171.)

FANIR, 192.

Tu es vn pré sans fleur qui fanist.

(BAÏF, *Am. de Franc.*, IV.)

FAQUIN, 43.—Mannequin contre lequel on jouait dans les manéges. Tournant sur un pivot, il frappait d'un sabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Court le faquin, la bague.

(S. V.)

Le lendemain des noces on courra la bague & rompra t'on au faquin. (MALHERBE, éd. Lalanne, III, 90.)

FÉE (Courroucer la), 84.—Irriter les génies.

FIGUE, 47, 77.—Nazarde, plus particulièrement signe de mépris, qui consiste à montrer le pouce entre l'index & le médium. Pour l'éclaircissement historique de cette expression, voir G. Paradin, *De antiq. Burgundiæ statu*, Lyon, Est. Dolet, 1542, p. 49, & aussi Rabelais, IV, 45.

FORAINS (Alibis), 91.—Echappatoires.

Dans Rabelais, liv. II, ch. XXI, cette expression désigne les recoins les plus écartés, *all the corners*. (Cotgrave.)

FOURCHE (Fait à la), 77.—Mal tourné, de grossière façon.

FOURNEAUX, 129.

Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance.

Ambroise Paré a donné la description de cet appareil à fumigation dans ses œuvres (Paris, Buon, 1585), liv. XIX, ch. XXVI.

Par ironie, on disait de ceux qui suivaient ce traitement, qu'ils voyageaient au pays de Surie, Syrie ou Suède.

FRAISÉ, 39.—Portant une fraise, sorte de collet plissé & empesé.

L'homme ne se plaist pas d'estre tousiours fraisé.

(S. V.)

FUSTÉ, 34.—Bâtonné, accablé, de fust, bâton.

Les grands & la fortune Qui fustez de leurs vers en sont si rebattus.

(S. IV.)

Marotte Duflos, pour soupechon de larrecin, fut fustée à la banlieue. (*Livre rouge d'Abbeville*.) Génin, dans ses *Récréations philologiques*, t. I, p. 161, prétend mal à propos que ce mot vient de fustigé.

GARITE, 86.—Guerite, lieu de refuge & sauueté en vn desastre & deroute. (Nicot.)

GAROT, 195.—Trait d'arbalète. *A boult for a crosse bow* (Cotgrave.)

GAULE, 34.—Houssine, cravache.

Nous voyent d'un bon œil & tenant vne gaule Ainsi qu'à leurs cheuaux nous en flatte l'espaule.

(S. IX.)

GAY, 94.—Geai.

Le Perroquet, & le Gay caqueteur.

(VAUQ. DE LA FRESNAYE, éd. Travers, I, 251.)

GENET, 43.—Cheval de main, de petite taille & bien proportionné, que l'on tirait d'Espagne & de Sardaigne.

Talonne le genêt.

(S. V.)

GENTILLY, 49.

Aller à Gentilly caresser vne rosse.

(S. V.)

Claude Binet nous apprend, dans sa *Vie de Ronsard*, que le poète «se delectoit ou à Meudon, tant à cause des bois, que du plaisant regard de la riuere de Seine, ou à *Gentilly*, Hercueil, Saint-Clou, & Vanues pour l'agréable fraischeur du ruisseau de Biéure, & des fontaines que les muses ayment naturellement.»

Hercueil fut le théâtre de la Pompe du Bouc de Jodelle. C'est à Vanves que se trouvait la maison de campagne où Desportes recevait ses amis; enfin le petit Olympe d'Issy a été chanté par Bouteroue. «C'estoit, dit Lestoile, une fadeze dediée à la reine Marguerite sur ses beaux jardins d'Issy, dont on disoit que le dieu Priapus estoit gouuerneur, & Bajaumont son lieutenant.»

Dans Rabelais, liv. I, ch. XXIV, Comment Gargantua employoit le temps, nous lisons enfin que Ponocrates, «pour le séjourner de la vehemente contention des esprits, l'emmenoit à Gentilly, à Montrouge ou à Vanves, & là passoient la journée à faire ripaille.»

GEORGES (Saint), 41, 51.

Et que i'en rende vn jour les armes à Saint-Georges.

(S. V.)

Releuez, emplumez, braues comme Saint-George.

(S. VIII.)

La légende a fait de saint Georges un type héroïque. Comme Persée, il a délivré une jeune vierge des griffes d'un dragon. Aussi les Anglais & les Génois l'avaient-ils du temps des croisades choisi pour leur patron.

GILLE (Faire), 62, 97.—Fleury de Bellingen explique ainsi cette expression:

Quand quelqu'un s'en est fui secrettement, on dit qu'il a fait Gile, parce que Saint Gille, prince du Languedoc, s'enfuit ainsi de peur d'être fait roi.

(*Étymologie ou explication des Proverbes françois*. La Haye, 1656, p.

133.)

GOULET, 94.—Goulet, diminutif de Goule, aujourd'hui gueule. (Littré.) Sur la permutation *eu* & *ou*, voir page 94, feugere pour fougère.

GOURMANDER, 84.—Se repaistre avec avidité de.

Son poulmon tu gourmandes.

(S. X.)

GRAIN (Dans le), 86.—Dans l'abondance, à l'aise.

GREMOIRE, pour grimoire (comme letanie, cemetiere), 35, 95.

C'est mon amy, vn gremoire & des mots.

(S. IV.)

Mon maistre... i'entends bien le Grimoire.

(S. XI.)

On disait aussi gramoire.

Et par ma foy, si vous voulez, Leur montrer mestier ou gramoire.

(*Anc. th. franç.*, III, 12.)

Grimoire est donc véritablement un doublet du mot grammaire.

GUET (Laisser du), 62.—Échapper à quelqu'un & le laisser en quête de soi.

HOUSSE (En), 14.—A cheval, comme s'il y avait en selle. La housse est une sorte de couverture attachée à la selle.

En carosse & en housse.

(S. II.)

Autrefois pour parler d'un qui paroissoit dans le monde, soit financier ou autre, l'on disoit de luy: Il ne va plus qu'en housse; mais maintenant cela n'est plus guères propre qu'aux medecins ou à ceux qui ne sont pas des plus relevez.

(*Les Loix de la Galanterie*, 1644.)

HYPOSTASE, 106.—Terme de théologie qui signifie essence, nature & personne de Dieu.

INFINITÉ pour Infini, 11, 218.

Ne pouuant le fini ioindre l'infinité.

(S. I.)

JA pour déjà, 12.—Ce mot était hors d'usage au moment où l'employait Regnier.

la riante en son cœur.

(S. I.)

JACOPINS pour Jacobins, 29.—Voir, sur cette double forme, les *Observations de Ménage sur la langue françoise*. Éd. citée, p. 24.

JEAN qui ne peut, 89.—Homme impuissant. Titre d'un poème écrit en 1577 par Remy Belleau sur le cas de Me Estienne de Bray, & rapporté dans le registre journal de *Lestoile*.

JEAN (Saint-), 67.—Place Saint-Jean-en-Greve, lieu de stationnement des crocheteurs ou portefaix.

JOUG (Faire), 120, 213.—Italianisme, de *far giu*, céder, se soumettre, s'abaisser.

Dans Marot, il est écrit faire jou. Plus tard il prend un g euphonique, & les lexicographes le confondent à tort avec le mot joug.

Anjou fait jou, Angoulême est de même.

(MAROT, *Complainte de Madame Louise de Savoye*.)

JUPON, 80.—Jupe. Nicot donne deux explications de ce mot: squenie ou souquenie, roquet ou rochet, suruestement qui est pendant par deuant & par derriere bien bas.

Le comte d'Egmont... estoit vestu d'une juppe de damas cramoisi & d'un manteau noir avec du passement d'or.

(BRANTOME, éd. Jannet, II, 169.)

JUYS pour Juyfs, 59.—_f_ muet.

A coups de poings, de pieds, de grifs, S'entredéchiroient leurs habits.

(AUVRAY, *Banquet des muses*, 1628, p. 189.)

Voir, dans les poésies de Malherbe, l'épithaphe de M. d'Is, dont le nom exactement orthographié était d'Ifs.

LANGARD, 119.—Bavard.

Languards picquans plus fort qu'un hérisson.

(MAROT, *Bal. des Enf. sans soucy.*)

LANTERNES VIVES, 89.—On appelait ainsi des lanternes dans l'intérieur desquelles un mécanisme particulier faisait mouvoir des figures grotesques, «Comme de harpies, satyres, oisons bridés, lievres cornus, canes batées, boucs volans, cerfs limoniers, & autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire.»

(RABELAIS, liv. I, *Prol. de l'auteur.*)

LAYER, 82.—On se lavait les mains avant de se mettre à table & aussi au sortir du repas.

Laquelle ayant pris de l'eau pour laver, s'assit incontinent à table.

(*Le Banquet* du comte d'Arete, 1594, p. 15.)

le voy ia qu'on dessert, le voy ia l'espouze qui laue.

(O. DE MAGNY, *Epithal.* de J. Flehard.)

LEGENDE, 62.—Lecture, récit.

Pour affaires, projets, on disait faciendes.

(Voir TAHUREAU, *Dialogues*, éd. Lemerre, p. 146.)

LEGER (De), 106, 122, 207.—A la légère, à l'étourdie.

De leger il n'espere & croit au souvenir.

(S. V.)

Il oit trop les causeurs, il croit trop de leger.

(VAUQ. DE LA FRESN., éd. Travers, I, 227.)

LIEVRE, 81.—Bailler le lièvre par l'oreille, leurrer de promesses.

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille.

(S. X.)

LIMESTRE, 108.—Drap de Limestone, étoffe grossière dont on faisait des capes. On appelle aussi Limestres les gens qui portaient cette partie de vêtement. (V. Cotgrave, v^o *Limestone*.)

LINCEUX, 96.—Draps de lit.

Les linceux trop courts par les pieds tirassoit.

(S. XI.)

Ce mot n'avait pas encore le sens précis de drap pour ensevelir les morts.

Entre deux lincieux Allez reposer votre teste.

(MAROT, éd. Jannet, 271e Épigr.)

LIPÉE, 82.—Proprement bouchée. Suivant de madame Lipée, parasite.

LOS, 11.—Louange &, par extension, gloire.

Qui leurs vers à ton los ne peuvent esgaler.

(S. I.)

LUITEUR, 12, 161.—Vieille forme du mot lutteur.

Ceux qui aiment la luicte, plusieurs bons luicteurs.

(LA BOÉTIE, éd. Feugères, p. 286.)

MALLE (Trousser en), 95.—Emporter de force à la façon d'une malle qu'on charge sur les épaules.

Les nouveaux receus pour ne sçavoir l'art de la vollerie, sont troussés en malle, & conduits à Montfaucon pour là faire des cabriolles en l'air.

(*Règles, statuts, etc.*, de la Caballe des filous. V. Ed. Fournier, *Var. hist. & lit.*, t. III.)

MARINE, 57.—Mer.

Les vents, la marine & les cieux.

(S. VII.)

Creignant les flots de la marine, Elle troussoit sa vesture pourprine.

(BAÏF, *Poèmes*, 1573, f^o 253, v^o.)

MARISSON, 88.—Mot formé régulièrement comme unisson, nourrisson, qui sont restés en usage.

Ébloui suivant la même règle avait formé éblouisson.

D'un éblouisson trouble a les yeux empeschez.

(BAÏF, *Amours*, 1573, f^o 77, v^o.)

MARJOLLET, 25.—Petit homme fanfaron, de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Entendre un mariollet qui dit avec mespris.

(S. III.)

MATELINEUX, 112.—Fantasque, diminutif francisé de *matto*, fou.

MATINES, 19.—Livre d'heures où se trouvent les offices du matin.

Que portez à l'Eglise ils valent des matines.

(S. II.)

MÉDARD (Ris de Saint), 59.—Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, suivant d'autres, l'emprisonnement. Un proverbe du XVIIe siècle dit:

Ris qui est de Saint Médart, Le cœur n'y prent pas grant part.

(Voir LE ROUX DE LINCY, *Livre des Proverbes*.)

MENESTRE, 82.—Soupe, de l'italien *minestra*.

MERCERIE, 126.—Marchandise.

Chacun vante sa mercerie.

(BAÏF, *Mimes*, III.)

Mercier, le marchand par excellence. Voir, pour la justification de ce sens, le *Dictionnaire de Trevoux* (1732) & le *Guide des Corps des Marchands*, Paris, 1766, in-12, p. 358. Le corps des merciers est le plus nombreux & le plus puissant des six corps des marchands, lit-on dans le premier des ouvrages cités plus haut. Voir aussi les *Variétés hist. & litt.* de M. Ed. Fournier.

MICHEL (Ceux de Saint-), 35.—Pèlerins que l'on appelait Michelets, du nom de leur patron.

Poissons que nous appelons sourdons, desquels les Michelets en enrichissent leurs bonnets ou chapeaux en venant de Saint-Michel.

(B. PALISSY, éd. Cap., p. 365.)

MINUTER, 61, 76.—Projeter.

Minutant me sauuer de cette tyrannie.

(S. X.)

Auecq' vn froid adieu, ie minute ma fuitte.

(S. X.)

MOINE-BOURRU, 99, 115.—Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faisant des cris effroyables. (Furetière.) Suivant Cotgrave, moyne bourry ou moyne beur designe *a lubberly monke or in stead of beuveur a quaffing monke*.

Comp. le grezille d'estre marié & labourer en diable bur dessus ma femme.

(RAB., III, 7.)

MON (C'est).—Particule affirmative dont l'origine a été diversement expliquée. H. Estienne y voit c'est moult; Nicot y trouve le mot grec $\mu\epsilon\nu$ francisé; Furetière veut que ce soit l'abréviation de c'est mon avis. D'après Ménage & les hellénistes Périon, Trippault, Lancelot, mon, dans c'est mon, dérive du grec $\mu\omega\nu$, certes, assurément. Cette interprétation s'applique également aux locutions savoir mon, faire mon.

MONTRE, 81.—Revue.

MONUMENT, 10, 66.—Tombeau.

Deterrer les Grecs du monument.

(S. IX.)

MORGANT, 24, 50, 82, 199.—Hautain, menaçant.

Faire une morgue, c'est montrer un visage irrité. D'où est venu qu'au pluriel morgue signifie outrages, malheurs.

La centurie qui promettoit morgues à la France.

(MALHERBE, éd. Lalanne, III, 532.)

MOUTONS, 17.

Or laissant tout cecy retourne à nos moutons.

(S. II.)

Mais comme dit Marot, reprenons nos moutons.

(COURVAL SONNET, *Œuv. sat.*, 1622, p. 166.)

MOUVANT, 111.—Fringant, pétulant.

L'apothicaire qui etoit vn grand mouueur.

(BOUCHET, *Serees*, liv. I, 9.)

Dans un sens plus proche de l'exemple tiré de Regnier, Pedoue, chanoine de Chartres, a fait dire par une maîtresse à son amant:

Monsieur vous estes si pressant & si mouueux, qu'on ne sçauroit estre vn quart d'heure en repos avec vous.

(*Le Bourgeois Poli*. Chartres, Cl. Peigné, 1631. Dialog. VIII.)

On trouve également dans l'ancien théâtre français, avec une acception peu différente, le mot saillant.

Tousiours ma femme se demaine Comme vng saillant.

(*La Farce du Cuvier*.)

NAVIGER, 46, 128, 129.

Tous les gens de mer disent, naviguer, mais à la Cour on dit, naviger & tous les bons Autheurs l'écrivent ainsi.

(VAUGELAS, *Remarques sur la langue françoise*.)

NAZARDE, 88, 94.—Coup sur le nez.

NICE, 129.—Ignorance, de *nescia*.

Voulant tromper vne nice pucelle Il se deguise.

(BAÏF, *Poëmes*, 1573, f^o 252.)

OFFUSQUER, 13, 33, 54.—Obscurcir, priver de son éclat.

Offusque tout sçauoir.

(S. I.)

Apollon est gesné par de sauuages loix, Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée.

(S. IV.)

Le miroir ne peut représenter le simulacre des choses objectées si sa polissure est par haleines ou temps nebuleux offusquée.

(RAB., III, 13.)

OPILÉ, 18.—Obstrué.

Et durant quelques iours i'en demeure opilé.

(S. II.)

Ses larris tant furent oppilés & resserés.

(RAB., I, 6.)

ORES, 72.—Maintenant. OR' répété signifie tantôt... tantôt.

PANTIÈRE, 25.—Filet à prendre les oiseaux.

PANTOIS, 162.—Hors d'haleine. Le primitif Pantais (Pantess, en anglais) est un terme de fauconnerie qui désigne l'asthme chez le faucon.

PARANIMPHE, 43.—Panégyrique.

Bastit vn paranimphe à sa belle vertu.

(S. V.)

PARQUET, 31.—Enceinte réservée aux juges d'un tribunal, y compris la barre, lieu de plaidoirie des avocats, laquelle établit la démarcation de l'espace abandonné au public. On désigna de bonne heure ainsi l'enceinte réservée aux gens du Roi, & par extension ces magistrats eux-mêmes reçurent le nom de Parquet.

PARTIS, 125.—Fermes d'impôts.

Les gentils hommes n'estant pas instruits à faire valoir leur bien par le trafic, le prest d'argent ou les partis.

(*Les Loix de la galanterie*, éd. Aubry, p. 3.)

PASSE VOLANT, 81, 105.—Soldats de parade qu'on louait aux jours de revue pour montrer des régiments complets.

PATELIN, 125.—Jargon insidieux.

Dans le recueil des *Poésies calvinistes* publié par M. Tarbé, Reims, 1866 p. 59, on trouve un exemple de cette expression.

Le prestre se vest... Puis chante vne epistre... Puis vne legende En prose, en latin, De peur qu'on entende Tout son patelin.

(Chanson nouvelle contenant la forme & manière de dire la messe. 1562.)

PAVILLON, 94.

Un garde robe gras seruoit de pavillon.

(S. XI.)

Ce vers doit s'entendre ainsi: un fourreau de robe servait de couronne de lit.

Voici du reste un extrait de la correspondance de Malherbe qui éclaircira le sens du mot pavillon.

Son pavillon, pour la mettre quand elle aura accouchée est déjà pendu & dressé en sa ruelle, & celui de son travail est pendu au haut du plancher, trousseé dans une enveloppe d'écarlate.

(*Lettre à Peiresc* du 28 oct. 1609.)

PEAUTRE, 68.—Sel d'étain dont on faisait un fard, comme de la cêruse qui est un sel de plomb.—Plus tard par confusion on a dit plâtre.

Et mettant la ceruse & le platre en usage Composa de sa main les fleurs de son visage.

(BOILEAU, *Ép.* IX.)

PERCHE 95.

Qu'en perche on me le mist.

(S. XI.)

Cette expression signifie ici, dans la langue de Regnier, faire *arrasser* quelqu'un & probablement le soumettre à un congrès improvisé.

Et à ces paroles, assurément tira son membre à perche.

(*Cent Nouv. nouv.*, XIII.)

Comp.—Maistre moyne luy leue ses draps & en lieu du doy de la main bouta son perchant dur & roidde.

(*Ib.*, XCV.)

PERRUQUE, 11, 214.—Chevelure.

Qui sa perruque blonde en guirlandes estraint.

(S. I.)

Et ma perruque en ma teste veluë Comme persil se frisoit crepeluë.

(BAÏF, *Les Jeux*, 1573, f^o 36.)

PIOLÉ, 68.—De couleurs diverses & tranchées. Le primitif *pie* nous est resté. Un cheval pie.

L'arc-en-ciel piolé.

(BAÏF, *Poèmes*, 1573, f^o 1, v^o.)

PIOT, 84.—Vin, proprement boisson.

Cy gist qui a bien aymé le piot: C'est grand dommage aux taverniers de Vire.

(JEAN LE HOUX, éd. Gasté. Paris, Lemerre, p. 49.)

PIQUÉ, 14.—Irrité.

Trop discret est Horace Pour vn homme picqué.

(S. II.)

Les Béotiens, piqués du meurtre de leur capitaine général.

(MALHERBE, éd. Lalanne, I, 397.)

PISSER, 15, 67.

Pissent au benestier affin qu'on parle d'eus.

(S. II.)

Que le Cheual volant n'ait pissé que pour eux.

(S. IX.)

Ce grippe aussi tost L'on accusoit d'auoir pissé dessus le rost.

(AUVRAY, *B. des muses*, 1628, p. 158.)

Le bled y provient comme si Dieu y eust pissé.

(RAB., IV, 7.)

PLAINDRE, 125.—Pleurer, regretter.

Comme vn sire qui plaint ses parents trespassez.

(S. XIII.)

PLATS, 28.—Propos.

Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire.

(S. III.)

Faire trois plats s'est dit pour faire beaucoup de bruit au sujet de quelque chose.

Ils en vinrent faire trois plats au roy.

(BASSOMPIERRE, *Mem.*, t. III, p. 12. Voir Lacurne & Littré.)

PLUME, 47.—Passer la plume par le bec. Abuser.

Qui seure les desirs & passe mechamment La plume par le becq' à mon entendement.

(S. VI.)

Tous les peuples s'allechent vistement à la servitude pour la moindre plume qu'on leur passe devant la bouche.

(LA BOÉTIE, éd. Feug., p. 52.)

POIL, 39, 68, 71, 196, 197.—Chevelure.

Et comme nostre poil blanchissent nos désirs.

(S. V.)

Que son poil dés le soir frisé dans la boutique.

(S. IX.)

POINDRE, 18.—Aiguillonner.

Et quand la faim les poind.

(S. II.)

POINT, 19, 32, 41.—But, visées.

Suant, touchant, crachant, pensant venir au point.

(S. II.)

Contrefaire l'honneste & quand viendroit au point.

(S. IV.)

Et rangent leur discours au point de l'interest.

(S. V.)

POINT-COUPPÉ.—Dentelle à jour.

Vn mignard point-couppé fait d'expertes lingers.

(COURVAL SONNET, *Œuv. sat.*, 1622, p. 159.)

On n'y laissoit pas de voir quelques dentelles de point couppé au travers desquelles la chair paroissoit.

(ILE DES HERMAPHRODITES, 1724, p. 15.)

POINTE, 39.—Acuité.

Qui donne cette pointe au vif entendement.

(S. V.)

POMMADES, 43.—Terme d'équitation. Saut fait en selle en appuyant seulement la main sur le pommeau.

Monte vn cheual de bois, fait dessus des pommades.

(S. V.)

PONT NEUF.—Que le Pont neuf s'acheue.

Le Pont-Neuf, achevé dans les premiers mois de 1604, fut commencé en mai 1578 par Henri III, qui en avait posé la première pierre. Palma Cayet rapporte, dans sa *Chronologie septennaire*, qu'à la mort du roi deux arcades seulement étaient terminées & les piles des arches amenées à fleur d'eau. «Tellement, dit le P. du Breul, qu'au moyen de certaines poutres & planches par dessus l'on pouuoit passer aysément des Augustins en l'Isle du Palais. Le vendredy 20 du mois de juin 1603, Henri IV traversa le pont qui n'estoit pas encore très assuré, & plusieurs personnes en ayant voulu faire l'essai, se rompirent le col & tomberent dans la rivière.»

PORFIL, 79.—Profil.—Voir de même, p. 78 & 82, Berlan pour Brelan.

POSTPOSER, 128.—Mettre après, rejeter.

Plutarque postpose Aristide à Marcus Caton, la fortune épargnant sa vertu.

(BOUCHET, *Seree* XXXI.)

POT POURRY, 13.

Comme vn pot pourry des Freres mandians.

Noël du Fail a donné, au début du chap. XXII des *Contes & Discours d'Eutrapel*: Du temps present & passé, la recette du pot pourry. On mestoit le pot sur la table sur laquelle y avoit seulement un grand plat garny de bœuf, mouton, veau & lard, & la grand' brassée d'herbes cuites & composees ensemble dont se faisoit vn brouet, vray restaurant & elixir de vie.

Il y a quatre ordres mendiants, les Dominicains, les Franciscains, les Carmes & les Augustins.

POULLE, 24.

Fils de la poule blanche.

(S. III.)

Brossette a donné de ce vers une interprétation compliquée. Fils de la poule blanche désigne un homme né sous un signe heureux, non pas le fils de la femme que l'on aime.

Feliciter natum, albæ gallinæ dicimus.

(*Adagiorum Erasmi epitome*, 1650, p. 73.)

Quia tu gallinæ filius albæ, Nos viles pulli nati infelicibus ovis.

(JUVÉNAL, XIII, 141.)

Petits mignons du Ciel, fils de la Poule blanche.

(AUVRAY, *B. des muses*, 1628, p. 156.)

POURQUOY (Le), 26.—La chose, *atto venereo*.

Qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoi.

(S. III.)

POUSSINIÈRE (Étoile), 50.—Nom populaire de la constellation que les astronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

QUEMANDE ou CAIMANDE, 31.—Mendiant. Caimand, *a beggar* (Cotgrave). *Mendicus* (Nicot).

Puisque pauvre & quémande on voit la poésie.

(S. IV.)

QUINTAINE, 105.—Poteau fiché en terre & contre lequel on s'exerçait à lancer des dards ou à rompre des lances. Le mot *quaintin* avait le sens de devantreau, tablier.

De là la signification équivoque attachée à ces deux expressions.

Il donne bien dans la quintaine, Il y fait du grand capitaine
Et l'embroche le plus souvent.

(*Le Songe*, pièce contre le maréchal d'Ancre. Fournier, *Var. hist. & litt.*, t. IV.)

Mesdames sans le linge On verroit votre petit singe Qui
enrage sous le quaintin Et de la pature demande.

(*L'Éventail satyrique*. *Var. litt.*, t. VIII.)

RANC, 38, 48.—Estre sur le ranc (nous dirions aujourd'hui sur le tapis), signifie être en butte à la critique, à la médisance.

Et cependant Bertaut ie suis dessus le ranc.

(S. V.)

RANCŒUR, 140.—Rancune.

Arrière, vaines chimères De haines & de rancueur.

(MALHERBE, éd. Lalanne, I, 90.)

REBOUCHER, 166.—Émousser. Se reboucher se disait d'une arme qui se fausse par suite d'un choc.

Vne petite pointe de convoitise qui se rebouche soudain contre le danger. (LA BOÉTIE, *Œuvres*, éd. Feugère, p. 17.)

Ses traits impetueux Ne font que reboucher contre les vertueux.

(AUVRAY, *B. des muses*, 1628, p. 156.)

RECHAPE, 32.—Travestissement du mot *recipe*, par lequel tous les médecins commençaient leurs ordonnances.

D'un recape s'il peut former vne ordonnance.

(S. IV.)

RECREU, 77.—A bout de forces.

Le voyageur lassé, l'artisan hors d'haleine, Et le soldat recreu s'empresment pour m'avoir.

(Le P. Carneau, *La Pièce de cabinet*.)

Ce mot commençait à vieillir en 1648. Racine l'a souligné, avec les termes passés de mode, dans le *Quinte Curce* de Vaugelas (1653, p. 248) qui lui a appartenu, & qui se trouve

aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. (FOURNIER, *Var.*, III, 288.)

REMEUGLE pour Remugle, 99.—Moisi, relent, *mustie*.
(Cotgrave.)

RESPECT, 18, 139.—Considération, prévoyance.

Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes.

(S. II.)

Où les lois par respect sages humainement.

(S. III.)

RESSENTIMENT, 171, 191.—Renouvellement d'impression, souvenir.

Chatouille mon mal d'un faux ressentiment.

(PLAINTE.)

Doux ressentimens d'un acte si fidelle.

(DIAL. DE CL. & PH.)

ROME (Faire), 125.—Délivrer à vil prix des expéditions de faux brevets & de fausses bulles du pape.

Vn banquier qui fait Rome icy pour six testons.

(S. XV.)

RONDACHE, 85, 88.—Bouclier.

Qui pour vne rondache empoigne vn escabeau.

(S. X.)

ROTONDE, 177.—Collet empesé & monté sur du carton.

ROUSSOYANT, 37.—Rosoyante. De rosée, humecté par la rosée.

De la douce liqueur rosoyante du Ciel.

(S. V.)

Et ces herbes & ces plaines Toutes pleines De rosoyante blancheur.

(RONSARD, *Les Bacchanales*.)

Des perles blanches qui pendoyent Aux raincelets rosoyans nées.

(BAÏF, *Poèmes*, 1573, f^o 115 v^o.)

RUSTIQUE, 25.—Simple; proprement, de paysan.

Ma façon est rustique.

(S. III.)

SADE, 68.—Doux, agréable; proprement, qui a de la saveur.

SADINETTES, 56.—Même sens, avec l'idée de délicatesse attachée à tout diminutif.

Je l'ayme de propre nature Et elle moy, la douce sade.

(VILLON, *Gr. Test.*, 138.)

Comp.

Le sadinet Assis sur grosses fermes cuisses.

(VILLON, *Les Reg. de la belle Heaumiere.*)

SAGETTES, 37.—Traits.

Mais ces diuers rapors sont de faibles sagettes.

(S. V.)

SAINT (Mal de).—Mal placé sous l'invocation d'un saint.

Si c'estoit mal de saint ou de fieure quartaine.

SARAIL, 55.—Sérail. Nous avons vu de même, page 113, garir pour guérir, & p. 115, carasser pour caresser.

SEAU (Draps du), 80.—Il faut lire Usseau: Petit village près de Carcassonne, où un sieur de Varennes avait établi des manufactures. Voir le *Dictionnaire* de Furetière, v^o Draps.

SILLER, 117, 165.—Priver de la vue. Se disait primitivement des oiseaux de proie dont on fillait les yeux en les cousant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête.

SIVÉ, 96.—D'après tous les commentateurs, à commencer par Brossette, l'eau de sive ou sivé serait une eau de mare ou d'égout. Un passage tronqué du *Grand Testament* de Villon a donné naissance à cette interprétation inexacte:

Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive Où nourrices
essangent leurs drapeaux.

Il faut lire, Ballade IX du *Grand Testament*:

En sang qu'on met en poylettes secher Chez ces barbiers,
quand plaine lune arrive, Dont l'un est noir, l'autre plus vert

que cive; En chancre & fix, & en ces ords cuveaux, Où
nourrices essangent leurs drapeaux, ...
Soient frites ces langues venimeuses.

Cive est évidemment employé ici pour ciboule. Mais dans
Regnier, sivé a un tout autre sens. Suivant Nicot, sive ou
sivé, *suillum jus conditum, jus e suillis intestinis*, désigne
une sauce faite avec des épices & de la graisse de porc, du
jus de tripes de porc.

SOPIQUET, 49—Saupiquet.

Mestez en la leschefrite des oignons comme dit est, &
quand l'oisel sera cuit, si mettez en la leschefrite vn petit de
verjus & moitié vin moitié vinaigre, ce tout bouli ensemble &
après mis la tostée. Et ceste derreniere sausse est appelée
le Saupiquet.

(*Le Ménagier de Paris*, Crapelet, 1846, t. II, p. 181. Voir plus
loin, p. 233, la recette peu différente du saupiquet pour
connin, ou pour oiseau de rivière, ou coulon ramier.)

SOUDRE, 85.—Résoudre, éclaircir.

SYNDERESE, 106.—Reproche secret que nous adresse notre
conscience.

TACHE (Malle), 85.—Tache mauvaise, rebelle à un nettoyage
ordinaire. Cri des dégraisseurs ambulants.

Elles te firent mainte tache Où le crieur de maletache Eust
bien perdu tout son latin.

(*Cabinet satyrique*. Sur le bas de soye d'un courtisan, par le
Sr de la Ronce, St. 19.)

TEMPERATURE, 139.—Constitution, santé.

Et change la nature De sept ans en sept ans nostre
temperature.

(S. V.)

Le cardinal de Lorraine fut d'une température où il n'y avoit
rien à desirer.

(MALHERBE, éd. Lalanne, IV, 204.)

TIERCELET, 18.

De tes enfants bastards, ces tiercelets des poetes.

(S. II.)

On dit, il fait du tiercelet de prince, du gentilhomme qui veut
eniamber pardessus le reng & ha quelques façons qui
sentent non-seulement le bien grand seigneur, mais le
prince, ou pour le moins le petit prince. Car en fauconnerie,
le masle s'appelle tiercelet, comme estant un tiers plus
menu que la femelle.

(H. Estienne, *De la precellence du langage françois*. Paris,
éd. Feugère, p. 130.)

TINEL, 51.—Réfectoire des officiers ou des familiers d'un
grand seigneur. De l'italien Tinello, *luogo dove mangiano i
cortigiani*.

TORCHE, LORGNE, 85.—Ces deux mots sont synonymes de
frappe.

Lorgne se trouve dans la 98e nouvelle de Des Periers: A
grands coups de poing lorgnoit dessus.

D'autre part on lit dans les *Modèles de la conversation* tirés
du manuscrit 3988 du Mus. brit. Harl. (Paris, A. Franck,

1873, p. 398):

Se ton maistre te trouueroit icy chantant, il te torcheroit tres bien sur la teste.

TOUSSIR, 31.—Tousser. Voir p. 192, Fanir.

Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir.

(S. IV.)

TRIACLEUR, 111.—Theriacleur. Vendeurs de thériaque. Charlatans.

VEAUX, 34.—Niais, nigaud. *A lobbennoll* (Cotg.); propr., grosse tête vide.

Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux.

(S. IV.)

VELOURS (ongles de), 79.—Ongles crasseux. Le velours servait à border les vêtements. Des ongles de velours désignent donc des ongles bordés de noir.

VENT, 39.

Porter la teste basse & l'esprit dans le vent.

(S. V.)

VERCOQUIN, 70, 124.—Sorte de ver attaché à la cervelle de l'homme & dont la morsure provoquait l'emportement ou la folie. Telle était la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes: *A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantasticall, when it biteth, also the Vine fretter or Dewills goldring*. Les expressions *Vine fretter* & *Dewills goldring* donnent les sens

figurés de Vercoquin. La première désigne le trouble de l'ivresse & la seconde les visions de l'esprit.

VERT (sur le), 68.—Sur le pré. Laisser sur le vert, abandonner.

VIEUX, 11, 23, 40, 42, dans le sens de vieillards, anciens.

Chose permise aus vieux.

(S. I.)

Mais n'en deplaise aux vieux.

(S. III.)

Facille au vice, il hait les vieux & les desdaigne.

(S. V.)

Peres des siecles vieux, exemples de la vie.

(*Ibid.*)

VISIÈRE, 77.—Vue.

Que les gens de saoir ont la visiere tendre.

(S. X.)

Vos deportements luy blessent la visiere.

(MOL., *L'Et.*, 1, 2.)

Ce monsieur bas-normand me choque la visiere.

(REGNARD, *Le Bal.*)

VISTE, 152.—Rapide.

Mesureur des vistes années.

VOIRE, 29, 31, 91.—En vérité; du latin *vere*.

Comme ces courtisans qui s'en faisant acroire N'ont point d'autre vertu sinon de dire voire.

(S. IV.)

VOIS, 75.

Et m'en vois à grands pas.

(S. X.)

Ne voise au bal, qui n'aymera la dance.

(PIBRAC, *Quatrain* 105.)

VOLÉES, 136.—Essor, échappée.

Et comme bassement à secretes volees, Elle ouure de son cœur les flames recelees.

INDEX.

ACHILLE, 11, 70.

ÆNÉE, 70.

ALBERT LE GRAND, 79.

ALCIBIADE, 17.

ALCORAN, 78.

ALEMAGNE, 164.

ALEXANDRE, 77.

ALEZINA (l'), 84.—Équivoque sur Alene & Lezine. Vialardi a écrit sous ce titre: *Della famosissima compagna della Lezina*, un code d'avarice raffinée, & cet ouvrage, traduit en français, a paru en 1604, à Paris, chez Abraham Saugrain. V. Bib. Viollet-le-Duc. Bibliog. des Chansons,

1859.

ALPES, 80, 160.

AMIENS, 161.

ANGLETERRE, 157.

ANTICIRE, 120.

APOLLON, 14, 20, 30, 31, 33, 66, 122, 149, 152, 175.

ARABE, 79.

ARCADIE, 85.

ARGUS, 99.

ARISTOTE, 22.

ARSENAC, 201.

ATHRACIEN (le bourg), 85.—Atrax, bourg de Thessalie où les Lapithes & les Centaures se livrèrent bataille aux noces de Pirithoüs. Voir Ovide, *Métam.*, XII, & Lucien, *les Lapithes ou le Combat des Philosophes*.

ATLAS, 33, 44.

AUCATE (l'), 160.—Leucate.

AUGUSTE, 10.

AUTRICHE, 164.

BACCHUS, 121.

BARTOLLE, 31, 81.

BASTILLE, 112.—Lieu de dépôt du trésor royal sous Henri IV & Louis XIII. (Voir Sully, *Mémoires*, IVe part., chap. LI.)

BAYONNE, 160.

BEAULIEU, 58.

BELLAY (du), 18, 67.

BERNARD (saint), 106.

BERTAUT, 36, 38, 43.

BETHUNE (M. de), 44.

BEZE, 157.

BICESTRE, 78.

BORÉE, 45.

BRIARÉE, 82.

BROUAGE, 35.—Ville de l'Aunis (Charente-Inférieure), autrefois célèbre par ses marais dont on tirait du sel après les avoir inondés d'eau de mer.

CAIRE (le), 166.

CALLIOPE, 19, 31, 33.

CARAMAIN (comte de), 14.

CATON, 41, 78.

CENTAURES, 85.

CÉRÈS, 121.

CÉRIZOLLES, 25.

CÉSAR, 71.

CHALLENGE, 201.—Ce partisan célèbre est cité dans la Chasse aux Larrons de Jean Bourgoïn. Paris, 1618, in-4^o. C'est à son instigation que le connétable de Luyne fit rendre contre les procureurs un édit qui provoqua de vives réclamations.

CHANGE (pont au), 201.—Ce pont était couvert de maisons où les orfèvres de Paris avaient leurs *forges* ou boutiques.

CHARITÉ, 90.—Maison de la Charité chrestienne, fondée en 1578, rue de Lourcine, par Nicolas Houel, pour servir d'asile aux soldats estropiés. Voir à ce sujet le *Mercure françois* de 1611, f^o 109, du 7 juillet

1606.

CHARLEMAGNE, 80.

CHARLES (le roy), 76.

CHARTRES, 161.

CHASTELET, 38.

CHINE, 60, 78.

CIBELLE, 121.

CIPRIS, 150.

CLAUDE, 38.

CŒUR (Jacques), 201.

CŒUVRES (marquis de), 22, 52.

CORBEIL, 119.

CORDELIERS, 29.

COUSIN (le), 118.—Suivant la plupart des commentateurs de Regnier, le Cousin serait un fou de cour ainsi nommé parce qu'il appelait le roi Henri IV *mon cousin*. Il s'agirait plutôt d'un original tel que celui dont il est question dans les poésies de Pedoue, l'œuvre satirique.

CY THERE, 151.

DAVID, 69.

DELP HES, 11.

DENIS (Me), 90.

DESPAUTERRE, 85.

DESPORTES, 22, 33.

DIEU (Hostel), 45.

DIOGENE, 118.

EMPEDOCLE, 122.

ENÉE, 11.

ENGUERRAND, 201.—Enguerrand de Marigny, ministre de Philippe le Bel.

EPICURE, 80.

ERYCE, 189.—L'enfant d'Eryce est l'Amour. Erycine est un des surnoms de Vénus, déesse d'Eryx en Sicile.

ESPAGNE, 69, 78, 163.

ETYOPIE, 3.

EVESQUE (four-l'), 38.—Primitivement, le For-l'Evêque fut le siège de la juridiction de l'évêque de Paris. A la suppression de cette juridiction, il devint une prison pour dettes. On y enfermait aussi les comédiens coupables envers le public ou l'autorité.

FLAMENS, 44.

FLANDRE, 164.

FLEURS DE BIEN DIRE, 87.—Il s'agit ici du petit livre de François Desrues, intitulé: *Fleurs de bien dire*, recueillies des cabinets des plus rares esprits de ce temps, pour exprimer les passions amoureuses de l'un comme de l'autre sexe. Paris, Guillemot, 1598, in-12.

FLORE, 56, 121.

FONTAINE FRANÇOISE, 161.

FORQUEVAUX (de), 126, 128, 129.

FRANCE, 16, 37, 44, 45, 51, 75, 165.

FRANÇOIS, 44.

FREDÉGONDE, 35.—Nom donné à Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, par les poètes satiriques contemporains de Regnier.

FREMINET, 100.

GAIAC, 128.—Le bois de gaïac était au XVI^e siècle le spécifique en faveur contre les maladies vénériennes. Voir: Loys Guyon. Div. Leçons, 1610, IV, 6.

GALLET, 117.—Contrôleur des finances à qui l'on attribue la construction de l'hôtel de Sully. Il fit souvent, dit Sauval, quitter les dez à Henri IV.

GALLIEN, 31.

GARGUILLE, 110.

GASCONGNE, 86.

GASCONS, 67.

GAULES, 79.

GAULTIER, 110.

GENTILLY, 49.

GEORGE (saint), 41, 51.

GOBELINS, 86.—Les Gobelins étaient encore sous Henri IV un établissement privé. Ils ne devinrent manufacture royale que sous Louis XIV.

GONIN (Me), 80.—Il y a eu deux Mes Gonin: le premier divertissait la cour de François I^{er} par ses tours de magie; le second, petit-fils du précédent, vivait sous Charles IX. Voir,

sur l'un & l'autre de ces prestidigitateurs, Brantôme, *Hom. III.*, in 12, III, 383; & Delrio, *Disquis. mag. III.*

GRACHE, 38.—Tiberius Gracchus, mort l'an 133 avant Jésus-Christ, dans une émeute que Scipion Nasica l'accusait d'avoir provoquée.

GRECE, 46.

GRECS, 66, 79, 175.

GREVE, 223.

HEBREUX, 67.

HELEINE, 180.

HELICON, 20, 68.

HERCULE, 10, 44, 70, 133.

HIPOCRATE, 31, 80.

HOMERE, 11, 22, 70, 81, 83.

HORACE, 14, 117.

HUGUENOTS, 73.

ICARE, 7.

IDUMÉES, 166.—De l'Idumée, petit pays situé au sud de la Palestine entre la mer Morte & la mer Rouge, & dont les habitants, descendant d'Edom ou d'Esäü, furent longtemps indépendants.

IVRY, 161.

JACOBINS, 29.

JAPET, 84.—L'un des titans, frère de Saturne & père de Prométhée.

JASON, 31, 81.

JEAN (le roy), 76.

JEAN (Saint-), 67.—Place devant l'église Saint-Jean en Grève.

JEAN (la Saint-), 94, 205.—Fête de la Saint-Jean que l'on célébrait à Paris sur la place de Grève par un feu allumé en grande pompe; Sauval, dans ses *Antiquités de Paris*, donne le détail des dépenses qu'entraînait cette réjouissance, & l'abbé Lebœuf a fait connaître qu'on y brûlait vivants un grand nombre de chats enfermés dans un sac de toile. En 1572, au feu où le roi assista, on ajouta aux victimes de l'auto-da-fé un renard pour donner plaisir à Sa Majesté.

JOB, 84.

JODELLE, 33.

JUNON, 121, 150.

JUPITER, 119, 145, 150.

JUVENAL, 14.

LAPITE, 85.

LATINS, 67, 175.

LOPET, 125.—Anagramme de Paulet, secrétaire du roi. C'est à son influence que serait dû l'impôt qui, en 1604, frappa d'une taxe annuelle les offices judiciaires & de finances.

Faute de l'acquit de cet impôt l'office devenait viager pour le titulaire, qui ne pouvait plus le transmettre à ses héritiers.

LOUCHALY, 83.—Calabrais pris par les corsaires, renégat & enfin vice-roi d'Alger. Il commandait l'aile gauche de la flotte turque à la bataille de Lépante en 1571, mais il s'enfuit dès que la victoire pencha du côté des Vénitiens & des Espagnols sous les ordres de don Juan d'Autriche. Sur ce point, Regnier n'est nullement d'accord avec Brantôme qui donne à L'Ouchaly un rang très-honorable parmi ses grands capitaines étrangers. V. éd. Jannet, II, 75.

LOUIS XIII, 215.

LOUVRE, 24, 64, 81, 136, 201.

LUAT (du), 205.—Ange Cappel, sieur du Luat, secrétaire du roi. Il s'était fait connaître, en 1578, par sa traduction française du *de Clementia* de Sénèque. Sept ans plus tard, il traduisit le *de Ira*. Attaché à Sully, il entra avec lui aux finances & se signala avec l'assentiment du ministre par un petit livre intitulé *le Confident*. Cet ouvrage qui parut en 1598 contenait un plan de réforme & des projets d'économie assez hardis. On verra dans le recueil des lettres de Henri IV, tome V, sous la date du 12 septembre, que le roi s'émut de la chose & invita Sully à surveiller de plus près le sieur Le Luat.

LYNCÉ, 99.—L'un des compagnons de Jason. Il avait la vue tellement perçante qu'il voyait, dit la fable, à travers les murs. Les anciens attribuaient aussi une grande puissance de vision au lynx. On a longtemps dit des yeux de Lyncée, mais aujourd'hui la confusion est faite & l'on dit des yeux de lynx.

MACROBE, 81.

MAGDELAINE, 139.

MANS, 58.

MARC (saint), 83.—Saint Marc habillé des enseignes de Trace, désigne saint Marc patron de Venise, paré des drapeaux conquis sur les Turcs vaincus à la bataille de Lépante.

MAROT, 157.

MARS, 9, 150, 240.

MARTIN, 77.—Montreur de singes admis au Louvre pour égayer les laquais.

MARTIN (le frippier), 84.

MEDARD (saint), 59.

MERCURE, 11, 69.

MICHEL (saint), 35.

MILON, 38.

MINERVE, 19, 150.

MINOS, 119.

MŒCENE, 34.

MONTAUBAN, 201.—Moysset dit de Montauban, trésorier de l'Espagne. Il bâtit Rueil & jouit d'une telle faveur auprès d'Henri IV, que ce prince voulut en faire le mari de Mme des Essarts, une de ses maîtresses. On lit dans l'Etoile que ce trésorier-receveur de la Ville avait été tailleur de son premier métier, ce qui faisait dire que la recette était

assignée sur la pointe d'une aiguille. *Registre journal*, éd. Champ., p. 366. Voir sur ce personnage les *Caquets de l'accouchée*, éd. Jannet, p. 182 & 241.

MONTCONTOUR, 177.

MONTLHERY, 179.

MONTMARTHE, 78.—Montmartre.

MORES, 36, 37.

MOTIN, 8, 30.

MUN (Jan de), 164.

NAPLES, 164.

NARCIS, 178.

NEPTUNE, 159.

NONNE (tour de), 48.—Contraction de Torre dell' annona. Tour de Rome, qui, après avoir servi de grenier à blé, devint une prison.

NORMANS (les), 29.

OGER, 164.—Oger dit le Danois, l'un des compagnons de Roland.

OSSE, 79.—Le mont Ossa en Thessalie.

OTHOMANS (les), 166.

OVIDE, 78, 143.

OYE (mere l'), 124.

OYSE, 122.

PALAIS (le), 61, 64, 69, 137.

PALATIN (le mont), 44.

PAPE (le), 69.

PARIS, 49, 63, 108, 119, 122, 161.

PARNASSE, 13, 30, 34.

PASSERAT, 149.

PATISSON, 34.—Célèbre imprimeur français du XVI^e siècle, à qui l'on doit un grand nombre d'ouvrages, modèles de typographie & de correction.

PATRASSE, 83.—Le golfe de Patras & celui de Lépante ne forment qu'un long golfe resserré à son milieu par un détroit de chaque côté duquel se trouvent, au nord, Lépante en Phocide, & au sud, Patras en Achaïe.

PEDRE (Domp), 76.—Don Pedro de Toledé, connétable de Castille, général des galères de Naples & parent de Marie de Médicis. Il arriva à Paris le 22 juillet 1608. M. de Fréville a fait paraître dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1844, p. 344) le pamphlet publié au sujet de son entrée & l'on trouve dans le *Registre journal* de l'Estoile des détails piquants sur ses entrevues avec Henri IV.

PELION, 79.

PEROU, 27.

PERRON (du), 241, 242.

PERSE, 37.

PESCHEURS (la Guide des), 106.—Ouvrage de Fr. Luis de Granada, dont on ne connaît pas moins de cinq traductions françaises publiées en 1574 à Douai, en 1577 à Reims, en 1585 & 1674 à Lyon, & en 1658 à Paris.

PETRARQUE, 88.—Le remede de Petrarque est le traité de ce poëte, *de remediis utriusque fortunæ. Cremonæ, 1492, infº.*

PHŒBUS, 11, 15, 34, 45, 67, 78, 87, 122, 150.

PIN (la Pomme de), 79.—Cabaret déjà célèbre du temps de Villon. Il était situé dans la Cité, rue de la Juiverie, vis-à-vis de la Madeleine.

PINDE (le), 149.

PLATON, 20, 28, 73.

PLINE, 81.

PLUTUS, 201.

POLYENNE, 95.—Héros d'une aventure amoureuse décrite dans Pétrone.

PONTALAIS (Janin du), 206.—Le vrai nom de ce farceur, qui débitait ses bons mots à la pointe Saint-Eustache, était Jehan de l'Espine du Pont-Allez, & son surnom Songe-creux. On trouve dans la *Bibliothèque* de du Verdier, 1773, III, 503, des indications à consulter. Il est à peu près certain aujourd'hui que les *Contredits* de Songe-creux, attribués à Gringore, sont de Pontalais. V. à ce sujet une curieuse note des *Var. hist. & litt.* de M. Fournier, X, 356.

PONT-NEUF (le), 63.

PONTOISE, 161.

POYTOU (le), 160.

PRIAPE, 150.

PROTHÉE, 24.

PROVENCE, 160.

PROVINS (le sieur de), 118.

PUIS (Pierre du), 46.—Fou qui courait les rues, un pied chaussé d'un chapeau. V. Bruscombille, *Paradoxes*, 1622, p. 45.

QUINZE-VINGTS (les), 86.—Hôpital fondé en 1254 par saint Louis, pour 300 gentilshommes auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux. Sauval rapporte dans ses *Antiquités de Paris* que, vers la mi-carême, les quinze-vingts étaient donnés en spectacle. Cette comédie d'un nouveau genre, à laquelle Charles IX & Henri III assistèrent plus d'une fois, consistait dans une course au cochon. L'animal, poursuivi par les quinze-vingts armés de bâtons, devenait le prix de son vainqueur, c'est-à-dire de l'aveugle qui parvenait à le rouer de coups.

RAPIN, 66, 69, 70, 73, 175.

RHAIN, 160.

RHÉE, 48.

ROCHELLE (La), 26.

ROLAND, 164.

ROMAINS, 12.

ROME, 27, 41, 59, 78, 106, 179.

RONSARD, 18, 22, 33, 38, 73.

ROSETE, 60, 119.—Coquette chansonnée par Desportes.

ROUSSET, 125.

ROYAUMONT, 122.—Abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par saint Louis en 1228, entre Beaumont-sur-Oise & la forêt du Lys, en un lieu appelé Cuimont qui fut nommé depuis Royaumont. V. l'histoire de cette abbaye par l'abbé Duclos. Paris, Douniol, 1867.

SARDAIGNE, 45.

SATURNE, 150.

SAVOYE, 22, 80.

SAVOYE (l'Escu de), 177.—Taverne meritoire. V. Rab., II, 6.

SCAURES, 38.

SCIPION, 78.

SÉES, 36.

SEINE, 205.

SICILLE, 164.

SOCRATE, 17, 74.

SYDON, 122.—Aujourd'hui Saïda, l'une des échelles du Levant. Cette ville a été prise en 1110, par Baudouin, premier roi de Jérusalem. C'est par erreur que Regnier en attribue deux fois la conquête à saint Louis. Ce dernier roi

n'a en effet séjourné en Palestine qu'après sa captivité à Mansourah en 1251. Avant de revenir en France, il passa trois ans à réparer les forteresses restées en possession des chrétiens, Césarée, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre & Sidon.

SYMONIDE, 84.

TANTALE, 119.

TASSE (le), 73.

THEBAIDE (la), 202.

THERESE (la mere), 106.—Sainte Thérèse, morte en 1582, canonisée en 1621. Regnier a ici en vue le livre des *Méditations sur la communion*, l'un des ouvrages de la célèbre carmélite.

TERENCE, 81.

THESPEAN (antre), 34.—Thespies, ville de Béotie située au pied de l'Hélicon & consacrée aux Muses.

TIBRE, 44.

TOSCANE, 22.

TRACE, 32, 83.

TROYEN (le), 180.—Pâris.

TUILERIES, 63.

TURC, 55.

TURPIN, 80.

TYRTÉE, 6.

URGANDE, 124.

VANDÔME, 161.

VANVES, 20.

VENISE, 50.

VENUS, 53, 56, 168, 197.

VERRÈS, 38.

VIALARD, 221.

VIRGILLE, 11, 20, 73, 177.

ZEPHIRE, 121.

[Illustration: FAC SIMILE DE LA PROFESSION DE FOI DE
MATHURIN REGNIER

D'après le livre de profession des chanoines de Chartres,
conservé aux Archives du Dépt d'Eure & Loir]

TABLE DES MATIERES

Pages. Avertissement I Notice V PREMIERES ŒUVRES DE M.
REGNIER Epître liminaire au Roy 3 Ode à Regnier 5 Satyre
I. Discours au Roy 9 — II. A M. le Comte de Caramain 14 —
III. A M. le Marquis de Cœuvres 22 — IIII. A M. Motin 30 — V.
A M. Bertault, Euesque de Sées 36 — VI. A M. de Bethune 44
— VII. A M. le Marquis de Cœuvres 52 — VIII. A M. l'Abé de
Beaulieu 58 — IX. A M. Rapin 66 — X. Ce mouvement de
temps 74 — XI. Suite. Voyez que c'est du monde 88 — XII.
A M. Freminet 100 — XIII. Macette 105 — XIII. l'ay pris cent
& cent fois 114 — XV. Ouy i'escry rarement 120 — XVI. A M.
de Forqueuaus 129 — XVII. Non non i'ay trop de cœur 131
Élegie zelotipique 135 Autre. Aymant comme i'aymois 141

Impuissance. Imitation d'Ovide 143 Sur le trespas de M.
Passerat 149 Stances. Le tout puissant Jupiter 150 La C. P.
Infame bastard 151 Sur le portraict d'un Poëte couronné 154
Contre un amoureux transy 155 Quatrains. Si des maux qui
157 — le n'ay peu rien voir qui me plaise » — le croy que
vous auez faict vœu » — Le Dieu d'Amour se devoit peindre
» — Ceste femme à couleur de bois 158 Discours au Roy
159 Plainte. En quel obscur sejour 167 Ode. Jamais ne
pourray-je bannir 173 Sonnet sur la mort de M. Rapin 175
Discours d'une maquerelle 176 Épitaphe de Regnier 182
ŒUVRES POSTHUMES. Dialogue. Cloris & Phylis 185 Satyre.
N'avoir crainte de rien 199 — Perclus d'une jambe & des
bras 203 Élegie. L'homme s'oppose en vain 207 Vers
spirituels. Stances. Quand sur moy 211 Sur la Nativité de
Notre Seigneur 215 Sonnet I. O Dieu, si mes pechez 217 —
II. Quand devout vers le ciel 218 — III. Cependant qu'en la
croix » Commencement d'un poëme sacré 220 Épigramme.
Vialard, plein d'hypocrisie 221 Ode sur une vieille
maquerelle 222 Stances. Ma foy, ie fus bien de la feste 225
Épigramme I. Amour est une affection 226 — II. Madelon
n'est point difficile » — III. Hier la langue me fourcha » — IV.
Lorsque j'estois comme inutile 227 — V. Dans un chemin un
pays » — VI. Lizette à qui l'on faisoit tort 228 Stances. Si
vostre œil tout ardent 229 Complainte. Vous qui violencez
231 Stances pour la belle Cloris 236 Épigramme I. Faut avoir
le cerveau 238 — II. Le violet tant estimé » — III. L'argent,
tes beaux iours » — IV. Quelque moine 239 — V. Un homme
gist » Appendice 241 Variantes & notes 243 Glossaire 281
Index 315 Achevé d'imprimer LE PREMIER JUIN MIL HUIT
CENT SOIXANTE-QUINZE PAR J. CLAYE POUR ALPHONSE
LEMERRE, ÉDITEUR PARIS

COLLECTION LEMERRE

(CLASSIQUES FRANÇAIS)

Volumes in-8^o écu, imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume (*la Pléiade* exceptée), 10 fr.

Chaque ouvrage est orné du portrait de l'auteur.

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

(XVI^e SIÈCLE)

RONSARD, DU BELLAY, REMI BELLEAU, JODELLE, BAÏF,
DORAT, ET PONTUS DE TYARD

Avec Notes & Glossaire

Par CH. MARTY-LAVEAUX

15 vol. in-8^o écu, portraits.

Chaque volume, tiré à 250 exemplaires, 25 francs.

Les cinq premiers volumes sont en vente.

RABELAIS. Œuvres complètes, avec Notes & Glossaire par Ch. Marty-Laveaux, 5 volumes in-8^o. (Les trois premiers volumes sont en vente.) Chaque volume 10 fr. LA BRUYÈRE. Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle, avec Notice & Notes par Charles Asselineau, 2 volumes in-8^o. Chaque volume 10 fr. MONTAIGNE. Les Essais, avec Notice, Notes & Glossaire par MM. Courbet & Royer, 5 volumes in-8^o. (Les trois premiers volumes sont en vente.) Chaque volume 10 fr. AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Œuvres complètes, 5 volumes in-8^o. (Les quatre premiers volumes sont en vente.) Chaque volume 10 fr. MATHURIN REGNIER. Œuvres complètes, avec Notice et Notes par E. Courbet, 1 vol. 10 fr.

EN PRÉPARATION:

Villon.—Corneille.—Racine.—Boileau.—Bossuet. Fénelon.—
Pascal.—La Rochefoucauld, &c., &c., &c.

* * * * *

Il est fait, de cette collection, un tirage sur grand papier au
prix de 25 fr. le volume sur papier de Hollande; 40 fr. sur
papier de Chine & 40 fr. sur papier Whatman.

PARIS—J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.—303